



MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME VIII

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME HUITIÈME

La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes ..... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.

Le général Foy.



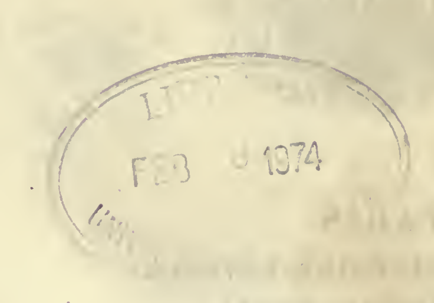


PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854


FEB 1974

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DIXIÈME

DE MAI A DÉCEMBRE 1811.

« Sire, j'ai reçu une lettre du prince de Neufchâtel en date du 15 avril, par laquelle je suis informé de l'opinion de Votre Majesté pour l'emploi des moyens moraux afin de terminer les affaires de ce

Jos. à Nap. Burgos, 1er mai 1811.

pays. Je partage votre opinion ; et depuis que j'ai reçu cette lettre , j'ai préparé les esprits des communes que j'ai traversées à seconder vos vues et mes vifs désirs pour voir la fin d'une guerre intérieure , dans laquelle toutes les pertes françaises ou espagnoles tournent au profit de l'Angleterre; j'ai trouvé tous les esprits disposés, et je les trouverai prêts à mon retour de Paris, que je leur ai annoncé très-prochain. Ce retour réparera bien au centuple le peu d'inquiétudes qui peut rester encore dans quelques esprits soupçonneux sur la nature de mon voyage et son but véritable ; mais plus Votre Majesté veut employer de moyens pour pacifier ce pays, plus il m'est indispensable de la voir, de connaître ses intentions, et de porter à la nation et à l'armée la persuasion que mes paroles, mes actions sont en tout conformes à la volonté du prince qui peut ce qu'il veut. Moi, Sire, je ne puis que désirer ; et la nation et l'armée le savent. Je retournerai donc en Espagne plein de la confiance de Votre Majesté, et le succès couronnera mes efforts, parce que les peuples et les soldats les seconderont. J'ai l'intime conviction du succès en parlant aux peuples leur langage, et en réprimant les désordres de quelques chefs.

Si Votre Majesté n'a pas assez de confiance en moi, si elle croit que je me trompe après que j'aurai mis sous ses yeux bien des faits qu'elle ignore, il ne me restera alors qu'à la prier de me permettre de vivre dans la retraite, au sein de ma famille. Dans toutes les hypothèses, je prie Votre

Majesté de ne pas douter de mon dévouement et de mon éternelle amitié. »

« J'ai reçu de Votre Altesse Sérénissime la lettre du 15 avril. Je hâte tant que je puis mon voyage, afin d'être bientôt à même de remplir les vues de l'Empereur par un prompt retour dans ce pays, où le bien se fera dès que l'on saura que je connais les intentions de l'Empereur et que je les remplis. Sa confiance la plus entière peut seule me donner les moyens de combler ce gouffre qui chaque année engloutit une si précieuse partie de la population de la France et de l'Espagne. La défiance des Espagnols, la mauvaise conduite de quelques chefs français cesseront dès que tous sauront que l'Empereur veut que je sois roi d'Espagne, et que les fripons soient mis dans l'impossibilité d'aigrir les âmes par leur mauvaise conduite : alors, les armées françaises pourront se diriger contre les Anglais, et la paix ultérieure de l'Espagne sera assurée par des moyens de confiance et de stabilité.

Joseph à Berthier. Burgos, 1er mai 1811.

J'ai la confiance de réussir; mais, avant tout, il faut que je voie l'Empereur, qu'il sache tout et qu'il se prononce sur tout, et que tout fripon, quel que soit son rang, soit éloigné de ce pays.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement. »

« Je profite du passage d'un aide de camp de Votre Altesse pour lui donner de mes nouvelles. D'après les rapports que je reçois, tout va bien dans l'arrondissement du centre, et même dans celui de l'ar-

Joseph à Berthier. Burgos, 2 mai 1811.

mée du midi. Je pars à l'instant même. Le séjour que j'ai fait ici a été bien heureux; l'opinion me paraît changée totalement en bien.

Le général Dorsenne est un bon et brave homme; il sert comme l'Empereur devrait être servi; s'il en avait toujours été ainsi, l'Espagne ne serait pas dans l'état où elle se trouve.»

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 7 mai 1811.

« Mon cousin, je vous envoie la traduction des journaux anglais. Vous y verrez que, le 18 avril, Wellington avait passé le Tage. Je vous prie de faire copier ces dépêches, et de les envoyer ce soir aux ducs d'Istrie et de Raguse, et même au général Belliard. Ainsi il paraît qu'il n'y avait plus du côté de la Castille que la moitié de l'armée anglaise. Les événements qui se seront passés du côté d'Almeida auront déjà instruit les généraux de l'armée de ces nouvelles, et les mettront à même de prendre le parti convenable d'appuyer sur le Tage. Vous voyez, ce que j'avais prévu est arrivé, qu'on a eu la simplicité de laisser du monde dans Olivenza, et de faire prendre là 300 hommes.

Olivenza a été pris le 14. Il me semble étonnant que depuis le 4, que le duc de Dalmatie était prévenu du passage de lord Béresford, jusqu'au 25 avril, il n'ait pas pris des mesures pour dégager Badajos avant l'arrivée de Wellington. Renvoyez-moi ces gazettes, aussitôt que vous les aurez fait copier. »

Soult à Berthier. Séville, 9 mai 1811.

« Monseigneur, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Altesse Sérénissime par une lettre du 4 de ce mois, de laquelle je mets ci-joint

duplicata, je me propose de partir la nuit prochaine avec les divisions de réserve que j'ai fait réunir, pour me porter en Estramadure, dans l'objet de secourir Badajos, d'obliger les ennemis à repasser la Guadiana, et de faciliter l'arrivée du corps commandé par le général comte d'Erlon, qui me paraît devoir être arrivé dans la vallée du Tage, quoique je n'aie reçu de lui aucune nouvelle. Le 11, je serai à Monasterio, et le 12 en avant de Fuente-Cantos, où s'opérera la réunion des trois colonnes que je fais diriger sur ce point.

Le général Bron commande celle partie de Cordoue; il emmène avec lui les premières troupes de renfort qui sont venues des armées du centre et du nord; j'emploierai ce général dans l'expédition, malgré qu'il ne m'ait pas été annoncé.

Le général Latour-Maubourg commande la partie du 5e corps qui, jusqu'à ce jour, a gardé les débouchés de la Sierra-Morena du côté de Guadalcanal; aujourd'hui il a dû se reporter en avant.

Je conduirai en personne la colonne de gauche, et aussitôt la réunion opérée, je livrerai bataille aux ennemis, quelles que soient leurs forces.

J'ai pourvu à la sûreté de Séville, et j'ai donné des instructions pour qu'en cas d'événement les généraux qui sont en Andalousie se conforment aux ordres du maréchal duc de Bellune, où cependant je continuerai à diriger les opérations. Mes mouvements seront combinés de manière à être en mesure contre tout ce qui pourra y survenir, et à être instruit de tout ce qui s'y passera.

Le chef de bataillon Malchewski, Polonais, de l'état-major, lui portera le rapport de mes premières opérations.

Une division anglaise de 4 à 5 mille hommes, soutenue par un corps espagnol, a poussé jusqu'à Fuente-Ovejuno et Valdequillo, dans la province de Cordoue, d'où elle a menacé la ville de ce nom. Les renforts commençaient à arriver à Cordoue, et le général Digeon se trouvait en mesure d'arrêter les progrès des ennemis; mais la division anglaise a marché sur le fort de Bilacasar, qu'elle a tenu bloqué pendant deux jours, et qu'elle a même attaqué avec du canon. Le lieutenant Charpentier, du 51e d'infanterie de ligne, qui commandait dans ce fort un détachement de 50 hommes, a montré beaucoup de fermeté dans sa défense; il a fait du mal aux ennemis, et n'a éprouvé aucune perte. Le 6 au matin, la division anglaise s'est retirée sur Cabeza del Rey; si elle perd du temps en route, elle pourra être compromise avant de joindre la frontière de Portugal.

Quelques rapports annoncent que le général Blake dirige sur l'Estramadure les troupes espagnoles venues de Cadix, qu'il a débarquées à Ayamonte; on prétend aussi qu'un corps anglais, venu également de Cadix, a débarqué il y a deux jours au même endroit. Cette dernière assertion n'est pas encore confirmée; la première paraît plus exacte; et, si elle se réalise, le général Blake doit se trouver prévenu en Estramadure par mon mouvement; il est même possible que, par la suite, il se trouve embarrassé de ses troupes.

Il n'y a encore rien de nouveau dans la province de Grenade; mais le général Sébastiani m'entretient toujours dans l'opinion que les rassemblements de Murcie doivent incessamment se livrer à quelque entreprise sérieuse sur le 4e corps. Je crois que l'on est en mesure de repousser leurs efforts; d'ailleurs, je dispose d'une partie des troupes qui entrent en Andalousie, pour reprendre les postes de la province de Jaen que j'avais été forcé d'évacuer. Lorsque l'expédition sera terminée, et que mes moyens le permettront, je ferai également réoccuper le restant de la province de Grenade, d'où on a dû aussi se retirer.

Le général Sébastiani a été très-malade, et il est encore dans un état languissant. D'après ses instances réitérées, et la déclaration formelle qu'il m'a faite qu'il ne pouvait continuer à commander, je l'avais autorisé à aller attendre en route le congé qu'il a sollicité des grâces de l'Empereur, et j'avais donné ordre au général Leval d'aller prendre provisoirement le commandement du 4e corps. A l'arrivée de ce général à Grenade, le général Sébastiani s'est trouvé mieux, et a témoigné qu'il désirait attendre la décision de Sa Majesté, qu'il me dit avoir lui-même sollicitée.

J'ai l'honneur de supplier Votre Altesse de vouloir bien demander à l'Empereur d'accorder la demande du général Sébastiani, et de daigner approuver que pendant son absence, ou en attendant son remplacement, le général Leval soit provisoirement chargé du commandement du 4e corps : je suis persuadé qu'il remplira ce nouveau devoir

avec distinction, et qu'il y mettra tout le zèle et le dévouement qu'il porte dans le service de Sa Majesté. »

Joseph à Berthier. Dax, 10 mai 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 6; elle trouvera la solution à toutes les questions qu'elle renferme dans mes lettres du 1er, de Burgos, et dans les rapports du général Belliard, que j'ai chargé de continuer comme par le passé à diriger le mouvement des troupes qui composent l'armée du centre, et qui continue de correspondre avec Votre Altesse, avec les généraux en chef des armées du midi, du Portugal, du nord. Votre Altesse n'ignore pas qu'il n'a pas plus que moi le droit d'avoir des rapports, et que l'armée française du centre n'est composée que des 28e et 29e, et de 2 mille cavaliers, ce qui fait 4 mille hommes; que depuis un an je suis aussi étranger aux armées d'Andalousie, du Portugal, du nord, qu'à celles de Catalogne et d'Aragon; que la division allemande qui occupe la Manche peut, à chaque moment, être employée par M. le maréchal duc de Dalmatie; que je n'ai aucun ordre à donner dans tous les pays occupés par les armées. Je n'ai su le mouvement fait par M. le maréchal Bessières que par les bruits publics; je lui ai annoncé moi-même mon arrivée à Valladolid par le comte Defrance; mais je n'ai pas rencontré M. le duc d'Istrie, qui s'était porté, la veille de mon passage, vers Almeida. Plusieurs officiers m'ont annoncé que l'armée de Portugal allait enfin faire un mouvement par la gauche vers le Tage, ce qui serait bien utile aux armées du midi.

Je ne pourrais pas aider l'armée de Portugal par les ressources des provinces fertiles, puisqu'elles sont administrées par des hommes qui ne reconnaissent pas mon autorité.

Je n'ai donné aucune direction à l'armée du midi, ni à aucune autre, depuis la formation des armées du midi et du nord. L'armée du centre n'a que la garnison de Madrid et de Ségovie : ces provinces, ainsi que celle d'Avila, ont beaucoup fourni à l'armée du Portugal; elles sont les plus pauvres de l'Espagne. Les officiers d'Andalousie et de Paris passent sans cesse par Madrid sans que je les voie, pas plus que leurs rapports et ordres.

L'influence que je pourrais exercer en Espagne est toute morale. Mon passage a été très-utile; mon retour sera plus utile encore, si l'Empereur le juge ainsi, et s'il m'investit de sa pleine et entière confiance. Je serai à Paris le plus tôt possible. Je désire voir l'Empereur, et je m'estimerai heureux si je puis lui prouver que rien ne me coûte pour remplir ses vues. Je lui dois la vérité qu'il ignore, et qu'il ne peut pas deviner : son génie fera le reste. Si je puis repartir sur-le-champ, s'il le juge utile, je ne demande pas mieux; mais il faut que j'aie les moyens de faire le bien, j'y suis intéressé plus que personne en Espagne. Je ne juge pas les affaires aussi mal qu'on a paru le croire de Bayonne : avec de la confiance, les guérillas peuvent être détruites avant trois mois, et toutes les troupes seront employées contre les Anglais. Mais, je le répète, il faut de la confiance en moi pour que les Espagnols en

prennent. Eux seuls détruiront les guérillas, j'en ai la conviction intime, si les moyens moraux viennent à seconder et à fortifier les dispositions dans lesquelles j'ai laissé les peuples que j'ai vus.

Il y a assez d'hommes en Espagne : c'est de l'argent et de la fixité qu'il faut. Au reste, tout ceci ne peut pas se développer dans une lettre. Je vois bien, par la contexture de la lettre de Votre Altesse, que beaucoup de mes lettres à l'Empereur et à Votre Altesse ne sont pas parvenues depuis trois mois.

Ma santé est meilleure depuis quelques jours. J'ai laissé à Tolosa 400 hommes de mon escorte, et j'ai renvoyé dans la province de Ségovie, à Saint-Ildefonse, les 800 fantassins, qui seront fort utiles dans ce moment. »

Bessières à Berthier. Salamanque, 12 mai 1811.

« Monseigneur, Votre Altesse doit être surprise de ce que j'ai tant tardé à lui donner de mes nouvelles : j'ai attendu, pour être à même de lui donner tous les détails sur les mouvements qui viennent d'avoir lieu.

Le prince d'Essling donna l'ordre à son armée de passer l'Agueda le 3; le même jour, il prit position en avant de Fuente de Onoro. L'armée anglaise occupait les hauteurs qui dominent ce village; la division Ferrey reçut l'ordre de l'attaquer le même jour. Il fut attaqué et emporté avec vigueur; tout ce qui défendait le village fut passé au fil de l'épée. L'ennemi éprouva une grande perte; mais il se disposa à l'attaquer à son tour, et la division Ferrey fut obligée de se replier.

La journée du 4 fut employée en reconnaissances de cavalerie. Le soir, le prince d'Essling fit toutes ses dispositions d'attaque pour le lendemain; la cavalerie, le 6e et le 8e corps reçurent l'ordre de se porter sur Nava de Avel, pour tourner la droite de l'ennemi et déboucher sur son flanc, tandis que le 9e corps et la division Ferrey resteraient en avant de Fuente de Onoro pour contenir l'ennemi et seconder l'attaque de la gauche. Le 2e corps occupait Almeida.

Le 5, à la pointe du jour, le 6e corps marcha sur le village de Posobello. La brigade Maucune enleva à la baïonnette le bois et le village, défendus par 4 mille Anglais; 300 hommes furent tués et 200 faits prisonniers. Le général Maucune se conduisit avec beaucoup de bravoure, et donna une bonne impulsion à ses troupes; en même temps la brigade du général Wattier, soutenue par la brigade du général Fournier et la réserve de dragons aux ordres du général Montbrun, chargeait la cavalerie anglaise, la mettait en déroute, et la rejetait, l'épée dans les reins, sur une division d'infanterie anglaise; tout fuyait pêle-mêle et dans le plus grand désordre. L'ennemi se rallia sur ses lignes; la brigade Wattier et la brigade du général Fournier firent une charge audacieuse sur deux carrés d'infanterie anglaise, firent mettre bas les armes à plus de 2 mille hommes; mais plusieurs masses d'infanterie sortirent de leurs positions, et forcèrent, par un feu d'infanterie et d'artillerie, la cavalerie à se replier. 300 prisonniers, beaucoup de morts et de blessés

furent le résultat de cette charge. Les généraux Wattier et Fournier se sont conduits avec la plus grande bravoure; le général Montbrun a très-bien dirigé tous les mouvements de la cavalerie, et l'a fort bien enlevée, et à propos.

Le général Drouet reçut l'ordre d'attaquer le village de Fuente de Onoro, et de déboucher sur ce point. La conduite du 9e corps a été très-belle; il enleva le village, et commençait à se former en avant de cette position, lorsque trois masses anglaises marchèrent à lui et le forcèrent de repasser le ravin. L'ennemi déploya de grandes forces sur toute la ligne; je les ai évaluées à 50 mille hommes.

Il ne fut point fait d'autre tentative de toute la journée. Dans cet état de choses, je crus devoir proposer un moyen qui, en conciliant tous les intérêts, remplissait le but qu'on s'était proposé, celui d'empêcher qu'Almeida ne tombât au pouvoir des ennemis.

Je proposai donc d'envoyer l'ordre au général Brenier de faire sauter Almeida, de détruire l'artillerie, de se faire jour avec sa garnison, et de passer l'Agueda dans la direction de San-Felice. Un caporal s'offrit pour porter cet ordre.

Le 6, à 10 heures du soir, le général Brenier fit le signal convenu. Le prince donna en conséquence l'ordre à l'armée de reprendre ses premières positions devant Fuente de Onoro. Le 7 et le 8 furent employés en manœuvres pour inquiéter l'ennemi. Le 8 au soir, un second signal de la place annonça qu'elle était prête à exécuter l'ordre. Le général

Brenier avait préparé ses fourneaux dès le commencement du blocus, d'après les premiers ordres que je lui avais donnés. L'armée se retira devant Ciudad-Rodrigo. Enfin, dans la nuit du 10 au 11, le général Brenier fit sauter la place, se fit jour au travers l'ennemi, et rejoignit le 2e corps le 11. Lord Wellington a dit que le général Brenier avait remporté une victoire sur toute son armée.

Votre Altesse sera peut-être étonnée de ce qu'on n'a pas tenté à fond le sort des armes. Le prince d'Essling n'avait pas plus de 25 à 28 mille hommes ; l'armée ennemie était forte de 50 mille hommes au moins. Le 5 au soir, il ne restait à l'armée de Portugal que 4 cartouches par homme de réserve; elle n'avait que 30 pièces de canon, l'ennemi en avait le double. Le but de son mouvement était de ravitailler Almeida ; mais le convoi destiné pour cette opération fut distribué le 5 à l'armée, qui manquait de vivres. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de livrer une bataille pour détruire Almeida, ou de communiquer avec cette place, pour envoyer l'ordre au gouverneur de la faire sauter. Ce dernier parti parut préférable; il a été couronné d'un plein succès.

Ainsi donc, 30 mille hommes ont tenu en échec une armée forte du double. Tous les rapports annoncent que lord Wellington n'a pas laissé un homme en état de se battre dans tout le Portugal; que l'artillerie sortie d'Elvas pour le siége de Badajos reçut l'ordre d'y rentrer; qu'il a fait venir 10 mille hommes du corps de Beresford. Cette expédition a donc

rempli au delà de tout ce qu'on s'en était promis. Elle a montré la supériorité de nos troupes, même à nombre inférieur; elle a démoralisé la cavalerie anglaise; elle a détruit 5 mille hommes à l'ennemi, de son propre aveu; Almeida a été détruit, et sa garnison s'est fait jour à travers l'armée ennemie: et enfin, en faisant rassembler devant Almeida toutes les forces que l'ennemi avait dans le Portugal et sur la gauche du Tage, elle fait une diversion puissante pour le midi de l'Espagne.

L'armée du Portugal est rentrée dans ses cantonnements; tous les rapports portent que l'ennemi a repassé la Coa. »

Bessières à Berthier. Salamanque, 12 mai 1811.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous adresser le rapport du général Wattier. Je prie Votre Altesse de demander à l'Empereur le grade de général de division pour lui, et d'obtenir de ses bontés les grâces qu'il sollicite pour les officiers de sa brigade.

Je me plais à répéter à Votre Altesse que toute la cavalerie a fait des prodiges de valeur; qu'elle a été très-bien dirigée par le général Montbrun. Comme j'étais là en amateur, il m'a été facile de juger tout ce qui se faisait; et je me plais à rendre justice à cet officier général, ainsi qu'aux généraux Fournier et Wattier.

Je prie Votre Altesse de trouver bon que je lui parle encore du grade de général de division; il mérite cet avancement sous tous les rapports.

N'ayez point de regrets sur tout ce qui s'est fait; on a obtenu tous les résultats d'une bataille, sans la

livrer : si on l'eût livrée, on l'eût perdue. J'ai vu les choses de près et de sang-froid ; j'ai voulu la bataille le 3, le 4 et le 5 ; le 5 à midi, j'ai changé d'avis, et je m'en félicite. Je désire que l'Empereur ne trouve point mauvais tout ce qui s'est fait ; il eût été impossible d'obtenir davantage. »

« Le roi d'Espagne, comme lieutenant de l'Empereur, commande les armées françaises d'Espagne et de Portugal, conformément à la direction qu'il reçoit de l'Empereur par l'intermédiaire du prince de Neufchâtel, major général, avec qui Sa Majesté correspond. **Jos. à Nap. Notes remises à Rambouillet, le 17 mai 1811.**

Il y a auprès du roi un officier général ou un maréchal, chargé des détails de la direction générale des troupes cantonnées dans les provinces.

1° *Armée de Portugal.*

Le général commandant en chef l'armée du Portugal correspond avec le roi et avec le prince de Neufchâtel, de qui il reçoit, selon les circonstances, les ordres directs de l'Empereur, qui, dans ce cas, sont communiqués au roi par le prince et le général. Il correspond avec le major général pour le service militaire et pour les subsistances de ses troupes tant qu'elles occupent le territoire espagnol, d'où elles tirent toutes les subsistances qu'il est possible de leur donner, jusqu'à ce que le Portugal puisse faire ce service ; ses malades sont soignés en Espagne comme les autres militaires français. La solde,

les masses et les autres dépenses de guerre ne sont pas payées par l'Espagne.

2° *Armée du midi.*

Cette armée est nourrie et soignée dans les maladies aux frais du pays ; le général en chef et l'intendant général envoient au roi un budget de dépenses présumées pour les hôpitaux, les subsistances, et tous autres frais extraordinaires et dépenses diverses. Ce budget est arrêté par le roi, sur le rapport du major général, du ministre des finances et de la guerre du roi. Les contributions sont imposées par le roi, versées dans la caisse centrale de l'Andalousie, d'où elles ne sortent que d'après l'ordre du roi. La solde et les masses sont à la charge de la France.

Le roi peut, dans des cas extraordinaires, donner le commandement de deux armées ou de partie de ces armées à l'un ou à l'autre des maréchaux, et mieux à celui qui ferait auprès de lui les fonctions de major général.

La nomination à tous les emplois civils, militaires, ecclésiastiques et judiciaires appartient au roi, par l'intermédiaire de ses ministres.

3° *Arrondissement du nord.*

Les provinces occupées par cette armée continueront à être régies par des gouverneurs militaires, qui auront sous leurs ordres des administrateurs espagnols nommés par le roi, ou même des audi

teurs du conseil d'État de France, que le roi pourra employer en partie dans d'autres provinces, selon les besoins du service.

Les budgets des dépenses des troupes qui existent dans ces provinces seront adressés par les généraux commandant à Valladolid, Burgos, Vittoria, Pampelune, au major général du roi. Sa Majesté, après avoir entendu le rapport de la commission dont il est parlé dans l'article 2, les arrêtera.

Ces budgets comprendront les dépenses des subsistances, hôpitaux, transports, génie, artillerie.

4° *De l'Aragon.*

Les dispositions du nord sont applicables à l'Aragon.

5° *Armée de Catalogne.*

Cette armée et le territoire qu'elle occupe seront, jusqu'à la pacification, gouvernés par les directions qu'ils recevront de Paris. Le général communiquera au roi les rapports et les faits qui pourront l'intéresser; la justice sera rendue au nom du roi.

6° *Arrondissement du centre.*

Il y aura des gouverneurs militaires dans les provinces qui composent cet arrondissement; ils correspondront avec le major général du roi pour le militaire. Des préfets continueront à être chargés de l'administration de ces provinces, sous la surveillance directe des ministres du roi.

La subsistance des troupes, les hôpitaux et les dépenses extraordinaires seront à la charge du trésor espagnol.

Les troupes françaises et alliées qui y seront employées seront payées par leur gouvernement, quant à la solde et aux masses.

Tous les impôts seront versés dans le Trésor royal, et n'en pourront sortir que par des décrets rendus selon les formalités ordinaires. »

Napoléon. à Berthier. Saint-Cloud, 20 mai 1811.

« Mon cousin, renvoyez au général Suchet son aide de camp Ricard, avec l'ordre de se porter sur Tarragone. Faites-lui comprendre la nécessité de laisser la brigade Klopiski pour défendre le pays du côté de la Navarre. Vous lui ferez connaître la victoire que le général Baraguey-d'Hilliers a remportée, le 3 de ce mois, sur Campoverde, qui, à la tête de 12 mille hommes de ses meilleures troupes, a voulu introduire un convoi dans Figuières. 1,200 mulets qui formaient le convoi ont été pris, 100 officiers et 2 mille hommes ont été faits prisonniers, et le reste tué ou dispersé dans tous les sens. Vous ferez connaître au général Suchet qu'il est malheureux que tandis qu'il tient des forces dans les mains, il les laisse dormir, et qu'il n'ait pas profité de ces circonstances pour investir Tarragone. »

Napoléon à Berthier. Caen, 25 mai 1811.

« Mon cousin, beaucoup de pères de famille sont dans les escadrons de gendarmerie qui sont en Espagne; on m'assure qu'on vous en a envoyé l'état : envoyez-le-moi, afin que je voie si je puis en faire revenir une partie. »

« Mon cousin, je reçois votre lettre. Je n'ai pas encore vu Lecoulteux, ainsi je ne puis vous rien dire sur les opérations de Portugal. Je ne veux pas perdre un moment à vous recommander d'écrire tous les jours au général Marmont, et de lui envoyer les *Moniteurs;* il y en a plusieurs qui contiennent des nouvelles d'Espagne. Faites connaître au général Marmont qu'il a un entier pouvoir pour réorganiser son armée, en former 6 ou 7 divisions, et pour renvoyer les généraux qui ne lui conviennent pas; qu'il peut prendre les colonels en second du corps du général Drouet pour leur donner le commandement des régiments vacants, en choisissant des officiers vigoureux; qu'il doit renvoyer les administrations qui lui sont inutiles, et concentrer son corps dans sa main; qu'il doit lever dans la province de Salamanque et sur ses derrières tous les mulets qu'il pourra trouver, qu'il y en a beaucoup dans ces provinces; que le duc d'Istrie a l'ordre de le seconder de tous ses moyens, et de lui donner même tout ce qu'il pourra de ma garde; que des marchés sont passés pour l'achat de 4 mille mulets de bât et du train d'artillerie à Bayonne, mais que nécessairement il faudra du temps.

Napoléon à Berthier. Caen, 26 mai 1811.

Écrivez au duc d'Istrie qu'il donne 500 chevaux ou mulets, et même les matériels, ses attelages, chevaux et harnais, et même du matériel, pour remonter parfaitement l'artillerie du duc de Raguse; car il faut que cette armée ait son artillerie mobile, et en bon état; qu'il peut lever des mulets en attendant qu'il lui arrive des chevaux pour se remplacer; que

2.

4 mille chevaux d'artillerie et des équipages sont en ce moment sur Bayonne; qu'il ne doit pas garder de matériel inutile à Salamanque, mais tout évacuer sur Burgos; qu'il doit pourvoir aux besoins de l'armée de Portugal avec la plus grande activité; que si les Anglais se portent sur Ciudad-Rodrigo, il réunisse ses forces pour aller au secours du duc de Raguse, et livrer enfin une belle bataille.

Vous lui représenterez qu'il n'écrit pas assez souvent; qu'au lieu d'écrire tous les jours, il n'écrit presque pas, et ne fait pas connaître ce qui se passe. Recommandez au duc de Raguse de bien reformer son armée, de livrer bataille aux Anglais, s'ils se portent sur Ciudad-Rodrigo; que dans ce cas le duc d'Istrie peut le renforcer d'une division d'infanterie de 10 mille hommes de ma garde; qu'il doit annoncer mon arrivée prochaine et sa marche sur Lisbonne, aussitôt que la récolte sera faite.

Voyez les ministres de la guerre et de l'administration de la guerre, pour qu'on active les achats que j'ai ordonnés pour la remonte des détachements du bataillon du train et des équipages des dépôts d'Auch, de Pau et de Toulouse. Je pense qu'il faut envoyer un officier au duc d'Istrie, pour lui faire connaître que j'espère qu'il prendra toutes les mesures pour être décidément utile à l'armée de Portugal. »

Napoléon à Berthier. Cherbourg, 29 mai 1811.

« Mon cousin, je vous envoie votre correspondance de Portugal. Faites connaître au duc de Raguse que j'ai nommé le général Maucune général

de division. Répétez-lui qu'il est maître de renvoyer en France les généraux qui ne lui conviennent pas, et d'organiser son armée de la manière qu'il jugera le plus convenable. »

« Mon cousin, faites mettre dans le *Moniteur* en grands détails toutes les affaires de Lérida. Envoyez le plan des attaques au bureau de la guerre, pour qu'on fasse graver le siége de la partie de Lérida, ainsi que celui de Girone. Témoignez ma grande satisfaction au général Suchet, et faites-lui connaître que j'ai accordé tous les avancements qu'il a demandés pour son armée.

Napoléon à Berthier. Le Havre, 29 mai 1811.

Réitérez-lui l'ordre de frapper une contribution de plusieurs millions sur Lérida, afin de se procurer les moyens de nourrir, solder et habiller son armée dans le pays. Vous lui ferez comprendre que la guerre d'Espagne exige un tel accroissement de forces, qu'il ne m'est plus possible d'y envoyer de l'argent; que la guerre doit nourrir la guerre. Donnez-lui l'ordre de ne laisser aucun officier espagnol en Espagne, et de les envoyer tous en France; j'aurais blâmé toute la capitulation, s'il avait approuvé cet article.

Écrivez-lui qu'il ne doit souffrir sur le château de Lérida d'autres pavillons que le pavillon français. Vous lui réitérerez l'ordre de faire sauter les fortifications de cette place. Récrivez-lui que je suppose qu'il est maître de Méquinenza; qu'il doit prendre toutes les mesures pour s'emparer de Tortose; que le maréchal Macdonald se portera en même temps sur

Tarragone ; qu'il réunisse l'artillerie et tous les moyens nécessaires pour marcher sur Valence et forcer l'enceinte de cette ville; mais qu'il faut pour cela que Tortose et Tarragone soient pris. »

Napoléon à Berthier. Alençon, 1er juin 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie votre correspondance du Portugal et d'Espagne, afin que vous me présentiez les décrets pour la nomination des différents colonels en second, et l'emploi de ces colonels en second, dans les différents régiments de l'armée d'Andalousie qui sont vacants. Vous pouvez communiquer la plupart de mes lettres au roi d'Espagne; elles prouveront combien est insensée l'assertion du roi et des Espagnols, qu'ils peuvent se passer des troupes françaises. »

Joseph à Berthier. Morte-fontaine, 2 juin 1811.

« J'ai beaucoup médité sur les conversations que j'ai eues avec Votre Altesse aujourd'hui, et je crains de ne l'avoir pas priée de prendre note de quelques observations qui, par leur importance, me paraissent mériter d'être ajoutées à celles que Votre Altesse a bien voulu se charger de mettre sous les yeux de l'Empereur.

Je tiens avant tout à celle n° 1.

Comment, dans les diverses hypothèses de la guerre actuelle, n'avoir pas le commandement des troupes stationnées sur mes communications avec la France?

Comment n'avoir pas sous mes ordres directs les administrateurs, français ou espagnols, qui constituent ces gouvernements?

Comment puis-je rien pour l'opinion et pour la réalité sans cela?

J'ai la certitude de pouvoir beaucoup en obtenant de l'Empereur ce qui est contenu dans ce premier et second article, et rien sans cela.

Comment traverser comme un étranger des provinces qui m'attendent comme un Messie, à qui j'ai promis des cortès, un gouvernement national, dès que la guerre le permettrait, et qui, en échange, m'ont promis leurs bras et leurs biens?

Quant à l'armée d'Andalousie, que j'aie le droit de la commander dès que je m'y présenterai, ainsi que celle du Portugal tant qu'elle sera sur le territoire espagnol. Que l'Empereur se persuade bien que je n'abuserai pas, que je n'userai pas même de cette faculté, que l'honneur de son nom me paraît exiger.

Que ceux qui commandent en Andalousie ne puissent pas plus que les autres généraux se livrer à des dépenses qui ne seraient pas conformes aux règlements militaires français, ou aux ordres de l'Empereur.

Que les canaux, les hôpitaux, les œuvres de bienfaisance soient laissés à l'autorité royale.

L'Empereur doit sentir que ces explications ne naissent que de l'espoir que j'ai de réussir; que je ne dois pas m'exposer, par ma faute, à me trouver dans des circonstances semblables à celles qui ont précédé mon voyage.

Je le répète, je crois pouvoir beaucoup par l'opinion; il ne faut rien qui l'empêche d'arriver à moi. »

Observations jointes à la lettre précédente.

Le voyage du roi n'aura véritablement été utile à l'Empereur qu'autant que Sa Majesté Catholique reparaîtra au delà des Pyrénées investie de tous les moyens propres à attirer à lui la nation, et à amener la pacification de l'Espagne, en arrachant ainsi ces vastes provinces aux intrigants et à la domination anglaise.

Les cortès sont le moyen unique pour arriver à ce but par une grande et salutaire commotion.

Le roi doit les convoquer, et le succès passera ses espérances.

1° Il doit commander dans les provinces de l'Aragon, du nord, y être investi du même pouvoir qu'ont aujourd'hui les généraux en chef de ces deux armées, qui continueraient à exercer le commandement sous les ordres du roi. Toutes les formes d'administration actuellement établies seraient conservées, sous la direction suprême du roi.

Ces généraux continueraient à correspondre pour les mouvements militaires avec Paris; mais si les événements portaient le roi dans l'arrondissement de ces armées, Sa Majesté Catholique prendrait le commandement direct et absolu.

2° Faire dès aujourd'hui la partie aliquote des contributions qui seraient versées dans les caisses de l'armée française par les provinces que le roi jugera pouvoir passer sous l'administration espagnole, lorsque la destruction des guérillas et d'au-

tres circonstances en marqueraient l'époque à Sa Majesté Catholique.

3° Les formes d'administration établies en Andalousie sont conservées. »

« Mon cousin, je vous envoie la relation anglaise de l'affaire de Fuente de Onoro. Envoyez-en une copie au duc de Raguse et au duc d'Istrie. Vous pouvez faire copier même ce qui est effacé, afin qu'ils connaissent tout. Vous me remettrez cette relation demain, à mon arrivée à Saint-Cloud. » **Napoléon à Berthier. Chartres, 3 juin 1811.**

« Je reçois la dépêche de Votre Altesse. Je la prie de permettre que mon courrier la suive; elle pourrait me le faire expédier avec la réponse de l'Empereur. Les nouvelles que je reçois de Madrid me font désirer de hâter mon départ, s'il doit avoir lieu. Votre Altesse me ferait gagner quelques heures en envoyant mes observations et ma lettre du 2 à l'Empereur par un courrier. Je pourrai connaître la volonté de l'Empereur plus tôt; et comme il me paraît évident que Sa Majesté approuvera ce que je propose, je n'aurai plus à l'entretenir de ces affaires en la revoyant pour prendre congé d'elle. **Joseph à Berthier. Mortefontaine, 4 juin 1811.**

Votre Altesse n'aura pas oublié les autres objets importants dont elle a bien voulu se charger. Les Anglais font des efforts inouïs; il faut de l'argent pour réussir. »

« Mon cousin, écrivez au duc d'Istrie qu'avant de faire évacuer les Asturies par le général Bonnet, il pense bien à ce qu'il fait; que je regarde cette me- **Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 8 juin 1811.**

sure en elle-même comme fort mauvaise. Que le général Bonnet, occupant Oviédo avec 6 mille hommes, couvre toute la plaine de Valladolid, de Léon, et menace de se porter en Galice; que sa position est à la fois défensive pour Valladolid, les montagnes de Santander et de la Biscaye, et offensive contre la Galice; que c'est à cette position que j'attribue que les Galiciens n'ont rien entrepris; qu'ils craignent à chaque instant d'être attaqués par lui, et qu'il n'arrive par ce chemin sur leurs derrières; que si le général Bonnet évacuait les Asturies, le duc d'Istrie serait obligé de le placer à Santander; qu'alors il n'aurait fait que découvrir Léon et Valladolid, et donner toute liberté aux insurgés d'inquiéter la plaine, et de se porter même sur Astorga et Benavente; que ce sera un pas rétrograde; que la junte d'Oviédo se reformera, et infestera toutes ces montagnes; que c'est une détestable opération.

Le général Bonnet ne devrait évacuer Oviédo que dans le cas où momentanément il serait nécessaire de se réunir pour livrer bataille aux Anglais. Ce serait une absence de quinze jours, après laquelle il devrait retourner : mais ce cas n'arrivera probablement pas; les coups se portent aujourd'hui dans le midi.

Quant aux frontières du Portugal, toute l'artillerie non attelée, la poudre, les munitions de guerre, et tout ce qui est inutile à la défense de Ciudad-Rodrigo, doivent s'évacuer sur Burgos. Il y a à Salamanque de l'artillerie et des caissons non attelés,

qu'il est convenable d'envoyer sur Burgos; et si jamais des événements inattendus obligeaient le duc d'Istrie à évacuer Valladolid, il ne les laisserait pas dans cette place. On m'assure qu'il y a des caissons à Placencia et autres lieux. Écrivez-lui de faire évacuer tout cela sur Burgos. »

« Mon cousin, donnez ordre au général Caffarelli de faire tracer et travailler à construire à Miranda une tête de pont, pour que, dans tout événement, le passage de l'Èbre soit assuré. Les localités exigent que cette tête de pont ait l'étendue convenable; mais il sera construit une tour de deuxième espèce en maçonnerie, qui servira de corps de garde, de magasin et de réduit pour la tête de pont. Le ministre de la guerre vous enverra le plan de cette tour. Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 10 juin 1811.

La tête de pont doit être telle que l'armée soit assurée de toujours passer tranquillement l'Èbre. Mandez au général Caffarelli qu'il serait convenable de faire bâtir quelques tours sur les hauteurs, dans les défilés de Vittoria à Irun. Une dizaine de ces tours placées sur les sommités, qui donneraient retraite à une vingtaine d'hommes, seraient d'un grand intérêt. Ce seraient des vedettes qui éclaireraient les hauteurs, et nous en maintiendraient toujours maîtres. Chacune de ces tours ne peut pas coûter plus de 10 mille francs; ce seraient de l'argent et des travaux bien employés (1). »

(1) Cet ordre fut en effet mis à exécution, et les tours ou blockhaus furent souvent très-utiles aux convois.

Napoléon à Berthier, Saint-Cloud, 14 juin 1811.

« Mon cousin, je vois qu'il y a à Mequinenza, en Aragon, 6 mille outils : pourquoi ne les fait-on pas venir à Madrid? Donnez-en l'ordre. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 23 juin 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je suis instruit que des généraux, des états-majors, des commissaires des guerres, attachent à leur service des hommes pris dans les corps, ce qui affaiblit les régiments. Cet abus a lieu surtout en Espagne; donnez ordre qu'on arrête ces soldats, et qu'ils soient renvoyés à leurs corps. »

M. de Montalivet à Napoléon. Paris, 24 juin 1811.

« Sire, je crois rendre compte à Votre Majesté de la situation embarrassante dans laquelle se trouve le troupeau de mérinos saisi l'année dernière sur les propriétés du duc de l'Infantado, et que le directeur gouverneur de la province de Léon avait jugé à propos d'envoyer passer l'hiver dans la Manche, jusqu'à ce qu'il pût être dirigé vers la France. La commission des séquestres et indemnités établie à Madrid, et sous la direction de laquelle ce troupeau a été jusqu'à ce jour, mande, en date du 3 mai, qu'il a dû quitter ses pâturages d'hiver le 24 ou le 25 avril et passer à Buytrago, au pied de la Somo-Sierra, pour y être dépouillé de sa toison; que les plus grandes précautions ont été prises pour assurer sa marche jusqu'à ce lieu; mais que la multiplicité de bandes d'insurgés qui couvrent les campagnes de la Manche et des provinces environnantes, et la faiblesse des escortes que les généraux français qui commandent sur ce point peuvent détacher de leurs corps d'armées, rendront le transport jusqu'en

France difficile et périlleux. Ce qui paraît ajouter encore aux difficultés, c'est la nécessité de s'écarter de la route d'étapes et de convois ordinaires pour assurer la subsistance des animaux; et c'est sur cette ligne de traverse que des guérillas nombreuses les attendent depuis trois mois. J'ai informé de cet état de choses Son Altesse Sérénissime le prince de Wagram et de Neufchâtel, en lui peignant l'extrême urgence de secours suffisants pour protéger la marche d'un troupeau précieux, sur lequel Votre Majesté a fait reposer en très-grande partie l'exécution du vaste système d'amélioration qu'elle a daigné concevoir en faveur de l'agriculture et des races de bêtes à laine en France. Il serait vivement à regretter que les moyens que l'administration trouverait dans l'arrivée de ces animaux, dont on peut porter le nombre à 20 mille avec les agneaux de l'année, fussent perdus pour la France. J'ose appeler l'attention de Votre Majesté sur une opération aussi importante. Des ordres promptement expédiés sur les points de l'Espagne les plus pourvus de troupes, et qui sont à portée des lieux que traverseront les divisions du troupeau, peuvent assurer les escortes nécessaires, et prévenir un coup de main de l'ennemi. Ces divisions seront de 2 à 3 mille têtes chacune; on les renforcera le plus possible, pour ne point trop multiplier les escortes. Arrivées sur la frontière de France, elles y trouveront tous les moyens de séjour et de subsistance, qu'il était du devoir de l'administration de leur assurer à l'avance.

Je supplie Votre Majesté de vouloir bien prendre

en considération l'objet de ce rapport, et d'ordonner ce qu'elle jugera convenable dans cette circonstance particulière. »

Joseph à Berthier. Marrac, 24 juin 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 17, et la copie de celle adressée à M. le maréchal duc d'Istrie. Plusieurs de ses dispositions principales ne concordent pas avec la lettre que Votre Altesse m'avait écrite quelques jours auparavant : quoi qu'il en soit, je ferai ce que je pourrai ; mais je n'ai pas dans le succès la confiance que j'avais montrée en arrivant à Paris, et que j'eusse conservée plus que jamais si j'eusse obtenu ce que j'avais demandé, et surtout les deux articles qui accompagnent ma lettre de Mortefontaine à Votre Altesse. Je suis toutefois dévoué et imperturbable, et peut-être les événements surpasseront mon espérance.

Le général Belliard me mande, du 6 juin, que le général Lorge a dû envoyer une partie de ses troupes au delà de la Sierra-Morena. Le moment de la récolte est celui où la Manche, qui est notre grenier, ne peut pas être abandonnée aux partis ennemis ; c'est la seule ressource de la capitale, puisque les provinces d'Avila, de Ségovie, d'Estramadure, sont épuisées par les armées du Portugal et du midi, et que celles de Cuença et de Guadalaxara sont aujourd'hui foulées par des partis de 3, 6, jusqu'à 9 mille hommes. Toutefois, en arrivant à Madrid je ferai mon possible pour porter un corps sur Almaraz, si le duc de Raguse effectue son passage sur ce point. Il serait sans doute à désirer qu'il pût

faire à Alcantara la tête de pont dont parle Votre Altesse. Nous verrons le parti qu'il aura pris. Jusqu'ici je n'ai recueilli sur ses mouvements et sur ceux du duc de Dalmatie que des bruits si vagues et si contradictoires, qu'ils ne méritent aucune attention.

Je sais que le général Belliard a écrit tout ce qu'il me mande à Votre Altesse sur la situation des armées. Le général Monthion en a agi de même; ainsi, je ne parle ni de la prétendue défaite ni de la prétendue victoire du maréchal Soult.

Le général Caffarelli est à la poursuite de Mina; je n'ai trouvé ici aucune nouvelle de ses mouvements.

Votre Altesse me parle du maréchal Jourdan comme gouverneur de Madrid. Je doute que cela puisse convenir à ce maréchal, qui a occupé dans ce même pays une place bien autrement importante. Le gouverneur de Madrid n'est autre chose que le commandant d'une place où il y a pour garnison 2 mille Espagnols, où le service est fait par 500 hommes de la garde nationale, qui changent tous les jours. Il y a au Retiro 500 Français, et encore serai-je obligé de les remplacer par les dépôts de ma garde, qui me donneront 5 à 600 hommes, si je suis pressé par le besoin d'envoyer un petit corps sur le Tage, comme paraît le désirer Sa Majesté Impériale et Royale. Votre Altesse sentira qu'un commandement semblable n'est guère convenable pour un maréchal de France, et qu'il paraît naturel que dans la capitale du roi d'Espagne, lorsque la garnison est espagnole, que la garde nationale est espa-

gnole, le poste de commandant de ces troupes peut très-bien être occupé par un Espagnol ou par un Français au service d'Espagne. Je ne vois pas pourquoi le général Blaniac, dont l'Empereur connaît le zèle, qui est officier de ma maison, qui m'a suivi dans le royaume de Naples, doit être chassé et remplacé. S'il en était ainsi, il faudrait que l'Empereur le rappelât à son service, car je ne puis pas être entouré d'officiers frappés de nullité.

Je le répète, l'armée du centre est composée de 2 mille fantassins français, de 2 mille cavaliers, de 4 mille Allemands, de 5 mille Espagnols, et de 4 mille hommes de ma garde. Sa Majesté Impériale doit juger ce que je puis faire. J'ai renouvelé l'ordre de renvoyer à l'armée du midi tout ce qui lui appartient.

Tous les militaires qui viennent de l'armée de Portugal m'ont parlé de l'état de cette armée; ils m'ont assuré que la solde est arriérée d'un an, qu'elle a des besoins de toute espèce; elle a été beaucoup aidée par Avila. De Madrid, on envoie tout le biscuit que l'on possède; mais il faut le remplacer, et rien ne se fait sans argent. Jusqu'ici, on n'a pas versé un sou du prêt que l'Empereur veut bien me faire à Madrid, sous divers prétextes. Je prie Votre Altesse de faire lever toutes ces difficultés. On continuera à faire fournir tout ce que l'on pourra aux armées du Portugal et du midi; mais il faut que l'Empereur fasse des sacrifices d'argent : les Anglais en font d'immenses. Il serait utile que l'Empereur me fît envoyer une quantité de décorations de la

Légion pour les armées, et surtout pour celle du Portugal; elles produiraient un grand effet, à ce que me disent les officiers qui arrivent de cette armée. »

« Sire, j'ai profité de la permission que Votre Majesté a bien voulu me donner de descendre ici. Jos. à Nap. Marrac, 24 juin 1811.

Je n'ai pas encore pu obtenir de notions précises sur les événements qui ont suivi la bataille du 16.

Tous s'accordent à dire que les armées ont besoin d'argent; que les peuples sont épuisés; que les insurgés en reçoivent beaucoup de l'Angleterre.

Les généraux qui retournent de l'armée du Portugal apprendront les mêmes choses qu'ils m'ont dites, aux ministres de Votre Majesté ou à elle-même.

Je prie Votre Majesté de croire que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour remplir ses vues. »

« Mon cousin, donnez ordre au duc d'Istrie et au commandant de l'armée du centre, de donner des escortes convenables aux 20 mille mérinos qui m'appartiennent à Madrid, et qui doivent être conduits en France. » Napoléon à Berthier Saint-Cloud, 25 juin 1811.

« Monsieur le comte, toutes les nouvelles que je reçois de l'Espagne me font sentir, plus que jamais, l'extrême besoin d'argent; je ne veux pas quitter la France sans vous le mander, afin que vous sachiez quelles obligations j'aurai au ministre qui s'empressera de faire exécuter les dispositions de Joseph à M. Mollien, ministre du Trésor public. Marrac, 25 juin 1811.

l'Empereur, qui consent au prêt d'un million par mois à dater du 1er juillet. Vous ne savez peut-être pas assez, Monsieur, combien l'arrivée plus ou moins prompte de ce secours peut avoir d'influence sur les opérations politiques et militaires dont ce pays est le théâtre. Je désire qu'il ne me soit rien imputé sur le million qui doit m'être envoyé à dater du 1er juillet; je désire qu'il en soit de même pour les 500 mille francs qui ont dû être versés à compter du 1er avril.

Vous m'avez donné depuis longtemps des preuves de votre attachement; aujourd'hui vous pouvez faire beaucoup plus, Monsieur, en répondant à mes vœux. C'est votre pays et l'Empereur que vous servirez essentiellement, car vous épargnerez le sang français en augmentant mes moyens d'attaque et de défense. »

Joseph à Berthier. Marrac, 25 juin 1811.

« Je reçois des lettres du général Belliard du 11 juin; elles annoncent beaucoup de guérillas dans les provinces du centre, et l'avis reçu par le général Lamartinière du mouvement du général Reynier et du duc de Raguse sur Almaraz. On a envoyé à Almaraz tout ce que l'on avait à Madrid, et je prie Votre Altesse de presser l'envoi des fonds que l'Empereur veut bien me prêter, à raison d'un million par mois, sans permettre qu'il me soit rien imputé là-dessus. Votre Altesse doit sentir combien, dans les circonstances présentes, il importe que j'aie le prêt que l'Empereur veut bien me faire, entier et à époque fixée. Nos besoins sont extrêmes. »

« Sire, je pars demain matin. Je ne veux pas quitter la France sans prier Votre Majesté d'agréer tous mes remercîments, et sans l'assurer de mon entière confiance en elle : c'est ma principale force dans la longue et pénible carrière que j'entreprends; je ferai ce que je pourrai. Jos. à Nap. Marrac, 26 juin 1811.

Les Anglais font des sacrifices de tous les genres en Espagne et en Portugal. Je supplie Votre Majesté de me permettre de lui rappeler combien il importe que l'argent que la France doit verser à l'Espagne soit envoyé le plus tôt possible. Pour ce qui me regarde, je vois bien que je ne puis pas compter sur une partie aliquote des contributions des provinces. Si Votre Majesté préférait de me faire envoyer directement un million de francs par mois en sus de celui dont elle a arrêté l'avance, cette mesure serait plus profitable pour tous, et l'effet en serait plus efficace, parce qu'il serait sûr et prompt.

Que Votre Majesté pense que la Manche est sans troupes; que les ennemis vont former une armée de 20 mille hommes dans les provinces du centre; qu'ils recruteront partout, Espagnols, Français même, Allemands, Italiens, à force d'argent. Il faut que tous les corps soient tenus au courant; que l'argent ne manque pas.

Le colonel Rœderer, qui arrive à Paris, pourra faire savoir à Votre Majesté des faits qui appuient cette opinion. »

« Monseigneur, je dépose aux pieds de Sa Majesté les clefs de Tarragone, auxquelles est attachée, je Suchet à Berthier. Tarragone

29 juin 1811. l'espère, la soumission prochaine de la Catalogne. Un siége de deux mois, ou plutôt trois siéges en un, et cinq assauts successifs, ont détruit une garnison de 18 mille hommes des troupes les plus réputées de l'Espagne, et nous livrent un port d'où les Anglais alimentaient l'insurrection de la province, pour conserver un débouché à leurs marchandises.

Ils ont, par leurs secours multipliés, prolongé la défense de la place; ils ont apporté à plusieurs reprises des armes et des munitions, des troupes de Valence, d'Alicante, de Carthagène. La fureur du soldat était exaltée par la résistance de la garnison, qui attendait chaque jour sa délivrance, et qui devait en assurer le succès par une sortie générale. Le cinquième assaut, plus vigoureux encore que les précédents, donné hier en plein jour à la dernière enceinte, a entraîné un épouvantable massacre et peu de pertes de notre côté.

L'exemple terrible que je prévoyais à regret dans mon dernier rapport à Votre Altesse a eu lieu, et retentira longtemps en Espagne. 4 mille hommes ont été tués dans la ville; 10 à 12 mille ont tenté de se sauver par-dessus les murs dans la campagne; un millier a été sabré ou noyé; près de 10 mille, dont 500 officiers, sont prisonniers et partent pour France; près de 1,500 sont blessés dans les hôpitaux de la place, où leur vie a été respectée au milieu du carnage.

3 maréchaux de camp et le gouverneur sont au nombre des prisonniers, plusieurs autres parmi les morts; 20 drapeaux, 384 bouches à feu en bat-

terie, 40 mille boulets ou bombes, 500 milliers de poudre et de plomb, sont en notre pouvoir.

J'adresserai incessamment à Votre Altesse des détails exacts de tout ce qu'on a trouvé, et les détails de l'action glorieuse qui a couronné les efforts de l'armée d'Aragon en Catalogne.

J'appellerai les bontés de Sa Majesté sur les braves qui ont si vaillamment combattu. »

Joseph à Berthier. Vittoria, 1er juillet 1811.

« La connaissance que je viens de prendre des ressources de ces trois provinces porte jusqu'à l'évidence le caractère de l'absolue impossibilité de soutenir les affaires sans des ressources de France. Il faut 49 millions de réaux pour les six derniers mois de cette année, et la totalité des revenus particuliers ne s'élève pas à 60 millions par an.

Le duc d'Istrie a fait enlever de force les fonds qui se trouvaient dans la caisse de l'armée, s'élevant à plus de 600 mille francs : preuve qu'il y a de grands besoins à Valladolid.

A Madrid on m'attend ; et voilà toute la ressource qui ait été offerte jusqu'ici par le payeur de l'armée, malgré tout ce qui a été dit et écrit de France.

Dans cet état de choses, que puis-je sans la prompte et la puissante intervention de l'Empereur ? Je prie Votre Altesse de demander que les envois de fonds aient lieu immédiatement ; que l'on me remplace le quart par un million de francs en sus de celui dont l'Empereur me fait l'avance.

Je le répète à Votre Altesse, il faut de grands sacrifices d'argent ; les Anglais en font d'immenses ;

sans quoi il est impossible de prévoir la fin de tout ceci. A Valladolid, la ration est au tiers; à Santander, l'armée n'est pas payée; ici même, la solde est suspendue depuis le 1er mai.

Je ne vois qu'officiers qui se félicitent de rentrer ou qui demandent à rentrer en France.

Je prie Votre Altesse de mettre cette lettre sous les yeux de l'Empereur.

J'ai trouvé ici mes lettres de Madrid du 17; Votre Altesse aura reçu déjà celle du général Belliard de la même époque. »

Jos. à Nap. Vittoria, 2 juillet 1811.

« Sire, Votre Majesté aura appris la levée du siége de Badajos et la jonction de l'armée du Portugal avec celle du midi, la retraite des armées anglaises en Portugal.

J'ai réuni aujourd'hui les notables de ces trois provinces; l'esprit du pays me paraît amélioré depuis mon retour. Je désire que Votre Majesté ordonne une base fixe pour l'impôt, et qu'il ne soit pas laissé à l'arbitraire des généraux. Je pense qu'il pourrait être fixé au tiers; par là, l'effet produit par mes discours ne serait pas aussi fugitif que mon passage.

Il est important qu'on mette de l'ordre dans les consommations : il faut pour cela que le général qui préside à l'administration, qui devrait être espagnole, soit en même temps commandant des troupes françaises; par là, ce général français aurait l'action convenable sur les consommateurs pour exiger de l'ordre, et sur les administrateurs, pour faire exé-

cuter sa volonté. Avec quelques secours d'argent de France et des autres provinces, le calme rénaîtra. »

« Je prie Votre Altesse de faire valoir les services des officiers dont l'état est ci-joint. Joseph à Berthier. Burgos, 8 juillet 1811.

Votre Altesse aura reçu les rapports du général Belliard du 2 juillet; elle verra que le général Sayas est arrivé à Siguenza avec des troupes, et le général Bassecourt à Cuença. Je continuerai demain mon voyage.

L'évacuation d'Astorga et des Asturies a fait beaucoup de mal ici.

Je prie Votre Altesse de faire donner des ordres pour autoriser le payeur de Madrid à tirer des mandats sur la caisse de Bayonne, en échange du numéraire qui pourrait lui être versé, jusqu'à la concurrence de l'avance d'un million par mois que me fait l'Empereur: cela offrirait célérité dans le payement, et éviterait la difficulté et le danger du transport de Bayonne à Madrid. »

« Sire, j'ai écrit de Vittoria à Votre Majesté et au prince de Neufchâtel. A mesure que j'avance en Espagne, je me persuade de plus en plus de la nécessité de diminuer les charges imposées aux provinces pour soutenir les états-majors et la double administration française et espagnole, tant dans le civil que dans le militaire. Un gouverneur français, général de division des troupes françaises en réserve pour agir contre les bandes en masse et les troupes ennemies; un préfet espagnol, une administration espagnole subordonnés au gouverneur; Jos. à Nap. Burgos, 8 juillet 1811.

des gardes civiques pour la police intérieure des communes; des compagnies d'escopeteros pour les routes et les communications ; les moines et les prêtres payés ; mon autorité reconnue par les gouverneurs, et la tranquillité peut se rétablir dans le nord. Les gouvernements particuliers feront mieux cette guerre locale contre les bandes, qu'un général en chef placé à l'extrémité; et surtout que ce général en chef, s'il doit subsister, ne se mêle pas d'administration.

La nouvelle de mon retour a fait beaucoup de bien, ma présence en produit un peu ; mais que peuvent les paroles contre des actes d'administration et des faits qui les détruisent? Les innovations opérées sur le tabac, sur les douanes, sur les impôts, perdent les ressources du moment.

Les dispositions militaires de l'armée du nord sont timides, les dispositions législatives et de police sont furibondes.

La destruction d'Astorga, l'évacuation des Asturies, les ordres pour réunir à Valladolid les troupes qui avaient marché en Navarre avec le général Caffarelli, l'arrivée simultanée des chefs de l'administration militaire à Burgos, ont contre-balancé le bon effet produit par mon retour et la levée du siége de Badajos.

Les peuples sont foulés, les militaires commencent à n'être pas payés. La division Bonnet est fort arriérée ; tout ce qui est Français ici se plaint ; les uns et les autres demandent ce que je demande. Je ne pense pas me laisser aveugler; et si j'insiste,

Sire, sur ce point, en m'exposant à vous déplaire, c'est par l'entière conviction que j'ai que le bien ne peut pas se faire autrement.

Jamais il n'y a eu tant de bandes dans le nord. Marquesitto, à Potès, a 500 hommes; Longa, à Villercayo, mille; Mina vient de se réunir à lui. L'évacuation des Asturies leur permet de s'entendre avec les insurgés de la Galice. J'ai conseillé au général Dorsenne de faire marcher droit sur le rassemblement qui se forme à Villercayo et Médina, où il m'assure que les ennemis réunissent beaucoup de voitures.

Je verrai à Valladolid le duc d'Istrie, et j'écrirai à Votre Majesté. A Vittoria et ici, je crois avoir, par ma présence, fait tout le bien possible dans de semblables circonstances et dans ma position.

Il m'importe d'arriver à Madrid. Il paraît qu'un général et des troupes arrivent à Cuença et à Siguenza. Je pars demain.

On a beaucoup envoyé de Madrid à l'armée de Portugal. Je prie Votre Majesté de renouveler ses ordres pour qu'on m'envoie exactement l'avance qu'elle veut bien me faire. Je ne trouverai rien à Madrid, où il me faudrait beaucoup d'argent. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 11 juillet 1811.

« Mon cousin, donnez ordre que sur les 20 mille paires de souliers qui sont à Valladolid, 10 mille soient envoyées à l'armée de Portugal, et que sur 12 mille paires qui sont à Madrid, 6 mille soient également envoyées à l'armée de Portugal; ce qui fera 16 mille paires de souliers pour cette armée.

Le duc de Raguse les distribuera entre les différents régiments. »

Jos. à Nap. Valladolid, 11 juillet 1811.

« Sire, je suis arrivé ici hier; j'ai à me louer de la réception qui m'a été faite par les habitants.

Le duc d'Istrie compte occuper bientôt les Asturies; il va s'occuper du ravitaillement de Ciudad-Rodrigo, et marcher à l'ennemi, qui se réunit vers Astorga. J'ai été fâché qu'il ait fait sauter les fortifications de cette place; il pense n'avoir pu faire autrement.

Le duc d'Istrie est effrayé de la situation financière; elle influe sur la situation politique et militaire du pays. Les Anglais payent tout. Il importe que la solde soit payée; les troupes d'ici ont un arriéré de 5 mois.

Si j'avais à ma disposition aujourd'hui 20 millions de francs, et toute l'autorité convenable sur les armées du nord et d'Aragon, je crois que je pourrais changer la face du pays. Les notables de la Biscaye, ceux de la Castille, de Palencia, sont prêts à tout; jamais époque plus favorable : c'est l'opinion de tous les Espagnols de bonne foi, et de tous les Français qui ont du sens et qui veulent finir cette guerre. Je supplie Votre Majesté de ne voir dans tout ceci que mon désir pour le bon service de Votre Majesté, et mon amour pour une prompte pacification. »

Jos. à Nap. Madrid, 17 juillet 1811.

« Sire, je suis arrivé hier soir ici; j'ai eu lieu d'être satisfait de l'accueil que j'y ai reçu.

La récolte n'a pas été aussi bonne qu'on l'avait espéré d'abord.

Ces provinces sont épuisées par l'armée de Portugal et les insurgés. Leur armée a été battue complétement à Valldiolivas; beaucoup de chefs de bandes demandent à rentrer chez eux.

Je supplie Votre Majesté de faire presser l'envoi des fonds qu'elle m'a assignés; et tout ce qu'elle pourra encore faire envoyer, ce sera de l'argent bien placé. Le moment est favorable; mon voyage a fait faire beaucoup de réflexions à beaucoup de monde, et je n'ai pas reconnu l'opinion, tant elle est mûrie et améliorée. »

« Mon cousin, faites donner au maréchal Jourdan la somme nécessaire pour faire ses équipages et aller en Espagne, où il peut être utile; qu'il s'y rende sans délai. Mettez tout en règle pour que ce maréchal puisse partir le plus tôt possible. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 17 juillet 1811.

« Monsieur le duc, les troupes ennemies de Sayas et l'Empecinado ayant été battues, le mouvement ordonné aux régiments de Soria devient sans but.

Joseph au duc d'Istrie. Madrid, 18 juillet 1811.

Je vous prie, Monsieur le maréchal, de m'écrire s'il ne serait pas possible de faire vendre dans le nord, en argent, aux enchères, 20 millions de réaux de biens nationaux, dont la moitié serait applicable aux besoins de votre armée, et l'autre moitié serait envoyée à Madrid, où nos besoins sont grands, l'armée du Portugal occupant ou épuisant les meilleures provinces. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 juillet 1811.

« Sire, je n'ai eu qu'à me louer de M. l'intendant général Dennié, que sa santé et ses affaires appellent en France pour quelques instants; il a peu à faire ici, où l'armée est si réduite.

Je prie Votre Majesté de ne pas oublier que les Anglais emploient beaucoup d'or pour acheter des soldats et des blés, dont ils feront une bonne provision à nos dépens. La récolte n'a pas été bonne. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 juillet 1811.

« Sire, je suis assez indisposé depuis mon arrivée ici, pour m'être beaucoup occupé des affaires. Je n'ai aucune lettre ni de Votre Majesté ni du prince de Neufchâtel, depuis mon départ de France.

Il est impossible d'envoyer en Andalousie le peu de soldats appartenant à cette armée qui sont sur la ligne de Valladolid jusqu'à Madrid, sans recevoir les 1,500 Allemands qui ont passé la Sierra-Morena et les 2 régiments qui appartenaient au centre, et qui ont été remis au maréchal Soult. Enfin, Sire, il n'y a ici en infanterie que le 75e et le 28e, et 3 mille Allemands. N'ayant aucuns fonds disponibles, je ne puis lever des troupes du pays, et, faute de troupes, je ne puis faire rentrer les blés que les Anglais achètent, et que les insurgés enlèvent de force. Les provinces d'Avila, d'Estramadure, de Talavéra, sont épuisées par l'armée de Portugal.

Il est à désirer qu'il nous arrive des fonds de France, pour avoir des troupes qui nous donneraient à leur tour de l'argent.

J'écris aussi à la reine qu'elle me rejoigne avec

mes enfants; je ne puis plus supporter l'horrible isolement où je suis réduit depuis six ans.

L'opinion est améliorée beaucoup. Le moment de s'en emparer est arrivé; mais, je le répète, il faut quelques secours d'argent. »

Joseph à Berthier. Madrid, 22 juillet 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 6 juillet; elle trouvera ci-joint un rapport de l'intendant général, qui la mettra à même de faire connaître à l'Empereur la situation de l'armée du centre, relativement à la solde.

Il faudrait une somme de 1,500 mille francs pour acquitter les autres services de l'armée.

Il sera dû à mon Trésor, à compte de l'avance que le Trésor impérial me fait à la fin de ce mois, 1,500 mille francs dont nous avons le plus pressant besoin.

Je désirerais être autorisé à faire donner des traites sur Bayonne, jusqu'à la concurrence des avances qui sont faites par le Trésor impérial.

Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Altesse que le million qui m'a été prêté la veille de mon départ, sur ma signature particulière, ne doit pas être imputé sur le prêt mensuel et consenti par l'Empereur. »

Joseph au général Belliard. Madrid, 23 juillet 1811.

« J'ai chargé le ministre de la guerre de vous adresser deux décrets et une instruction que j'ai signés dans le but :

1° De faire arriver à Madrid tous les grains appartenant à la dîme royale, qui seront exclusivement affectés au service de la capitale;

2° D'établir une contribution d'un million de fanégas de blé.

Vous verrez que, sous aucun prétexte, aucun gouverneur commandant ne doit se permettre de détourner ces denrées de leur destination. En cas de besoins extraordinaires et non prévus, je préfère que les communes elles-mêmes soient obligées à la nourriture des troupes, me réservant de leur faire rembourser ce qu'elles auraient avancé d'abord; mais sous aucun prétexte je ne souffrirai pas que l'on touche à ces deux branches importantes des contributions publiques, sur lesquelles je compte essentiellement pour le service de l'armée.

Donnez les ordres les plus précis à cet égard, et assurez les commandants de l'importance que je mets à leur stricte exécution. Je serai charmé de trouver l'occasion de récompenser leur zèle et leur activité pour la réussite de cette mesure importante. »

Jos. à Nap. Madrid, 26 juillet 1811.

« Sire, le général Reynier rendra compte à Votre Majesté de l'état de pénurie où il m'a laissé. Je n'ai plus reçu aucun secours de France, ni des provinces; aucun service n'est assuré, pas même celui de ma maison. Le million que j'ai reçu à Paris a payé mon voyage et mon séjour ici depuis mon retour. Je ne vois pas moyen d'exister ici, si Votre Majesté ne fait exécuter ponctuellement l'ordre du prêt d'un million par mois, et si elle n'en ajoute pas un autre en remplacement du quart que je dois recevoir des contribution du nord, du midi et de l'A-

ragon, qui ne peuvent rien m'envoyer. L'armée de Portugal épuise les provinces d'Avila, de l'Estramadure, partie de Tolède; celles de Ségovie et de Madrid sont des déserts de sable. Cependant je vais me trouver ici sur les derrières d'une armée de 40 mille hommes, sans aucun moyen pour les hôpitaux, les approvisionnements. Je rappelle à Votre Majesté que ce temps est précieux; qu'avec quelques millions on pourrait avancer les affaires dans ce moment; que dans quelque temps on ne réussira pas avec des sommes énormes et d'immenses forces; qu'il est malheureux que je ne sois pas parti de Paris avec au moins 5 à 6 millions. Que de choses seraient déjà faites dans un moment où, avec l'opinion, les bandes marchent au-devant de moi! Mais il n'y a pas d'argent ici; la misère publique et particulière sont à leur comble, et je suis moi-même plus mal que la veille de mon départ. Je fais front à l'orage, l'opinion est toujours croissante; mais je prévois le moment de la décadence, si les secours d'argent tardent à arriver. Sire, c'est au nom de vos intérêts les plus chers que je vous prie de prendre des mesures pour que cet état de choses cesse. »

« Je n'ai point de lettre de Votre Altesse; les fonds n'arrivent pas. L'armée de Portugal arrive jusqu'à dix lieues de Madrid. Je suis aussi mal ici que la veille de mon départ pour Paris, sous le rapport des finances. Joseph à Berthier. Madrid, 26 juillet 1811.

Sous les rapports politiques, les affaires sont en bon état; et si j'avais quelques millions, les pro-

grès seraient prodigieux ; mais la misère publique est à son comble, le pays n'offre plus de ressources. Si je ne reçois pas bientôt beaucoup de secours d'argent, je ne sais ce que tout ceci deviendra.

L'armée française du centre se compose de 3 mille Français, 4 mille Allemands infanterie, 2 mille dragons, 500 chevaux de troupes légères. Il faut nous rendre la brigade française prêtée à l'armée du midi. »

Joseph au duc de Raguse. Madrid, 26 juillet 1811.

Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 20. Je vous remercie de tout ce qu'elle contient d'aimable pour moi ; vous ne doutez pas non plus de mon attachement.

L'Empereur aurait désiré que je vinsse vous voir ; mais ce n'est pas le moment, puisque l'armée n'est pas réunie. Je sens la difficulté de votre position et l'extrême justesse de vos observations. Je viens de donner l'ordre pour qu'il soit prélevé, sur la contribution extraordinaire que je lève en grains, la quantité de 20 mille fanégas en août et 20 mille en septembre, qui seraient versées dans les magasins de l'armée de Portugal. Je trouve très-bien aussi que vous fassiez usage de toutes les contributions en argent dues par la province d'Estramadure ; et je donne les ordres en conséquence aux agents civils, qui ne pourront toutefois réussir qu'autant qu'ils seront protégés, soutenus et dirigés par vous, Monsieur le maréchal, dont le zèle et les lumières me sont connus.

L'Empereur espère beaucoup de vous et de son

armée du Portugal ; il est disposé à venir à votre secours avec de l'argent et avec des hommes et des chevaux : vous ne tarderez pas à sentir les effets de ces dispositions. Quant à moi, je ne puis pas vous secourir autrement ; je n'ai pas de fonds à ma disposition, et je dois même vous dire que je ne pourrais pas exister ici sans un prêt qui m'est accordé par l'Empereur, par mois.

Si vous pouviez vous étendre un peu par votre droite, vous occuperiez un plus riche pays ; et avec les secours que je vous indique, vous devriez attendre la saison des événements militaires.

La récolte n'est pas très-bonne à Ségovie, ni dans les pays environnant Madrid. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 juillet 1811.

« Je reçois la lettre chiffrée avec le chiffre de M. le duc de Bassano, en date du 12 juillet. Votre Altesse sera instruite, par M. le comte de Laforest, des raisons qui font que ce chiffre ne se trouve plus dans ses mains ; ainsi je me vois privé de la connaissance de cette lettre, que je dois supposer importante.

J'envoie cette nouvelle par un courrier qui, je crois, rejoindra l'estafette. Je prie Votre Altesse de me faire connaître le contenu de cette dépêche par une autre expédition dans le chiffre actuel de l'ambassadeur de France, et de m'en envoyer un qui soit particulier entre nous.

L'opinion s'améliore sensiblement ; il nous manque quelques millions pour avancer nos affaires davantage. »

Jos. à Nap. Madrid, 28 juillet 1811.

« Sire, je ne puis assez redire à Votre Majesté que l'opinion est ici très-améliorée; que je suis sans argent; qu'avec quelques millions nous ferions des progrès prodigieux, qui épargneraient bien du sang et des peines par la suite. Toutes les bandes demandent à entrer à mon service; elles suivent le mouvement de l'opinion: mais je n'ai pas le sou, je ne puis payer personne.

L'armée de Portugal épuise mes meilleures provinces. Je vous en supplie, Sire, au nom de vos intérêts les plus chers, venez vite à mon secours par le payement exact du million promis (il est dû juin et juillet), par l'avance d'un autre million mensuel, en remplacement du quart des contributions du midi, du nord et de l'Aragon, qui ne peuvent rien fournir.

Je prie Votre Majesté de croire qu'il ne dépend pas de moi que tout ne se termine vite et bien; j'ai trop peu de moyens. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 juillet 1811.

« J'ai déjà mandé à Votre Altesse le contre-temps qui m'empêche de pouvoir prendre connaissance de sa dépêche chiffrée du 12.

Je fais fournir à l'armée du Portugal tout le biscuit, les munitions dont on peut disposer, les caissons; mais nous manquons ici d'argent et de soldats. Je l'ai écrit souvent à Sa Majesté Impériale et à Votre Altesse, avec quelque argent j'aurais pu me servir des nouvelles troupes espagnoles. J'espère que Sa Majesté Impériale fera droit à mes demandes : il me faut une brigade fixe française et quelque argent.

L'opinion s'améliore très-sensiblement tous les jours. »

« Sire, la dépêche chiffrée du prince de Neufchâtel, en date du 12 courant, n'a pu être déchiffrée par l'ambassadeur de Votre Majesté ; il n'a pas en son pouvoir le chiffre dont on s'est servi : je me trouve donc dans l'ignorance absolue des intentions de Votre Majesté. Jos. à Nap. Madrid, 30 juillet 1811.

L'armée française du centre va être au courant ; ma garde n'est pas payée depuis 10 mois ; je suis plus gêné qu'à mon départ de Madrid. J'ai pour toute ressource 10 mille francs par jour ; les armées épuisent les pauvres provinces qui environnent Madrid. J'ai mis une contribution de près du tiers de la récolte ; mais j'ai peu de soldats pour la faire lever. L'armée du Portugal nous épuise de toutes les manières. Je prie Votre Majesté de venir à mon secours avec quelques millions, mais au moins par le payement exact du million mensuel qui a été promis à dater du mois de juillet, et par celui d'un autre million qui représenterait le quart des contributions des arrondissements du midi, du nord et de l'Aragon, dont Votre Majesté se ferait rendre compte.

L'opinion est très-bonne, le changement est grand ; quelques secours, et il sera complet. »

« Mon cousin, la tour de la Bidassoa sera construite par Bayonne ; les ordres à cet égard ont dû être donnés par le ministre de la guerre ; cela ne regarde en rien la Biscaye. Les tours que l'on construira ne devront l'être que sur les sommets des Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 31 juillet 1811.

hauteurs. Elles seront toutes de la troisième espèce; il n'y en aura aucune ni dans la première ni dans la deuxième espèce.

La première sera établie sur la hauteur de Salinas; elle sera placée de manière à ce que les signaux de cette tour fassent connaître ce qui se passe dans les montagnes. L'officier qui a fait la reconnaissance n'a pas bien compris ce qu'on se proposait; il faudrait établir trois tours : une à Salinas, et les autres sur les points de partage des versants des eaux.

Il faut connaître combien il y a de versants depuis la Bidassoa jusqu'à Miranda, et choisir d'abord les trois positions principales pour y construire trois tours. Aussitôt que ces tours seront achevées, on déterminera encore trois autres positions; et ces tours devront être placées de manière à bien voir la route et les défilés qui viennent y aboutir, à correspondre facilement entre elles par le moyen des signaux, à indiquer ce qui se passe dans les montagnes, et enfin à servir de refuge aux troupes. Ces tours de troisième espèce coûteront 15 mille francs chacune, ce sera donc pour les trois une dépense de 45 mille francs. On ne saurait trop se presser d'établir une de ces tours sur les hauteurs de Salinas. Le travail qui a été envoyé par le général Thouvenot ne remplit pas mes intentions; ce travail est tout à fait à recommencer. »

Joseph à Berthier. Madrid,

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 10 juillet. Le 26e de chasseurs va être préparé de manière à

être à la disposition du maréchal duc de Raguse, qui occupe Talavéra. 1er août 1811.

J'envoie à l'armée de Portugal tout ce qu'il est possible de lui envoyer en biscuit, farines, caissons et munitions; mais il faut de l'argent pour remplacer tout cela, et je n'en ai pas. Je suis réduit à des provinces stériles, et la récolte est mauvaise. »

Joseph à Berthier. Madrid, 1er août 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 9, relative à l'envoi de tous les détachements de l'armée d'Andalousie. Partie est en route. J'attends ceux qui arriveront du nord. Je dois cependant observer à l'Empereur qu'il est impossible que l'armée du centre seule exécute les dispositions si sages de rendre à chaque armée ses détachements, si les autres armées ne font pas comme elle. Celle du midi a 2 mille Allemands et 2 régiments d'infanterie qui appartiennent à l'armée du centre : comment puis-je entièrement dégarnir cette armée-ci ?

Il faut que je paye ici une division française tout entière, la division allemande, la division de dragons, les Espagnols et ma garde; avec cela et le payement exact des 2 millions, l'ordre se rétablira, et je pourrai aider les autres armées. Sans tout cela, c'est impossible.

Je remplace le général Tilly par le général Expert, à Ségovie. »

Joseph à la comtesse Suchet. Madrid,

« J'apprends avec beaucoup de plaisir, en même temps par vous et par votre mari, ma chère nièce, la prise glorieuse de Tarragone, et tout ce que l'Em-

1er août 1811. pereur a fait pour le maréchal. J'en suis très-satisfait, et en général l'armée partage ce sentiment.

Je suis bien aise aussi qu'Anthoine (1) se soit distingué, et que vous soyez contente.

Je n'ai pas oublié Rosine (2); je sais l'apprécier, et elle en trouvera la preuve dans ce que je viens d'écrire à la reine. Quel que soit le parti qu'elle prenne, son bonheur seul est tout; le reste n'est rien. J'ai été fâché de ne vous avoir pas vue dans le séjour que j'ai fait à Paris pendant si peu de moments. »

Joseph à Suchet. Madrid, 1er août 1811.

« Mon cher maréchal, je vous félicite de la prise glorieuse de Tarragone, et j'ajoute ce nouveau remercîment à tous ceux que je vous dois déjà. L'Empereur, en vous rendant justice, a fait un acte qui m'a fait bien du plaisir, et qui a l'approbation de tout le monde. J'espère que vous serez aussi heureux à Valence. Les Espagnols se joignent aux Français pour se féliciter de votre conduite; en mon particulier, je suis doublement heureux de tout cela.

Agréez, mon cher maréchal, mon ancienne amitié. »

Joseph à Berthier. Madrid, 2 août 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 7 juillet, relative à l'envoi de 8 millions. Dès que le général Avy sera arrivé, je lui ferai communiquer ses instructions ultérieures.

Je remarque que, dans l'envoi, le prêt que l'Em-

(1) Le général baron Anthoine *de Saint-Joseph.*
(2) Madame de Salligny, depuis duchesse Decrès.

pereur veut bien me faire n'est porté qu'à 500 mille francs pour juillet, tandis qu'à dater du 1er de ce mois, il devait être porté à 1 million de francs.

Je prie Votre Altesse de faire rectifier cette erreur qui m'est si préjudiciable dans le premier envoi. Rappelez aussi à l'Empereur, je vous prie, que, ne recevant rien du midi, du nord, ni de l'Aragon, contre son intention, il est plus que temps de remplacer ce déficit par un million de plus que la Trésorerie enverrait au moins aux trois armées qui occupent ces arrondissements.

Je n'ajoute qu'un mot : il y a dix mois que la solde de ma garde n'est payée, et celle de toutes les autres troupes qui sont en Espagne est à peu près au courant. »

« L'Empereur m'a dit à Paris qu'il me céderait la maison et le jardin de l'Infantado, qui est près du palais que je destine à mes enfants, comme le seul point voisin ombragé. Je veux le faire préparer pour leur arrivée; je vous prie d'en envoyer l'ordre. Sa Majesté Impériale m'avait autorisé à en parler à Votre Altesse; je l'ai oublié à Paris, étant occupé avec Votre Altesse d'objets plus importants.

Joseph à Berthier. Madrid, 3 août 1811.

Je désire aussi que l'Empereur approuve que le palais de Medina-Celi, qui est au Prado, soit destiné pour l'ambassade de France; il est occupé aujourd'hui par des bureaux, et l'ambassadeur de France n'est pas convenablement pour les fêtes qu'il donne avec une grande munificence. »

« J'ai reçu la lettre dont était porteur M. Frochot; **Joseph**

à Dorsenne. Madrid, 5 août 1811.

il a pris tous les renseignements qu'il a désirés dans les secrétaireries, et j'espère que l'opération de la vente des 20 millions des biens nationaux en numéraire pourra s'effectuer dans les provinces occupées par l'armée du nord. Mon Trésor est dans le plus grand dénûment, et j'ai espéré trouver une ressource dans la vente de ces 20 millions, dont 10 seront applicables au Trésor public, et 10 aux besoins de votre armée. C'est surtout sur vous, Monsieur le comte, que je me repose pour le succès de cette opération, si importante dans ce moment pour mes finances; et je ne doute pas que vous ne fassiez l'impossible.

M. Frochot vous entretiendra d'un contre-temps qui m'empêche de prendre connaissance d'une dépêche qui doit être importante, à en juger par son étendue et la manière dont elle est chiffrée. Si vous pouvez me faire savoir quelque chose, vous me ferez plaisir.

Je vous prie, Monsieur le comte, de ne jamais douter de mon estime et de mon attachement : votre conduite à mon égard vous les ont acquis pour toujours. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 6 août 1811.

« Mon cousin, écrivez au général Souham que son artillerie régimentaire, ses caissons et l'artillerie de sa division ne pouvant pas encore être prêts, mon intention est qu'en attendant il seconde le général Reille en Navarre; qu'un de ses régiments doit tenir garnison dans la vallée de Bastan ; qu'avec les trois autres il doit se mettre à la poursuite de

Mina, et faire tout son possible pour détruire les brigands et pacifier la Navarre; que sur ces entrefaites les chaleurs passeront, l'artillerie s'organisera, et qu'alors il recevra les ordres pour se porter partout où il sera nécessaire. Le fonds de son établissement doit être sur Logrono.

Écrivez dans ce sens au général Reille; dites-lui que je vais faire entrer aussi la division italienne; mais qu'il faut enfin venir à bout de ces brigands, jeter la terreur parmi eux, les faire fusiller par centaines, désarmer le pays, et renfermer les munitions et les chevaux. »

Joseph à Berthier. Madrid, 6 août 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 16 juillet. J'ai communiqué à M. le général Belliard les ordres de l'Empereur. M. le général Lahoussaye est parti pour France, M. le général Lorge en reçoit aussi l'ordre.

M. le général Lamartinière est à l'armée de Portugal; M. le maréchal duc de Raguse l'a laissé à Talavéra, qui va être occupé par l'armée de Portugal. J'ai assigné sur les revenus de ce partido 20 mille fanégas à l'armée du Portugal, autant sur la province d'Avila, et la totalité de celle d'Estramadure.

Je n'ai aucune nouvelle des armées d'Andalousie ni de Portugal. N'ayant pu prendre connaissance de la dépêche chiffrée de Votre Altesse du 12, je suis aussi ignorant des dispositions quelconques ordonnées par l'Empereur. Je suis aussi sans argent. »

Joseph

« Monsieur le maréchal, j'ai pris connaissance

à Marmont. Madrid, 10 août 1811.

des dépêches ci-jointes du vice-connétable, espérant qu'elles renfermeraient quelques dispositions qui pourraient m'éclairer sur le contenu de la dépêche chiffrée que je n'ai pu lire. Les troupes que le vice-connétable vous annonce partiront avec le trésor qui vous est destiné, et que l'on nous annonce à Madrid pour le 16.

Le colonel Desprez m'a remis vos lettres; j'espère que vous aurez été satisfait des dispositions que j'ai prises pour venir, autant que possible, à votre secours dans la pénible position où nous nous trouvons. Je vais vous envoyer le commissaire et tout ce que vous désirez. Je désire que, dans aucun cas, rien ne soit dérangé dans la ville de Tolède, où j'ai établi un préfet et un centre d'administration espagnole, et qui a un commandant et des troupes de l'armée du centre. Vous sentez que ce point de communication avec la Manche doit rester administré et commandé tel qu'il est. Mon ministre de l'intérieur s'y trouve même en ce moment, avec la mission de faire rentrer les blés et de former les gardes civiques.

Ne doutez pas, Monsieur le duc, de mon ancien attachement. »

Joseph à Soult. Madrid, 10 août 1811.

« J'ai pris communication des dépêches ci-jointes du vice-connétable, espérant y trouver quelques lumières sur le contenu d'une dépêche chiffrée de ce prince que je n'ai pu faire déchiffrer, l'ambassadeur de France n'ayant plus le chiffre dont on s'est servi si mal à propos.

Les troupes du midi vont partir avec le trésor qui est annoncé ici dans cinq jours; mais il faut faire en sorte, Monsieur le maréchal, que les troupes de l'armée du centre arrivent en même temps dans la Manche. Vous avez au 4[e] corps les compagnies des grenadiers et voltigeurs du 75[e]; vous avez près de 1,200 Allemands. Si vous voulez réfléchir au peu de troupes qui composent l'armée du centre, vous sentirez qu'il est impossible qu'elle se passe de celles qui lui appartiennent, et qui sont en Andalousie. L'ordre pour le départ du régiment d'Armstadt, qui doit aller à Badajos, est donné.

J'apprécie autant que je dois, Monsieur le maréchal, tout ce que vous avez fait; je désire que vous soyez bien persuadé que je vous rends la justice que vous méritez. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 août 1811.

« J'ai reçu les lettres par lesquelles Votre Altesse presse de plus en plus pour le départ des troupes de l'armée du midi et du Portugal qui sont dans l'arrondissement du centre. Voici l'état de celles qui partiront aujourd'hui, et de celles qui partiront avec le trésor qui nous est annoncé dans cinq jours; mais il est de toute impossibilité de ne pas garder l'équivalent des 1,800 hommes de l'armée du centre qui sont en Andalousie. Il y a 1,200 Allemands, et les compagnies de grenadiers et voltigeurs du 75[e] de ligne. 600 hommes du 28[e] de ligne, qui ont escorté de Madrid le dernier convoi jusqu'à Valladolid, ont été retenus et employés dans l'arrondissement de l'armée du nord; de manière que l'ar-

mée du centre se trouve aujourd'hui réduite au reste du 75e, du 28e, et à 3 mille Allemands, 2 mille chevaux et 5 mille Espagnols. Comment garder tant de communications, repousser les troupes de Cuença et de Guadalaxara, faire rentrer les impôts, et surtout les blés, que les guérillas enlèvent de force et que les Anglais payent à tout prix ?

Si j'avais reçu les secours qui m'ont été promis à Paris, j'aurais 10 mille Espagnols au lieu de 5 mille, et je pourrais suffire à tout; mais sans argent je ne puis habiller, équiper, solder des troupes nouvelles. On ne se bat plus pour des opinions ici : je le répète, aujourd'hui l'opinion est pour nous. Avec de l'argent on aurait plus de soldats qu'il ne faut, désertant moins que les étrangers qui sont dans l'armée française; mais il faut de l'argent, ou laisser des troupes françaises, ou renoncer aux communications, à la récolte des blés qui nous échappent faute de troupes, quels que soient les efforts journaliers de tous les agents civils.

Je calcule qu'un million de francs peut remplacer mille hommes de troupes françaises, par la possibilité que j'ai aujourd'hui de lever mille soldats espagnols qui seront fidèles, puisque depuis mon retour il n'y a plus de désertion.

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de Sa Majesté Impériale. Puis-je abandonner Buytrago, Somo-Sierra, Ségovie ?

Depuis mon départ de Paris, je n'ai rien reçu de Votre Altesse qui annonce l'exécution des espérances qui m'avaient été données : argent, troupes,

dispositions militaires et politiques, rien n'est parvenu à ma connaissance.

Je suis dans une fâcheuse position par rapport au peu de troupes, à l'ignorance des dispositions ultérieures de l'Empereur. »

« Sire, je prie Votre Majesté d'agréer mes vœux pour sa prospérité et son bonheur au moment de l'anniversaire de sa naissance. Quels que soient les mauvais présages que me donne le silence qu'elle garde avec moi depuis mon départ de Paris, je supplie Votre Majesté de croire que tout ce qui doit être, est, et que personne ne lui est plus sincèrement affectionné que moi. » **Jos. à Nap. Madrid, 13 août 1811.**

« Je n'ai pas de nouvelles des armées depuis ma dernière lettre à Votre Altesse. La récolte est mauvaise; les troupes nous sont enlevées, et il est impossible de faire rentrer tout ce qui m'est dû. Les guérillas avec les armes, les Anglais avec l'argent, nous en arrachent la plus grande partie. **Joseph à Berthier. Madrid, 13 août 1811.**

Je le répète à Votre Altesse Sérénissime, il nous faut des garnisons fixes, et 2 millions par mois en argent, puisque tous les revenus des arrondissements du midi, du nord, et grande partie du centre, sont dévorés par la guerre. »

«Sire, je suis fâché de n'avoir jamais rien d'agréable à écrire à Votre Majesté; mais il est de fait que, depuis mon départ de Paris, je n'ai reçu aucun secours en argent, aucune instruction, rien qui réalise les promesses qui m'ont été faites; aucun rapport **Jos. à Nap. Madrid, 17 août 1811.**

d'aucun général : de manière que je suis aujourd'hui pire qu'avant mon départ de Madrid, puisque toutes les plus petites ressources ont été usées, et que l'armée du Portugal détruit tous nos moyens d'existence, que la récolte est mauvaise, et que les troupes françaises diminuent ici sans que je puisse les remplacer par des espagnoles, puisque je n'ai pas même l'argent nécessaire pour solder ma maison et ma garde, à qui il est dû dix mois de solde.

Cette lettre est déjà trop longue; je vous prie, Sire, de donner des ordres tels que les dispositions de Votre Majesté à mon égard soient exécutées. Que Votre Majesté se persuade bien qu'il n'y a pas de bien à espérer ici, tant que l'administration ne sera pas centralisée dans mes mains. »

Joseph à Berthier. Madrid, 17 août 1811.

« Je n'ai reçu aucune nouvelle de Paris ni des armées depuis ma dernière lettre. On nous annonce que le convoi d'argent est retenu, par ordre de Votre Altesse, à Valladolid. S'il tarde à arriver ici, je ne prévois pas comment les affaires pourront aller. Depuis mon départ de Paris, je n'ai reçu ni instruction, ni argent, ni rapport d'aucun général; je ne puis que m'en rapporter à ce que j'ai écrit à Votre Altesse dans mes lettres précédentes. »

Joseph à Marmont. Madrid, 20 août 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 16. La plus grande partie des détachements, et isolés, de l'armée du Portugal qui se trouvaient encore dans Madrid, sont déjà partis pour rejoindre leurs corps; le reste, avec le train, les munitions, et tout ce que nous pourrons vous fournir, partira demain.

Votre aide de camp et le général d'artillerie partent avec lui demain. J'ai si peu de monde, qu'il ne me sera pas possible de garder Placencia. Je suppose que vous avez fait prévenir le duc de Dalmatie de la situation des affaires devant vous.

Agréez mon ancienne amitié. »

« L'état-major n'a pas cessé un instant d'adresser à Votre Altesse tous les rapports dont elle peut avoir besoin, les états de situation, et tous les renseignements qui lui parviennent.

Joseph à Berthier. Madrid, 20 août 1811.

Tous les détachements de l'armée de Portugal ont eu ordre de rejoindre; munitions, biscuit, caissons, approvisionnements d'artillerie, outils, on a envoyé tout ce dont on a pu disposer.

Votre Altesse trouvera ci-joint l'état des détachements de l'armée du midi qui sont partis pour rejoindre cette armée; l'état des détachements de l'armée du centre qui se trouvent à l'armée du midi; l'état des détachements de l'armée du midi qui attendent le retour de ceux du centre pour être échangés, afin de ne pas découvrir entièrement les points importants qu'ils occupent. »

« Sire, Votre Majesté ayant dit au roi d'Espagne à Paris, qu'elle lui céderait la maison et le jardin de l'Infantado, comme étant le seul point ombragé dans le voisinage du palais destiné à ses enfants, Sa Majesté demande par la lettre ci-jointe qu'il soit donné des ordres en conséquence, afin que cette maison puisse être préparée pour l'arrivée de ses enfants.

Berthier à Napoléon. Paris, 22 août 1811.

Sa Majesté Catholique désire aussi que Votre Ma-

jesté approuve que le palais de Medina-Celi, qui est au Prado, soit destiné à l'ambassade de France; il est occupé aujourd'hui par des bureaux, et l'ambassadeur de Votre Majesté n'est pas convenablement logé. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Berthier à Napoléon. Paris, 22 août 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre de Sa Majesté Catholique du 10 août. Sa Majesté accuse réception des ordres transmis pour le départ des troupes des armées du midi et du Portugal; elle envoie l'état de 2 bataillons forts ensemble de 876 hommes, et d'un escadron de marche fort de 331 hommes, qui allaient partir de Madrid pour se rendre en Andalousie.

Mais elle fait observer qu'il est de toute impossibilité de ne pas garder l'équivalent des 1,800 hommes de l'armée du centre qui sont à l'armée du midi. L'armée du centre se trouve aujourd'hui réduite à environ 9 mille hommes, y compris 5 mille Espagnols et 2 mille chevaux.

Sa Majesté Catholique expose aussi que si elle avait reçu les secours promis, elle aurait 10 mille Espagnols au lieu de 5 mille, et qu'avec cette force elle pourrait suffire à tout. Enfin, Sa Majesté Catholique représente qu'elle est dans une fâcheuse position, par rapport à l'argent et au peu de troupes. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 24 août 1811.

« Mon cousin, il vous sera facile de faire comprendre au roi d'Espagne qu'assuré, comme il l'est dans ce moment, sur toute sa gauche par la présence de l'armée de Portugal à Almaraz, le nombre des

troupes qu'il a lui est suffisant, et qu'il doit envoyer à l'armée du midi tout ce qui appartient à cette armée; que le 26e de chasseurs est de la plus grande utilité à l'armée de Portugal, dont la cavalerie a été ruinée; que vous réitérez l'ordre au général Dorsenne de réunir tout ce qui appartient au 75e et au 28e, ainsi qu'aux dragons de l'armée du centre; que vous réitérez le même ordre au duc de Dalmatie, en y comprenant les Allemands, qui ne doivent pas faire partie de son corps d'armée. Donnez ordre au roi d'Espagne de renvoyer tous les hommes démontés appartenant à l'armée du midi, et qui se trouvent aux différents dépôts situés dans l'arrondissement de son armée. »

Joseph à Berthier. Madrid, 24 août 1811.

« Par duplicata d'une lettre du maréchal duc de Raguse, Votre Altesse verra quelle est la situation des affaires à l'armée de Portugal. Hier, sont partis de Madrid tous les hommes appartenant à cette armée, les vivres, l'artillerie, et tout ce qu'il m'a été possible de lui fournir. J'ai fait donner à cette armée la batterie de réserve de l'armée du centre, l'artillerie de celle du Portugal ne pouvant être prête assez tôt. Il m'est impossible d'occuper Placencia. Les deux seuls régiments français qui sont à cette armée ne sont pas même complets; une partie est encore retenue à l'armée du midi. La Manche ne peut pas être défendue par ce qui y reste de la division allemande, qui ne peut empêcher les guérillas et les troupes réglées d'enlever les grains au moment de la récolte. La province de Tolède va

se trouver peu garnie de troupes après avoir été exaspérée par l'armée de Portugal, qui a tenté d'enlever la totalité des récoltes; la province d'Avila est dans le même état. Au bord du Tage, dans la province de Cuença, on est devant l'ennemi, pour l'empêcher de venir tout enlever jusqu'aux portes de Madrid. A Guadalaxara, les deux régiments irlandais et Royal-Étranger sont sans cesse aux prises avec l'Empecinado. Dans la province de Madrid, à Aranjuez, à Saint-Ildefonse, ma garde est divisée et occupée à recueillir quelques blés, que les Anglais payent et que les guérillas enlèvent.

Les troupes espagnoles de la garnison de Madrid ne sont pas plus payées que ma garde et mes employés; aussi la désertion commence, le découragement se remontre, l'opinion tombe, et l'on commence à se demander : « Quels sont donc les résultats du voyage du roi à Paris? »

Si cet état de choses dure, avant six mois nous évacuerons l'Espagne, faute de vivres. L'ennemi n'épargne pas l'argent. Quant à moi, pour tout dire d'un mot, puisque j'ai un chiffre, je ne sais pas comment je payerai ma table dans huit jours; tous mes employés sont encore pire.

Il faut que l'Empereur connaisse la vérité, et je vous prie de ne pas lui laisser ignorer le contenu de cette lettre. Et cependant le moment d'un grand changement était arrivé : l'opinion venait à moi; mais l'opinion cède à la force des choses.

Sans argent, sans territoire, sans troupes, sans autorité, comment l'opinion peut-elle longtemps

entourer un homme? Une seule chose me console : je n'ai pas mérité un pareil sort ; mais ce qui ne me console pas, c'est que l'Empereur use inutilement ses forces en Espagne, tandis qu'avec peu de moyens on pouvait tout terminer.

Par la lettre du général Daultanne, Votre Altesse verra les seules nouvelles du midi que j'ai, et concevra combien nous avons peu de troupes partout dans l'arrondissement de cette armée.

Je sais que le général Dorsenne est en opération ; j'en ignore encore les résultats. »

« Mon frère, je vous remercie de la lettre que vous m'avez écrite pour mon anniversaire. Je vous prie de ne point douter de l'amitié et de l'intérêt que je vous porte; mes sentiments seront toujours les mêmes pour vous. » Nap. à Jos. Trianon, 25 août 1811.

« Mon cousin, répondez au général Dorsenne que le baron Dudon, intendant des provinces du ressort de l'armée du nord, ne doit pas suivre le mouvement de l'armée, mais rester à Valladolid ; qu'il est chargé du gouvernement du pays, sous les ordres immédiats du général en chef; que le général en chef ne doit prendre aucune mesure administrative que par le canal de l'intendant ; qu'il ne doit faire verser aucune contribution ailleurs que dans les mains des agents de la Trésorerie ; que l'administrateur en chef doit suivre toujours l'armée et pourvoir à ses besoins ; que l'intendant Dudon représente l'administration du pays, et doit être considéré comme le serait un préfet en France; que l'admi- Napoléon à Berthier. Trianon, 25 août 1811.

nistrateur ne doit s'occuper que de l'administration de l'armée; qu'on ne peut employer des Espagnols dans les intendances, d'abord parce qu'ils n'offrent aucune garantie de fidélité ni d'attachement, ensuite parce qu'ils n'auraient aucun moyen d'agir sur les gouverneurs et sur les autorités militaires françaises, et ne pourraient empêcher les désordres si multipliés en Espagne, et qui ont tant contribué aux crimes qui s'y sont commis; au lieu que des auditeurs français, ayant des correspondances en France, connaissant les bornes de l'autorité de chacun, et ne s'en laissant pas imposer, sont des témoins qu'on pourra toujours consulter dans tous les événements contentieux; qu'il faut donc partout des auditeurs; qu'il faut que le général en chef ne donne les ordres d'administration que par l'intermédiaire de l'intendant Dudon, et que, sous quelque prétexte que ce soit, les recettes ne se versent que dans les caisses des receveurs français, et que les dépenses ne se fassent que par les payeurs du Trésor; que, dans ce cas, toute intervention d'autorité espagnole serait suspecte; que je désire que le général Dorsenne utilise les talents du baron Dudon et le zèle des auditeurs; que c'est le seul moyen de mettre partout de la surveillance et de faire cesser bien des désordres.

Que je ne trouve pas d'inconvénients à instituer des intendants supérieurs, qui seraient chargés chacun de toute une province; que dernièrement j'en ai établi un en Navarre, qu'on peut en mettre de semblables dans toutes les provinces; que quant à

Sa Majesté Catholique, les instructions générales ont assez fait connaître qu'elle ne doit faire aucune nomination dans l'arrondissement de l'armée du nord, si ce n'est pour les fonctions ecclésiastiques et de justice; mais qu'aucun agent militaire ou d'administration ne doit être nommé par le roi; qu'enfin mon intention est que le général Dorsenne marche d'accord avec l'administration, et, au lieu de donner des dégoûts à l'intendant et aux auditeurs, les encourage et les soutienne. »

Napoléon à Clarke. Trianon, 25 août 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je reçois avec un grand plaisir la nouvelle de la prise de Figuières. Envoyez un courrier extraordinaire au duc de Tarente; faites-lui connaître ma satisfaction, et annoncez-lui que je vous ai demandé de me mettre sous les yeux un rapport sur les avancements et récompenses à donner à l'armée. Vous ferez connaître au maréchal que j'ai pris un décret pour réunir la Catalogne à la France (vous recevrez ce décret sous peu de jours); que le maréchal Suchet occupe aujourd'hui le mont Serrat; que je lui ai ordonné de laisser une division française de 4 régiments et 10 pièces d'artillerie entre Barcelone, le mont Serrat, Tarragone et Lérida; de former en outre la garnison de Mequinenza et de Tortose avec son armée; que ces deux places continueront à être sous les ordres du maréchal Suchet, et que ce maréchal a ordre de se porter avec le reste de ses troupes sur Valence; que je désire que le duc de Tarente se rende à Barcelone et visite le mont Serrat, pour

voir ce qu'on peut faire de ce poste important ; qu'il réunisse 6 mille hommes de ses troupes à la division que lui cède le maréchal Suchet ; qu'il tire de Barcelone ce qu'il peut en tirer, et forme un corps actif de 12 à 14 mille hommes pour manœuvrer entre Tortose, Lérida, Barcelone, le mont Serrat, prendre Cardone et Urgel, dissoudre les rassemblements de la Catalogne, et pacifier le pays. Le mouvement offensif sur Valence va concentrer là tous les efforts de l'ennemi, ce qui procurera un véritable soulagement à la Catalogne. Le duc de Tarente aura soin d'établir un bon commandant à Figuières, et de rapprovisionner cette place pour quelques mois. Une ordonnance portant peine de mort contre tout étranger, autre que la garnison, qui s'introduirait dans le fort, serait d'un bon effet. Je suppose qu'il a fait punir sévèrement les traîtres qui ont livré cette place. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 8. Je vous prie de ne pas permettre qu'on envoie à cette armée des administrateurs ni des employés; il y en a beaucoup plus qu'il n'en faut. MM. Richard et Hordi ne trouveront pas à être employés ici, où j'ai très-peu de troupes et beaucoup d'administrateurs. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

« Une lettre de M. le duc de Feltre m'annonce deux nouveaux adjoints aux inspections de l'armée. Je prie Votre Altesse de faire en sorte qu'on cesse d'envoyer à cette armée des administrateurs et des employés ; il y en a plus que de soldats, et je suis

obligé d'en renvoyer beaucoup, ne pouvant bientôt plus subvenir aux charges, pour les gens utiles même. »

« Votre Altesse trouvera ci-joint les nouvelles de l'armée du Portugal. J'ai fait envoyer à cette armée tout ce qu'il a été possible de lui donner de celle-ci; ses détachements doivent être arrivés à cette heure. Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

L'armée du midi a entièrement dispersé l'armée insurgée de Murcie le 10 août.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur les besoins de fonds; ils sont si grands, que tous les services tombent, et avec eux l'opinion, que j'ai trouvée si bonne à mon retour. »

« Je reçois la lettre par laquelle Votre Altesse m'annonce le duplicata de la dépêche chiffrée dont le chiffre ne s'est pas trouvé à Madrid. Joseph à Berthier. Madrid, 31 août 1811.

On annonce dans le public un nouvel engagement à l'avantage de l'armée du midi; je n'ai encore ni nouvelles officielles, ni aucun détail.

L'armée du Portugal traite trop mal la province de Tolède; elle n'a rien à ordonner dans la ville de Tolède. Le maréchal Marmont vient cependant, à mon insu, d'imposer une contribution de 4 millions de réaux. Toutes les dispositions prises par moi se trouvent par là détruites, et il est impossible que je puisse rien pour le bien du pays et la pacification intérieure avec un tel ordre de choses.

Le sixième convoi est arrivé, mais il ne porte aucuns fonds pour le mois de juillet. L'Empereur m'accorde un prêt de 1 million de francs par mois, à

dater du 1er juillet; Votre Altesse me l'a écrit de sa part; je compte dessus, tous mes calculs y reposent, et je vois que ni le sixième, ni le septième, ni le huitième convoi ne portent rien au delà des 500 mille francs accordés par l'Empereur avant mon départ de Madrid.

Je prie Votre Altesse de me répondre sur cet objet.

Les troupes de l'armée du Portugal et du midi rejoignent; mais les provinces de Ségovie, Avila, la Manche, restent bien au dépourvu. Je n'ai pas assez d'argent pour pouvoir augmenter mes régiments espagnols, et pas assez de troupes pour lever les contributions de grains que tout le monde enlève plus que moi, les Anglais, les guérillas.

L'armée de Portugal enlève la totalité de la récolte, ce qui détruit l'opinion, et rend inefficaces toutes les mesures que j'avais prises pour assurer sa subsistance et celle de l'armée du centre. »

Joseph au général Expert. Madrid, 31 août 1811.

« L'extrême besoin où se trouvent les employés de la capitale m'a engagé à faire donner l'ordre dans la province de Ségovie pour que, tous les mois, il soit envoyé à Madrid la somme de 100 mille réaux, à prélever avant tout sur toutes les dépenses de la province, avant le payement d'aucun employé provincial. Je fais défendre au trésorier de rien payer avant de s'être assuré que cette somme de 100 mille réaux a reçu sa destination. Je vous prie de demander tous les mois si cet ordre a été exécuté, et d'en exiger la preuve. Cette mesure m'est dictée généralement par la plus absolue nécessité, et je

compte sur vous pour en surveiller l'exécution et en faciliter les moyens, si l'on a besoin de vous pour cela, dans la province de Ségovie. »

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 10 août. J'espère que la seconde saison te sera plus profitable. Je me porte assez bien ; je ne fais pas partir d'attelage avant d'en avoir reçu la demande de ta part.

Joseph à la reine Julie. Madrid, 31 août 1811.

Je ne reçois pas le prêt d'un million que l'Empereur m'avait promis; jusqu'ici on s'est borné à continuer l'envoi des 500 mille francs que l'Empereur faisait envoyer avant mon départ d'ici, de manière que je me trouve dans le plus grand embarras. Avant de partir, il faut t'assurer que les versements sont faits, et avoir une avance de trois à quatre mois qui viendrait avec ton convoi ; sans quoi je serai exposé à me trouver ici, avec toi et mes enfants, plus embarrassé encore que je ne le suis; car si cet ordre de choses continue, je n'aurai d'autre parti à prendre que de m'en aller à l'armée de Suchet ou du maréchal Soult avec ma garde, en abandonnant Madrid, chose que je ne pourrais faire avec vous. Mais je pense que je n'en serai pas réduit là; que l'Empereur, connaissant la vérité, viendra à mon secours.

L'armée du Portugal m'enlève toutes mes ressources; elle s'étend jusqu'aux portes de Madrid. »

« Monsieur le duc, par la première lettre que vous m'avez écrite, vous me fîtes connaître que vous aviez besoin de 20 mille fanégas (1) de blé par mois; je

Joseph à Marmont. Madrid, 1er sept. 1811.

(1) Mesure d'Espagne.

m'empressai d'ordonner que les quarante premiers mille fanégas qui seraient levées dans la province d'Avila et dans le partido de Talavéra seraient livrées à l'armée de Portugal. J'espérais par là assurer la subsistance de vos troupes pendant les mois d'août et de septembre, et je me réservais à les pourvoir par la suite selon vos besoins. Vous me fîtes connaître que vous n'aviez pas d'argent; je vous répondis que le produit des contributions des provinces qui entourent Madrid était tel, que Sa Majeste Impériale ayant connu l'insuffisance de ces moyens, avait daigné venir à mon secours par un prêt mensuel; qu'ainsi vous deviez sentir qu'il était de toute impossibilité que je vous fisse donner de l'argent. Je ne crois pas vous avoir caché ce que tout le monde sait, que mes employés civils ne sont pas payés depuis quinze mois, et ma garde depuis dix. Cependant je vous écrivis que je trouvais bon que vous levassiez les contributions de la province d'Estramadure qui m'étaient dues, et que vous en employassiez le produit pour les besoins de l'armée de Portugal. Je vous ai fait envoyer tout le biscuit, farines, artillerie, enfin tout ce dont j'ai pu disposer; je n'ai fait aucune distinction entre l'armée du Portugal et celle du centre, puisque leur but est le même; mais j'avais pensé que les mesures que j'avais prises pour assurer le service des deux armées et des diverses parties de mon administration auraient été respectées par les généraux de l'armée que vous commandez. Il n'en a pas été ainsi; on a levé sur divers points occupés par votre armée la totalité des

récoltes; on a par là exaspéré les habitants et fait abandonner les champs et les villages, surtout dans la province d'Avila. Dans celle de Tolède, on a d'abord frappé une contribution d'un million; l'ordonnateur de votre armée se permet de donner des ordres à des personnes qui ne doivent obéir qu'aux miens. J'ai aujourd'hui sous les yeux un décret que l'on dit avoir été signé de vous, Monsieur le maréchal, et qui en ordonne l'exécution à mes préfets et aux généraux sous mes ordres, sans m'en avoir même donné connaissance. Ce décret met une contribution de 4 millions de réaux sur Tolède, et contremande la levée de toute autre contribution.

J'ai peine à concevoir que cet ordre émane de vous, Monsieur le duc. La province de Tolède fait partie de l'armée du centre; elle touche Madrid, elle est occupée par les troupes de l'armée du centre. A Tolède, j'ai envoyé en mission mon ministre de l'intérieur pour faire exécuter le décret qui ordonne la levée d'une contribution en grains, et il n'y a plus de temps à perdre; j'y ai un préfet, un gouverneur, un régiment espagnol. Comment pouvez-vous croire que puisse être accueilli un décret de vous, Monsieur le maréchal, qui ordonne de ne plus payer autre chose que les 4 millions qu'il faut verser à l'armée du Portugal? Mais avec quoi donc voulez-vous que nous vivions? Il n'est pas à ma connaissance que vous ayez le droit de donner des ordres à Tolède; je ne connais d'autres dispositions de l'Empereur, relatives aux rapports que je dois avoir avec l'armée que vous commandez, que celle contenue dans

la lettre du prince de Neufchâtel en date du 1er juin, qui me donne le commandement des troupes qui entreront dans l'arrondissement de l'armée du centre et même de l'armée de Portugal, si cette armée se repliait dans les provinces du centre. J'aurais cru inutile d'entrer dans cette explication, Monsieur le duc, si le décret que vous avez rendu et les dispositions que vous avez prises ne m'en faisaient sentir la nécessité. Vous concevrez facilement que, ne pouvant y avoir deux chefs suprêmes dans les mêmes lieux, Sa Majesté Impériale a senti la nécessité de prévoir et a prévu ce qui arrive. Je vous prie donc, Monsieur le duc, de vous abstenir de donner aucun ordre dans les provinces du centre.

Cependant, comme je conçois que vous devez avoir beaucoup de besoins, et que les administrateurs et généraux de votre armée aiment mieux faire que de laisser faire, je consens à ce que vous fassiez verser dans les caisses de l'armée du Portugal les revenus des provinces d'Avila, d'Estramadure, et même du partido *décimal* de celle de Talavéra, conformément au bordereau ci-joint.

J'ai ordonné la formation d'un hôpital militaire à Tolède, qui pourra recevoir mille malades de l'armée du Portugal, et qui sera formé et entretenu par mon Trésor, et par les soins de l'intendant de la province et du commissaire que je déléguerai à cet effet.

J'espère, Monsieur le duc, que, de cette manière, ce que vous devez à mon autorité pourra se concilier avec ce que je dois à l'armée du Portugal,

et au désir que j'ai eu constamment de vous être agréable. »

« Je n'ai aucunes nouvelles des armées du midi et du nord. Voici celles que je reçois de l'armée du Portugal, n° 1. Joseph à Berthier. Madrid, 3 sept. 1811.

Par la lettre n° 2, l'Empereur verra quelle est ma position à Tolède. Un tel état de choses n'est pas possible : Madrid n'a que la province de Tolède, puisque les autres sont ou stériles, ou occupées par les guérillas. Tolède est le centre de toutes les administrations d'une province, et mon autorité ne peut pas être méconnue à ce point. J'espère que Votre Altesse donnera les ordres convenables pour que pareil événement ne se renouvelle pas; le peu de bien opéré se détruit par des choses semblables. »

« Monsieur le duc, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez le premier succès que vous avez remporté sur l'armée de Murcie. Je vous félicite, et j'espère avoir bientôt de nouvelles félicitations à vous faire. Joseph à Soult. Madrid, 3 sept. 1811.

Le général Avy ramène avec lui tous les détachements de l'armée du midi qu'il a été possible de réunir. Après leur départ, il restera dans l'armée du centre moins de troupes de l'armée du midi que vous n'en avez en Andalousie de l'armée du centre. A mesure que celles-ci rentreront, celles de l'armée du midi passeront la Sierra-Morena; j'ai donné les ordres les plus précis à cet égard, et j'espère qu'ils seront fidèlement exécutés.

L'intérêt public exige une fidélité égale dans l'exécution de ces mesures, si itérativement et si instamment prescrites d'ailleurs par l'Empereur.

Je vous prie donc, Monsieur le duc, de me secourir pour atteindre ce but ; car vous devez sentir que si les autres armées gardent les troupes du centre, il m'est impossible de ne pas garder ici celles des autres armées ; ou il faut me résoudre à abandonner Madrid, et livrer aux ennemis toute la récolte de l'année. »

Joseph à Berthier. Madrid, 5 sept. 1811.

« Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur le rapport et les pièces ci-jointes. Je ne doute pas que Sa Majesté Impériale ne voie avec peine et n'empêche l'exécution de mesures qui tendraient à dépouiller le clergé sans profit pour les finances de l'État, et sans donner à celui-là un remplacement qui assure sa subsistance. On ne peut pas le supposer assez dépourvu de bon sens pour espérer d'être payé mieux que les fonctionnaires civils. Il n'est pas douteux que l'esprit d'insurrection fera des progrès effrayants si ces dispositions sont mises à exécution, et si la haute sagesse de l'Empereur n'arrive pas à temps pour empêcher les effets de l'impatiente inexpérience de l'intendant général de l'armée du nord.

Je prie Votre Altesse de soumettre à Sa Majesté Impériale la persuasion où je suis qu'une disposition sur une matière aussi grave et aussi générale n'aurait pas dû être prise sans me consulter. Que puis-je sur l'esprit des ecclésiastiques, si un jeune homme peut

les dépouiller d'un trait de plume, sans même m'en donner connaissance?

Je le dis avec regret, mais je le dis avec vérité, les affaires vont mal et très-mal en Espagne. Il y a autant de despotes qu'il y a de gouverneurs, de généraux et même d'intendants. Chacun fait des lois à sa guise; il n'y a nulle unité, nul ensemble. Les peuples tiraillés dans tous les sens, fatigués, dégoûtés, reprendront le dernier courage, celui du désespoir.

Rien de ce qui m'a été dit par Sa Majesté l'Empereur dans les entretiens qu'elle a bien voulu avoir avec moi n'est exécuté; ce que Votre Altesse m'a écrit ne l'est pas davantage. Des mesures qui, comme celle-ci, auraient mérité les méditations de l'Empereur lui-même et de son conseil, sont prises avec une légèreté sans exemple. On ne me rend compte de rien, et je n'apprends les dispositions d'administration et de législation que l'on a faites que par les plaintes et le mécontentement des peuples.

Les mesures prises par M. le duc de Raguse sont une nouvelle preuve de cette vérité. On exaspère les peuples sans profit. Il frappe une contribution de 4 millions de réaux au moment même qu'il quitte la province de Tolède; je n'en suis pas même prévenu, et la province de Tolède s'étend jusqu'aux portes de Madrid, et la province de Tolède est presque en totalité occupée par ma garde, par des régiments espagnols!... La seule publicité donnée à ce décret du duc de Raguse a détruit le peu de bien qui restait encore dans cette province, de l'impression

favorable opérée par mon retour. Quelle confiance peuvent prendre en moi les gens raisonnables de la ville de Tolède, à voir ce conflit monstrueux d'autorités, cet oubli de toutes convenances à mon égard de la part du duc de Raguse? Et quel raisonnable espoir peut-il avoir de retirer des millions d'une province qui est occupée par des troupes qui ne sont pas payées depuis dix mois? N'est-il pas évident que s'il était possible de retirer des millions, je l'eusse fait pour payer mes troupes et mes employés civils, auxquels je dois encore quinze mois d'appointements?

Je crois avoir fait pour l'armée de Portugal tout ce qu'il est humainement possible de faire. J'ai envoyé précédemment à Votre Altesse copie de la lettre que j'ai écrite au duc de Raguse. Sa Majesté Impériale doit sentir qu'il ne peut y avoir deux autorités dans la ville de Tolède, pas plus que dans la ville de Madrid. Je la supplie instamment de donner des ordres positifs pour que ses intentions soient mieux suivies, et qu'il y ait dans les mesures générales d'administration un ensemble et une unité à laquelle je ne puis pas être étranger. La dignité de mon caractère, l'honneur du nom que je porte l'exigent, autant que le bien du service de l'Empereur et le bien de ce pays. »

Joseph à Berthier. Madrid, 6 sept. 1811.

« Le général Avy est parti pour Tolède avec les troupes de l'armée du midi et les fonds destinés à cette armée; il a jugé devoir laisser ici, entre les mains du payeur de l'armée du Portugal, les fonds

destinés à cette armée, et il a rendu compte de sa détermination au duc de Raguse, pour qu'il puisse ordonner les mouvements de troupes nécessaires au transport de ces fonds, et en fixer l'époque. Ce maréchal ayant commencé son mouvement, on ne peut plus savoir où ces fonds pourraient le trouver. Il prendra lui-même les dispositions convenables pour se trouver le plus tôt et le plus sûrement possible en possession de ces fonds.

Un convoi de près de 4 mille hommes est parti hier de Madrid pour l'Andalousie; aujourd'hui il en arrive un de plus de 4 mille hommes, et plus de 300 voitures. Votre Altesse doit sentir combien ces passages continuels épuisent ces provinces; et cependant le duc de Raguse ordonne qu'on use de toutes les ressources pour son armée. Nous sommes ici aux expédients pour vivre; et si Votre Altesse ne se hâte de me faire expédier les fonds qui m'ont été promis en date du 1er juillet, si les officiers généraux de l'armée du Portugal ne se soumettent pas aux dispositions générales que j'ai adoptées dans les provinces de Talavéra et de Tolède, les affaires iront si mal que nous aurons la famine avant trois mois.

Je n'ai pas de troupes : que l'Empereur donne l'ordre au maréchal duc de Dalmatie de me renvoyer les troupes à mon service, ou bien qu'on m'envoie un ou deux bataillons des troupes espagnoles qui sont en France.

Le moment de la récolte passe sans que les magasins puissent se remplir, faute de troupes, d'ar-

gent, et grâce aux contrariétés que j'éprouve de la part de l'armée du Portugal, qui se nuit en me nuisant.

Je prie Votre Altesse d'écrire de manière à ce que l'on ne viole plus le territoire attribué à l'armée du centre; faute de quoi il est impossible de compter sur rien et de répondre de rien. »

Joseph à Berthier. Madrid, 7 sept. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse jusqu'au 24 août.

1° Il est impossible d'exister, si la province de Tolède, moins le partido de Talavéra, que j'ai cédé à l'armée de Portugal, ne reste pas dans l'arrondissement du centre. Illescas, Naval-Carnero, sont de Tolède. Tout serait bouleversé, si la ville de Tolède sortait de mon autorité directe. L'armée de Portugal a commencé son mouvement vers Ciudad-Rodrigo.

2° Si Madrid doit être le dépôt de l'armée du Portugal, il faut de l'argent ou des ressources extraordinaires. Nous ne pouvons pas suffire aux dépenses actuelles; comment faire avec un accroissement semblable?

3° Tous les détachements de l'armée du midi sont partis, ou partent tous les jours.

4° Ce qui appartient à l'armée du Portugal part. Il arrivera des détachements avec les premiers convois qui rejoindront; ils seront dirigés sur Talavéra. Le 26e est parti depuis longtemps. Les hussards hollandais rejoindront à Valladolid, ainsi que les Hanovriens.

5° La province de Ségovie est infestée de bandes; il y faudrait un bataillon d'infanterie et un escadron de plus.

6° C'est sans doute par erreur que Votre Altesse aura cru que je parlais de la maison qu'a habitée l'Empereur à Chamartin. C'était d'une petite attenante au palais de Madrid, dont j'avais parlé moi-même à l'Empereur : l'une et l'autre ont appartenu à l'Infantado, ce qui aurait produit l'erreur. Au reste, c'est une chose de très-peu d'importance. »

« J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Altesse me fait connaître la volonté de l'Empereur pour l'incorporation des hussards hollandais et des chasseurs hanovriens dans le 1er régiment de hussards qui va être réuni à Valladolid. **Joseph à Berthier. Madrid, 9 sept. 1811.**

J'envoie à Votre Altesse la lettre du colonel hollandais. L'événement arrivé dans la province de Ségovie à 55 de ses soldats prouve trop la vérité de ses craintes. Il paraît que cet escadron a eu l'espoir d'entrer dans la garde impériale; les Hanovriens s'en flattaient aussi. Ces détachements arriveront à Valladolid avant le 1er de hussards, s'ils ne désertent pas. Si on était autorisé à leur réitérer l'espoir qu'ils ont eu d'entrer dans la garde impériale, il n'est pas douteux qu'ils partiraient plus satisfaits.

Si Sa Majesté Impériale voulait autoriser à passer dans ma garde une centaine de ces hommes, cela les contenterait, et remplacerait les pertes qu'elle a faites depuis un an. Au reste, c'est toujours l'ar-

gent qui me manque, tant pour ma garde que pour les autres troupes. Je renouvelle à Votre Altesse mes instances, afin qu'elle les mette sous les yeux de l'Empereur, pour que Sa Majesté Impériale me fasse payer exactement le million qu'elle m'a promis depuis le 1er juillet; faute de quoi je suis dans l'impossibilité absolue de soutenir le service, et de rester dans la position où je me trouve. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 9 sept. 1811.

« Monsieur le comte, j'ai appris avec plaisir votre retour et vos succès. La réoccupation d'Astorga me paraît une très-bonne opération.

J'ai su votre maladie, et j'apprends avec plaisir votre rétablissement. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 11 sept. 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie les lettres du duc de Dalmatie et du général Dorsenne; donnez vous-même des ordres sur ces babioles. La prétention de faire payer des droits aux effets d'habillement des corps et des officiers est absurde : écrivez pour la faire cesser. Répondez au général Dorsenne qu'il aurait bien pu ne pas mettre l'intendant général et le receveur sur la même ligne; que le moyen de tirer parti de l'intendant général est de lui marquer de la considération, et de le traiter convenablement; que le baron Dudon peut lui être fort utile, ne fût-ce que pour la répression des abus et des déprédations; que ce n'est donc pas entendre ses intérêts que de se l'aliéner. Vous écrirez au sieur Dudon qu'un fonctionnaire ne donne pas sa démission; que s'il a des plaintes à porter, il doit le faire; mais qu'on ne dit pas qu'on veut quitter le service,

ce qui ne fait pas honneur, et ne montre pas de connaissance de ses devoirs. »

« Depuis ma dernière lettre à Votre Altesse, je n'ai point de nouvelles de Paris, ni du midi, ni du nord. Voici la seule dépêche que j'ai reçue de l'armée du Portugal, et ma réponse. Je ne doute pas que l'Empereur ne conçoive ma position : quelle que soit ma bonne volonté, elle n'est pas longtemps tenable, si Sa Majesté Impériale ne donne pas des ordres précis pour que l'armée de Portugal ne détruise pas les dispositions que je prends, après lui avoir abandonné la moitié du territoire de l'armée du centre, et être resté chargé d'une grande partie de ses hôpitaux, et des dépenses que nécessite la position en avant de Talavéra et Madrid.

Joseph à Berthier. Madrid, 14 sept. 1811.

Le million par mois, à dater du 1er juillet, est de toute nécessité; je ne l'ai point touché jusqu'ici. L'armée du centre a de tous les temps été payée par le Trésor impérial. Les troupes espagnoles et ma garde l'ont été avec les contributions du pays; elles sont bien insuffisantes aujourd'hui que le territoire a diminué, que l'arriéré s'accroît journellement, que tous les capitaux mobiliers ont été consommés, que le crédit est absolument anéanti, que le découragement est à son comble. Je suis gardé par des soldats qui ne sont pas payés; servi par des administrateurs et des magistrats qui passent la moitié de leur temps à chercher les moyens de faire exister leur famille le lendemain. Il est de fait que, dans cette semaine, six personnes sont mortes de faim

dans Madrid. J'emploie toutes mes ressources personnelles à soutenir tout ce qui est plus près de moi; mais tout a un terme, et des gens qu'on ne paye pas depuis dix-huit mois ne peuvent pas attendre le vingtième dans cet état de choses. Priez l'Empereur de tenir la promesse que vous m'avez faite en son nom par votre lettre du 1er juin, dont voici l'extrait; ou bien que Sa Majesté Impériale prenne tout autre parti qui lui paraîtra plus convenable : quel qu'il soit, je m'en contenterai, et il sera préférable à la position dans laquelle je me trouve depuis un mois.

J'ignore si je suis le seul à écrire ainsi; si cela est, l'ambassadeur de l'Empereur est bien coupable. »

Joseph à Marmont. Madrid, 14 sept. 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 3. Vous ne m'accusez pas réception de celle que je vous ai écrite le 1er, qui accompagnait mon décret du même jour, dont, par précaution, je vous envoie une nouvelle copie.

Outre les provinces d'Estramadure, d'Avila, le partido de Talavéra, vous verrez, par un autre décret du 11 septembre, que je me suis déterminé à mettre sous votre autorité, et à affecter exclusivement à l'entretien de l'armée du Portugal, une partie de la province de Tolède qui vous fournira beaucoup de ressources. Vous savez que j'ai ordonné la formation d'un hôpital de mille malades à Tolède pour votre armée; vous n'ignorez pas les dépenses qu'elle occasionne aussi à Madrid. Si vous pouvez retirer les grains et les impôts dûs des pays qui vous sont abandonnés, je ne doute pas que vous ne pour-

voyiez à tous vos besoins. La ville de Tolède, par sa position entre Madrid, la Manche et l'armée du midi, par l'importance d'opinion que lui donnent les corps ecclésiastiques, civils et militaires, qui sont habitués à obéir à mon autorité, ne peut en être soustraite qu'en me chassant de Madrid. Il en est de même des communes qui sont entre cette ville et ma capitale, qui touche immédiatement au territoire de la province de Tolède, puisque Madrid, autrefois simple maison de campagne, était située dans la province de Tolède, et qu'aujourd'hui même, sous le nom de province de Madrid, elle n'a qu'une banlieue extrêmement rétrécie. C'est ainsi qu'Illescas, Naval-Carnero, appartiennent à la province de Tolède : c'est la province de Tolède qui a constamment nourri Madrid ; ce ne sont pas les déserts qui la séparent d'avec Avila et Valladolid.

Vous avez déjà vu ce qu'on peut attendre par expérience d'une autorité mixte. Je ne sais si vous savez que le général de l'armée de Portugal, que vous avez laissé à Talavéra, a eu infiniment peu d'égards pour le conseiller d'État que j'ai envoyé, sur votre demande, auprès de vous, Monsieur le duc, avec la qualité de commissaire royal. Mon commissaire de police a été arrêté sous ses yeux à Talavéra, etc. C'est pour obvier à tous ces inconvénients que je me suis décidé à tracer la ligne de démarcation portée au décret ci-joint ; j'espère que vous y applaudirez, et que vous reconnaîtrez bientôt l'avantage d'un système et plus juste et plus équitable.

Mon ministre de l'intérieur, qui va résider quelque temps encore à Tolède, n'oublie rien pour que les malades de l'armée du Portugal soient traités le mieux possible. Il me paraîtrait, Monsieur le duc, que vous devriez vous attacher à faire réunir le plus d'approvisionnements possibles à Talavéra; et je pense que le moyen d'obtenir des paysans n'est pas de tout enlever dans un canton, comme on a déjà fait, mais de se contenter du tiers ou de la moitié des récoltes.

Je donne les ordres les plus précis pour que mes agents civils et militaires obéissent en tout aux ordres que vous ferez donner dans la partie de la province de Tolède assignée à l'armée du Portugal, dans celle d'Avila, Estramadure, et le partido de Talavéra. J'espère que vous voudrez bien donner les mêmes ordres, afin qu'un même village ne se trouve pas pressé à la fois par les demandes de l'armée de Portugal et par celles de mon gouvernement.

Le payeur de votre armée est resté ici avec les fonds arrivés sous l'escorte commandée par le général Avy, qui a jugé ne pas devoir suivre les mouvements de votre quartier général. Votre payeur attend ici vos ordres. »

Joseph à Suchet. Madrid 26 sept. 1811.

« Monsieur le maréchal, j'ai tout lieu de croire que, conformément aux dispositions ordonnées par l'Empereur, vous devez être aujourd'hui près de Valence. J'envoie le général de division Darmagnac à Cuença, où j'espère qu'il pourra avoir de vos nouvelles.

M. le conseiller d'État d'Azanza, qui connaît Valence, où il a des relations, se rend aussi à Cuença. C'est un homme sage, en qui j'ai toute confiance; il a l'ordre de vous seconder de tous ses moyens, si vous trouvez utile de les employer. Il m'a été fort utile lors de la reddition de Séville; il pourrait l'être également à Valence; c'est à vous à en juger. Le maréchal Marmont est à Ervilas de los Banôs; j'espère qu'à cette heure Ciudad-Rodrigo sera ravitaillée par lui et le général Dorsenne. »

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 16 sept. 1811.

« Général, le maréchal Suchet doit être, à l'heure qu'il est, bien près de Valence; vous sentez combien il doit importer d'avoir de ses nouvelles. Sa marche doit avoir fait appeler à Valence les guérillas et les troupes qui étaient à Cuença : si cela est ainsi, vous devez pouvoir vous porter dans cette dernière ville, d'où vous tâcherez d'avoir des nouvelles du maréchal.

M. le conseiller d'État d'Azanza, que vous connaissez, se rend dans la province de Cuença, où il prendra connaissance de l'administration de ce pays; il est aussi chargé d'une lettre pour le maréchal Suchet. Donnez-lui toute l'aide dont il aura besoin pour remplir la commission dont il est chargé. »

Joseph à Berthier. Madrid, 16 sept. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse du 31 août. Je n'ai pas de nouvelles des armées; on me mande que, le 26, les cortès ont été dissoutes et le duc d'York proclamé régent, ayant Cavallos pour ministre principal. Ce Cavallos revient de Russie depuis peu de temps.

L'état dans lequel je suis depuis mon retour de Paris a beaucoup contribué à empirer l'opinion, au point que je pense que le plus court est que l'Empereur consente que je me retire à Mortefontaine. Sans pouvoir, sans argent, sans commandement, je ne puis plus soutenir cet étrange rôle, pour lequel je ne suis pas fait. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 sept. 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse relative à l'expédition de Valence; j'ai donné ordre au général Darmagnac de faire ses efforts pour avoir des nouvelles du maréchal Suchet, en se portant même jusqu'à Cuença; mais je n'ai pas pu augmenter les troupes à ses ordres, comme l'aurait désiré l'Empereur, étant obligé d'en avoir un peu partout, attendu la difficulté des communications, et la nécessité où je me trouve d'appuyer par la force la recette des grains, qui nous sont disputés par les ennemis.

Votre Altesse recevra par l'estafette d'aujourd'hui l'état de situation et d'emplacement des troupes françaises et espagnoles; elle trouvera ci-joint celui de ma garde. L'Empereur concevra facilement l'impossibilité où je suis de pourvoir aux besoins divers de toutes ces troupes et à celles de passage, à la solde des troupes à mon service et aux dépenses de tous les genres, avec les faibles ressources des pays pauvres et épuisés qui entourent Madrid. Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur l'extrême besoin que nous éprouvons de recevoir exactement l'assignation mensuelle d'un

million, qui a été accordé à Paris lors de mon dernier voyage. »

« Votre Altesse trouvera ci-joint les nouvelles que je reçois de l'armée de Portugal; je n'en ai point de celle du midi. Joseph à Berthier. Madrid, 21 sept. 1811.

Les fonds destinés à l'armée de Portugal partent demain pour Talavéra, où le duc de Raguse les demande. Ces fonds avaient été laissés ici par le général Avy à la garde du payeur de cette armée, qui avait commencé son mouvement à l'époque du passage du convoi par Madrid. Ces fonds seront escortés par 1,800 hommes appartenant à l'armée du Portugal et du midi, aux ordres du général Tilly, qui, de Talavéra, gagnera Tolède, et continuera sa route pour l'Andalousie avec 1,500 hommes appartenant à l'armée du midi. On est occupé à réunir tout ce qui appartient à cette armée, qui suivra la même destination. »

« Monsieur le maréchal, le général Tilly vous remettra cette lettre; il se rend à votre armée, où il paraît que vous avez besoin de généraux de cavalerie. Il désire trouver l'occasion de se rendre utile, et je ne doute pas que vous ne la lui offriez avec plaisir. Joseph à Soult. Madrid, 22 sept. 1811.

Il vous ramène 2 mille hommes, et j'espère que sous peu de jours pourront partir ceux qui restent encore dans l'arrondissement du centre. Ce n'est pas chose facile, mais enfin cela se fera; le général Daultanne s'en occupe avec le zèle que vous lui connaissez.

J'ai fait écrire à M. de Montarco (1), et je ne saurais assez vous recommander, Monsieur le duc, de l'aider de tous vos moyens pour obtenir les blés de la côted'Afrique. Toutes les ressources dont nous pouvons disposer doivent être employées à atteindre ce but. Vous connaissez les besoins de l'armée du Portugal et l'état des provinces qui l'avoisinent; la récolte n'a pas été bonne. Les armées recevront des renforts, mais il faut penser à les nourrir dans l'arrière-saison.

J'ai lu avec intérêt les nouvelles contenues dans la lettre que vous m'avez écrite le 13 du courant. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 24 sept. 1811.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 10. Celle-ci te sera remise par M. Bernard, qui a été aide de camp du général Franceschi (2).

Tu sauras la réunion projetée de la Catalogne, le sort qui est offert aux Français qui m'ont suivi, les incursions forcées mais non pas moins réelles de l'armée du Portugal dans les provinces du centre, l'impossibilité de me soutenir ici sans commandement, sans argent. On m'avait promis un million, on ne m'en envoie pas même la moitié; car je suis encore à attendre le prêt du mois d'août, et on me donne 500 mille francs au lieu d'un million. Je devais toucher le quart des revenus des arrondissements du nord et du midi, et je ne reçois rien. Dans cet état de choses, il faut obtenir de l'Empereur

(1) Commissaire royal espagnol.

(2) Le capitaine Bernard avait été fait prisonnier avec son général; puis échangé.

une *explication décisive.* Si je dois rester, il faut que les promesses qui m'ont été faites me soient tenues; et alors viens et apporte avec toi les moyens d'argent qui me sont promis, de manière que je sois sans inquiétude pour notre existence pendant six mois au moins. Si l'Empereur ne fait pas cela, qu'il veuille que je rentre en France, sache-le, mande-le-moi, et que cette longue pièce s'achève: le plus tôt sera le mieux. Dans ce cas, j'aime mieux te trouver à Mortefontaine, que d'avoir à te ramener de Madrid après un court séjour.

L'opinion devient tous les jours plus mauvaise; elle est formée par la nature des événements et des choses. »

Joseph à Berthier Madrid, 28 sept. 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 6, relative aux canonniers qui se trouvent à Talavéra et Escolona, et qui sont réclamés par M. le général Ruty. Ces deux places sont comprises aujourd'hui dans le rayon de la province de Tolède et Estramadure, cédées à l'armée de Portugal. J'ai fait passer les ordres de l'Empereur à M. le duc de Raguse.

Votre Altesse aura vu, par les états de situation envoyés depuis ma dernière lettre, que la plupart des détachements dont fait mention votre lettre du 4 septembre sont en marche pour l'armée du midi.

Dès que les détachements de l'armée du midi et du centre, que le général Vandermaësen doit envoyer de Valladolid à Madrid, seront arrivés, il sera moins difficile d'envoyer le reste des détachements de l'armée du midi en Andalousie.

Votre Altesse trouvera ci-joint l'état de mes ressources en artillerie. »

Joseph à Berthier. Madrid, 1er octobre 1811.

« M. le maréchal Jourdan est arrivé avant-hier. Il est entré dans les fonctions de la place de gouverneur : j'aurais voulu y ajouter celle de chef de l'état-major de l'armée, ce qui m'aurait permis de le laisser ou de le mener avec moi, dans le cas où je quitterais Madrid; il eût eu sous ses ordres le général Daultanne pour l'état-major, et le général Blaniac pour Madrid; mais il a paru plus convenable d'attendre l'opinion de l'Empereur sur cet objet. Je prie Votre Altesse de me la faire connaître.

Le décret sur les Français au service des puissances étrangères a bouleversé ici toutes les têtes de ceux qui craignent de pouvoir être compris dans ces dispositions. Je prie Votre Altesse de me faire savoir si les 2 mille Français qui sont dans ma garde par ordre de l'Empereur depuis Naples, et ceux qui y sont entrés à Vittoria, sont compris dans ces dispositions. Il est à craindre qu'ils ne m'abandonnent; je désire que cette mesure ne soit applicable à l'Espagne qu'à la pacification de ce pays.

Ce matin, sont partis pour l'armée du Portugal les 2 mille hommes arrivés avec le maréchal Jourdan.

Il ne nous arrive pas d'argent, et nous sommes dans une grande misère. »

Napoléon à Clarke. Anvers,

« Monsieur le duc de Feltre, je vous envoie les lettres du duc de Tarente. Donnez le commande-

ment de l'armée de Catalogne au général Decaen. 3 octobre 1811.

Répondez au duc de Tarente qu'il ne doit correspondre en rien avec le roi d'Espagne, ni répondre à aucune lettre de ses ministres.

Vous donnerez la même instruction au général Decaen. »

« Le général Darmagnac est arrivé à Cuença depuis le 1er de ce mois; j'ai envoyé avec lui un conseiller d'État qui connaît la province et Valence. Les habitants rentrent. Joseph à Berthier. Madrid, 7 octobre 1811.

J'ai envoyé depuis longtemps à Votre Altesse la ligne de démarcation que j'ai tracée entre l'armée du Portugal et celle du centre. La province d'Avila en entier, celle d'Estramadure, partie de celle de Tolède, font partie de l'armée de Portugal. J'ai laissé la ville de Tolède sous l'autorité immédiate du ministère, et la partie de cette province qui, de la capitale, se réunit à celle de Madrid, et qui est occupée par les troupes de l'armée du centre.

Je ne reçois aucun secours d'argent de France; Votre Altesse se rappelle que le prêt consenti par l'Empereur s'élève à un million de francs par mois. »

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que, jusqu'à nouvel ordre, il peut retenir à Madrid ce qui viendrait de France destiné pour l'armée du midi, vu que cette armée n'en a pas besoin. Réitérez en même temps l'ordre que tout ce qui appartient à l'armée du centre, et qui se trouve à l'armée du midi, soit restitué sans délai à l'armée du centre. Napoléon à Berthier. Utrecht, 9 octobre 1811.

Écrivez également à Sa Majesté Catholique que je donne des ordres pour que l'argent qu'il désire lui soit envoyé.

J'approuve l'arrêté qu'a pris le duc de Dalmatie pour lever des compagnies franches, formées de Français qui sont en Andalousie. »

Joseph à Marmont. Madrid, 9 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois vos lettres du 30 septembre. Je vous félicite sur votre heureuse expédition de Ciudad-Rodrigo.

Je sens la difficulté de votre position sur le Tage, et je me détermine à envoyer auprès de vous le marquis d'Almenara et le colonel Desprez, pour aplanir toutes les difficultés qui pourraient s'élever sur le remplacement des troupes de l'armée du centre par celles du Portugal dans la province de Tolède.

Il faut conserver le plus que possible, Monsieur le duc : l'avenir présente des inquiétudes sur les subsistances. Il faut que l'armée du Portugal vive; mais il faut aussi que celle du centre et la capitale puissent vivre, même à l'époque que vous quitterez le Tage.

J'ai donné mes instructions au marquis d'Almenara; j'aurai pour agréable tout ce que vous arrêterez. Je compte sur votre ancien attachement, autant que sur votre sagesse et votre prévoyance. »

Joseph à Soult. Madrid, 9 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 27 septembre. Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez ; je ne puis pas attirer trop de généraux à Madrid, où je suis fort embarrassé. L'ar-

mée de Portugal, après le ravitaillement de Rodrigo, se porte dans la province de Tolède; vous devez sentir notre gêne. Les troupes espagnoles que vous m'annoncez seront employées ici. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 17 octobre 1811.

« Monsieur le comte, je vous félicite de l'heureux résultat qu'a eu votre opération sur Ciudad-Rodrigo; j'en ai lu les détails avec un vif intérêt, et je ne doute pas qu'elle n'ait une influence sur les opérations de la campagne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 18 octobre 1811.

« L'armée du Portugal occupe la meilleure partie des provinces du centre. J'ai envoyé auprès du duc de Raguse mon ministre de l'intérieur, pour arrêter des mesures qui, en faisant vivre l'armée de Portugal, permettent aussi l'existence à l'armée du centre et à la capitale; chose qui ne serait pas possible si toute la province de Tolède était occupée par l'armée de Portugal, puisque la province de Tolède arrive aux portes de Madrid, qui n'a qu'une banlieue très-rétrécie.

Je prie Votre Altesse de renouveler les ordres pour que le Trésor impérial fasse expédier le million de francs de l'avance mensuelle que l'Empereur a bien voulu m'accorder à dater du 1er juillet. Il s'agit du plus strict nécessaire; un retard de deux mois est déjà un immense malheur pour toutes les affaires.

Huit mille hommes occupent Cuença. J'ai dans cette province le général Darmagnac, à qui je viens d'envoyer du renfort. L'ennemi aurait le projet d'en-

lever des magasins de blé qui sont à Tarancon, mais il ne réussira pas; j'ai dû envoyer des renforts dans la province de Guadalaxara et dans celle de Ségovie. Je le répète à Votre Altesse, que le Trésor impérial se hâte de m'envoyer tous les secours sur lesquels je compte, les besoins de tous les genres étant grands : et un peu d'argent épargne beaucoup de sang et de malheurs ; sans argent, la désertion se met dans mes troupes : elles sont une partie considérable de l'armée du centre. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 octobre 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre, dont était porteur le général Strolz. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé soit meilleure. Je désire que tu obtiennes que l'Empereur m'envoie le million qu'il m'a promis, et des avances pour que tu ne sois pas ici absolument déplacée.

Fais ce que tu voudras pour Marcelle (1); il est bien de marier les demoiselles le plus tôt possible.

Je suis fâché que mes enfants ne m'écrivent plus; elles m'écrivaient par tous les courriers durant mon absence de Paris : dis-leur de continuer en écrivant à leur guise, sans qu'on relise leurs lettres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 22 octobre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 29. Je la remercie de l'avis qu'elle veut bien me donner du départ du neuvième convoi. Je vois avec peine qu'il ne porte qu'un demi-million, au lieu du million mensuel consenti par l'Empereur. Je prie Votre Altesse de faire en sorte que le convoi suivant complète les

(1) Mademoiselle Clary, depuis madame Tascher.

sommes sur lesquelles je compte pour les services les plus indispensables.

Je vais donner l'ordre pour que l'état des déserteurs soit envoyé exactement à Paris toutes les quinzaines.

Le reste du 26e de chasseurs a rejoint l'armée du Portugal depuis quelques semaines. »

« Le général Vandermaësen, arrivé ici avec le septième convoi, en est reparti pour le midi. Les événements qui se sont passés depuis la date de la lettre de Votre Altesse ne permettaient pas de penser à le faire passer par Badajos; il a laissé ici beaucoup de chevaux et d'artillerie, qu'on répare. — **Joseph à Berthier. Madrid, 25 octobre 1811.**

J'envoie à Votre Altesse un état qui fera connaître à l'Empereur mes besoins. »

« Je reçois, Monsieur, votre lettre du 22; elle repose sur des assertions que les ennemis ont répandues, mais qui heureusement sont fausses. Les 8 mille hommes dont on a eu connaissance dans la Manche le 10, l'ont quittée depuis longtemps; ils ont occupé Cuença, qu'ils ont abandonnée depuis. Le général Darmagnac, considérablement renforcé, les ayant chassés devant lui, ils se sont retirés vers Ternel. Le général Darmagnac n'a perdu que deux hommes. Le général Brenier va reprendre sa position, et le 22e de dragons a ordre de retourner à Moros. Le général Darmagnac, dans la province de Cuença, est renforcé par deux corps nouvellement arrivés de France. La province de Guadalaxara a aussi deux corps nouveaux de plus. — **Joseph à M. d'Almenara. Madrid, 25 octobre 1811.**

Je désire que l'armée du Portugal occupe Guadalupe et Agudo, dans la Manche : alors le général Treilhard pourra faire occuper l'Almaden, et 4 à 500 hommes suffiront pour cela. Le colonel Cabello, gouverneur de cet établissement, part d'ici avec la compagnie franche d'Estramadure; faites-la réunir à la colonne du général Capitaine, renforcez-la de toutes les troupes de l'armée du centre qui sont à Tolède, et ne reculez pas devant les craintes qu'on veut vous inspirer; elles ne sont pas fondées. A les entendre, tous les généraux manquent toujours de troupes; il est de fait qu'il y a plus de troupes dans la province de la Manche qu'à Madrid.

Votre colonne ne doit jamais être isolée; partout elle sera couverte ou appuyée par des troupes en vous rendant à Manzanarès et en revenant, soit que vous preniez la route de Tolède ou celle d'Aranjuez.

Voyez tout par vous-même. Voyez quel parti on peut tirer de l'Almaden : connaissez l'état des approvisionnements faits, de ceux que l'on peut espérer. Faites lever les contributions qui sont dues, et revenez à Madrid quand bon vous semblera après avoir parcouru la Manche, sans qu'il soit dit que vous ayez reculé devant les propos de quelques officiers. »

Joseph à Jourdan. Madrid, 28 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, outre les fonctions de gouverneur, je désire que vous remplissiez les fonctions de chef de l'état-major de l'armée : vous aurez sous vos ordres le général Lafond-Blaniac pour le commandement de la province de Madrid, et le gé-

néral Daultanne pour l'état-major de l'armée. Je ne doute pas, Monsieur le maréchal, que vous ne vous prêtiez à mes désirs avec votre zèle accoutumé. »

« Sire, j'ai adressé au prince de Neufchâtel le budget de mes dépenses mensuelles; il en résulte un déficit de plus de 2 millions de francs et une année d'arriéré.

Jos. à Nap. Madrid, 29 octobre 1811.

1° Si Votre Majesté ordonne qu'il me soit envoyé exactement, à compter du mois de juillet, le million du prêt accordé par Votre Majesté Impériale, et un million en remplacement du quart des impôts de toutes les parties de l'Espagne que Votre Majesté a ordonné de verser à mon Trésor, je pourrai rendre de très-grands services à Votre Majesté, et contribuer beaucoup à la pacification du pays. Je ne puis exiger, Sire, des gouverneurs français le quart des contributions. Votre Majesté pourrait plus facilement s'en faire rendre compte; et si elle consentait à cet arrangement, je regarderais les affaires intérieures comme bien avancées. Cette première hypothèse est seule bonne.

2° La seconde serait celle où je recevrais exactement le million de prêt consenti par Votre Majesté, et pas autre chose : dans ce cas, je me traîne comme j'ai fait jusqu'ici, sans beaucoup avancer les affaires, sans payer les employés civils. L'opinion resterait stationnaire, mais il est probable que je pourrais attendre que les événements généraux ou la volonté spontanée de Votre Majesté aient fixé mon sort. Je suis résigné à ce second parti.

3° Si Votre Majesté ne me fait envoyer que 500 mille francs par mois, je pense que, malgré ma volonté et celle de Votre Majesté, je ne serai pas longtemps ici, tous les services tombant à la fois : sans argent, sans crédit, bientôt sans troupes, perdant tous les jours, je prévois le terme prochain de mon existence actuelle. Je suis fâché que la maladie de l'ambassadeur de Votre Majesté ne lui permette pas de dire la vérité, qu'il doit voir.

Je désire rester en Espagne, si Votre Majesté le juge ainsi. La place y est difficile dans les deux premières hypothèses, mais je la juge encore tenable ; mais je trahirais Votre Majesté, si je lui disais la même chose de la troisième.

L'armée du Portugal cerne Madrid au midi, la peste vers Murcie, l'insurrection vers l'Aragon. »

Joseph à Berthier. Madrid, 1er nov. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse du 10. J'écris à M. le duc de Raguse pour que le second équipage de la flotte impériale, retenu à Talavéra, continue sa route pour Cadix, s'il n'est pas déjà parti.

Je suis bien aise que l'Empereur trouve bon que je retienne ici les troupes étrangères à l'armée du centre jusqu'à nouvel ordre, parce que je pourrai occuper Cuença, ce qui importe dans ce moment. J'ai sacrifié la tranquillité des environs de Madrid, pour envoyer à Cuença des troupes même de ma garde ; mais il me serait impossible de garder cette ville sans l'augmentation que je viens de recevoir. Je remercie Votre Altesse de l'empressement qu'elle

veut bien mettre à m'annoncer que l'Empereur a donné ordre de me faire expédier l'argent dont j'ai plus besoin que jamais depuis que l'armée de Portugal occupe la meilleure partie des provinces du centre, que la famine nous menace, quoiqu'il soit arrivé beaucoup de blé de l'Afrique et des États-Unis dans le midi de l'Espagne, et que les communications sont plus difficiles par la peste, que l'on prétend s'être manifestée dans le royaume de Murcie. L'expédition de Valence traîne aussi beaucoup.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur la demande que je lui ai faite de 80 hommes des hussards hollandais que je ferai incorporer dans ma garde, parce qu'il est à craindre, si je les envoie à Valladolid, qu'ils ne désertent, comme quelques autres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 8 novembre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 14 octobre. Je vois avec plaisir que l'Empereur conçoit la difficulté de ma position, et vient à mon secours. Je prie Votre Altesse de faire tout ce qui dépendra d'elle pour que ces secours d'argent arrivent le plus tôt possible. Les ennemis nous font une terrible guerre avec l'argent, et l'état où je me trouve les aide beaucoup, par la désertion occasionnée par la pénurie où nous nous trouvons de tout.

De l'Andalousie, de Tolède même, on me renvoie tout à Madrid, tout ce qui est inutile; je ne puis suffire à un état aussi déraisonnable, où une ville de cent mille habitants doive supporter les charges d'une monarchie immense. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 8 novembre 1811.

« Monsieur le comte, le prince de Neufchâtel m'écrit, du 14 octobre, que vous recevez l'ordre de faire expédier de Burgos le 8e convoi de fonds destiné à Madrid, qui porte 800 mille francs. Je compte beaucoup sur votre exactitude et votre extrême obligeance, dont vous m'avez donné tant de preuves. Je vous prie, mon cher général, de faire donner les ordres convenables et de m'en prévenir, afin que je puisse envoyer dans la province de Ségovie une escorte convenable pour relever les troupes de l'armée du nord qui auraient escorté le convoi jusque-là. »

Joseph à Berthier. Madrid, 11 nov. 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 18 octobre. J'ai fait occuper Cuença par 3 mille hommes, et j'ai écrit au duc de Raguse pour qu'il fasse occuper la Manche par les troupes de l'armée du Portugal, ce qui permettra aux 3 mille hommes de l'armée du centre de se réunir à Cuença au général Darmagnac, qui, après son arrivée, se trouvera à la tête d'un corps de 6 mille hommes, avec lequel il pourra remplir les intentions de l'Empereur. Il y a longtemps que ce mouvement aurait été exécuté; je l'avais proposé au duc de Raguse, qui ne crut pas devoir s'y prêter. Je ne puis pas garder beaucoup de troupes de l'armée du midi, parce qu'elles sont indispensables à l'escorte de tous les effets appartenant à cette armée qui arrivent à Madrid. Il y a ici 1,200 chevaux appartenant à cette armée. Nous attendons les convois d'argent avec beaucoup d'impatience. Tous les services sont très-arriérés. »

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 18 octobre. Tu ne dois pas douter du bonheur que j'aurais de te revoir avec mes enfants, si tu peux parvenir à déterminer l'Empereur à vous faire partir avec les moyens d'existence convenable. Pour vous avoir témoins de ce qui se passe ici, mon amie, je t'avoue que je vous aime mieux à Mortefontaine. Si l'Empereur te fait remettre ce qui m'a été promis, qu'il désire ton départ, il faut partir. Je dois espérer que la prise de Valence, qui ne devrait pas tarder, améliorera mon sort. Parles-en à mon frère avant ton départ, afin que je sache quelle doit être ma conduite relativement à Valence. Je désire m'y rendre; mais il me paraît que je dois auparavant connaître les intentions de l'Empereur là-dessus. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 nov. 1811.

« Monsieur le maréchal, conformément aux intentions de l'Empereur, énoncées dans la lettre ci-jointe du prince vice-connétable, j'ai fait occuper Cuença par 3 mille hommes, et je donne l'ordre au général Treilhard, gouverneur de la Manche, de se porter avec toutes les forces qu'il a dans sa province sur Alcazar-San-Juan, d'où il se réunira avec le général Darmagnac à Cuença. Il pourra disposer de 3 mille hommes qui devront être relevés par 3 mille hommes de l'armée de Portugal; par ce moyen, le général Darmagnac ayant un corps de 5 à 6 mille hommes, pourra remplir les vues de l'Empereur.

Je vous prie, Monsieur le duc, de faire donner les ordres qui vous regardent, afin que ce mouvement s'exécute le plus tôt possible. »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 nov. 1811.

Joseph à la reine de Naples. Madrid, 12 nov. 1811.

« Ma chère Caroline, j'ai reçu ta lettre du 14 octobre, de Mortefontaine. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé est un peu meilleure ; jusqu'ici elle avait été florissante. Je ne doute pas que les soucis des affaires publiques n'aient contribué à l'altérer; mais tu sauras te mettre au-dessus de tout cela, et penser que la véritable sagesse consiste à tirer le meilleur parti possible de la vie à laquelle on est condamné par les choses, plus fortes que les hommes.

Je suis bien aise d'apprendre que le roi et tes enfants sont bien portants et conservent un bon souvenir de moi, qui les aime aussi beaucoup.

Ne doute jamais, ma chère sœur, de ma tendre et inaltérable amitié.

Je t'embrasse bien, ma chère petite Caroline. Adieu. »

Joseph à Berthier. Madrid, 12 nov. 1811.

« Des lettres de Mora et de Tolède annoncent que M. Galabert, officier de l'état-major du duc de Dalmatie et envoyé en dépêche près du duc de Raguse, a dit que le général de division Girard avait été surpris et enlevé à Cacerès avec 1,500 hommes, par un corps anglais (1). »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 nov. 1811.

« Monsieur le duc, le régiment de Hesse et le 2e bataillon des équipages paraissent avoir été retenus dans l'arrondissement de l'armée du Portu-

(1) Girard, surpris à Arroyo de Molinos, avait fait une retraite des plus belles; avec 2 mille hommes seulement, entouré par 10 mille Anglais, il avait refusé de se rendre, et était parvenu à rejoindre le corps du comte d'Erlon.

gal. Le duc de Dalmatie réclame le premier, qui doit faire partie de la garnison de Badajos; il est parti d'ici il y a plus de deux mois. Le second devait continuer sa route pour Cadix, et le prince de Neufchâtel m'écrit, de la part de l'Empereur, pour se plaindre qu'il a été retenu par le général Lamartinière; il demande les raisons qui l'ont fait retenir à Talavéra et sur les autres points sur le Tage. Je vous prie, Monsieur le duc, de me mettre à même de satisfaire les désirs de l'Empereur à cet égard.

Si ces deux corps sont encore dans l'arrondissement de l'armée de Portugal, je ne doute pas que vous ne vous empressiez de les faire diriger sur Badajos et Séville, si la communication par Almaraz est impossible, et que vous vous détermíniez à les faire passer par Tolède le 22 du courant, époque à laquelle j'espère qu'un convoi considérable de troupes, d'effets et d'argent, se trouvera de passage à Tolède. »

« Monsieur le maréchal, je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 8 et celle du 11 novembre. Je n'ai encore aucun détail de l'événement du général Girard. Joseph à Marmont. Madrid, 13 nov. 1811.

L'occupation de Cuença par les troupes de l'armée du centre, et les nouvelles dispositions de l'Empereur, rendent de plus en plus impraticable le projet d'abandonner la route de Tolède pour les communications avec l'armée du midi. Je l'eusse désiré, puisque cela vous est agréable; mais l'impossibilité en fut sentie lors de votre séjour ici, et tout a con-

tinué à prendre la route de Tolède, qui, sous tous les rapports possibles, est préférable à celle d'Aranjuez. Je n'ai pas assez de troupes pour assurer les communications par Ocana, et tout événement fâcheux serait moins excusable, puisque nous avons une bonne ligne, qu'il n'y a aucune raison d'abandonner. Les dénominations d'armées du midi, de Portugal, du centre, ne sont que des dénominations : le fait est que leur intérêt, leur but, leur esprit est et doit être le même ; et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de venir au secours de l'armée du midi en protégeant ses convois, comme les armées du nord et du centre protégent les vôtres. Je ne doute donc pas, Monsieur le duc, que vous ne donniez des ordres précis à Tolède pour que rien ne soit changé par rapport à la protection à accorder à tout ce qui est destiné à l'armée du midi, qui, dans ce moment surtout, doit aussi vous occuper. »

Joseph à Marmont. Madrid, 13 nov. 1811.

« M. le maréchal duc de Dalmatie se plaint de ce que le régiment de Hesse n'était pas encore arrivé à Badajos. Ce régiment est parti de l'armée du centre il y a deux mois, dès que l'ordre en fut arrivé ici de Paris; la lettre du duc de Dalmatie est du 28 octobre. Je vous prie, Monsieur le duc, de vous faire rendre compte de l'époque où ce corps est arrivé dans l'arrondissement de l'armée du Portugal, et de celle à laquelle il en est parti. »

Joseph à Berthier. Madrid, 14 nov. 1811.

« J'adresse à Votre Altesse les seules nouvelles que je reçoive des armées du midi et du Portugal, et la copie des lettres que j'ai dû écrire à M. le duc

de Raguse pour que l'armée du midi reçût de celle du Portugal l'aide dont elle a besoin pour le passage de ses convois et l'envoi des troupes qui lui appartiennent, et qui depuis deux mois ont quitté l'armée du centre. »

« Le général Daultanne m'a communiqué les diverses lettres que vous lui avez écrites. J'ai reçu aussi celle par laquelle vous m'annoncez le succès important que vous avez obtenu à Belmonte : je vous en félicite, ainsi que le chef d'escadron Bausset et les troupes à vos ordres. Je ferai valoir leurs services auprès de l'Empereur, et reconnaîtrai ceux que viennent de me rendre les capitaines Misa et Jonquille.

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 18 nov. 1811.

A l'heure qu'il est, vous devez avoir été rejoint par des troupes qui vous mettront à même d'être en communication avec M. le maréchal Suchet, qui doit être entré à Valence le 11 de ce mois.

Je ne puis point approuver la théorie énoncée dans une de vos lettres au général Daultanne, par rapport aux laines des greniers et objets semblables qui auraient été ou qui seraient trouvés dans la province. La conduite de votre prédécesseur ne doit pas vous servir d'exemple ; ce n'est pas sous ce rapport-là qu'il s'est rendu recommandable ni aux yeux de l'Empereur ni aux miens : c'est parce que je vous crois des maximes différentes que j'ai confiance en vous. Les produits quelconques de la province doivent être versés dans la caisse du trésorier de la province ; et vous ne devez pas douter que je m'estime

heureux de pouvoir accorder les gratifications que, sur votre demande, je jugerai compatibles avec l'état de mes finances. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 nov. 1811.

« Mon cousin, les dernières lettres du général Monthion, que vous m'avez remises, sont du 29 octobre. Voilà donc vingt jours : il est étonnant qu'il n'envoie pas plus souvent ses rapports. Je n'ai de même rien à la date de vingt jours des généraux Caffarelli et Reille. Cette négligence est trop forte : il faut que les généraux Monthion, Thouvenot, Reille, Caffarelli et Dorsenne vous rendent compte tous les jours, et que votre correspondance soit mieux alimentée. Remettez-moi les derniers états de situation du nord, que je sache le nombre des malades qui sont en Biscaye. Remettez-moi aussi l'état des ordres que vous avez donnés pour les bataillons de marche, et ceux que vous avez envoyés au général Monthion pour les mouvements de ces bataillons. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 nov. 1811.

« Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au maréchal Suchet; faites-lui connaître le mouvement du général Reille, qui doit marcher en Aragon pour le soutenir. Faites-lui savoir que, le jour même où il croyait Mina réuni à l'Empecinado pour secourir Blake, ce Mina était du côté de Mondragon, vivement poursuivi par le général Burck; dites-lui que nous avons des nouvelles de Gibraltar du 25 octobre; que les troupes de l'armée du midi ont enlevé le camp de Saint-Roch et Algésiras; que Ballesteros est cerné sous Gibraltar; que le général Decaen

est parti pour secourir Barcelone, et fera tout ce qu'il sera possible; que le roi mande que, dès le 1er novembre, il a fait occuper Cuença en grande force pour le soutenir, et que le duc de Raguse a ordre d'envoyer sur ce point une division. Annoncez-lui que les Anglais ont 18 mille malades en Portugal, et sont hors d'état de rien entreprendre; que le duc de Dalmatie a ordre d'envoyer une colonne en Murcie pour faire une diversion; qu'ainsi donc il faut attaquer vigoureusement Valence, et s'en emparer.

Renvoyez au duc de Raguse son aide de camp; faites-lui connaître que la grande affaire du moment est la prise de Valence; annoncez-lui les avantages que vient de remporter le maréchal Suchet; envoyez-lui les *Moniteurs* d'un mois, il y verra que les Anglais ont 18 mille malades, et paraissent décidés à rester sur la défensive.

Il est indispensable, si Valence n'est pas pris, qu'il fasse un détachement de 6 mille hommes, qui puisse se réunir avec ce que l'armée du centre aura de disponible, et marcher au secours du maréchal Suchet. Aussitôt Valence pris, bien des troupes seront disponibles, il se trouvera considérablement renforcé; alors commenceront les grandes opérations de son armée. A cette époque, c'est-à-dire vers la fin de janvier, après la saison des pluies, il devra se porter avec l'armée de Portugal et partie de celle du midi sur Elvas, et inonder l'Alentejo, tandis que l'armée du nord, renforcée d'une partie de l'armée de réserve, se portera sur la Coa et Alfayates. Mais l'important dans ce moment est la prise de Valence :

il faut donc qu'il mette aussitôt une division en mouvement.

Écrivez au roi dans ce sens. Je suppose qu'il aura envoyé ce qu'il y a de disponible pour communiquer avec le maréchal Suchet et le soutenir. Dites-lui que si Valence n'est pas pris, je donne ordre au duc de Raguse d'envoyer une division qui se réunira à ses troupes, de manière à former un bon corps de 10 à 12 mille hommes pour marcher au secours du maréchal Suchet.

Envoyez les *Moniteurs* d'un mois au roi, au maréchal Suchet, aux généraux Reille, Caffarelli et Dorsenne. Écrivez au général Reille que j'espère qu'il aura reçu les nouvelles du maréchal Suchet du 6; qu'il est nécessaire de l'appuyer, en envoyant aussitôt la division Severoli, et en marchant lui-même en Aragon avec toute sa division pour appuyer le maréchal; dites-lui que le général Decaen marche sur Barcelone.

Donnez l'ordre au général Caffarelli de se porter avec sa division contre Mina, de le poursuivre partout jusqu'à sa destruction, de prendre le commandement de la Navarre, et d'appuyer le général Reille en Aragon. Le général Dorsenne est assez fort; écrivez-lui que la grande affaire est de prendre Valence. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 20 nov. 1810.

« Mon cousin, écrivez aux généraux Dorsenne, Caffarelli et Thouvenot, qu'on suit dans le pays où ils sont un détestable système; que des forces immenses sont rassemblées dans des villages contre

des bandes de brigands qui sont actives, de sorte qu'on est continuellement exposé à des événements désagréables; tandis que l'inverse devrait être fait, que des points principaux devraient être occupés, et que de là devraient partir des colonnes mobiles pour poursuivre les brigands; que si les choses étaient conduites ainsi, on éviterait beaucoup de malheurs particuliers; qu'il faut se hâter de suivre ce plan, et de faire une guerre active aux brigands; que l'expérience de la Vendée a prouvé que le meilleur était d'avoir des colonnes mobiles disséminées et multipliées partout, et non des corps stationnaires. »

« Mon cousin, témoignez mon mécontentement au général Dorsenne de ce qu'il n'a pas fait relever les troupes de la division du général Wandermaësen à Soria et Aranda, de sorte que ces troupes n'ont pas pu rejoindre encore l'armée de Portugal. C'est vouloir perdre entièrement l'armée, que de se conduire de cette manière. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 20 nov. 1810.

« Le 8e convoi est arrivé à Madrid. Toutes les troupes isolées de l'armée du midi partent d'ici pour rejoindre leurs corps.

Joseph à Berthier. Madrid, 22 nov. 1811.

Le général Darmagnac est parti de Belmonte avec toutes les troupes que j'ai pu lui donner, pour se mettre en communication avec le maréchal Suchet, dont je n'ai aucune nouvelle. J'ai écrit au duc de Raguse de faire occuper la Manche, et au général Treilhard de se porter avec 3 mille hommes sur les pas du général Darmagnac, qui se trouverait alors

à la tête d'un corps respectable. J'ignore ce que fera le duc de Raguse.

Dans la province de Ségovie, dans celle de Cuença, dans celle de Guadalaxara, les ennemis ont été battus en diverses rencontres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 26 nov. 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 6. Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Suchet, ni du maréchal Marmont; j'en attends du général Darmagnac, parti de Belmonte le 18.

Dès que les régiments provisoires de cavalerie arrivés à Valladolid seront à Madrid, je ferai partir les Hanovriens pour Valladolid. J'ai mandé à Votre Altesse mon opinion sur l'incorporation de ces troupes, et surtout sur celle des Hollandais; j'attends les ordres de l'Empereur sur ces derniers.

C'est moi qui avais donné l'ordre de faire conduire à la Monnaie les bronzes inutiles à l'artillerie, qui se trouvaient à Ségovie, dans un moment où nos besoins sont grands, et où le métal manque pour alimenter l'hôtel des monnaies.

Si le maréchal duc de Raguse occupe la Manche, il me serait possible de faire en faveur du maréchal Suchet une division de 8 mille hommes. Dans ce cas, il sera possible que je me porte de ma personne à Cuença, et peut-être plus loin, selon les événements. Je suis fâché que l'Empereur ne m'ait rien fait pressentir de son opinion sur cet objet. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 nov. 1811.

« Je n'ai pas de nouvelles du duc de Raguse, ni du duc de Dalmatie. Le général Darmagnac est entré à Tarazona le 23, où il a surpris le dépôt

d'un régiment et fait une soixantaine de prisonniers. Il a avis que le maréchal Suchel était aux portes de Valence : n'ayant pu le renforcer par les troupes de la Manche, le général Darmagnac doit se tenir à Cuença.

Le 9e convoi est arrivé ici avant-hier. Tout ce qui est destiné à l'armée du Portugal part demain, avec les fonds du 9e convoi. Nos besoins sont toujours bien grands. »

Joseph à Berthier. Madrid, 3 décembre 1811.

« J'ai fait connaître à Votre Altesse, il y a près de trois mois, la désertion d'un détachement hollandais, et la crainte que m'inspirait le colonel que la même chose n'arrivât au détachement qui était à Madrid, qui avait l'ordre de se rendre à Valladolid pour y être incorporé dans le 1er de hussards. Ces hussards hollandais avaient l'espoir d'entrer dans la garde impériale ; ils servaient bien à Buytrago, et paraissent être toujours dans la même espérance, que leur ont fait concevoir les faveurs qu'ont obtenues leurs camarades qui sont entrés dans la garde. Votre Altesse me mande, par sa lettre du 3 novembre, de faire partir les Hanovriens pour Valladolid, et ne me parle plus des Hollandais ; le général Dorsenne me les demande. Les Hanovriens vont partir ; les 80 Hollandais attendent de nouveaux ordres, puisque l'Empereur, en se taisant sur leur compte, paraît approuver la circonspection qui m'a empêché de les faire partir, dans la crainte qu'ils ne suivent l'exemple des 55 qui ont passé à l'ennemi il y a trois mois. J'entre dans ces détails pour mettre

8.

Votre Altesse dans le cas de prendre les ordres de l'Empereur, que je m'empresserai de faire exécuter dès que je saurai quelle est sa volonté éclairée.

Les Hanovriens partent le 3. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 3 décembre 1811.

« Je fais partir les Hanovriens; le prince de Neufchâtel m'en parle encore dans sa lettre du 3 novembre. Je ne fais pas partir les 80 Hollandais qui sont à Buytrago, puisque le major général ne m'en parle pas, et que je lui ai témoigné, il y a plus de deux mois, les craintes que m'ont inspiré sur leur compte l'exemple de 55 de leurs camarades et les lettres de leur colonel. Au reste, ces 80 hommes sont à Buytrago. Je désire connaître la volonté éclairée de l'Empereur sur leur compte, et j'écris en ce sens au prince de Neufchâtel.

Vous ne devez pas douter, Monsieur le comte, que je ne désire faire tout ce qui est en mon pouvoir pour répondre à l'intérêt et à l'amitié que vous m'avez témoignés. »

Joseph à M. Arribas. Madrid, 3 décembre 1811.

« Je reçois votre lettre, avec le projet sur les postes; j'en parlerai à MM. de Saint-Anastase et Angulo. C'est toujours bien d'arrêter le mal, vous avez bien fait. Ne perdez aucune occasion d'envoyer à Madrid tous les blés et orges que vous pouvez. Je ne regarderai votre mission comme finie que lorsque vous aurez fait parvenir à Madrid les contributions imposées cette année en nature ou en argent, en conservant à Ségovie les grains nécessaires pour les troupes de la province et de passage. Je connais tous les efforts que vous avez faits; il

faut continuer, et arriver au but que je me suis proposé en vous envoyant à Ségovie; et à la fin tout le monde vous rendra justice comme moi, lorsque les faits confirmeront la bonne opinion que j'ai de vous. »

« Je renouvelle l'ordre au général Darmagnac d'entrer en communication avec vous; j'ai renforcé considérablement sa colonne.

Joseph à Suchet. Madrid, 3 décembre 1811.

Je vous envoie aussi le conseiller d'État d'Azanza et MM. Cerbera, Ponce et Badia, administrateurs zélés, et dont j'ai été content. Le premier est de Valence. S'ils peuvent vous être utiles, employez-les avec confiance.

J'espère que la reddition de Valence couronnera vos travaux, après trois années. Personne ne le désire plus que moi; vous devez en être convaincu, ainsi que de mon ancienne et sincère amitié. »

« Le but de votre expédition est une diversion en faveur de M. le maréchal Suchet; et en second lieu vous devez vous mettre en communication avec lui pour avoir de ses nouvelles, vous conservant toujours votre retraite sur Cuença, qui doit toujours être le point où vous devez pouvoir vous retirer. Vous devez sentir que, mettant sous vos ordres une partie si importante des forces de l'armée du centre, vous ne devez, dans aucun cas, vous mettre dans la position de ne point vous réunir au reste des troupes de l'armée du centre. Vous allez recevoir des renforts considérables en cavalerie, infanterie et artillerie.

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 3 décembre 1811.

Le général Bigarré se rend à Tarancon et à Huerte, où il est chargé d'un commandement; il vous assure sur ce point : ne le gênez en rien dans ce commandement, qui doit être entièrement indépendant.

M. le conseiller d'État Azanza se rend à votre quartier avec quelques administrateurs qui pourront vous être utiles, ainsi qu'à M. le maréchal Suchet, à qui j'écris.

Je désire que vous me donniez tous les détails que vous pourrez vous procurer sur les affaires de Valence et de Murcie. »

Napoléon à Clarke. Paris, 6 décembre 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les pièces de la correspondance de Catalogne.

Je ne puis rien statuer sur l'armée sans avoir sous les yeux des états de situation plus rapprochés; envoyez-moi ceux de la situation au 1er décembre, ou au moins au 15 novembre.

Les pertes de l'armée de Catalogne viennent de l'entêtement qu'on a mis à rester à Figuières. Je n'ai cessé de recommander de quitter le Lampourdan, pays réputé aussi malsain que l'île de Walcheren. Cette opiniâtreté fera périr toute l'armée.

Quand le siége de Figuières obligeait à employer sur ce point beaucoup de troupes, la présence de l'armée pouvait y être nécessaire; mais aussitôt après la prise du fort, il fallait passer en avant et quitter le Lampourdan, qui a toujours été funeste aux Français.

Un million a été envoyé pour mettre la solde au

courant. J'attends le résultat du convoi que le général Decaen conduit à Barcelone. »

« Mon cousin, je vous renvoie la correspondance d'Espagne. Faites le relevé des distinctions et récompenses demandées, mon intention étant de les accorder. Écrivez au duc de Raguse que, dans le cas où les mouvements de l'ennemi le forceraient à marcher vers le nord, il aurait le commandement sur le général Dorsenne ; mais la grande affaire dans ce moment, c'est la prise de Valence. — Témoignez au duc de Dalmatie mon mécontentement sur la marche de flanc que le général Girard a faite devant l'ennemi, marche de trois journées, et d'autant plus mal combinée que l'ennemi avait toujours la faculté de le couper : il fallait l'appuyer par un fort détachement. Il est malheureux qu'avec une armée de 80 mille hommes, on n'ait pas fait les dispositions que commandait la prudence, pour éviter de recevoir un affront par un petit corps de 6 mille Anglais. Dites-lui que je reste dans mon opinion, que toutes les fois qu'on livre bataille, surtout aux Anglais, il ne faut pas se diviser ; il faut réunir ses forces, présenter des masses imposantes : toutes les troupes qu'on laisse en arrière courent le risque d'être battues en détail, ou forcées d'abandonner les postes. Réitérez-lui l'ordre d'approvisionner Badajos pour un an. Si la prise de l'île de Léon est considérée comme impossible, il faut agir vigoureusement sur Murcie, afin de soulager l'armée de Valence. Dites-lui que j'ai pris un décret relatif à la course. Je n'en-

Napoléon à Berthier. Paris, 6 décembre 1810.

tends pas la faire à mes dépens, cela me jetterait dans des frais immenses et ridicules. Écrivez-lui qu'il peut organiser son armée comme il le jugera convenable : en six ou sept divisions, en conservant toutefois les généraux, chacun suivant son grade et son rang. J'accorde au duc de Bellune la permission de rentrer en France; mais comme il pourrait arriver que le duc de Bellune soit engagé dans quelques opérations où sa présence serait encore nécessaire, vous adresserez cette permission au duc de Dalmatie, qui la remettra au duc de Bellune en temps opportun. Le duc de Dalmatie a la plus belle armée du monde, et cependant il ne tient en échec ni le général Hill, ni l'armée de Murcie, qui tout entière a marché au secours de Valence.

Vous rendrez compte au ministre du Trésor des 500 mille francs qui se sont trouvés de moins dans le convoi que le général Avy a conduit à l'armée du midi. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 décembre 1811.

« Mon cousin, suspendez de ses fonctions le colonel X....., du 12e de dragons, employé à l'armée du midi, dont l'incapacité a occasionné la perte d'un détachement dans les Alpujarès; prévenez le ministre de la guerre, afin qu'il vienne rendre compte de sa conduite. Témoignez mon mécontentement au major Pillay, qui n'a pas attaqué en Biscaye la bande de Mina : qu'il se rende à Bayonne, où on examinera sa conduite. Faites prendre auprès des généraux Thouvenot et Buquet les renseignements nécessaires. Donnez l'ordre qu'on habille

promptement et que l'on garde à Bayonne les soldats italiens prisonniers de Mina, qui ont été jetés à la côte de Bilbao et délivrés; que le général Monthion en ait le plus grand soin.

Donnez l'ordre au général Thouvenot de faire solder les régiments de marche placés en Biscaye, avec les fonds de cette province. Il faut faire distribuer du vin en Biscaye aux troupes; il n'en manque pas en Espagne. Le soldat souffre et tombe malade, par défaut de bonne nourriture.

Dites au général Dorsenne que je vois avec étonnement que les magasins sont dégarnis; jamais ils ne l'ont été autant. Le général Dorsenne paralyse tout, en voulant tout centraliser. Cette méthode gêne tout en Biscaye et en Navarre; il faut que ces envois partent sans délai de Bayonne.

Faites-moi un rapport sur Santona, et sur tout ce que j'ai payé jusqu'à ce jour; faites-moi la proposition d'accorder de fortes sommes pour cet hiver, de manière à ce que cette place se termine. Il faut aussi prendre des mesures pour y faire passer de Bayonne et de Saint-Sébastien par mer, et sous escorte des trincadoures, tous les approvisionnements nécessaires à l'artillerie et aux vivres. J'accorde au génie 100 mille francs pour les travaux du fort de Burgos, sur les fonds que j'ai à Burgos. Écrivez au général Dorsenne que je vois avec peine qu'on n'a pas encore marché régulièrement sur Potès, et détruit Mendizabal et le Marquesitto : c'était la première opération à faire, immédiatement après la reprise des Asturies.

Le général Bonnet doit employer tout ce qu'il tire des Asturies pour la solde et le bien-être de ses soldats : beaucoup de contributions ont été levées; il est nécessaire que désormais sa comptabilité soit tenue avec ordre. Écrivez au roi que les hussards hollandais sont libres d'entrer à son service; il faut les incorporer dans sa garde. »

Joseph à Berthier. Madrid, 7 décembre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 21 novembre. Votre Altesse aura vu, par les rapports qu'envoie exactement le général Daultanne, qu'il y a longtemps que les 3 ou 4 mille hommes de l'armée du centre sont sur la route de Valence; ils ont été jusqu'à huit lieues de cette ville, ont pris des magasins considérables, des fusils, des convois destinés pour Valence, et ont dû se rapprocher de Cuença, où ils devront se tenir jusqu'à ce que l'armée de Portugal ait envoyé les 8 mille hommes qu'elle doit fournir.

Il y a deux mois que j'ai proposé au duc de Raguse de faire le détachement que l'Empereur ordonne aujourd'hui; mais ce ne fut pas l'avis du maréchal.

Le général Freyre a marché de Murcie au secours de Valence.

Je n'ai pas de nouvelles depuis longtemps du duc de Dalmatie.

Hier, sont arrivés ici 200 prisonniers faits par l'armée du centre, à quelques lieues de Requena.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur nos besoins; ils sont extrêmes.

Je me conformerai exactement aux dispositions contenues dans la lettre de Votre Altesse; ainsi il n'est plus question de mon départ de Madrid. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 décembre 1811.

« Mon cousin, j'ai trois divisions à donner au corps d'observation de l'Èbre, la 6e, la 8e et la 9e. La 6e et la 9e doivent être composées de troupes qui parlent allemand; la 8e sera composée de troupes françaises. Faites-moi connaître à qui je pourrai donner ces différents commandements. La 9e division sera composée de 8 bataillons suisses et du régiment d'Illyrie; cette division serait bien, je pense, sous les ordres du général Legrand : ce général parle-t-il allemand? La 6e division serait bien dans les mains du général Daëndels; la 8e serait bien dans les mains du général Verdière. Les généraux duc de Padoue, Sébastiani, Belliard, sont sans commandement; demandez-leur ce qu'ils désirent. Veulent-ils servir dans l'infanterie ou dans la cavalerie? Il faudrait aussi me chercher quelques généraux de brigade, de ceux qui sont actuellement à Paris, et qui désirent de l'emploi.

Il y a le général Compère qui est au service de Naples; c'est un très-bon général, on pourrait l'employer à l'armée : il n'a rien à faire au service de Naples. »

Jos. à Nap. Madrid, 10 déc. 1811.

« Sire, Votre Majesté trouvera-t-elle bon que je me rappelle à son souvenir au commencement de l'année nouvelle? et croira-t-elle à la sincérité des vœux que je forme pour son bonheur et celui du vaste système dont elle est le créateur et le chef?

Je la supplie surtout de ne pas douter de mon dévouement et de ma tendre et inaltérable amitié, dans toutes les positions possibles. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 déc. 1811.

« Point de nouvelles de Paris, des armées du Portugal, du midi, ni d'Aragon, depuis ma dernière lettre. Le général Darmagnac est à Cuença, avec la colonne que doit et peut fournir l'armée du centre; les 1,500 hommes de la Manche ne lui étaient pas encore arrivés, parce qu'il est certain que le duc de Raguse a donné ordre à ses troupes de ne pas les remplacer dans leurs garnisons dans la Manche.

L'officier de Votre Altesse est passé par ici depuis quelques jours, et j'attends l'issue de sa mission.

Je suis fâché d'être forcé de répéter que tout va mal, faute d'ensemble : cette vérité est mal placée dans ma bouche; mais je cède à un devoir plus impérieux, et désire que d'autres personnes s'expliquent. Si l'ambassadeur se tait, que fait-il donc au centre de l'Espagne? »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 déc. 1811.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 8. Les 200 mille rations de biscuit partaient sous l'escorte du bataillon que vous annoncez; les 200 mille autres partiront sous l'escorte des troupes de l'armée du Portugal, que l'on attend de retour de Ségovie le 15.

Les 8 mille fanégas de blé que vous réclamez encore seront versées sur divers points; le ministre de la guerre s'en occupe. Il ne sera pas possible

de vous en faire verser de Tarancon, les magasins ayant été épuisés par le rassemblement des troupes aux ordres du général Darmagnac; mais pour cela il est indispensable qu'il ne soit rien prélevé par l'armée de Portugal en deçà de la ligne de démarcation convenue.

Je ne retire de la Manche que 1,500 hommes de l'armée du centre; il en restera à peu près autant, conformément au désir que vous m'avez manifesté: ils continueront à occuper Consuegra, Puerto-Lapiche, Manzanarès, et quelques autres points fortifiés. Le général Treilhard, gouverneur de la Manche, a ordre d'y rester; et les 1,500 hommes qui seraient relevés par l'armée de Portugal se réuniront à Cuença aux troupes commandées par le général Darmagnac, qui, après leur réunion, aura sous ses ordres 5 mille hommes.

Le général Darmagnac a pénétré avec moins de 4 mille hommes jusqu'à huit lieues de Valence; il attend en avant de Cuença les 8 mille hommes que doit fournir l'armée de Portugal pour former un corps de 12 mille hommes qui, selon les nouveaux ordres de l'Empereur, doit se porter sur Valence. Le général Darmagnac ayant été obligé de laisser sur sa communication jusqu'au Tage 1,000 hommes, il ne faut pas compter qu'il puisse s'éloigner de Cuença avec plus de 4 mille hommes, dont 1,200 cavaliers.

Le général Darmagnac, gouverneur de la province de Cuença, connaissant déjà le pays, me paraît plus propre que tout autre à commander la to-

talité des troupes de l'armée du Portugal et de celle du centre destinées à se porter sur Valence.

Je viens de réitérer l'ordre à M. le maréchal, pour que les détachements de l'armée du Portugal qui peuvent se trouver encore dans l'arrondissement de celle du centre soient renvoyés à leurs corps. »

Joseph à Soult. Madrid, 12 déc. 1811.

« Votre aide de camp vous rendra compte de la situation des affaires dans le centre de l'Espagne; tous les yeux sont dans ce moment plus particulièrement portés sur Valence. Je ne doute pas que vous ne fassiez ce qui dépendra de vous pour aider cette opération, en occupant l'armée de Murcie. Il y a bien longtemps que je n'ai de nouvelles de l'armée du midi; on m'annonce dans ce moment l'arrivée d'un convoi de cette armée.

Un corps de troupes de l'armée du centre, aux ordres du général Darmagnac, attend au delà de Cuença d'être renforcé par les troupes qui doivent venir de l'armée du Portugal, pour se porter sur Valence. Le général Darmagnac a déjà pénétré au delà de Requena; mais ayant su que le général Freyre cherchait à se porter sur ses derrières, il a dû se retirer pour attendre des renforts. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1811.

« Mon cousin, je désire rappeler en France le général Montbrun. Faites-moi connaître à qui l'on pourrait confier le commandement de la cavalerie de l'armée de Portugal, et quels sont les généraux de cavalerie qui restent à cette armée. Si je rappelle la garde, le général Chastel reviendra. Faites-moi connaître les généraux qui, à son départ, pourraient

commander la cavalerie de l'armée du nord. Avant que j'approuve la rentrée en France du général de division Latour-Maubourg, faites-moi connaître quels sont les généraux de cavalerie qui restent à l'armée du midi. Je vous ai déjà demandé quand la réserve de Bayonne pourra faire partir tout ce qui est nécessaire pour compléter les bataillons qui sont aux différents régiments de marche. Mandez au duc de Raguse que 300 hommes du 14e de chasseurs, au nombre desquels se trouve la compagnie d'élite, vont se rendre près de lui pour compléter ce régiment, qui se trouvera ainsi de 800 hommes au moins; qu'il ne doit pas considérer ce régiment comme uniquement attaché à la division Souham; qu'il est parfaitement le maître de le placer comme il voudra; que je désire beaucoup apprendre que son artillerie est enfin organisée, et qu'il a 100 pièces de canon à son armée.

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1811.

« Mon cousin, je vous prie de me faire un rapport de l'armée du nord. Je crois avoir déjà ordonné à mes grenadiers, à une compagnie d'artillerie à pied, à ma gendarmerie d'élite et aux guides de l'armée, de rentrer en France : si cet ordre, pour la gendarmerie d'élite, n'avait pas encore été donné, donnez-le sans délai, et que tous mes gendarmes de la garde se dirigent sur Bayonne. Je crois avoir donné ordre au duc de Raguse de donner une compagnie d'artillerie légère au général Dorsenne : réitérez cet ordre. Faites-moi connaître quelles sont les compagnies ou détachements d'artillerie ou du train qu'a le

général Dorsenne; car je désire rappeler en France: 1° mes deux compagnies d'artillerie à cheval; 2° tout le train qui sert mon artillerie à cheval. Je ne ferais pas de difficulté de laisser là les chevaux et les harnais; mais ce sont les hommes que je désire faire rentrer en France. Il ne resterait donc plus que les compagnies de conscrits canonniers, et les attelages nécessaires pour le service des pièces qui sont attachées à l'infanterie. Faites-moi connaître si je ne pourrais pas tirer d'Auch, de Carcassonne et de Bayonne, un personnel d'artillerie, des attelages et des soldats du train pour relever ceux de ma garde. Faites-moi aussi un rapport en détail sur l'artillerie de l'armée du nord. Je désire aussi faire revenir sans délai en France mes chasseurs, mes Polonais et mes dragons; mais auparavant faites-moi un rapport sur la cavalerie de l'armée du nord. Les lanciers de Berg, la légion de gendarmerie, le 1er hussard et le 31e de chasseurs y resteront, ce qui fera quatre régiments. Faites-moi connaître quelle est la force de ces quatre régiments, en y comprenant, soit ce qui est aux escadrons de guerre en Espagne, soit ce qui est dans les régiments de marche, soit même ce qui est à leur dépôt, afin que je puisse aviser aux moyens de les porter au plus haut nombre possible. Comme il y a à l'armée du midi plus de cavalerie qu'il ne faut, faites-moi connaître si, des régiments de marche de cette armée qui n'ont pas passé Burgos, on ne pourrait pas tirer de quoi porter la cavalerie du général Dorsenne à 3 mille hommes. Cette question de la cavalerie de l'armée

du nord se lie à celle de la cavalerie de l'armée du Portugal; car il est bien évident que si je désire que le général Dorsenne ait plus de 3 mille hommes de cavalerie, c'est que je prévois le cas où il aurait à repousser l'armée anglaise, et qu'alors je voudrais que l'armée du Portugal et l'armée du nord pussent mettre ensemble 9 mille chevaux en bataille, ce qui rendrait impossible tout mouvement de la part des Anglais; mais je dis en bataille, et non en effectif, et vous savez quelle énorme différence cela fait. Faites-moi donc connaître la situation de la cavalerie des armées d'Espagne, en y réunissant tous les régiments de marche qui rejoignent. J'attends ce rapport pour donner des ordres définitifs à la cavalerie de ma garde. Quant à l'infanterie de ma garde, je désire certainement la faire aussi revenir; mais j'attends la prise de Valence, ayant d'ailleurs l'avantage, pour l'infanterie, de pouvoir la faire voyager en poste. Je désire aussi que vous me fassiez bien connaître la situation de l'armée du Portugal, en y réunissant tous les régiments provisoires qui sont sur les derrières, et même y compris ce qui se trouve à Bayonne.

Joseph à Marmont. Madrid, 15 déc. 1811.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu vos lettres du 10 et du 11. Plus je réfléchis aux propositions qu'elles contiennent, et plus je m'affermis dans l'opinion qu'il m'est impossible d'y adhérer.

J'ai des ordres positifs de l'Empereur sur la part de coopération que doit prendre l'armée du centre aux mouvements généraux ordonnés par Sa Ma-

jesté Impériale en faveur de l'armée qui assiége Valence ; je ne puis donc pas m'écarter de ce qui m'est ordonné pour l'armée du cèntre. Je sais que le général en chef de l'armée du nord, que M. le duc de Dalmatie, ont des ordres directs de Paris, dont ceux que je pourrais leur donner ne pourront pas les faire écarter. Comment croire, en effet, que tandis que l'armée du midi a l'ordre de l'Empereur de faire un mouvement sur sa gauche, vers le royaume de Murcie, elle puisse se rendre à la demande que je lui ferais de faire un mouvement vers sa droite ? Comment espérer que dans le nord on pourra faire le mouvement que vous désirez vers Salamanque, tandis que 24 mille hommes de cette armée se portent vers Valence, et qu'on m'assure que le général en chef lui-même s'est porté sur un point plus central ?

Je ne pense pas, Monsieur le duc, qu'il faille faire pour l'armée qui assiége Valence d'autre diversion que celle ordonnée par l'Empereur. La tâche principale et glorieuse du général en chef de l'armée du Portugal me paraît déterminée jusqu'à ce qu'il prenne l'offensive; et la rentrée des Anglais dans leurs lignes aujourd'hui ne doit pas plus nous rassurer sur leurs opérations futures, que les mouvements qu'ils ont faits en deçà de l'Agueda n'ont dû nous intimider il y a quelques jours; et ceux qu'ils pourraient faire encore ne doivent pas, je pense, vous empêcher d'envoyer sur Valence les 8 mille hommes désignés par la lettre du prince de Neufchâtel.

Quoique je vous aie écrit précédemment que le

général Darmagnac paraissait devoir commander ce nouveau mouvement sur Valence, ayant dirigé déjà celui qui vient d'avoir lieu, et connaissant le pays, cependant il est possible de tout combiner, et de donner au général Montbrun le commandement des troupes de l'armée du Portugal et de celles du centre dirigées sur Valence, en laissant le général Darmagnac, gouverneur de la province de Cuença, dans cette province avec 2 mille hommes, et le général Treilhard, gouverneur de la province de la Manche, dans la province de la Manche, commandant les 1,500 hommes de l'armée du centre et les 1,500 hommes de l'armée du Portugal que vous y avez envoyés.

Je n'entre pas dans plus de développements, Monsieur le maréchal, persuadé qu'il n'y a pas lieu à discuter dans des choses où la marche est tracée par l'Empereur. C'est, il y a deux mois, lorsque vous étiez à Madrid et que je vous proposai de réunir aux 5 mille hommes de l'armée du centre 8 mille hommes de l'armée du Portugal, que cela eût été possible. Aujourd'hui nous ne pouvons qu'obéir; et nous devons le faire d'autant mieux, qu'il ne me paraît pas raisonnable que l'armée du Portugal puisse prendre aux opérations sur Valence une part plus active que celle qui lui est si sagement ordonnée par les dispositions du prince de Neufchâtel.

Vous ne devez pas oublier, Monsieur le duc, qu'un mouvement des Anglais sur Placencia par Alcantara ne serait pas improbable, s'ils apprennent

que le général en chef, et la plus grande partie de l'armée de Portugal, aujourd'hui gardienne du Tage, ont abandonné ses bords pour se porter sur Valence par les montagnes de Cuença. Cette route, indiquée par l'instruction du prince de Neufchâtel, ne serait point convenable pour un grand mouvement d'armée comme celui que vous projetez ; et dans ce cas ce serait par Albacète et Chinchilla qu'il faudrait se diriger pour couper la retraite à Blosse sur la droite du Xugar, et avoir peut-être une affaire générale avec lui, s'il se portait à la rencontre de l'armée qui marcherait sur lui. Mais un mouvement semblable ne peut être exécuté ni par le général ni par l'armée qui se trouvent en face de l'armée anglaise. »

Joseph à Berthier. Madrid, 16 déc. 1811.

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie des lettres de M. le duc de Raguse et celle de ma réponse, qui le mettront à portée d'instruire Sa Majesté Impériale de l'état des affaires relativement aux secours à porter à l'armée qui assiége Valence. Le général Darmagnac est à Cuença, et observe les mouvements de l'ennemi, qui est en force à Requena, en attendant les renforts qui doivent d'abord lui être envoyés de la Manche, et aujourd'hui de l'armée du Portugal; car j'espère que M. le duc de Raguse n'insistera pas dans la détermination contenue dans le paragraphe souligné de sa lettre du 10. Dès que le général Montbrun arrivera à Cuença, il aura à ses ordres mille chevaux, une batterie, et 2 mille fantassins de l'armée du centre; et le général Darmagnac observera

les débouchés, et gardera la province avec le reste. »

« Je reçois votre lettre du 17, monsieur le Maréchal. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai écrit par M. le colonel Leclerc; je vous envoie copie de ma première lettre. Si, malgré les observations qu'elle contient, vous insistez à quitter le Tage avec 20 mille hommes de l'armée du Portugal et 30 pièces d'artillerie, c'est la route d'Albacète que vous devez prendre. Celle de Cuença n'est propre qu'à la marche d'un corps léger, et encore est-il vrai que les plus petites pièces auront beaucoup de peine à passer. Joseph à Marmont. Madrid, 20 déc. 1811.

Dans le cas où vous vous décideriez à pousser jusqu'à Almanza, vous pouvez disposer de mille hommes de l'armée du centre (régiment de Nassau) et de 500 chevaux (13e de dragons); ces 1,500 hommes sont encore dans la Manche.

Le général Darmagnac, avec les 3 mille hommes qui lui resteraient, continuera à occuper le pays jusqu'à Requena, où Bassecourt se trouve avec 5 à 6 mille hommes; et il suivra ses mouvements, qui seront commandés ou par ceux du maréchal Suchet, ou par les vôtres, Monsieur le duc, si vous vous déterminez à marcher par Almanza.

Une autre manière d'agir serait de donner au général Darmagnac ou Montbrun (comme vous voudrez) 5 mille hommes d'infanterie, et d'avoir à San-Clémente le reste des 20 mille hommes que vous croyez pouvoir employer à secourir l'armée qui assiége Valence, de manière à être en mesure

de vous porter, selon les événements, vers Valence et vers le Tage. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 déc. 1811.

« La lecture des dépêches que je reçois de M. le duc de Raguse et de mes réponses, mettra Votre Altesse à portée de faire connaître à l'Empereur l'état des affaires à l'armée du Portugal, relativement à la diversion ordonnée en faveur de l'armée qui assiége Valence.

Le général Bassecourt occupe aujourd'hui Requena avec 5 à 6 mille hommes; les routes sont coupées en plusieurs endroits, et impraticables à l'artillerie.

Le général Darmagnac est au delà de Cuença, et attend les troupes de la Manche et du Portugal. Il a eu des nouvelles du maréchal Suchet du 9 décembre; à cette époque, ce maréchal venait de recevoir quelques renforts et des vivres. »

Joseph à Marmont. Madrid, 23 déc. 1811.

« Monsieur le duc, je n'ai rien à ajouter aux observations contenues dans mes lettres précédentes. Je reçois celle que vous m'adressez en date du 19.

Les ordres sont donnés au général Darmagnac, dans le cas où le général Montbrun se présenterait, de réunir à sa colonne agissante 2 mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Il gardera sous ses ordres directs, pour la conservation de la province de Cuença, dont il est gouverneur, 1,200 hommes d'infanterie et 400 chevaux, avec lesquels il doit maintenir les communications, et appuyer en cas de besoin le général Montbrun.

Ce sont les seules troupes, Monsieur le duc, dont

il m'est possible de disposer pour cette opération, ce qui est d'ailleurs conforme aux ordres de l'Empereur.

Monsieur le général Daulthanne nous envoie tous les renseignements sur l'emplacement et la désignation des troupes qui doivent concourir à cette opération.

Je charge monsieur votre officier de les prendre chez le général Daulthanne, qui a reçu l'ordre de les lui remettre. »

« Sire, ma position est tellement empirée par une foule de circonstances indépendantes de la volonté de Votre Majesté sans doute, que je me détermine à la mettre sous ses yeux, en la priant d'entendre le général Ornano, porteur de la présente, qui a vécu assez près de moi à Madrid pour la connaître. Jos. à Nap. Madrid, 24 déc. 1811.

Je suis convaincu que Votre Majesté fera cesser l'ordre de choses dont je me plains, dès qu'elle le connaîtra.

Je suis aujourd'hui réduit à Madrid. Je suis entouré de la plus horrible misère, je ne vois que des malheureux autour de moi; les principaux de mes fonctionnaires sont réduits à n'avoir pas de feu chez eux. J'ai tout donné, tout engagé; je suis moi-même tout près de la misère. Que Votre Majesté me permette de rentrer en France, ou que Votre Majesté Impériale me fasse payer exactement le million par mois qui m'a été promis à dater du 1er juillet: avec ce secours, je puis me traîner; sans cela, je ne puis pas prolonger mon séjour ici, et je serai em-

barrassé à faire même mon voyage : j'ai épuisé toutes mes ressources.

Surtout, Sire, trouvez bon que je fasse tirer directement sur le Trésor impérial, ou que les ordres de Votre Majesté Impériale soient exactement exécutés, et que le versement du secours mensuel soit exactement versé à Madrid.

J'envoie 600 hommes chercher à Burgos les 500 mille francs qui y sont, tant les besoins sont grands.

Je prie Votre Majesté de ne pas me laisser dans cet état, et de me faire donner l'autorisation de rentrer en France, ou l'ordre de verser exactement le million, à dater du mois de juillet.

J'ai parlé beaucoup à M. de Laforest, qui doit avoir écrit au ministre de Votre Majesté. »

Jos. à Nap. Madrid, 24 déc. 1811.

« Sire, ma position est telle aujourd'hui que je mériterais les malheurs qu'elle me fait prévoir, si je ne la faisais connaître à Votre Majesté. Le général Ornano la connaît; il pourra la mettre sous les yeux de Votre Majesté, si elle le lui permet.

En résumé, Sire, je suis disposé à attendre les événements prochains qui décideront du sort de l'Espagne; mais je demande que Votre Majesté m'en fournisse les moyens en me faisant exactement verser à Madrid le million du prêt mensuel, à dater du mois de juillet : sans ce secours, il m'est de toute impossibilité de me soutenir ici plus longtemps. J'ai engagé à Paris pour un million de biens; à Madrid, le peu de diamants qui me restaient; j'ai usé de

tout le crédit que je pouvais avoir. J'envoie à Burgos 600 hommes à la rencontre des fonds; il m'est de toute impossibilité de trouver rien ici. Je suis réduit à Madrid. J'ai parlé à M. de Laforest, et l'ai chargé d'écrire ce qu'il doit voir par ses propres yeux, et ce qu'il devrait écrire sans y être provoqué.

Je supplie Votre Majesté de ne pas tarder à donner ses ordres pour que ces fonds me soient faits exactement : l'état actuel ne peut pas durer sans une catastrophe imprévue, et je dois regarder comme un bienfait de Votre Majesté sa décision telle qu'elle soit, pourvu que l'état actuel finisse. Je ne veux entrer dans aucun détail affligeant; Votre Majesté doit me croire lorsque je me permets d'écrire de la sorte. »

« Le général Darmagnac a l'ordre de mettre aux ordres du général Montbrun les troupes de l'armée du centre, et de rester dans la province de Cuença avec 1,200 hommes; il y maintiendra l'ordre et les communications, et sera prêt à appuyer de son mieux la colonne du général Montbrun. Joseph à Berthier. Madrid, 25 déc. 1811.

J'ignore si le général Marmont se portera de sa personne avec 30 mille hommes sur Valence par Cuença, comme il me l'avait d'abord mandé.

Je n'ai aucune nouvelle du duc de Dalmatie. Le général Ornano dira à Votre Altesse et à l'Empereur quelle est ma position ici, aujourd'hui que les provinces qui m'entourent sont occupées par l'armée de Portugal. J'envoie 600 hommes à Burgos, pour y recevoir et escorter jusqu'ici le million qui est des-

tiné à Madrid; je ne fais cette démarche que pressé par les plus grands besoins, tous les services étant à la veille de manquer.

Je répète qu'il n'est plus possible de retarder l'envoi du million par mois, destiné à ma maison, ma garde et le service espagnol. Je suis réduit à Madrid; tout le reste est absorbé par les armées. Je regarderais une solution à tout ceci comme un bienfait, quelle qu'elle puisse être. »

Napoléon à Clarke. Paris, 26 déc. 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les dépêches du général Decaen. Faites une relation de ce qui est arrivé; qu'elle soit assez satisfaisante pour contenter les généraux, mais cependant sans donner trop d'importance à des opérations faites contre des paysans.

Écrivez au général Decaen que j'ai vu avec peine qu'il ait désorganisé la division Freyre, puisque, par cette mesure, il n'y a plus de force active dans le midi de la Catalogne, entre Lérida, Tortose et Barcelone; qu'il est nécessaire qu'il dissipe les rassemblements qui se font sur Vicque, et qu'il prépare un convoi par terre pour Barcelone. Faites-moi connaître le nombre des bâtiments caboteurs partis d'Agde depuis octobre, ceux arrivés à Barcelone, et ceux qui ont été pris. Écrivez au général Decaen et à l'adjudant commandant Carrion-Nisas que, jusqu'à cette heure, les marchés faits pour le cabotage ont peu réussi. Il faut faire un marché pour les transports de terre; j'ai là-dessus de nouvelles idées que je développerai. Je suppose que la garnison

de Barcelone a besoin de 8 mille rations par jour, ce qui fait trois mille quintaux par mois. Il faut considérer tous les marchés qui ont été faits par le cabotage comme destinés à l'approvisionnement de siége. Il faudrait à présent faire avec une compagnie un marché régulier pour le transport d'un convoi de 4 mille quintaux par mois, portés sur de grosses voitures roulières de 40 à 50 quintaux. Je ferais escorter ce convoi chaque mois par l'armée de Catalogne. Je ferais à la compagnie un grand avantage, en lui accordant le privilége de charger en retour, pour son compte, des denrées et marchandises étrangères ; mais, dans ce moment, l'essentiel est de faire parvenir à Barcelone un convoi en janvier et un en février, pour être au moins tranquille pour l'approvisionnement journalier de Barcelone. J'ai donné ordre au ministre du Trésor d'envoyer à Barcelone un million, dont moitié pour la solde, et moitié au compte du ministre de l'administration de la guerre pour achat de blé, viande, légumes, manutention, etc. Il y aura 400 mille francs en argent et 600 mille francs en traite.

Je suppose que le maréchal Suchet a fait sauter les fortifications de Tarragone, au moins ce qui fait forme de place, et qu'il n'aura conservé qu'un réduit.

Instruisez le général Decaen que le maréchal Suchet a dû cerner Valence le 25, et ouvrir la tranchée le 26 ; il espère enlever ce jour-là le camp retranché, ce qui donnera des facilités pour attaquer la ville, de sorte qu'on espère être maître de la place dans le courant de janvier.

Présentez-moi les demandes d'avancement pour l'armée de Catalogne, ainsi que des récompenses. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 déc. 1811.

« Je n'ai pas de nouvelles de M. le duc de Dalmatie, et je ne sais pas encore si le duc de Raguse se bornera au mouvement par Cuença, ou s'il insiste sur sa grande marche de 30 mille hommes. Votre Altesse connaît mon opinion, par mes lettres précédentes à M. le duc de Raguse.

Nous sommes menacés par les grandes consommations des troupes, et je me vois dans la nécessité de diminuer toutes les consommations inutiles.

Il y a ici une régie générale des services réunis, fort inutile et fort coûteuse; elle est composée de plus de 80 individus; je la renvoie à Burgos, et je garde ce qui est nécessaire.

Je prie Votre Altesse de donner des ordres pour que les individus qui en font partie reçoivent une destination quelconque.

M. le duc de Dalmatie ne fait pas payer les corps espagnols, et a choisi ce qu'il y a de meilleurs soldats pour se former une garde particulière, en m'envoyant ici des cadres d'officiers. Tout cela ne me paraît pas juste. »

Suchet à Berthier. Valence, 29 déc. 1811.

« Monseigneur, dès l'instant qu'une partie du corps du général Reille fut arrivée à Ségovie le 24, je m'y rendis pour en passer la revue, et, par une marche forcée de trente heures, je le fis arriver sur les bords du Guadalaviar le 26 au matin. Dans la même nuit, deux ponts de chevalets avaient été établis par le génie sur le fleuve, tandis qu'un pont

de bateaux avait été jeté par l'artillerie en une heure.

La division Harispe, la brigade Robert et la cavalerie étaient avec moi sur l'autre rive à huit heures du matin, sans avoir éprouvé une vive résistance. J'aspirais à couper de l'armée de Blake les corps de Freyre et Bassecourt vers Requena, à déborder entièrement l'ennemi sur la grande route de Murcie, et à forcer les camps retranchés de Manises et de Ruarte. Dès que les troupes du général Reille commencèrent à passer le fleuve, le général Harispe se porta sur Torrente, qui est couvert par un ravin profond et difficile, en avant duquel était réunie toute la cavalerie ennemie. Le général Boussard se porta à la tête de 60 hussards; mais cet escadron fut ramené, et son aide de camp Robert périt en voulant le secourir. Le 4e régiment de hussards et le 13e de cuirassiers se mirent en mouvement, délivrèrent leur général, qui était tombé entre leurs mains, et firent un grand carnage de la cavalerie ennemie. Cependant les troupes espagnoles ne quittèrent pas leurs camps retranchés. J'ordonnai au général Musnier de s'approcher de Manises; j'entendis alors le feu de la division Palombini; je l'avais chargée de menacer le flanc de l'ennemi par la rive gauche, et d'attaquer ensuite Mislata pour couper la ligne ennemie, et opérer un passage de vive force, sous la protection de 6 pièces de gros calibre. Ce mouvement, qui ne devait être que secondaire, donna lieu à une action très-chaude, dans laquelle la valeur italienne s'est déployée avec éclat. Le gé-

néral Balathier, à pied, à la tête des 2e léger et 4e de ligne, a passé la rivière en profitant d'une digue, sous un feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie; il a franchi plusieurs canaux, et s'est soutenu avec constance contre des forces très-supérieures. Dans le même temps, le général Palombini fait passer le fleuve à sa seconde brigade, composée des 5e et 6e de ligne, les soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; il éprouve une vive résistance; mais la valeur des soldats et l'élan de bravoure des officiers triomphent de tous les efforts que tente l'ennemi pour rejeter cette brave division dans la rivière; 50 dragons Napoléon parviennent à faire une charge heureuse, malgré la difficulté du terrain. Pendant l'action, le colonel du génie Henri faisait établir un pont, et traçait des ouvrages pour le couvrir; le combat se prolongeait avec opiniâtreté devant cette division, lorsque le général Robert, à la tête des 114e de ligne et 1re de la Vistule, s'est jeté sur les retranchements de l'ennemi à Manises et Quarte, dont il s'est emparé, et où il a pris deux pièces et quelques caissons. Dans le même temps, mes aides de camp Meyer, Ricard, Anthoine, les officiers d'état-major Visconti, d'Hérouville, chargent avec 50 lanciers de mon escorte, enlèvent 5 pièces de canon attelées. Le général comte Reille, aide de camp de l'Empereur, à la tête de la division Severoli et de la brigade Bourck, forçait sa marche pour couper la retraite de l'ennemi par Aldaya; ses hussards du 9e régiment parviennent à l'atteindre, et font une centaine de prisonniers; le général Reille joint le gé-

néral Palombini, et détermine sur ce point la retraite des Espagnols dans Valence.

A midi, le général Habert, après avoir battu les retranchements ennemis, et éloigné par des bombes les Anglais de l'embouchure du Guadalaviar, fait passer 100 chasseurs napolitains ayant un voltigeur en croupe; bientôt il passe lui-même avec 3 mille hommes, s'empare du lazaret, prend 5 pièces à l'ennemi, fait sabrer 300 paysans. Le feu des Anglais avait duré plus de trois heures; 2 vaisseaux, 2 frégates et plusieurs canonniers ne purent tenir contre 16 bouches à feu établies en partie sur le môle du Grao.

Dès que ces mouvements furent prononcés, de Torrente, le général Harispe se porte à Cataroja, sur la route de Murcie, prend un obusier à Alfafar; et avant la nuit, par un mouvement spontané, toutes les divisions avaient serré la place, de manière à forcer l'ennemi de se jeter dans la vaste enceinte bastionnée qui entoure les murailles de la ville.

Nous avons fait dans cette journée 500 prisonniers, tué un pareil nombre, pris un drapeau, 14 pièces de canon et 16 caissons; une partie des corps qui ont fui hors de la ville se sont jetés dans les marais d'Albufera.

Notre perte a particulièrement porté sur la division que commande le général Palombini; elle a en tués 8 officiers, 41 soldats; parmi eux le brave colonel Barbieri, du 2e léger, justement regretté, et le capitaine du génie Ordinère; en blessés, 26 officiers, 329 soldats : de ce nombre, les colonels Saint-André et Peyrs, et des chefs de bataillon.

Le total de notre perte s'élève à 521, suivant l'état ci-joint.

Par le passage du Guadalaviar, les corps de Freyre et de Bassecourt, qui étaient à Requena, se trouvent coupés de l'armée; et j'ai lieu de penser qu'ils seront poursuivis par les troupes que l'Empereur envoie par Cuença ou la Manche. Blake est dans Valence, et il fera sans doute de grands efforts pour en sortir : nous en ferons pour l'en empêcher.

J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse Sérénissime le plan des ouvrages qu'il faut forcer avant d'arriver aux murs de la ville, et un croquis des camps retranchés qui ont été enlevés dans la journée du 26.

Le général de cavalerie Delort, que j'avais mis à la poursuite de l'ennemi, est arrivé, avec 500 voltigeurs et mille chevaux, aux portes d'Alcira sur le Xucar, le 27 au soir; les généraux Mahy et Obispo y étaient avec 3 ou 4 mille hommes; ils ont fui précipitamment dans la nuit, abandonnant 10 pièces de canon, et après avoir coupé les ponts. Les habitants se sont hâtés de les rétablir, et ont reçu nos troupes avec empressement. Villacampa occupait Callera avec 15 hommes; il n'a pas attendu 300 chevaux que conduisait le colonel Christophe.

Depuis le 26, la place a été resserrée de plus près encore, et j'espère pouvoir faire ouvrir la tranchée dans la nuit du 1er au 2 janvier. L'armée n'a qu'un seul désir, celui de donner, au renouvellement de l'année, des preuves nouvelles de dévouement et d'amour à l'Empereur. »

« Mon cousin, je vous prie de faire le dépouillement des corps de l'armée du midi, de sorte que je voie d'un coup d'œil la situation de chaque régiment d'infanterie en présents sous les armes, détachés n'importe où, malades, etc., en ne comprenant que ce qui est à l'armée du midi; après cela, vous ferez le même dépouillement pour ce qui se trouve dans les mêmes arrondissements de l'armée du centre ou de l'armée du nord, appartenant à l'armée du midi. — Napoléon à Berthier. Paris, 30 déc. 1811.

Vous ferez faire le même travail pour l'artillerie à pied, en réunissant toutes les compagnies du même régiment qui se trouvent à l'armée du midi, sans faire attention aux corps; vous ferez la même chose pour le train, pour les équipages militaires, pour le génie, sapeurs, mineurs. Ce travail m'est nécessaire pour voir ce qu'il me convient de faire pour resserrer les cadres, surtout de l'artillerie et du génie, et en faire revenir quelques-uns en France.

Témoignez mon mécontentement au duc de Raguse de ce que je n'ai pas d'état de situation de l'armée de Portugal depuis le 1er octobre. Vous ferez faire le même dépouillement pour cette armée. »

« Je suppose que vous serez instruit des nouvelles dispositions de l'Empereur, relativement aux armées du Portugal et du nord. — Joseph à Soult. Madrid, 30 déc. 1811.

Le prince de Neufchâtel me mande qu'il vous engage à faire tout ce qui vous sera possible pour

l'approvisionnement de Badajos, et un mouvement sur la Guadiana, afin de contenir dans l'Alentejo le général Hill.

Vous me ferez plaisir, Monsieur le duc, de me faire savoir ce qu'il vous aura été possible d'exécuter pour remplir ces dispositions.

Nous n'avons pas de nouvelles du maréchal Suchet depuis le 16; à cette époque, des renforts considérables lui étaient arrivés; 20 mille hommes du nord ont dû le joindre depuis, et 10 à 12 mille hommes des armées du Portugal et du centre sont en marche.

J'ignore si vous avez fait quelques mouvements sur Murcie en faveur de l'armée qui assiége Valence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 31 déc. 1811.

« Mon cousin, donnez ordre au duc de Dalmatie de renvoyer en France le général Girard et le général Britche. »

Joseph à Marmont. Madrid, 31 déc. 1811.

Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 29. J'étais prévenu des nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur, relativement aux armées du Portugal et du nord.

Vous ne devez pas douter que je ne m'empresse d'ordonner toutes les mesures qui peuvent nous procurer des approvisionnements. Il est à désirer que les troupes détachées de l'armée du centre puissent bientôt rentrer, et qu'elles ne retrouvent pas le pays trop épuisé.

Je vous remercie, Monsieur le maréchal, de tout ce que votre lettre contient de bon pour moi. »

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 13, qui me donne connaissance des nouvelles dispositions prises relativement aux armées du Portugal et du nord. Joseph à Berthier. Madrid, 31 déc. 1811.

Il est à désirer que les troupes détachées de l'armée du centre puissent bientôt occuper le pays que va abandonner l'armée de Portugal.

Il me tarde d'apprendre l'envoi du million par mois dont l'Empereur veut bien faire l'avance à mon Trésor. Les besoins qu'éprouvent ici tous les services sont extrêmes ; le pays est épuisé, et si je n'ai pas le moyen de solder les troupes à mon service, la désertion m'enlèvera des soldats sans lesquels il m'est impossible d'occuper même le petit territoire qui m'environne.

Si j'avais eu les avances d'argent qui m'avaient été promises, j'aurais aujourd'hui assez de troupes espagnoles pour occuper et pacifier l'arrondissement de l'armée du centre, qui aurait fini par se suffire à lui-même dès qu'il aurait été purgé des bandes qui l'infestent. Des envois partiels de fonds ne me mettront jamais dans le cas de remplir ce but, et je continuerai à être ici à charge à l'Empereur et inutile à la pacification du pays. »

LIVRE ONZIÈME

ANNÉE 1812.

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo (19 janvier). — Badajos est assiégée (16 mars) et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise (7 avril.) — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet. — L'Empereur confie le commandement général des armées en Espagne au roi Joseph (28 mars). — Le maréchal Jourdan est nommé chef d'état-major général. — Pointe du général Hill sur Almaraz; il détruit le pont (18 mai). — Instructions envoyées au roi. — Force, emplacement et organisation des armées françaises au 15 avril. — Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chef de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive (mai). — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Singulière conduite du duc de Dalmatie. — Lord Wellington marche sur Salamanque (12 juin), et assiége les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée. — Les forts de Salamanque se rendent à discrétion (28 juin). — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Duero. — Il est suivi par lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. — La division Bonnet évacue les Asturies, et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Duero (13, 14, 15 juillet). — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe la Tormès (19 juillet). — Bataille des Arapiles (22 juillet). — L'armée du centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant la bataille. — Retraite de celle-ci vers Burgos. — Le roi revient à Madrid (5 août). — Lord Wellington marche sur Madrid. — Évacuation de cette ville par les Français (10 août). — Combat de Majalahonda (11 août). — Entrée des Anglais dans la capitale (12 août). — Retraite de l'armée du centre sur Valence. — Entrée du roi à Valence (31 août). — Les Anglais s'emparent du Retiro. — L'armée du Portugal se porte en avant, et

fait replier l'ennemi sur la rive gauche du Duero. — Lord Wellington revient sur le Duero (1er septembre), et marche sur Burgos. — Le général Clausel se replie sur Pancorbo. — Les alliés assiégent Burgos (20 septembre). — L'armée française du Portugal prend l'offensive (17 octobre). — Les ennemis lèvent le siége du fort de Burgos, et se retirent sur la rive gauche du Duero. — L'armée française les poursuit, et prend position sur la rive droite. — L'armée du midi évacue l'Andalousie (25 août), et se réunit à celle du centre (2 octobre). — Entrevue du roi et du duc de Dalmatie (3 octobre). — Discussion sur le plan d'opérations. — Dispositions pour marcher sur Madrid. — Résistance du duc de Dalmatie aux ordres du roi. — Reddition du fort de Chinchilla (9 octobre). — Marche des armées du centre et du midi sur Madrid. — Retraite du général Hill (30 octobre). — Rentrée de Joseph à Madrid (2 novembre). — Réunion des armées du midi, du centre et du Portugal sur la Tormès (10 novembre). — Divergence d'opinions sur la manière d'attaquer l'ennemi. — Le plan proposé par le duc de Dalmatie est adopté. — Les armées impériales passent la Tormès (14 novembre). — Les alliés battent en retraite (15 novembre). — Les armées entrent en cantonnements (fin de novembre). — Précis des événements autres que les événements militaires en Espagne pendant l'année 1812.

On a vu qu'après avoir introduit un convoi dans Ciudad-Rodrigo, le duc de Raguse et le général Dorsenne, au lieu de chercher à livrer bataille aux Anglais, se séparèrent; le général ramena une grande partie de ses troupes sur la gauche de l'Èbre, et le maréchal établit les siennes dans des cantonnements depuis Tolède jusqu'à Salamanque. Il n'était pas sans doute prudent de disséminer ainsi l'armée du Portugal, tandis que celle des alliés se tenait dans les environs de Ciudad-Rodrigo; mais, sans magasins et sans moyens de transport, il ne restait que cette ressource pour la faire vivre. On n'y parvenait même qu'avec les plus grandes difficultés, parce qu'à cette époque l'Espagne était

affligée de la plus affreuse disette. A Madrid, le pain se vendait trente sous la livre, et tous les matins on enlevait dans les rues nombre de personnes de tout âge et de tout sexe, mortes de faim. Nous devons dire, à l'honneur des Français qui se trouvaient dans cette capitale, qu'à l'exemple du roi ils s'imposèrent les plus grands sacrifices pour secourir les malheureux.

La nécessité d'éparpiller l'armée était un inconvénient assez grave, sans y ajouter encore celui de l'affaiblir. Cependant le général Montbrun fut détaché, avec une division d'infanterie et une division de cavalerie, pour renforcer l'armée d'Aragon. Arrivé à Almanza le 9 janvier, il ne tarda pas à apprendre que le maréchal Suchet venait d'entrer dans Valence, et que son secours ne lui était plus nécessaire. Au lieu de revenir promptement sur ses pas, il continua à s'avancer, et donna la chasse aux troupes espagnoles qui fuyaient devant l'armée d'Aragon, leur enlevant des prisonniers, les dispersant, ou les forçant à se réfugier dans Alicante. Parvenu sous les murs de cette ville, il conçut l'espoir de s'en faire ouvrir les portes, à la faveur du désordre et de la confusion qui y régnaient. Il y jeta quelques obus, et somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci, après trente-six heures de délibération, ayant fait une réponse négative, le général Montbrun rétrograda vers le Tage, qu'il n'atteignit que sur la fin du mois. Le maréchal Suchet, dans son rapport au prince de Neufchâtel, en date du 24 janvier, accusa le général d'avoir mis beaucoup

de retard dans sa marche, ajoutant que, s'il était arrivé à l'époque désignée, tout ce qui s'était échappé en Murcie eût été pris. Le général répondit qu'il s'était mis en mouvement aussitôt qu'il en avait reçu l'ordre, qu'il avait accéléré sa marche, et s'était conformé aux instructions du duc de Raguse, son général en chef.

On a prétendu que le temps qu'il passa à se rendre devant Alicante fut une des causes de la perte de Ciudad-Rodrigo. Cependant, quand même cet officier général eût rétrogradé d'Almanza le 10 janvier, il lui eût été impossible d'arriver à temps pour secourir cette place. La faute principale est celle de lui avoir donné l'ordre de joindre le maréchal Suchet, bien en état de battre les bandes espagnoles qui lui étaient opposés, et de s'être ainsi affaibli devant l'armée anglaise, bien plus à redouter (1).

Lord Wellington, qui connaissait parfaitement la position des troupes françaises, leur fâcheuse situation sous le rapport des subsistances, et qui n'ignorait pas la course du général Montbrun vers Valence, jugea que le moment d'essayer d'enlever Ciudad-Rodrigo était favorable, et qu'en brusquant l'attaque il parviendrait à s'en rendre maître avant que le duc de Raguse fût en mesure de secourir cette place (2). Depuis plusieurs mois, il avait

(1) Une conséquence plus vraie de l'expédition de Montbrun sur Alicante, fut de déterminer les Espagnols à faire partir de cette ville mille prisonniers français qui allaient être échangés, et qu'ils envoyèrent à Minorque.

(2) Nous devons ajouter encore que les Anglais n'ignoraient point

formé ce projet, et fait arriver dans ses cantonnements, successivement et par petites portions, un équipage de siége. On doit supposer qu'il fut assez heureux pour dérober à son adversaire la connaissance de ces préparatifs. Le 8 janvier, l'armée ennemie forma l'investissement de Ciudad-Rodrigo, et enleva une redoute construite sur une hauteur appelée le Grand-Téson. Pendant la nuit, la tranchée fut ouverte à 280 toises de l'enceinte. Les nuits suivantes furent employées à prolonger la tranchée, à construire et à armer les batteries. Le 13, Wellington ayant reçu des avis qui lui faisaient craindre que le duc de Raguse ne vînt troubler ses opérations, ordonna de faire usage des batteries de la première parallèle pour battre en brèche; et dans la nuit il fit emporter le couvent de Santa-Cruz, d'où les assiégés auraient enfilé la seconde parallèle, qu'on se disposait à ouvrir. Le lendemain, les troupes de la garnison firent une sortie, bouleversèrent la tranchée; mais, après avoir commis quelques dégâts sans grande importance, elles furent repoussées. Ce même jour, 25 bouches à feu des batteries de la première parallèle commencèrent à battre le corps de la place, sur le même point où l'artillerie française avait ouvert une brèche en 1810. Cette partie du mur n'avait point encore acquis la solidité que le temps seul donne aux ouvrages de maçonnerie. Le feu de deux autres pièces était dirigé sur le couvent de Saint-François, poste

que, par suite des éventualités presque certaines d'une guerre prochaine avec la Russie, la garde impériale avait été rappelée en France.

fortifié, situé à l'angle du faubourg. Il fut promptement bouleversé, et, dans la nuit, les assiégeants l'escaladèrent et en chassèrent la garnison. Ils occupèrent ensuite le faubourg, distant de la ville de 120 toises. Malgré la vivacité du feu de la place, la seconde parallèle fut achevée dans la nuit du 16 au 17. Elle touchait par la gauche au Petit-Téson, hauteur sur laquelle fut placée une batterie de cinq pièces de 24. Le 19, deux brèches avaient été pratiquées, l'une d'environ 100 pieds de large, et l'autre de 30 pieds. Lord Wellington fit sommer le général Barrié, gouverneur. « Sa Majesté l'Empereur, répondit ce brave « officier, m'a confié le commandement de Ciudad-« Rodrigo ; moi et ma garnison sommes résolus à « nous ensevelir sous les ruines. »

Après cette réponse, il ne restait au général ennemi qu'à enlever la place d'assaut, et c'est à quoi il se détermina. Il décida qu'on aborderait en même temps les deux brèches, tandis qu'on tenterait l'escalade sur un autre point, afin de diviser l'attention de la garnison.

Le 19, à sept heures du soir, les colonnes sortirent des tranchées et se portèrent sur les divers point d'attaque. Les assiégés montrèrent beaucoup de fermeté et de résolution. Cependant les assaillants atteignirent le sommet de la grande brèche. Ils y trouvèrent un retranchement que peut-être ils n'auraient pu forcer, si ceux qui le défendaient avec opiniâtreté n'avaient pas appris que la petite brèche était emportée, que l'ennemi pénétrait dans la ville par cette brèche, et par divers autres points

où il était parvenu à escalader les remparts. Dès lors une plus longue résistance devenant inutile, 1,700 hommes, restant de la garnison, mirent bas les armes, et furent faits prisonniers. La ville fut pillée, et les soldats, ivres pour la plupart, n'épargnèrent pas les outrages aux femmes et aux filles des Espagnols, leurs alliés. Cette importante conquête ne coûta pas aux ennemis au delà de 1,300 hommes, tués ou blessés. Les généraux Crowfort et Kimon furent blessés à mort sur la brèche.

La chute si prompte de Ciudad-Rodrigo étonna tout le monde, et causa un vif mécontentement à l'Empereur. On blâma la conduite du général Barrié. Cet officier général cependant, attaqué par plus de 40 mille hommes, n'avait pas 3 mille hommes de garnison au commencement du siége. Il attendit l'ennemi sur la brèche : que pouvait-il faire de plus? On a reproché au duc de Raguse de n'avoir pas laissé plus de troupes dans la place. Ce reproche paraît de prime abord plus fondé : toutefois il lui était difficile de prévoir que son adversaire entreprendrait un siége dans une saison aussi rigoureuse, et il devait craindre de faire consommer des approvisionnements qu'on avait tant de peine à se procurer. On dit aussi qu'il n'avait pas rassemblé ses troupes assez promptement, sans tenir compte de la difficulté de les nourrir après leur réunion, sans avoir égard à la lenteur et au peu de sûreté des communications. Ces deux difficultés ont toujours été, en Espagne, les plus redoutables ennemis des Français, et les plus puissants auxiliaires des An-

glais. Dans cette circonstance, lord Wellington calcula que le duc de Raguse ne pourrait les surmonter assez promptement, et il calcula juste. Aussi son opération, qui, en toute autre circonstance, lui eût été probablement funeste, fut couronnée de succès.

Le général anglais ne perdit pas un instant pour mettre Ciudad-Rodrigo en état de défense, et pour faire relever les fortifications d'Almeida. Ayant trouvé dans la première de ces places l'équipage de siége que les Français avaient fait la faute d'y laisser, il était bien assuré que de longtemps le duc de Raguse ne pourrait les attaquer, parce qu'on n'improvise nulle part un équipage de cette nature; et on pouvait le faire en Espagne, à cette époque, moins que partout ailleurs. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de cette partie des frontières de Portugal, Wellington jugea que, sans l'exposer à des suites fâcheuses, il pouvait s'en éloigner momentanément pour aller assiéger Badajos. Il laissa une garnison dans Almeida, et remit Ciudad-Codrigo aux Espagnols. L'armée anglo-portugaise se mit en mouvement dans les premiers jours de mars. Elle passa le Tage à Villa-Velha, et marcha sur Elvas, où elle trouva le corps du général Hill, resté dans l'Alentejo pendant le siége de Ciudad-Rodrigo, ce qui porta sa force à plus de 60 mille hommes. Le quartier général fut établi dans cette ville le 11; un équipage de siége, tiré de Lisbonne, s'y trouvait réuni.

Lord Wellington ayant achevé ses préparatifs, fit jeter des ponts sur la Guadiana, au-dessus et au-dessous de Badajos, et investit la place le 16. Quel-

ques divisions furent détachées sur Mérida et sur l'Albuhéra, pour observer le comte d'Erlon, posté à Hornachos avec 10 à 12 mille hommes. Les Français avaient augmenté les défenses de Badajos, mais ils avaient négligé d'y tenir une garnison proportionnée à son développement. Elle comptait à peine 4 mille 500 combattants le jour de l'investissement, force évidemment insuffisante pour résister avec avantage à la nombreuse et brave armée qui l'attaquait. Toutefois, ni les troupes, ni leur chef, le général Philippon, ne montrèrent moins de bravoure que dans le premier siége.

Les ennemis ouvrirent la tranchée dans la nuit du 17 au 18 mars, et dirigèrent leurs attaques contre le fort de Picurina, la lunette Saint-Roch, et les bastions de la Trinité et de Santa-Maria. Le 19, à une heure après midi, les assiégés, au nombre de 15 cents, firent une sortie qui eut quelque succès. Ils chassèrent les gardes et les travailleurs de la parallèle, en comblèrent une partie, et enlevèrent un certain nombre d'outils. Un détachement de cavalerie se porta jusque sur les dépôts, à 500 toises en arrière de la tranchée, et y jeta la confusion. A l'approche d'un corps de réserve des alliés, les Français furent obligés de se retirer avec perte d'environ 300 hommes tués ou blessés, perte qui n'était pas proportionnée au faible avantage qu'ils avaient obtenu, et d'autant plus à regretter que la garnison était peu nombreuse. Le général Philippon prit le sage parti de ne plus sacrifier ses troupes dans des tentatives de cette nature, et de les

conserver pour le moment critique de l'assaut.

Malgré les pluies fréquentes qui inondaient les tranchées et retardaient les travaux des assiégeants, leurs batteries furent en état d'ouvrir leur feu le 25 contre le fort Picurina.

L'effet en fut si prodigieux, qu'on crut pouvoir donner l'assaut la nuit suivante. La garnison se défendit vaillamment; mais, attaquée avec non moins de valeur, elle succomba sous le nombre des assaillants. Ceux-ci entrèrent dans le fort, et repoussèrent les troupes qu'envoya le général Philippon pour les en chasser. Cette conquête était d'autant plus importante pour eux, que, de la hauteur sur laquelle le fort est situé, ils pouvaient facilement battre en brèche les bastions qu'ils avaient le projet d'attaquer. Elle leur coûta 54 tués et 265 blessés. Les assiégés perdirent près de 300 hommes tués ou prisonniers.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent leur seconde parallèle jusque sur l'emplacement du fort dont ils s'étaient emparés, et y établirent leurs batteries de brèche. Le feu continuel et bien dirigé de la place bouleversa souvent leurs travaux et retarda leurs progrès. Cependant, le 6 avril, lord Wellington ayant reconnu les brèches faites aux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, jugea qu'elles étaient praticables, et ordonna l'assaut pour la nuit suivante, n'ignorant pas combien la garnison était peu nombreuse (1). Il prescrivit de tenter en même temps l'escalade contre le château

(1) Le 6 à midi, il ne restait que 3,800 combattants.

de Saint-Vincent, situé à l'autre extrémité de la ville. Les troupes désignées pour cette opération devaient, après s'en être assuré la possession, marcher le long du rempart pour se porter sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches.

A dix heures du soir, les diverses colonnes d'attaque s'ébranlèrent : la division légère et la 4e division, chargées d'emporter les deux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, se précipitèrent dans les fossés et montèrent à l'assaut. Les Français, qui avaient élevé un retranchement en arrière des brèches, les accueillirent par un feu roulant qui les força à reculer. De nouvelles tentatives n'eurent pas plus de succès ; et les assaillants, qui essuyaient de grandes pertes, se découragèrent et se pelotonnèrent dans les fossés, restant ainsi exposés à une mort presque certaine. Lord Wellington, instruit de l'état des choses, allait donner l'ordre à ces deux divisions de se retirer, lorsqu'il apprit que le général Picton, commandant la 3e division, avait escaladé le château et s'en était rendu maître, après avoir éprouvé la plus vive résistance et des pertes considérables. Le général Walker, à la tête de la 5e division, avait aussi escaladé le bastion Saint-Vincent, et longeait le rempart pour tomber sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches. La garnison parvint encore à l'arrêter, et même à le repousser jusqu'au bastion par lequel il était entré. La réserve qu'il y avait laissée se porta à son tour en avant, repoussa les troupes qui lui étaient opposées, et marcha vers les brèches. La division légère et la

4[e] division, amoncelées dans les fossés, apprenant les succès des autres divisions, reprirent courage et renouvelèrent l'assaut. Le général Philippon, attaqué de front et à dos, fut forcé de céder. La garnison fut faite prisonnière de guerre. Le fort San-Cristoval se rendit dans la matinée.

Le duc de Dalmatie était à Santa-Maria, occupé à faire lancer des bombes dans Cadix, à poursuivre Ballesteros et à fortifier quelques postes pour assurer ses communications, lorsque, le 15 mars, il fut informé de l'arrivée de lord Wellington à Elvas, et de ses préparatifs pour assiéger Badajos : le 20, il apprit que cette place était investie. Cette fâcheuse nouvelle lui parvint au moment où, d'après les ordres de l'Empereur, 9 mille hommes de son armée venaient de se mettre en marche pour rentrer en France. Il rassembla, sans perdre de temps, les troupes qu'il jugea pouvoir retirer de l'Andalousie, et alla se réunir en Estramadure au comte d'Erlon. Les corps ennemis chargés d'observer ses mouvements se replièrent successivement, et le 7 avril il arriva à Villa-Franca. Quoiqu'il n'eût avec lui que 24 mille hommes, il était sans inquiétude, parce que Badajos était bien armée et approvisionnée pour trois mois, et qu'il supposait la garnison assez nombreuse pour opposer une longue résistance. Il paraît aussi qu'il avait des fortifications une meilleure opinion qu'elles ne le méritaient. Sa sécurité était d'autantplus grande, que, quelque temps auparavant, le duc de Raguse lui avait donné l'assurance d'aller le joindre avec quatre divisions, si l'ennemi attaquait

cette place. Cependant il apprit en même temps et qu'il ne devait plus compter sur les secours de l'armée du Portugal, et que la place avait succombé. Dès lors il se replia sur Séville, laissant en observation, sur les frontières de l'Estramadure, le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et quelques régiments de cavalerie.

Le duc de Raguse non-seulement avait fait la promesse de marcher au secours de l'armée du midi, mais avait même tout disposé pour être en état de tenir sa parole. Sur le bruit qui se répandit en février de la marche des Anglais en Estramadure, il fit passer trois divisions dans la vallée du Tage, et en réunit une quatrième aux environs d'Avila. Ces divisions pouvaient arriver en sept ou huit marches sur la Guadiana. Il forma des approvisionnements à Lugar-Nova pour leur être distribués au moment où elles passeraient le Tage, afin de les mettre en état de franchir l'espace entre ce fleuve et la Guadiana, pays tellement pauvre et dévasté, qu'il eût été impossible d'y trouver de quoi nourrir un bataillon.

Ces sages dispositions auraient vraisemblablement détourné lord Wellington de son projet; ou, s'il y eût persisté, les armées du midi et du Portugal auraient été en mesure de se réunir, et de lui faire lever le siége ou de lui livrer bataille; mais l'Empereur les désapprouva sévèrement. Le prince de Neufchâtel, par ses lettres des 18 et 21 février, manda au duc de Raguse que l'Empereur trouvait qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas; qu'il

était déplacé à lui d'être inquiet pour Badajos, place très-forte, soutenue par une armée de 80 mille hommes; que si l'armée anglaise en voulait faire le siége avec quatre et même cinq divisions, l'armée du midi serait en mesure de la délivrer. Il lui ordonna formellement de renoncer à l'idée de marcher sur Badajos, ajoutant que si lord Wellington s'y portait, il fallait le laisser faire; et qu'en s'avançant sur l'Agueda, l'armée du Portugal le forcerait bientôt à revenir sur ses pas.

En conséquence d'ordres si précis et si fortement exprimés, le maréchal Marmont ne laissa que la division du général Foy dans la vallée du Tage, pour couvrir Madrid, continuer à correspondre avec le comte d'Erlon, et rappela les autres divisions vers Salamanque. Quand ensuite on apprit à Paris que Badajos était sérieusement menacée, on manda à ce maréchal, par une lettre qui lui parvint le 27 mars, qu'il était responsable de cette place si elle était attaquée par plus de deux divisions de l'armée anglaise, et, sans le lui ordonner formellement, on semblait le laisser maître de revenir à son premier projet; mais il n'était plus temps : les troupes se trouvaient à plus de 15 marches de Badajos. Les approvisionnements de Lugar-Novo étaient consommés, on n'avait ni le temps ni les moyens de les renouveler, et on ne pouvait songer à porter des troupes sur la gauche du Tage sans leur donner au moins pour huit jours de vivres, à moins qu'on ne voulût les exposer à mourir de faim. Le duc de Raguse fut donc forcé de s'en tenir à l'exécution des

ordres des 18 et 21 février, c'est-à-dire à tenter une diversion en Portugal. Il ne se dissimula pas qu'elle n'aurait qu'un bien médiocre résultat, mais il n'avait plus le choix des moyens. Obligé de laisser en arrière la division Bonnet, à laquelle l'Empereur avait donné l'ordre de rentrer dans les Asturies, un gros détachement sur l'Elsa pour faire face à l'armée espagnole de Galice, beaucoup d'autres troupes pour occuper Astorga, Léon, Palencia, Valladolid, Zamora, Toro, Salamanque et une foule d'autres postes qu'il ne pouvait abandonner sans perdre ses communications et voir le pays en combustion, il ne put réunir qu'environ 20 mille hommes. Il demanda des secours au général Dorsenne, qui prétendit ne pouvoir lui envoyer un seul homme, et à l'armée du centre, qui moins que toute autre était en état de lui en donner. Le 1er avril il passa l'Agueda, forma l'investissement de Ciudad-Rodrigo, et fit un détachement vers Almeida pour bloquer cette place. Il se porta ensuite vers les sources du Zerzere, et envoya le général Clausel à Castel-Franco. Les troupes impériales ne rencontrèrent partout que des milices, qui à leur approche incendiaient les magasins et prenaient la fuite. Un corps de ces milices fut atteint vers Guarda, sabré et dispersé. En même temps, le général Foy passa le Tage à Almaraz avec 4 à 5 mille hommes, et s'avança jusqu'à Truxillo. Ces mouvements ne causèrent pas de vives inquiétudes à Wellington. Il savait bien que le général Foy ne pouvait rien entreprendre, et que la disette chasserait bientôt le

duc de Raguse du Portugal ; peut-être même conçut-il l'espoir de l'envelopper, en passant le Tage sur ses derrières, s'il commettait l'imprudence de pénétrer trop avant. Marmont, informé de la chute de Badajos, et apprenant que l'armée anglaise était en mouvement, revint à Salamanque ; le général Foy rétrograda sur Almaraz. Le duc de Wellington laissa le général Hill en Estramadure, et ramena le gros de son armée sur la droite du Tage. Son quartier général fut établi à Freneda.

L'Empereur, qui ne voulait pas convenir que les ordres impératifs donnés au duc de Raguse avaient entraîné la perte de Badajos, lui adressa de vifs reproches, ainsi qu'au duc de Dalmatie. Il témoigna à ce dernier son étonnement de ce qu'ayant 80 mille hommes sous ses ordres, il n'avait pas secouru cette place. Napoléon, qui avait sous les yeux les états de situation de l'armée du midi, savait bien qu'on n'y comptait que 57 mille combattants, y compris la garnison de la place assiégée, et non pas 80 mille hommes. Il ne voulait pas sans doute que le duc de Dalmatie abandonnât les lignes de Cadix et l'immense matériel qui y était rassemblé, les villes de Séville, Grenade, Cordoue, ainsi que les hôpitaux et autres établissements qui y étaient formés, enfin qu'il évacuât l'Andalousie pour porter la totalité de son armée en Estramadure; car s'il avait été dans son intention qu'il prît un parti aussi extrême dans le cas où Badajos serait assiégée, il lui en aurait donné l'ordre d'avance. Les reproches qu'il adressait à Soult n'étaient donc pas fondés, puisque, en supposant

qu'il lui eût été possible de réunir 30 mille hommes au lieu de 24 mille, il n'en aurait pas moins été hors d'état de livrer bataille à l'armée anglo-portugaise, forte de 60 mille combattants.

Quant au duc de Raguse, on le blâma d'avoir exécuté les instructions des 18 et 21 février, parce qu'elles avaient été données à 300 lieues de distance et à six semaines d'intervalle. A ce reproche, il répondit au prince de Neufchâtel :

« Je supplie Votre Altesse de m'expliquer pour-« quoi, dans un pareil ordre de choses, les ordres « sont si précis et si impératifs, si ce n'est pour qu'on « les suive? En faisant ce que l'Empereur trouve « aujourd'hui que j'aurais dû faire, il est possible « que je n'eusse pas réussi à sauver Badajos. Dans « ce cas, de quel poids ne seraient pas contre moi « les reproches de l'Empereur, et quelle responsa-« bilité n'aurais-je pas encourue? »

On lui reprocha aussi de n'avoir pas appelé à lui deux divisions, toute la cavalerie et toute l'artillerie de l'armée du nord, tandis que, comme nous l'avons déjà dit, le général Dorsenne ne put lui envoyer un seul homme.

C'était moins des reproches aux généraux qu'une concentration des troupes et un commandement unique qui eussent pu sauver alors l'Espagne; car le danger devenait d'autant plus imminent qu'on rappelait une partie des forces de la Péninsule, et que la France se disposait à la guerre contre la Russie.

Il eût été indispensable d'adopter deux mesures : 1° rendre l'armée mobile, en lui donnant des moyens

de transport et en formant des magasins sur la ligne de communication, sans quoi toute réunion des troupes et toute opération devenaient impossibles; 2° renoncer au déplorable système d'occupation, dont le double but était de nourrir l'armée aux dépens du pays, et de tâcher de persuader par là à l'Europe qu'on était véritablement maître de l'Espagne. On ne tarda pas à subir les conséquences inévitables du fâcheux système adopté depuis la création des grands gouvernements. Toutefois, l'Empereur commença à voir qu'une direction unique était nécessaire, car il se décida à confier le commandement de ses armées au roi son frère; mais il était bien tard.

Il donna pour chef d'état-major à ce prince le maréchal Jourdan, qui, depuis son retour à Madrid, avait rempli les fonctions de gouverneur de cette ville.

Le prince de Neufchâtel annonça à Joseph, par une lettre qui parvint à Madrid le 28 mars, que l'Empereur, se disposant à se rendre en Pologne, lui confiait le commandement de ses armées en Espagne : il lui disait qu'il recevrait bientôt ses instructions sur la manière de diriger les opérations militaires et administratives. Le roi, qui depuis deux ans n'avait plus eu de relations avec les généraux en chef, ignorait quelle était la situation des affaires dans l'étendue de leur commandement, et ne connaissait pas davantage la force, l'organisation et l'emplacement des troupes sous leurs ordres. Hors d'état de faire usage de l'autorité dont il venait d'être revêtu, avant d'avoir reçu des commandants des

armées des rapports sur tous les objets du service, il chargea son chef d'état-major de les leur demander. Le général Dorsenne répondit qu'il suspendait l'envoi de ses rapports, parce que le prince de Neufchâtel, en le prévenant que les armées du midi, du Portugal et d'Aragon passaient sous les ordres du roi, lui avait annoncé qu'il lui ferait connaître les intentions de l'Empereur pour l'armée du nord. Le maréchal Suchet fit connaître les instructions particulières qu'il avait reçues de l'Empereur, lesquelles rendaient, comme on le verra bientôt, l'autorité du roi sur l'armée d'Aragon parfaitement illusoire. Le duc de Dalmatie ayant levé tous les postes qui assuraient ses communications lorsqu'il marcha au secours de Badajos, et ne s'étant pas empressé de les rétablir, on ignorait encore à Madrid, à la fin du mois de mai, s'il savait qu'il était sous les ordres du roi. On n'avait que des notions incertaines sur l'état de l'Andalousie et de l'armée qui l'occupait. Le duc de Raguse fut le seul qui transmit sans retard les renseignements qu'on lui avait demandés, en annonçant que, d'après les ordres de l'Empereur, il était en opérations sur l'Agueda, pour faire une diversion en faveur de la place de Badajos.

En attendant les instructions qu'on lui avait fait espérer, et sur lesquelles il comptait pour lever les difficultés qu'il rencontrait dès ses premiers pas dans son commandement général, le roi ordonna de réunir quelques troupes de l'armée du centre sous les ordres du général Darmagnac, et de les envoyer à Almaraz, pour relever les détachements de la di-

vision du général Foy dans les forts qui protégeaient le pont sur le Tage, afin de rendre cette division entièrement disponible; mais le jour même où ce changement devait être exécuté, l'ennemi attaqua et s'empara d'une partie des ouvrages et du pont. Ces ouvrages consistaient sur la rive droite, dans le fort Raguse, qui flanquait la tête de pont construite sur la rive gauche, et nommée Lugar-Novo. En avant de cette tête de pont, et sur une éminence d'où il eût été facile de la battre, était situé le fort Napoléon. A deux lieues de là, près de Miravete, on avait construit sur le sommet de la montagne un fort et deux autres ouvrages qui formaient une bonne ligne de défense, et barraient la grande route de l'Estramadure, la seule par laquelle on pût conduire de l'artillerie. On se rappelle que c'est par cette communication que le duc de Raguse s'était porté au secours de Badajoz lors du premier siége, manœuvre qu'il se proposait de réitérer lorsqu'il reçut des ordres contraires. Quoiqu'on donnât le nom de fort aux ouvrages dont nous venons de parler, ce n'était réellement que de fortes redoutes, revêtues de maçonnerie, avec réduit au centre. L'armée anglo-portugaise, à laquelle se réunissaient dans l'occasion des troupes espagnoles et des guérillas, étant plus forte que chacune des deux armées françaises du midi et du Portugal, il était très-important pour lord Wellington d'ôter à ces dernières la facilité d'arriver promptement au secours l'une de l'autre, qu'il voulût se porter soit en Andalousie, soit dans la Vieille-Castille. Il or-

donna à cet effet au général Hill d'aller détruire le pont d'Almaraz et les ouvrages qui le protégeaient.

Ce général, marchant par Mérida et Truxillo, arriva le 18 mai à Jaraicejo. Dans la crainte que les ouvrages de Miravete n'opposassent une trop longue résistance, et que les Français n'eussent le temps de venir à leur secours, il se décida à ne faire contre eux qu'une fausse attaque, et à les tourner par un sentier impraticable à l'artillerie, pour aller attaquer, avec de l'infanterie seulement, le fort Napoléon et la tête de pont. Le général Howard, chargé de cette attaque, exécuta son mouvement pendant la nuit; et le 19 au matin, ses troupes, munies d'échelles, donnèrent l'assaut au fort Napoléon. La garnison montra d'abord de la résolution; mais quelques-uns des assaillants étant parvenus à atteindre le sommet du parapet, la terreur s'empara soudainement des soldats, et, malgré les efforts que firent les officiers pour les encourager, ils entrèrent en grand désordre à Lugar-Novo. La garnison de ce dernier poste, qui n'était pas encore attaquée, fut entraînée par les fuyards. Ils se précipitèrent en foule sur le pont, au milieu duquel on avait fait une coupure, et dont les deux parties n'étaient reliées que par une nacelle. Cette faible embarcation fut bientôt submergée, et tout ce qui n'avait pas atteint la rive droite fut noyé ou fait prisonnier. Les Anglais entrèrent dans Lugar-Novo, et tournèrent l'artillerie du fort Napoléon contre celui de Raguse. Quoiqu'il n'y eût aucun motif pour évacuer ce dernier, le commandant l'abandonna. Il

rencontra des troupes qui accouraient à son secours, et qui, en apprenant ce qui venait d'arriver, rétrogradèrent sur Naval-Moral. Un conseil de guerre condamna cet officier à la peine de mort.

Le général Hill, craignant que le comte d'Erlon ne se portât sur ses derrières, ne prit pas le temps d'attaquer les ouvrages de Miravete; il se borna à bouleverser ceux dont il s'était emparé, et à détruire les magasins qui y étaient renfermés et une grande partie des bateaux; après quoi il rétrograda vers Badajos. Le général Foy, qui s'était hâté de rassembler sa division, le suivit jusqu'à Truxillo. Si le duc de Dalmatie, qui était instruit de la marche du général Hill dans la vallée du Tage, eût porté 15 à 20 mille hommes sur Mérida, le général anglais eût couru de grands dangers; mais on se borna à pousser quelques reconnaissances sur Don-Benito. Le roi ordonna de réparer les dommages commis par l'ennemi, autant que le permettaient les faibles moyens dont on pouvait disposer, afin de conserver ce point de communication entre les armées des ducs de Raguse et de Dalmatie.

Joseph, ne recevant pas les instructions de l'Empereur, ordonna au maréchal Jourdan de rédiger un mémoire sur la situation des diverses armées, et sur la direction à donner aux opérations militaires. Ce travail important, qui fut mis sous les yeux du roi le 28 mai, présentait un tableau fidèle de l'état des affaires, et indiquait les seuls moyens qui auraient pu prévenir les fâcheux événements qui ne tardèrent pas à arriver. Nous allons

le mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs. Le voici :

« Lorsque l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées, les affaires étaient dans la plus mauvaise situation. L'ennemi s'était emparé de Ciudad-Rodrigo ; il n'était plus au pouvoir du roi de sauver Badajos.

« L'Empereur venait de rappeler en France un grand nombre de troupes ; les armées impériales, sans magasins et sans moyens de transport, étaient dans l'impossibilité d'entreprendre aucune grande opération ; les succès de l'armée anglo-portugaise, le bruit répandu du démembrement de plusieurs provinces accrédité par les actes des généraux, les vexations et la disette, avaient prodigieusement augmenté le nombre des guérillas ; enfin, un nouveau gouvernement créé à Cadix sous l'influence des Anglais ordonnait de nouvelles levées, et portait plus d'ensemble et plus d'énergie dans les opérations.

« Le roi accepta cependant le commandement, dans l'espérance sans doute qu'il recevrait de l'Empereur des instructions analogues à la situation des affaires et aux moyens mis à sa disposition ; mais ne les ayant point encore reçues, il se trouve chargé d'une immense responsabilité, quoique les armées soient non-seulement dans l'impossibilité de rien entreprendre, mais encore insuffisantes pour garder toutes les provinces qu'elles occupent, sans courir le danger de quelque événement fâcheux, et quoique son autorité sous les rapports militaires, civils et administratifs ne soit pas déterminée d'une manière

précise : c'est ce qu'on se propose de démontrer.

« *Armée du nord.* — Le prince de Neufchâtel a annoncé au roi que l'armée du nord est sous son commandement; cependant le général en chef a reçu des ordres contraires. On ignore quelle est la situation de cette armée; mais il paraît, d'après la correspondance du général Dorsenne avec le roi, qu'elle n'est pas assez nombreuse pour tenir dans la soumission la population du pays qu'elle occupe, et pour bien assurer les communications avec la France. Ainsi, quand bien même elle serait sous les ordres du roi, elle ne pourrait point concourir aux opérations générales, mais le roi serait instruit de ce qui se passe sur cette importante ligne de communication; il connaîtrait les ressources qu'on pourrait retirer des places et des provinces du nord en matériel et en subsistances, et les ennemis ne seraient plus fondés à publier qu'il ne commande pas dans ces provinces, parce qu'elles sont réunies à la France, ce qui détruit l'effet de toutes les mesures politiques que le roi est autorisé à prendre. D'ailleurs, il est facile de prévoir qu'il peut arriver tel événement qui exigerait qu'on portât des secours dans cette partie de l'Espagne, tandis que dans d'autres circonstances on pourrait en retirer quelques troupes momentanément : il est donc politique et militaire que cette armée passe sous le commandement du roi.

« *Armée d'Aragon.* — Le prince de Neufchâtel, en annonçant au roi que cette armée était comprise dans son commandement, lui disait que si Sa Majesté

avait besoin de secours, elle pouvait en faire venir de Valence. Le roi donna donc ordre au maréchal Suchet d'envoyer une division pour se réunir aux troupes de l'armée du centre, et former une réserve que les circonstances rendaient indispensable; mais ce maréchal a déclaré formellement qu'il était dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, et que même il ne pourrait laisser plus longtemps à Cuença un de ses régiments, le 114ᵉ, sans compromettre la sûreté de Valence. Il a aussi opposé aux ordres du roi les instructions que lui a données le prince de Neufchâtel en le prévenant que la Catalogne passait sous son commandement, instructions qui lui prescrivent de diriger toutes les forces qu'il a sous ses ordres dans l'intérêt des provinces sur lesquelles s'étend son autorité. Cette armée est donc par sa situation hors d'état de concourir aux opérations générales, et les instructions adressées à son général en chef la placent dans un système particulier. L'administration civile et militaire étant exclusivement entre les mains du maréchal Suchet, ses rapports avec le roi sont purement d'égards et de convenances, et le commandement de Sa Majesté n'a plus rien de réel.

« *Armée du midi.* — Cette armée est forte d'environ 54 mille hommes. Le siége de Cadix, les places et les postes à conserver en retiennent une partie en station. Le général en chef doit aussi tenir en réserve un corps toujours prêt à marcher contre Ballesteros et les autres chefs qui parcourent les provinces méridionales : on peut donc calculer qu'il

ne pourrait disposer, pour coopérer à des opérations qui n'auraient pas lieu en Andalousie, que d'environ 24 mille hommes. Le duc de Dalmatie n'a pas pu en réunir davantage pour marcher sur Badajos; il a même couru le risque de perdre Séville. On ignore quelles sont les ressources de cette armée en matériel, subsistances et moyens de transport; on sait seulement que la solde est fort arriérée.

« Le duc de Dalmatie ayant retiré ses postes de communication avec la Manche, on ne peut correspondre avec lui qu'avec les plus grandes difficultés. On ignore encore s'il est instruit que l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées.

« *Armée du Portugal.* — D'après les états de situation, cette armée est forte de 52 mille hommes, tout compris. Elle est en première ligne; elle doit occuper une grande étendue de pays pour pouvoir vivre, ainsi que plusieurs places et postes importants. On ne saurait mieux présenter sa situation qu'en transcrivant un paragraphe d'une lettre du duc de Raguse au roi :

« Ainsi, les postes que l'armée du Portugal doit « toujours occuper, qui par conséquent diminuent « d'autant sa force active, sont : Astorga, 1,500 « hommes; Léon, 500; Bénévent, 150; Zamora, « 500; Toro, 150; Salamanque, 1,000; Avila, « 400; Alba de Tormès, 150; Ponte-Congurto, 60; « Palencia, 500. Si à cela j'ajoute : Valladolid, mille « hommes; 2 mille pour la communication de la « grande route; enfin si on ajoute la 8e division (di-

« vision Bonnet), forte de 6 mille hommes, qui, d'a-
« près les ordres de l'Empereur, ne doit jamais « quitter les Asturies que pour aller en Galice, il « résulte que, sans que l'armée ait des communi- « cations fixes et assurées avec Valladolid et aucun « point de l'intérieur, ce qui est cependant indis- « pensable, sans qu'il y ait aucun corps de troupes « destiné à défendre l'Esla contre les milices de « Bragance et l'armée de Galice, l'armée du Por- « tugal doit avoir près de 14 mille hommes qui re- « çoivent une autre destination que celle de combat- « tre l'armée anglaise qui agirait sur la Tormès; ce « qui, avec 2 mille hommes nécessaires pour con- « server la communication avec Valladolid, ferait « 16 mille hommes, et réduirait à 29 mille hommes « l'infanterie de l'armée. Votre Majesté suppose bien « qu'il y a mille raisons pour que ce chiffre soit « encore diminué, et qu'ainsi l'armée du Portugal, « chargée en même temps d'occuper le pays, n'est « pas en état de lutter seule contre l'armée an- « glaise. »

« On voit, d'après ce rapport, que l'armée du Portugal, qui ne serait pas en état de lutter seule contre l'armée anglaise sur la Tormès, est encore bien moins en état de l'aller chercher, soit en Portugal, soit en Estramadure, puisque, dans ce cas, elle devrait laisser des troupes pour observer la Galice, contenir les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, garder les ponts, etc. Ainsi, on peut calculer que M. le duc de Raguse n'aurait pas plus de 25 mille hommes disponibles pour concourir à

une opération qui l'éloignerait de sa position actuelle.

« Cette armée est sans magasins, sans moyens de transport. La solde est considérablement arriérée, et la situation fâcheuse dans laquelle elle s'est trouvée plusieurs fois y a introduit un esprit de pillage fort dangereux.

« *Armée du centre.* — La force de cette armée est de 9,500 hommes de troupes impériales et de 5,800 hommes de troupes espagnoles, à quoi il faut ajouter 3,200 hommes qui appartiennent à l'armée du midi, qui se trouvent momentanément à Madrid, ce qui forme un total de 18,500 hommes. Dans ce nombre sont compris les dépôts français et espagnols, les dépôts de la cavalerie française, les hommes de cavalerie espagnole qui ne sont ni armés ni montés, enfin les équipages militaires; de manière qu'il y a tout au plus, y compris les troupes de l'armée du midi, 15 mille hommes, tant Français qu'Espagnols, faisant le service. Il est donc facile de concevoir que cette armée, qui occupe la ville et la province de Madrid, la province de Ségovie et la communication de France de Madrid à Olmédo, la province de Guadalaxara, celle de Tolède, celle de la Manche, et qui a un détachement dans la province de Cuença, est hors d'état de porter aucun secours aux autres armées. La garnison de Madrid est si faible, que, sans la présence de la garde royale, on n'y serait pas en sûreté. On croit donc inutile de donner plus de développement à cet article.

« La solde de cette armée est arriérée de huit mois; il n'y a pas un seul cheval des équipages militaires, et fort peu des équipages de l'artillerie.

« *Administrations civiles et militaires.* — L'Espagne est divisée en cinq grands arrondissements : chacun d'eux est occupé par une armée. Le général en chef de chaque armée a sous ses ordres des administrateurs civils pour recueillir les contributions, et des administrations militaires pour les appliquer aux besoins de l'armée. Il résulte de cette disposition que les ressources du royaume ne sont pas réparties également : par exemple, la solde de l'armée d'Aragon est au courant, tandis que celle des autres armées est considérablement arriérée; l'armée du Portugal ne peut se procurer des subsistances que par des moyens violents; la disette est telle dans l'arrondissement de l'armée du centre, que le pain se vend à Madrid trente sous la livre; et cependant il est présumable que l'arrondissement de l'armée du nord pourrait donner quelques secours en grains.

« Le roi, dont l'autorité administrative est circonscrite dans l'arrondissement de l'armée du centre, est obligé, avec les revenus de cet arrondissement, d'entretenir les troupes impériales, sa garde et les troupes espagnoles; pourvoir aux dépenses de l'administration générale du royaume réunie à Madrid, et à celles de sa maison. Sa Majesté est bien loin d'être en état de faire face à toutes ces dépenses.

« Cette division militaire et administrative pro-

duit aussi un grand mal politique. Les peuples des pays occupés par les armées impériales ne forment pas un corps de nation groupé autour du roi ; ce sont des peuples subjugués, qui obéissent par force à des autorités étrangères ; ils cherchent le gouvernement national, et ils ne l'aperçoivent que dans la régence de Cadix. Comment pourraient-ils le supposer dans les mains du roi, puisqu'ils n'en ressentent pas l'influence ? Dès lors, tout Espagnol se considère comme sujet du gouvernement insurgé.

« Les peuples ne s'attacheront à l'autorité royale qu'autant qu'elle pourra les garantir des actes arbitraires et des vexations, et qu'on n'exigera d'eux que ce qu'ils sont en état de payer, sans être réduits à la misère : jusque-là, ils tourneront leur espérance vers la régence de Cadix, et le roi ne sera pour eux qu'un étranger.

« Les opérations militaires dépendent tellement des opérations administratives, qu'il est indispensable de rendre au roi l'autorité civile et administrative sur tout le royaume, s'il doit conserver le commandement général des armées.

« *Résumé.* — On voit par ce qui précède que les armées impériales ne pourront rien entreprendre, tant qu'on exigera l'occupation de toutes les provinces conquises. On voit aussi que si lord Wellington, qui peut opérer avec plus de 60 mille hommes, sans compter les Espagnols et les guérillas, se portait sur l'armée du midi ou sur celle du Portugal, l'armée attaquée ne serait pas en mesure de lui résister. C'est ce qui a engagé le roi à donner des

instructions à M. le duc de Dalmatie et à M. le duc de Raguse, d'après lesquelles ils doivent marcher réciproquement au secours l'un de l'autre; mais on ne peut pas se dissimuler qu'on ne doit pas attendre un grand résultat des mouvements combinés des deux armées, séparées par une si grande distance, tandis que l'ennemi peut se porter rapidement sur l'une ou l'autre par une ligne droite, et masquer ses mouvements. Les communications sont si lentes et si difficiles, qu'il est probable que l'armée attaquée serait battue avant que le général en chef de l'autre fût prévenu des projets de l'ennemi. D'ailleurs, la destruction du pont d'Almaraz vient encore d'augmenter les difficultés. *On doit s'attendre à quelque catastrophe, si les choses restent dans l'état où elles sont, et si lord Wellington marche avec toutes ses forces sur l'armée du midi ou sur celle du Portugal.*

« Un corps de réserve de 15 à 20 mille hommes toujours prêt à marcher, placé aux environs de Madrid, avec lequel le roi pourrait se porter partout où sa présence serait nécessaire, parerait à tous les inconvénients, et mettrait le roi en état d'attendre que l'Empereur pût venir lui-même terminer la guerre d'Espagne. Sans ce corps de réserve sous la main du roi, et indépendant des troupes nécessaires à l'occupation des provinces, des villes et des postes de l'arrondissement de l'armée du centre, le roi est réduit à être spectateur des événements, et les armées de l'Empereur seront compromises. Dans l'impossibilité d'affaiblir les autres armées pour

former cette réserve, il faut solliciter ce secours de l'Empereur. Si on l'obtenait, il serait peut-être possible, après la récolte, d'assiéger Ciudad-Rodrigo et puis Badajos ; mais ce plan d'opérations offensives est étranger à l'objet de ce mémoire : on en ferait le sujet d'un mémoire particulier, si cela était jugé nécessaire.

« Si l'Empereur ne peut envoyer les 15 à 20 mille hommes qu'on juge indispensables dans l'état actuel des choses, il faut que Sa Majesté Impériale ordonne l'évacuation de l'Andalousie; 15 mille hommes de l'armée du midi passeraient à l'armée du Portugal, et 30 mille hommes dans la Manche et sur le Tage couvriraient Madrid, et se lieraient avec l'armée du Portugal par la province d'Avila; et avec celle d'Aragon par la province de Cuença. Lord Wellington ne pourrait prendre l'offensive sans s'exposer à être accablé par des forces supérieures, et l'Empereur, à son retour de Pologne, trouverait ses armées d'Espagne dans la même situation où il les aurait laissées. Pendant ce temps, on s'occuperait vraisemblablement avec succès à détruire les guérillas et à pacifier les provinces conquises.

« Les armées impériales étant ainsi plus concentrées sur une ligne dont la droite s'appuierait à l'Océan dans les Asturies, et la gauche à la Méditerranée dans la province de Valence, les ressources du pays ne seraient plus suffisantes pour les entretenir; elles devraient donc recevoir de France des secours plus abondants. Il serait aussi indispensable de rendre

au roi son autorité sur toutes les provinces. On pourrait espérer qu'elle contribuerait à calmer les passions et à ramener l'ordre.

Le roi ne peut pas exercer, par ses ministres, l'autorité administrative militaire à l'égard des armées impériales ; il doit donc avoir près de lui un intendant général d'armée, nommé par l'Empereur. C'est par l'intermédiaire de cet intendant général qu'il connaîtrait les besoins de chaque armée, qu'il ferait la répartition des ressources du pays, et serait informé de leur emploi. C'est par la surveillance qu'exercerait cet intendant général sur toutes les parties du service administratif, qu'on parviendrait à réprimer les fraudes, les vexations, enfin les abus de toute espèce, aussi nuisibles aux troupes qu'aux habitants.

« Sa Majesté doit aussi avoir près d'elle un général commandant en chef le génie, et un général commandant en chef l'artillerie, afin de connaître par eux l'état des places et la situation du matériel de toutes les armées. C'est par le canal de ces chefs supérieurs qu'elle transmettra ses ordres relatifs à ces deux branches importantes du service.

« *Ce ne sera que quand l'autorité civile, militaire et administrative sera bien concentrée entre les mains du roi, et quand Sa Majesté aura reçu de l'Empereur des instructions analogues à la situation des affaires, que la responsabilité pourra peser sur elle.* »

A peine le roi avait-il pris connaissance de ce mémoire du maréchal Jourdan, qu'il reçut du mi-

nistre de la guerre les instructions qu'il n'avait cessé de solliciter. Elles portaient : De conserver les conquêtes faites ; de les étendre successivement par la destruction de l'ennemi ; de ne prendre l'offensive pour entrer en Portugal que lorsque les événements détermineraient absolument cette mesure ; de maintenir, sur toutes choses, les communications avec la France. Telles étaient, en général, les vues d'après lesquelles il convenait de former toutes ses combinaisons. « Il n'échappera pas à Votre Majesté, « ajoutait le prince, que le nord de l'Espagne doit « attirer particulièrement son attention, et que c'est « principalement dans cette partie qu'il est indispen- « sable de se maintenir ; ne jamais risquer de voir « l'ennemi s'y établir, et la sûreté des communica- « tions compromise. Ceci rendra nécessaire de faire « aux brigands la guerre la plus active, et de « ne pas se borner à des poursuites momentanées, « qui leur laissent toujours la facilité de se réunir « de nouveau et de continuer leurs excursions. « Quant aux Anglais, il paraît que l'état actuel des « choses demande plutôt qu'on se tienne sur la défen- « sive envers eux ; mais on doit toujours se main- « tenir dans une attitude imposante, et telle qu'ils « ne puissent jamais tirer avantage de notre posi- « tion. Les forces qui se trouvent à la disposition « de Votre Majesté lui permettent de faire à cet « égard tout ce que les circonstances exigeront. »

« Telles sont, Sire, les principales idées que l'Em- « pereur a manifestées, en partant, au sujet de « l'Espagne. »

Ces instructions n'auraient rien laissé à désirer, si, au lieu de dire : « Conserver les conquêtes faites, et les étendre successivement, » on eût autorisé le roi à en abandonner une partie pour concentrer les troupes. Malgré l'intention manifestée de tout conserver, Joseph, voyant l'importance qu'on attachait avec raison à la sûreté et à la pacification des provinces du nord, aurait peut-être dû ordonner l'évacuation de celles du midi; mais il ne se crut pas autorisé à prendre un parti aussi grave sans le consentement de l'Empereur, ou sans y être forcé par des circonstances impérieuses. Il se borna à renouveler les ordres déjà donnés aux maréchaux Soult et Marmont, de disposer leurs troupes de manière à pouvoir se secourir mutuellement. Nous verrons plus tard comment ces ordres furent exécutés.

A cette époque, il y avait en Espagne 230,187 hommes, tout compris, répartis ainsi qu'il suit :

Armée du midi, 56,427 hommes; armée du centre, 12,370; armée du Portugal, 52,618; armée d'Aragon, division de l'Èbre (général Reille), armée de Catalogne, le tout sous les ordres du maréchal Suchet, 60,540; armée du nord, y compris les troupes des garnisons des 3e, 4e et 5e gouvernements, 48,232; total : 230,187 hommes.

Ce nombre se trouvait diminué de plus de 20 mille hommes au 15 juin, par la rentrée en France de la garde impériale, de plusieurs cadres de bataillons et d'escadrons, d'une foule d'hommes d'élite destinés à entrer dans la garde, et de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie.

Depuis le départ des ducs de Trévise et de Bellune rentrés en France, on avait supprimé à l'armée du midi les dénominations des 1er, 4e et 5e corps : les troupes étaient organisées en 6 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie. Le comte d'Erlon, sur les frontières de l'Estramadure, observait le général Hill, resté vers Badajos avec 15 mille Anglo-Portugais. Le général Leval, à Grenade, surveillait les Espagnols en Murcie. On continuait les opérations devant Cadix, et des colonnes mobiles donnaient la chasse à Ballesteros et autres chefs espagnols qui parcouraient l'Andalousie, et qui se réfugiaient dans Tarifa ou sous le canon de Gibraltar, lorsqu'ils étaient serrés de près.

La Catalogne était passée sous le commandement du maréchal Suchet. Quoique ce maréchal eût sous ses ordres 60 mille hommes, il prétendait ne pouvoir donner aucun secours aux autres armées, et il y paraissait autorisé par les instructions particulières qu'il avait reçues. Des rapports qui annonçaient la prochaine arrivée à Alicante d'un corps de troupes anglaises venant de Sicile, lui donnaient des inquiétudes pour Valence.

Le général Caffarelli, qui avait remplacé à l'armée du nord le général Dorsenne, continuait à contester l'autorité du roi, et affirmait que, bien loin d'être en état de concourir aux opérations générales, il serait dans l'impossibilité de détruire les guérillas qui désolaient les provinces du nord, si on ne lui envoyait pas une augmentation de troupes.

On avait aussi supprimé à l'armée du Portugal

les dénominations des 2e, 6e, 8 et 9e corps. Le paragraphe de la lettre du duc de Raguse, que nous avons donné plus haut, fait suffisamment connaître la situation de cette armée. Elle était organisée en 8 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie. Elle était en présence de l'armée anglo-portugaise, qui occupait des cantonnements depuis la Coa jusqu'au Tage, et de l'armée espagnole de Galice. Lord Wellington avait son quartier général à Fuente-Grimaldo.

A l'armée du centre, le peu de troupes disponibles poursuivait les bandes qui parcouraient les provinces de l'arrondissement, et qui souvent se montraient sous les murs de Madrid.

Nous avons cru nécessaire d'ajouter ces détails au mémoire du maréchal Jourdan, afin de bien constater l'état des choses au moment où Joseph prit le commandement.

Vers la même époque, il arriva au roi divers rapports des maréchaux Soult et Marmont, sur les projets et les mouvements de l'ennemi; ils étaient constamment en contradiction. Le premier persista jusqu'au dernier moment à dire que lord Wellington porterait le théâtre de la guerre en Andalousie, et que les démonstrations sur l'Agueda n'avaient d'autre but que de mieux cacher ses véritables intentions. Le second assurait que l'armée anglaise se concentrait devant lui, et ne tarderait pas à déboucher sur la Tormès. Dans l'incertitude où ces rapports jetaient le roi Joseph, il regretta bien vivement de n'avoir pu former à Madrid (point intermédiaire entre les

deux armées) une réserve, avec laquelle il aurait été à même de se réunir à celle qui serait attaquée. Privé de cette ressource qui eût prévenu de grands malheurs, il ne lui restait que celle, fort incertaine, de prescrire aux généraux en chef de se secourir mutuellement. Dès les premiers jours de mai, il avait donné, au duc de Dalmatie, l'ordre positif de placer sous le commandement du comte d'Erlon le tiers de son armée, pour observer et retenir sur la gauche du Tage le corps du général Hill, formé, disait-on, de 2 ou 3 divisions de l'armée anglo-portugaise. Si ce général passait sur la rive droite, le comte d'Erlon devait se diriger sur Almaraz, où il recevrait de nouveaux ordres. Il fut prescrit en même temps au duc de Raguse de bien observer les mouvements de lord Wellington, et de disposer ses troupes de manière à faire arriver rapidement 3 ou 4 divisions dans la vallée du Tage, si ce général marchait sur l'Estramadure.

L'attaque du général Hill, sur le pont d'Almaraz, dont nous avons parlé plus haut, indiquait clairement que lord Wellington se disposait à prendre l'offensive, mais ne levait pas l'incertitude sur le point où il se porterait : ce ne fut que sur la fin du mois de mai que ses mouvements au nord du Tage ne laissèrent plus de doute à cet égard. Il fut évident pour tous, excepté pour le duc de Dalmatie, que le danger menaçait l'armée du Portugal. Dans cette circonstance, le roi réitéra à Soult les ordres qu'il lui avait déjà donnés, et chargea le maréchal Jourdan de mander au comte d'Erlon ce qui suit :

« Le roi vient de réitérer au duc de Dalmatie l'ordre « de renforcer votre corps le plus possible, afin de « vous mettre en état de battre le général Hill, s'il « reste devant vous ; mais si lord Wellington le rap- « pelait à lui, vous devrez vous porter rapidement « sur Miravete, afin de venir passer le Tage au pont « de l'Arzobispo, pour couvrir Madrid, ou pour agir « sur le flanc de l'armée anglaise, suivant les cir- « constances. » Toutefois, le duc de Dalmatie persista dans son opinion ; et, au lieu d'exécuter les ordres du roi, il demanda qu'on se disposât à faire concourir les autres armées à la défense de l'Andalousie, et annonça en même temps qu'il se préparait à assiéger Tarifa, vers le détroit de Gibraltar, ce qui indiquait au moins qu'il ne croyait pas très-prochaine l'attaque dont il se disait menacé. Il fut si blessé de la lettre écrite par le maréchal Jourdan au comte d'Erlon, qu'il menaça de remettre le commandement de son armée. Le roi l'ayant laissé libre de faire à cet égard ce qui lui conviendrait le mieux, il resta à son poste.

La correspondance du duc de Dalmatie faisait déjà présumer au roi qu'il devait peu compter sur son empressement à lui obéir, lorsque le colonel Desprez, son aide de camp, envoyé près de lui pour sonder ses intentions, écrivit, le 12 juin, que le maréchal paraissait mécontent de n'avoir pas été nommé major général des armées en Espagne ; qu'il n'avait point encore fait connaître aux troupes, par la voie de l'ordre, que l'Empereur avait confié au roi le commandement général ; et qu'il avait dé-

claré que, dans aucun cas, le comte d'Erlon ne passerait sur la droite du Tage.

Cependant le général Hill, qui, si les ordres du roi eussent été exécutés, aurait dû être attaqué et battu, prit l'offensive, et obligea le comte d'Erlon à lui céder du terrain. Ce fut seulement alors que le duc de Dalmatie se décida *à renforcer son aile droite de* 3,500 *hommes d'infanterie et de* 1,500 *chevaux*. Ce détachement ne partit de Séville que le 16 juin. Au lieu de lui faire suivre la route la plus courte, on le dirigea sur Llerena, ce qui obligea le comte d'Erlon à faire un mouvement sur la gauche pour le rallier. En envoyant ce faible secours au général, le maréchal lui ordonna d'être toujours à même de le rejoindre, *quels que fussent les ordres qu'il reçût; et le prévint que s'il s'établissait dans la vallée du Tage, il serait responsable des événements qui pourraient survenir en Andalousie, et que dès lors les troupes qu'il lui envoyait cesseraient de lui obéir* (1).

Après avoir reçu ce renfort, qui portait son corps à environ 12 mille hommes, le comte d'Erlon prit l'offensive, et le général Hill se replia sur la position de l'Albuhera, qu'on disait être retranchée. Le général d'Erlon, qui supposait gratuitement à son adversaire 30 mille hommes, ne jugea pas à propos de lui livrer bataille. Hill n'avait avec lui que sa division et quelques régiments de cavalerie. La 7e division, qu'on assurait être sous ses ordres, se

(1) Consulter la Correspondance relative au livre XIe, pour apprécier la singulière conduite du maréchal Soult.

trouvait près de lord Wellington : à la vérité, quelques corps espagnols et quelques troupes portugaises tirées des garnisons de l'Alentejo l'avaient rejoint; mais très-certainement le tout ne s'élevait pas au delà de 15 à 18 mille hommes. Le duc de Dalmatie prétendit avoir exécuté les instructions qu'il avait reçues, parce que le général Hill resta sur la gauche du Tage; mais lorsqu'on lui recommandait de retenir ce général en Estramadure, on supposait, d'après les propres rapports du maréchal, qu'il avait sous ses ordres trois ou au moins deux divisions de l'armée anglaise, et non pas une seule. D'ailleurs, on lui prescrivait de battre ce corps, ce qui lui eût été facile, si, au lieu de songer au siége de Tarifa, il s'était porté en Estramadure avec tout ce qu'il avait de disponible. Il eût ainsi obligé lord Wellington à détacher une ou deux divisions sur la gauche du Tage, et l'armée du Portugal n'eût pas été défaite; mais, pour cela, il fallait abandonner un pays qu'il *gouvernait et administrait.*

Le roi ayant perdu tout espoir d'obtenir aucun résultat avantageux de la diversion du comte d'Erlon, et les circonstances devenant tous les jours plus graves, il donna ordre à ce général de venir passer le Tage à Almaraz. Il voulait réunir à ce corps tout ce qu'on pourrait tirer de l'armée du centre, et aller joindre le duc de Raguse.

Il ordonna également au duc de Dalmatie de faire marcher en toute hâte 10 mille hommes sur Madrid, afin de couvrir cette capitale, de former une réserve, et de maintenir les communications entre

le nord et le midi. Il l'autorisait en même temps à évacuer quelques portions de l'Andalousie, s'il le croyait nécessaire. Ces dispositions étaient sages; car il était facile de prévoir que si l'armée de Portugal perdait une bataille, on serait obligé d'abandonner la totalité des provinces méridionales.

Le duc de Dalmatie, au lieu d'exécuter les nouveaux ordres du roi, lui proposa, à lui Joseph, de se rendre en Andalousie avec tout ce qu'il pourrait rassembler des armées du centre et d'Aragon, ajoutant qu'il se trouverait à la tête d'une belle armée dans le cas de livrer bataille : singulière proposition, que celle d'abandonner l'armée du Portugal, sur le point d'être attaquée par des forces très-supérieures, toutes les communications avec la France, et d'exposer les frontières aux incursions de l'ennemi, pour aller, dans le midi, attendre qu'il plût à lord Wellington de venir se faire battre. Mais si ce général, au lieu d'accourir à l'extrémité de la Péninsule, où les principales forces de ses adversaires se seraient trouvées réunies, avait soulevé tout le centre de l'Espagne, et continué ses opérations dans le nord et sur les frontières de France, il aurait bien fallu sortir de l'Andalousie pour arrêter ses ravages. Si le duc de Dalmatie eût été nommé major général de l'armée, comme il avait paru le désirer, il est probable qu'il aurait vu les choses autrement, car personne ne lui a jamais contesté les plus grands talents militaires.

En même temps que le roi faisait les plus vives et les plus inutiles instances auprès du maréchal

Soult, il donnait au général Caffarelli l'ordre formel de marcher sur-le-champ au secours du duc de Raguse, avec tout ce qu'il pourrait réunir. Ce général, qui n'admettait pas encore qu'il fût sous le commandement du roi, hésita. Il fit la peinture la plus effrayante du nombre des bandes qui parcouraient les provinces du nord, de leur audace, et rendit compte de quelques engagements où elles avaient obtenu l'avantage. Cependant, il se détermina à rassembler environ 10 mille hommes; mais, au moment où ils allaient se mettre en marche, leur départ fut arrêté par l'apparition sur les côtes de Biscaye d'une petite escadre anglaise qui attaqua quelques postes.

Il n'y eut que 2 régiments de cavalerie et 8 pièces d'artillerie qui se portèrent sur Burgos, et qui ne rejoignirent pas à temps le duc de Raguse. Ainsi, le général Caffarelli fit ce que désirait lord Wellington, qui, en lui donnant des inquiétudes pour lui-même, espéra le retenir sur les bords de l'Èbre.

Les instances du roi ne furent pas plus heureuses auprès du duc d'Albuféra. Ce maréchal fixait toute son attention vers une flotte anglaise qui portait quelques troupes de débarquement, et qui, après s'être montrée sur les côtes de la Catalogne, entra à Alicante.

Nous croyons devoir ajouter à tout ce qui précède l'extrait d'une lettre du maréchal Jourdan au ministre de la guerre, en date du 12 juin. Ce maréchal, après être entré dans les plus grands détails sur la situation des affaires, ajoutait : « Je prie main-

« tenant Votre Excellence de me permettre de lui pré-
« senter un résumé de tout ceci. Le duc de Raguse an-
« nonce d'une manière positive que lord Wellington
« va prendre l'offensive sur lui : cependant le duc
« de Dalmatie, qui, dans ce cas, devait envoyer le
« comte d'Erlon au secours de l'armée du Portugal,
« n'en a rien fait. Le duc d'Albuféra, qui devait di-
« riger une division sur Madrid, s'y refuse; et le
« comte Caffarelli prétend qu'il ne peut envoyer au-
« cun secours sans exposer les provinces du nord
« à un danger imminent. Si donc lord Wellington
« marche avec toutes ses forces réunies, l'armée
« du Portugal seule devra le combattre. Il est pos-
« sible que l'ennemi soit battu ; mais s'il en était
« autrement, il pourrait en résulter des événements
« très-fâcheux, et cela parce que les ordres du roi
« n'auraient pas été exécutés. Si ces ordres eussent
« reçu leur exécution, le roi, en réunissant sa garde
« aux troupes de l'armée du midi et de l'armée d'A-
« ragon, qui se seraient rapprochées du Tage, se
« serait porté sur le flanc de l'armée anglaise avec
« un corps de 20 à 25 mille hommes, ce qui cer-
« tainement aurait assuré un succès brillant. Il est
« possible que l'ennemi ne tente rien de sérieux ;
« il est même possible qu'après avoir fait des dé-
« monstrations dans le nord, il se porte en Anda-
« lousie; mais tout cela ne prouverait autre chose,
« sinon qu'il n'a pas profité de l'occasion favorable
« que lui offrait l'impossibilité où se trouve le roi
« de faire concourir les différentes armées à une
« opération générale. D'ailleurs, quand même l'en-

« nemi, après avoir attiré par ses démonstrations
« dans le nord une partie de l'armée du midi sur la
« droite du Tage, se porterait rapidement sur la
« rive gauche et menacerait l'Andalousie, les choses
« n'en seraient pas dans un plus mauvais état, puis-
« que le roi pourrait aussi passer sur la rive gauche
« du Tage par Almaraz, non-seulement avec le corps
« du comte d'Erlon et sa garde, mais aussi avec la
« majeure partie de l'armée du Portugal, pour se
« porter en Estramadure, sur la ligne d'opération
« de l'armée ennemie qui aurait pénétré en Anda-
« lousie. Il paraît peu probable que lord Wellington
« voulût s'avancer au delà de la Guadiana, tandis
« qu'il saurait que le roi pourrait se placer entre lui
« et le Portugal avec 50 à 60 mille hommes. Cette
« manière d'opérer me paraîtrait plus assurée que
« celle d'avoir dans le midi une armée considérable,
« dont le sort dépend d'un revers éprouvé dans le
« nord par l'armée du Portugal. Le roi, placé au
« centre de ces deux armées avec un corps dispo-
« nible de 20 mille hommes, serait toujours à temps
« de secourir l'armée attaquée; et l'honneur des
« armes de l'Empereur ne dépendrait pas des mou-
« vements combinés de deux armées séparées par
« une grande distance, dont le résultat serait fort
« douteux, quand bien même les généraux en chef
« auraient la meilleure volonté d'exécuter les ordres
« du roi. Je prie Votre Excellence d'observer que je
« ne parle pas au nom du roi, qui ne m'a point
« donné d'ordre à ce sujet, et à qui je n'ai pu sou-
« mettre ma lettre avant de l'expédier, ainsi que

« j'en avais l'intention ; mais je suis si fortement
« pénétré du danger que courent les armées, si elles
« restent ainsi isolées, sans point d'appui au centre,
« que j'ai cru devoir adresser mon opinion à Votre
« Excellence. Elle peut ne pas être fondée, mais
« au moins ma démarche est dictée par le zèle que
« je porte au service de Sa Majesté Impériale et à la
« gloire de ses armes. »

Cette lettre, et le mémoire qu'on a lu, prouveront sans doute à ceux qui jusqu'à ce jour ont rejeté sur le roi et son chef d'état-major nos revers en Espagne, qu'ils les avaient prévus, et qu'ils ont indiqué les mesures à prendre pour les prévenir; mais qu'ils manquaient des moyens pour les mettre à exécution, et de la puissance nécessaire pour imposer l'obéissance. On demandera peut-être pourquoi le roi n'a pas ôté le commandement aux chefs qui n'exécutaient pas ses ordres? Les personnes dont il prenait quelquefois les conseils pensaient qu'il aurait dû le faire; mais ces chefs étaient de grands personnages revêtus du commandement par l'Empereur, possédant sa confiance, et en correspondance avec lui et ses ministres. Le roi craignit de déplaire à son frère, et même de lui donner de l'humeur et de la méfiance, en les éloignant de l'armée. Cette crainte lui parut chaque jour plus fondée par le profond silence que s'obstinait à garder le ministre de la guerre sur les plaintes qu'il ne cessait de lui adresser, et sur les malheurs qu'il prédisait devoir résulter de cette désobéissance.

Quoique le duc de Raguse fût bien convaincu que

lord Wellington ne tarderait pas à passer l'Agueda, il n'avait cependant près de lui à Salamanque que 10 bataillons : il n'en avait pas réuni un plus grand nombre, à cause de la difficulté de les nourrir, et dans la crainte de leur faire consommer trop tôt les approvisionnements formés pour le cas où on serait obligé de rassembler l'armée; mais toutes les dispositions étaient prises pour que ce rassemblement fût exécuté promptement, au premier ordre.

Les alliés se mirent en effet en mouvement le 12 juin, et arrivèrent le 16 devant Salamanque. Le duc de Raguse évacua la ville dans la nuit suivante, laissant toutefois une garnison de 7 à 800 hommes dans les forts : il se retira à une marche de là, et rassembla ses troupes. Les alliés passèrent la Tormès, et occupèrent la forte position de San-Cristoval, à une lieue et demie de Salamanque. Une division fut chargée d'attaquer les ouvrages construits par les Français : ils consistaient en un fort, formé par le vaste couvent de Saint-Vincent, et en deux redoutes élevées sur les ruines des couvents de San-Gayetano et de la Merced. Trois batteries furent établies, et ouvrirent leur feu le 19 sur le fort de Saint-Vincent. Dans la journée du 20, une partie du couvent fut en ruines.

Le duc de Raguse, après avoir rassemblé son armée, à l'exception de la division Bonnet entrée dans les Asturies par l'ordre formel de l'Empereur, vint s'établir en vue des ennemis. Sa présence suspendit les opérations du siége. Ayant jugé qu'il ne serait pas prudent d'attaquer son adversaire dans sa forte

position de San-Cristoval, il chercha à l'attirer sur un autre champ de bataille, en manœuvrant sur la Tormès; mais lord Wellington se borna à faire observer ses mouvements, et fit reprendre les travaux du siége. Le 23, les assiégeants donnèrent l'assaut à la redoute de San-Gayetano; ils furent repoussés avec perte d'environ 150 tués ou blessés. Le général major Howar fut au nombre des premiers. Les batteries assiégeantes continuèrent à tirer avec la plus grande vivacité à boulets rouges, et à lancer des obus. Le 28 au matin, il y avait une brèche à la redoute de San-Gayetano, le couvent de Saint-Vincent était tout en flammes, et des colonnes s'ébranlaient pour donner l'assaut. La brave garnison, se trouvant dans l'impossibilité de repousser l'attaque et d'éteindre le vaste incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres, se rendit à discrétion.

Aussitôt que le duc de Raguse en fut informé, il se mit en retraite, vint passer le Duero à Tordesillas, et prit position le 2 juillet sur la rive droite de ce fleuve, pour y attendre les 10 mille hommes que le général Caffarelli se montrait disposé à lui envoyer. Les postes de Zamora, Toro et tous les autres points étant en état de défense, il se trouvait dans une excellente position, et en mesure de s'opposer au passage de l'ennemi. L'armée anglaise, qui l'avait suivi de près, prit position sur la rive gauche, entre la Sega et Portillo, le quartier général à Rueda. Les Anglais ont publié qu'ils atteignirent l'arrière-garde des Français et lui firent éprouver des pertes.

Il n'ést nullement fait mention d'une affaire semblable dans les rapports des généraux français.

Lord Wellington, jugeant qu'il serait dangereux de tenter le passage du Duero tant que l'armée française serait concentrée derrière ce fleuve, donna ordre aux guérillas de se montrer sur ses flancs et ses derrières, et d'arrêter les vivres que les populations environnantes étaient forcées de mener au camp. Il pressa en même temps le commandant de l'armée de Galice de s'avancer sur l'Elsa, espérant obliger ainsi son adversaire à faire de gros détachements, tant pour s'opposer à l'armée espagnole que pour se procurer des subsistances, et de faire naître l'occasion de l'attaquer avec avantage.

Pendant ce temps, le maréchal Marmont s'empara de tous les chevaux inutiles au service de l'armée, appartenant à des individus qui n'avaient pas le droit d'en avoir, ou qui en avaient un nombre excédant celui accordé par la loi. Il en fit également enlever un grand nombre qui se trouvaient dans un convoi venant d'Andalousie et se rendant en France; le tout sur estimation, et moyennant le payement de leur valeur. Cette mesure porta en peu de jours sa cavalerie de 2 mille combattants à 3 mille. D'après lui, les ennemis avaient plus de 5 mille chevaux anglais ou allemands, sans compter les Espagnols formés en troupes régulières. Il reçut à cette époque un puissant secours, sur lequel il ne comptait pas.

Nous avons dit que la division Bonnet était entrée dans les Asturies, sur l'ordre exprès de l'Empereur. Le duc de Raguse ayant évacué les provinces de

Léon et de Benavente pour concentrer son armée, cette division se trouva entièrement isolée. Elle était mal pourvue de tout, principalement de munitions; elle était sans communication avec l'armée du nord, parce que, d'un côté, les bâtiments qui devaient lui porter des secours de Bayonne ne purent aborder à Gijon, et que, de l'autre, le général Caffarelli n'avait pas fait établir un pont sur la Deba, comme il l'avait promis.

Le général Bonnet voyant qu'il allait se trouver réellement compromis dans une telle position, si l'armée du Portugal était forcée de battre en retraite après la perte d'une bataille, prit le sage parti d'évacuer les Asturies et de se replier sur Reynosa. Apprenant que son général en chef était en présence de l'armée anglaise, il vint le joindre sur le Duero. Fort de cet important secours et de l'augmentation de sa cavalerie; ne comptant plus sur les troupes de l'armée du nord, qu'il apprit être retenue au delà de l'Èbre par la présence des bâtiments anglais; instruit d'ailleurs de la marche de l'armée de Galice, qui sous peu de jours devait nécessairement le forcer à faire un détachement pour l'éloigner, le duc de Raguse prit la résolution de passer le Duero. Il aurait dû peut-être retarder de quelques jours cette opération, si, comme on n'en peut douter, il savait que deux régiments de cavalerie de l'armée du nord ne tarderaient pas à le rejoindre. Ce délai de quelques jours eût prévenu les malheurs qui arrivèrent, puisqu'il aurait donné au roi, ainsi qu'on le verra plus loin, le temps de re-

joindre l'armée du Portugal sur la Tormès. Le passage du Duero était une entreprise délicate, dans laquelle on ne pouvait se flatter de réussir qu'autant qu'on parviendrait à attirer l'ennemi sur un point éloigné de celui où on voulait l'effectuer. C'est à quoi le maréchal Marmont réussit parfaitement. Dans les journées des 13, 14 et 15 juillet, il fit diverses marches et contre-marches qui déterminèrent lord Wellington à opérer un mouvement sur sa gauche. Son quartier général fut transporté de Rueda à Nava del Rey. Le lendemain, le maréchal jeta quelques troupes sur la gauche du Duero par le pont de Toro. Son adversaire, persuadé, en voyant cette démonstration, qu'il voulait déboucher par ce pont, se mit en marche pendant la nuit, et vint se poster sur la Guarena à Fuente-la-Pena et Cunisal; il laissa deux divisions à Castrejan, sur le Trabancos.

Tandis que l'ennemi descendait le Duero sur la gauche, le duc de Raguse le remontait sur la droite, et, par une marche forcée, il arriva le 17 à Tordesillas, par où toute son armée déboucha sur la rive gauche sans obstacle : elle prit position à Nava del Rey. Le 18, elle rencontra à Torresillas de la Orden deux divisions des alliés qui parurent vouloir opposer de la résistance, ce qui donna le temps de se disposer à les attaquer; mais quand elles aperçurent les masses, elles se mirent en retraite sous la protection de toute la cavalerie, accourue à leur secours; elles furent poursuivies vigoureusement pendant trois heures. Parvenues au bord de la Guarena, elles s'arrêtèrent au fond de la vallée pour se ra-

fraîchir. Bientôt quelques pièces d'artillerie les forcèrent à gravir sous leur feu la côte opposée, pour rejoindre le gros des troupes de Wellington qui s'y formait. Les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par la Guarena. Le général Clausel essaya de s'emparer d'une hauteur sur la rive gauche, au-dessus de Castrillos; mais les troupes qui traversèrent la vallée furent repoussées. Les Anglais ont publié que, dans cette occasion, ils prirent une pièce d'artillerie et 3 à 400 hommes, parmi lesquels se trouvait le général Carrié; leur perte, s'il faut les en croire, ne fut dans toute la journée que de 100 hommes tués, 400 blessés, et 50 prisonniers.

Le 19, les deux armées restèrent dans leur position respective jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment, les Français, marchant par leur gauche, remontèrent la Guarena jusqu'en face d'El-Elmo; les alliés, marchant par leur droite, suivirent leur mouvement. Le lendemain, les premiers continuèrent le mouvement sur leur gauche, gagnèrent de vitesse les alliés, passèrent la Guarena là où elle n'est plus qu'un ruisseau, et occupèrent un immense plateau qui se continue sans ondulation jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi occupa un plateau parallèle. Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement avec toute la célérité possible, tenant leurs masses bien liées, afin d'être toujours en état de combattre. Pendant cette marche, on échangea de part et d'autre quelques volées de coups de canon, et il y eut quelques engagements partiels.

A la nuit, les alliés entrèrent dans leur ancien

camp de San-Cristoval, et les Français prirent position sur les hauteurs d'Aldea-Aubia, ayant leurs postes sur la Tormès. Le duc de Raguse dit, dans son rapport, que l'énorme quantité de traînards que l'ennemi laissait en arrière lui aurait donné le moyen de faire 3 mille prisonniers.

On a beaucoup vanté le spectacle imposant qu'offraient les deux armées marchant parallèlement, et souvent à demi-portée de canon l'une de l'autre; mais on n'a pas dit pourquoi le duc de Raguse ne saisit pas cette occasion pour engager une affaire générale. En passant le Duero, il se croyait sans doute en état de livrer bataille, et en avait l'intention, sans quoi il ne serait pas excusable d'avoir abandonné la position défensive, pour venir braver l'armée ennemie. Il semble donc qu'il aurait dû attaquer cette armée pendant qu'elle était en marche, et qu'elle paraissait vouloir éviter l'engagement. Il aurait ainsi forcé lord Wellington à former ses troupes à la hâte, sur un terrain qu'il n'avait pas reconnu; et l'avantage eût été du côté de celui qui aurait manœuvré le plus habilement. Nous admettons, sans difficulté, que les troupes anglaises sont aussi braves que les troupes françaises; mais nous doutons qu'elles fussent alors aussi manœuvrières; et tant sous ce rapport que sous celui de la valeur, les Français avaient la supériorité sur les Portugais et les Espagnols. Pourquoi donc permettre à lord Wellington d'atteindre le camp de San-Cristoval? On savait bien qu'on ne pouvait l'y attaquer. Pourquoi se mettre dans la nécessité de manœuvrer de

nouveau pour le tirer de cette position, tandis qu'on pouvait tomber brusquement sur lui, avant qu'il y fût arrivé? Le duc de Raguse donnera sans doute quelque jour des explications satisfaisantes; mais s'il alléguait pour motif la disproportion de sa cavalerie avec celle de l'ennemi, on serait en droit de lui reprocher de n'avoir pas attendu celle de l'armée du nord (1).

La bataille des Arapiles, qui eut lieu deux jours après l'arrivée du duc de Raguse sur la Tormès, est un événement si important par ses fâcheux résultats, que nous croyons devoir copier le rapport du duc de Raguse, et la relation publiée par les Anglais, afin que nos lecteurs en connaissent toutes les circonstances.

Extrait du rapport du duc de Raguse au ministre de la guerre, daté de Tudela, sur le Duero, le 31 *juillet* 1812.

« Le 21 juillet, ayant été informé que l'ennemi « n'occupait pas Alba de Tormès, j'y fis jeter une « garnison. Le même jour, je passai la rivière sur « deux colonnes, prenant ma direction par la lisière « des bois, en établissant mon camp entre Alba de « Tormès et Salamanque. Mon objet était, en pre-« nant cette direction, de continuer le mouvement « par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des en-« virons de Salamanque, pour le combattre avec

(1) Réflexions du maréchal Jourdan.

« plus d'avantages. Je comptais prendre une bonne « position défensive, où l'ennemi ne pût rien entre- « prendre contre moi, et enfin, venir assez près de « lui pour profiter des premières fautes qu'il ferait, « et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me « portai sur les hauteurs de Calbarossa de Ariba, « pour reconnaître l'ennemi. J'y trouvai une division « qui venait d'y arriver, d'autres étaient en marche « pour s'y rendre : quelque tiraillerie s'engagea « pour occuper des postes d'observation, dont nous « restâmes respectivement maîtres. Tout annonçait « que l'ennemi avait l'intention d'occuper la position « de Tejarès, qui est à une lieue en arrière de celle « dans laquelle il se trouvait en ce moment, distante « d'une lieue et demie de Salamanque. Cependant il « rassembla beaucoup de forces sur ce point; et « comme son mouvement sur Tejarès pouvait être « difficile si toute l'armée française était en pré- « sence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir « faire ce que les circonstances commanderaient. Il « y avait entre nous et les Anglais des mamelons « isolés, appelés les Arapiles; je donnai l'ordre au « général Bonnet de faire occuper celui qui apparte- « nait à la position que nous devions prendre. Ses « troupes le firent avec promptitude et dextérité. « L'ennemi fit occuper le sien; mais il était dominé « par le nôtre à la distance de 250 toises. Je destinai « ce mamelon, dans le cas où il y aurait un mouve- « ment général par la gauche, et où il y aurait ba- « taille, à être le pivot et le point d'appui de droite « de toute l'armée. La première division eut ordre

« d'occuper et de défendre le plateau de Calbarossa,
« qui est précédé et gardé par un ravin large et pro-
« fond. La 3e division était en seconde ligne, desti-
« née à la soutenir; et les 2e, 4e, 5e et 6e se trou-
« vaient à la tête du bois en masse, derrière la
« position d'Arapiles, pouvant se porter également
« de tous les côtés, tandis que la 7e occupait la tête
« de gauche du bois, qui formait un mamelon ex-
« trêmement âpre, d'un difficile accès, et que je
« faisais garnir de 20 pièces de canon. La cavalerie
« légère fut chargée d'éclairer la gauche, et de se
« placer en avant de la 7e division. Les dragons res-
« tèrent en deuxième ligne, à la droite de l'armée.
« Telles étaient les dispositions faites vers le milieu
« de la journée.

« L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi,
« prolongeant sa droite, et se liant à la montagne de
« Tejarès, qui paraissait toujours son point de re-
« traite.

« Il y avait, en avant du plateau occupé par l'ar-
« tillerie, un autre vaste plateau facile à défendre,
« et qui avait une action bien plus immédiate sur
« les mouvements de l'ennemi. La possession de ce
« plateau me donnait les moyens, dans le cas où
« j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de me
« porter sur les communications de l'ennemi sur
« Tamamès. Ce poste d'ailleurs, bien occupé, était
« inexpugnable, et complétait même la position que
« j'avais prise; il était, au reste, indispensable de
« l'occuper, attendu que l'ennemi venait de renfor-
« cer son centre, d'où il pouvait se porter en masse

« sur ce plateau, et commencer son attaque par ce « point important. En conséquence, je donnai or- « dre à la 5[e] division d'aller prendre position à « l'extrême droite de ce plateau, dont le feu se « liait parfaitement avec celui d'Arapiles ; à la « 7[e] division, d'aller se placer en deuxième ligne « pour la soutenir; à la 2[e], de se tenir en réserve « de celle-ci ; et à la 6[e] d'occuper le plateau de la « tête du bois, où restait encore un grand nombre « de pièces. Je donnai l'ordre également au général « Bonnet (1) de faire occuper par le 122[e] un ma- « melon intermédiaire entre le grand plateau et le « mamelon d'Arapiles, qui défendait le débouché « du village d'Arapiles. Enfin, j'ordonnai au géné- « ral Boyer, commandant les dragons, de laisser un « régiment pour éclairer la droite du général Foy (2), « et de porter les trois autres régiments en avant « du bois, sur le flanc de la 2[e] division, de manière « à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le « charger par la droite de ce plateau, tandis que « la cavalerie légère chargerait par sa gauche. La « plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec « irrégularité. La 5[e] division, après avoir pris le « poste indiqué, s'étendit par sa gauche sans motif « ni raison. La 7[e], qui avait ordre de la soutenir, « se porta à sa hauteur ; enfin, la 2[e] était encore « en arrière. Je sentis toutes les conséquences qui « pouvaient résulter de toutes ces irrégularités, et « je résolus d'y remédier moi-même sur-le-champ,

(1) Ce général commandait la 8[e] division.
(2) Commandant de la 1[re] division.

« ce qui était fort facile, l'ennemi n'ayant encore
« fait aucun mouvement. En même temps, je reçus
« le rapport que l'ennemi faisait passer de nouvelles
« troupes de sa gauche à sa droite. J'ordonnai aux
« 3e et 4e divisions de se porter par la lisière du
« bois à hauteur, afin de pouvoir en disposer au
« besoin. Il était quatre heures et demie, et je me
« portai au plateau qui allait être l'objet d'une lutte
« opiniâtre; mais, dans ce moment, un boulet creux
« m'atteignit, me fracassa le bras droit, et me fit
« deux larges blessures au côté droit. Je devins
« ainsi incapable de prendre aucune espèce de part
« au commandement. Ce temps précieux, que j'au-
« rais employé à rectifier l'emplacement des troupes
« sur la gauche, se passa sans fruit. De l'absence du
« commandement naît l'anarchie, et de là le désor-
« dre. Cependant, le temps s'écoula sans que l'en-
« nemi entreprenne rien. Enfin, à cinq heures, ju-
« geant que la situation est favorable, l'ennemi
« attaque avec impétuosité cette gauche mal formée.
« Les divisions que j'avais appelées pour soutenir
« les premières se trouvent dans le cas de prendre
« part au combat, sans l'avoir prévu. Chaque géné-
« ral fait des efforts extraordinaires pour suppléer
« par ses dispositions particulières à ce que l'en-
« semble laisse à désirer ; mais s'il peut y parvenir
« en partie, il ne le peut complétement. L'artillerie
« se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur,
« et au milieu de nos pertes l'ennemi en fait d'é-
« normes. Il dirige ses attaques sur Arapiles, que le
« brave 120e régiment défendait; il en est repoussé,

« laissant plus de 800 morts sur place. Enfin, l'ar-
« mée se replie, évacue les plateaux, et se retire à
« la lisière du bois. Là, l'ennemi fait de nouveaux
« efforts. La division Foy, qui se trouve par la
« nature des choses chargée de couvrir le mouve-
« ment rétrograde, est attaquée avec vigueur, et
« repousse l'ennemi constamment. Cette division et
« son général méritent les plus grands éloges. Dès
« ce moment la retraite s'effectue sur Alba de Tor-
« mès, sans être inquiétée par l'ennemi. Notre perte
« s'élève à 6 mille hommes environ, hors de com-
« bat. Nous avons perdu 9 pièces de canon qui,
« étant démontées, n'ont pu être transportées : tout
« le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout
« le matériel de l'armée a été ramené.

« Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba de Tor-
« mès sur Penaranda, en prenant sa direction sur le
« Duero. Toute la cavalerie ennemie atteignit no-
« tre arrière-garde, composée de la cavalerie et
« de la 1re division. Cette cavalerie se replia et
« laissa la division trop engagée, mais elle forma
« ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut
« enfoncé, les autres résistèrent; celui du 69e no-
« tamment tua 200 chevaux à l'ennemi, à coups
« de baïonnette. Depuis ce temps, il n'a fait aucune
« tentative sur nous.

« Le général Clausel a le commandement de l'ar-
« mée, et prendra les mesures que les circonstances
« exigeront.

« Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec
« laquelle les généraux et les colonels ont combattu,

« et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance difficile. Je dois faire une mention particulière du général Bonnet, dont, au surplus, la réputation est faite depuis longtemps. Je dois également nommer le général Taupin, qui commandait la 6e division. Le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille, a donné l'exemple d'une grande bravoure, et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet et le colonel Dejean, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulièrement distingués.

« Nous avons à regretter la perte du général de division Fercy, mort de ses blessures ; du général Thomières, tué sur le champ de bataille, et du général Desgraviers. Les généraux Bonnet et Clausel, et le général de brigade Mesme, ont été blessés. »

Relation de la bataille des Arapiles, par le colonel sir John Jones.

« Le 21 au matin, l'armée se retira dans sa position de San-Cristoval, qu'elle avait occupée pendant l'attaque des forts. Le même jour, l'ennemi traversa la Tormès à gué, près d'Alba de Tormès et Truesta, marchant par sa gauche pour gagner la route de Rodrigo. Les alliés, afin de contrarier cette intention, firent un mouvement de flanc correspondant par le pont et les gués près de Salamanque, et s'arrêtèrent pendant la nuit sur les hauteurs de la rive gauche, qui assuraient leurs communications.

« Le 22 juillet, de bonne heure, l'armée prit po-« sition, plaçant sa droite près des hauteurs très-« escarpées appelées les Arapiles, et sa gauche sur « la Tormès, l'ennemi ayant immédiatement couvert « son front par un bois épais. A huit heures du ma-« tin environ, une colonne française s'avança rapi-« dement du bois, et s'empara des points extérieurs « les plus étendus et les plus forts, sur quoi les al-« liés occupèrent les autres le plus promptement « qu'il fut possible. Le maréchal Marmont rassembla « une grande force derrière les Arapiles, et, ayant « la plus grande confiance dans son habileté comme « tacticien, il commença une série de manœuvres « sur un rang de petites collines, à mille verges en-« viron de ses antagonistes. A deux heures après « midi environ, il s'étendit rapidement vers la gau-« che, avec un grand feu de son artillerie et de ses « nombreux tirailleurs, placés en avant de son front « et de son flanc. C'était une tentative pour tourner « la position de l'ennemi. Ainsi, avec une force peu « supérieure à la leur, il agissait sur la circonfé-« rence d'un arc d'une étendue d'un tiers plus « grande que leur ligne. Lord Wellington, qui at-« tendait avec impatience quelque faux mouvement « de la part de son antagoniste, ne perdit pas un « instant pour profiter de celui-ci. Aussitôt il se dé-« cida à devenir l'assaillant, et fit les dispositions « suivantes : La 1re division et la 2e division légère, « sous les ordres des généraux Campbell et Arton, « furent portées à la gauche des hauteurs des Ara-« piles, comme extrême gauche de la ligne. Les

« divisions des généraux Cole et Leith se placèrent « en deux lignes sur la droite de ce point, avec les « divisions des généraux Clinton et Hope, et un corps « d'Espagnols sous les ordres de don Carlos de Es- « paña, en colonne pour les soutenir. La division du « major général Pokenkam, avec un corps considéra- « ble de cavalerie, forma l'extrême droite. Pendant « que ces mouvements s'opéraient, l'ennemi fit plu- « sieurs vigoureux mais inutiles efforts pour se « rendre maître du village des Arapiles, situé entre « les deux armées, et occupé par un détachement « des gardes; mais il ne fit point de changement dans « ses dispositions générales, pensant apparemment « que les mouvements des alliés n'étaient que de « simples efforts de précaution contre les manœuvres « en flanc dont il était menacé. Aussitôt que l'ar- « mée se trouva ainsi disposée, la droite des alliés « commença l'attaque. Le major général Pokenkam, « avec sa division soutenue par plusieurs escadrons « de cavalerie sous les ordres du major général « Durban, s'avança très-rapidement le long de la « vallée, presque avant que l'ennemi ne se fût « aperçu de son mouvement. Les divisions des gé- « néraux Cole et Leith, soutenues par celles des « généraux Clinton et Hope, s'avancèrent presque « en même temps, et attaquèrent de front, tandis « qu'une brigade portugaise, sous les ordres du « brigadier général Pack, se dirigea contre la hau- « teur imposante des Arapiles. La division du gé- « néral Pokenkam avec la cavalerie renversèrent « promptement la gauche des Français, et faisant

« constamment avancer sa droite, de manière à
« prendre en flanc les points sur lesquels ils s'effor-
« çaient de tenir; il les chassa successivement d'une
« hauteur à une autre, et fit plus de 3 mille pri-
« sonniers. Les généraux Cole et Leith renversaient
« également tout ce qui se présentait devant eux, et
« poursuivaient rapidement leurs succès le long de
« la crête de la position de l'ennemi, quand ils furent
« momentanément arrêtés par un corps de troupes
« s'avançant sur leur flanc gauche, de la hauteur
« des Arapiles, hauteur que, d'après sa grande
« force, les Portugais n'avaient pas pu emporter.
« Le maréchal Beresford, qui était sur le terrain,
« changea le front d'une brigade de réserve, qui
« tint en échec les troupes près les Arapiles jus-
« qu'à l'arrivée de la division du général Clinton,
« quand les Français abandonnèrent ce point im-
« portant, et dès lors la bataille redevint une suite
« de triomphes. Une charge de cavalerie faite par sir
« Stapleton Cotton, dans laquelle le général Mar-
« chand succomba, fut éminemment brillante, et
« chaque hauteur successive sur laquelle l'ennemi
« tâchait d'arrêter la poursuite fut immédiatement
« emportée. La seule apparence d'une résistance
« fut pendant quelque temps à la droite des Fran-
« çais, où les fuyards, repoussés de la gauche par
« l'approche du général Pokenkam, s'efforçaient de
« se reformer sous la protection des troupes qui
« s'étaient retirées en bon ordre des Arapiles. Une
« attaque en front, dirigée par le général Clinton,
« coûta plusieurs hommes; mais, sur un mouvement

« en flanc du général Cole, ils se retirèrent à la « hâte, et les troupes alliées les poursuivirent jus- « qu'à la nuit, aussi vite qu'elles purent marcher. « Jamais armée ne fut en déroute plus complète. « Outre le nombre des tués et des blessés, 7 mille « prisonniers, 11 pièces de canon et deux aigles « restèrent sur le champ de bataille. Les alliés eu- « rent environ 5 mille hommes tués ou blessés; « parmi ces derniers, 5 officiers généraux, Beres- « ford, Stapleton, Cotton, Cole, Leith, et Alton.

« Le lendemain matin, le principal corps des al- « liés s'avança vers Alba, où la cavalerie passa, et « bientôt atteignit l'arrière-garde des fuyards. Une « charge brillante fut dirigée contre eux par le gé- « néral Bock, avec une brigade de dragons de la « légion allemande, dans laquelle beaucoup furent « sabrés et 900 faits prisonniers. Plusieurs autres ne « trouvèrent de moyen de salut qu'en abandonnant « leurs armes et en escaladant les enclos. Après « cette dispersion de leur arrière-garde, les enne- « mis tombèrent dans le plus grand désordre, mais « faisant des marches excessivement longues, et « étant couverts par un corps considérable de ca- « valerie de l'armée du nord, qui les joignit deux « jours après l'action. La poursuite étant d'ailleurs « très-retardée par le transport des vivres, vu « l'augmentation de distance, ils passèrent le Duero « sans autre perte sérieuse. »

On voit que la relation des ennemis est conforme dans tous les points principaux au rapport du duc de Raguse. Il est évident que le maréchal, pour me-

nacer le point de retraite des alliés, avait trop étendu sa gauche, et que lord Wellington s'étant aperçu que cette aile était trop en l'air et mal postée, s'était décidé à l'attaquer. Après l'avoir culbutée, il lui fut facile de prendre en flanc les divisions du centre, et de les déposter successivement des positions qu'elles occupaient. Mais il résulte également de cette relation, que l'ennemi rencontra partout une énergique résistance, et qu'il dut faire de grands sacrifices pour compléter le premier succès. D'où nous concluons que lord Wellington ne saurait attribuer sa victoire à la supériorité de la bravoure de ses soldats sur celle des soldats français, mais uniquement aux premières dispositions faites par le général en chef, dispositions que le duc de Raguse eût sans doute rectifiées, s'il n'eût pas été blessé si promptement. Après lui, le commandement passa au général Bonnet, qui à son tour fut mis hors de combat, et remplacé par le général Clausel. On conçoit que ces mutations dans le commandement furent aussi favorables aux ennemis que funestes aux Français. Le maréchal n'a porté sa perte totale qu'à environ 6 mille hommes, tandis que les Anglais prétendent avoir fait 7 mille prisonniers, auxquels il faudrait ajouter les tués et les blessés. Peut-être y a-t-il exagération d'un côté, et pas assez de sincérité de l'autre. D'après le rapport officiel de lord Wellington, les alliés eurent 694 tués, 4,270 blessés, et 256 prisonniers; total, 5,220. Parmi les premiers, on comptait 388 Anglais, 2,714 parmi les blessés, et 74 au nombre des prisonniers.

On a reproché au duc de Raguse de ne pas avoir attendu, dans son camp d'Aldea-Rubia, les deux régiments de cavalerie et les 8 pièces d'artillerie de l'armée du nord, qui le rejoignirent deux jours après la bataille, et les troupes de l'armée du centre, qui arrivèrent à Blasco-Sancho le 24, et qui se seraient réunies à lui deux jours après.

Le maréchal a répondu que ce ne fut que le 21 au soir, lorsque son armée était déjà de l'autre côté de la Tormès, qu'il fut informé de la prochaine arrivée des troupes de l'armée du nord, et qu'il n'a pas reçu les lettres qui lui annonçaient la marche de l'armée du centre; il a ajouté qu'il n'avait pas l'intention de livrer bataille; qu'il voulait seulement prendre une bonne position défensive, et que c'est l'ennemi qui l'a attaqué. Nous n'avons rien à objecter à la première partie de la réponse du maréchal : ce ne serait pas la première fois que la difficulté des communications aurait nui à l'ensemble des opérations; mais il nous semble que si, comme il l'a dit, il voulait éviter une affaire générale jusqu'après l'arrivée des troupes du nord, il aurait dû rester dans la position où il se trouvait le 22 au matin, ou revenir sur la droite de la Tormès; car en allant s'établir à demi-portée du canon des alliés, faisant jouer sur eux son artillerie, et manœuvrant pour leur couper la retraite, il les mettait dans la nécessité de l'attaquer pour se dégager.

Il nous reste à faire connaître en quoi consistait le secours que le roi conduisait à l'armée du Portugal; on verra qu'il aurait assuré la victoire, si lord

Wellington eût reçu la bataille; ou qu'il aurait obligé ce général à battre en retraite et à rentrer en Portugal, s'il avait voulu l'éviter.

Lorsque le roi apprit que le duc de Raguse s'était retiré sur la rive droite du Duero, et que le général Caffarelli ne lui envoyait qu'un faible corps de cavalerie; lorsqu'il vit, par la correspondance des ducs de Dalmatie et d'Albuféra, qu'ils ne voulaient point lui envoyer de troupes, il se décida à évacuer toutes les provinces de l'arrondissement de l'armée du centre, et à rassembler cette armée pour marcher au secours de celle du Portugal, ne laissant de garnison qu'à Madrid, Tolède et Guadalaxara. Ce rassemblement était terminé le 17 juillet, et on aurait pu se mettre en marche le lendemain avec environ 10,000 hommes, dont 2,300 de cavalerie, laissant environ 5,500 hommes, la plupart de troupes espagnoles, pour la sûreté de la capitale, et au besoin pour la défense du Retiro; mais le départ fut retardé, pour attendre la division italienne du général Palombini.

Le roi, informé que cette division était du côté de Soria, lui envoya ordre de venir le joindre; et le général qui la commandait obéit, sans attendre l'autorisation de son général en chef. Ce renfort, qui allait porter à environ 14 mille hommes la partie active de l'armée du centre, était trop précieux pour ne pas l'attendre. D'ailleurs, n'ayant aucune nouvelle du duc de Raguse, on le croyait toujours sur le Duero, et on ne voyait aucun inconvénient à un délai de peu de jours. Cette division arriva effecti-

vement à Madrid le 21. Les troupes se mirent en marche le lendemain, et vinrent camper à Guadarama. Le roi, en prévenant le duc de Raguse de la détermination qu'il avait prise, lui disait qu'il se dirigerait sur Olmedo, et lui recommandait de profiter du moment où lord Wellington ferait un détachement contre lui, pour passer le Duero, et de manœuvrer ensuite de manière à pouvoir réunir les deux armées.

Le 22, l'armée franchit la montagne de Guadarama, et campa à Espinar, la cavalerie à Villa-Castin. Ce même jour, le roi apprit que le duc de Raguse avait passé le Duero le 17, et que les Anglais s'étaient repliés sur Salamanque : alors il se décida à se diriger sur la Tormès, où il espérait opérer la jonction des deux armées. Le 24, l'infanterie campa à Blasco-Sancho, et la cavalerie à Villa-Nueva de Gomès, poussant les reconnaissances sur Fontiveros. Les ordres furent donnés pour marcher le lendemain sur Penaranda ; mais, pendant la nuit, divers rapports annoncèrent le triste résultat de la journée du 22.

Dans la matinée du 25, de nouveaux avis confirmèrent la retraite de l'armée du Portugal ; et, vers midi, le roi reçut par un émissaire des lettres du duc de Raguse et du général Clausel, datées de Arevalo, annonçant qu'ils se repliaient promptement pour tâcher d'atteindre Valladolid avant l'ennemi, attendu que l'armée du centre ne serait pas en état de l'arrêter et de rétablir les affaires. L'émissaire ajouta qu'au moment où il sortait d'Are-

valo, les Français en partaient pour se rendre à Olmedo.

Le roi ne pouvait rester plus longtemps à Blasco-Sancho, puisque l'ennemi allait défiler à peu de distance de là. Il ne pouvait pas appeler à lui l'armée du Portugal, puisqu'elle était en pleine retraite sur Olmedo. Il n'avait donc à prendre que l'un des deux partis suivants : manœuvrer pour se réunir à cette armée sur le Duero, la rallier et couvrir le nord, ou rentrer à Madrid, et appeler celle du midi, pour marcher ensuite contre les alliés. Il se décida pour ce dernier parti, qui certainement était le meilleur. Dans la soirée il se mit en retraite, marchant lentement, afin de ralentir par sa présence la vivacité de la poursuite de l'ennemi contre l'armée du Portugal. Le 26, il fut joint à la Venta de Raphaël, au pied de la montagne de Guadarama, par le colonel Fabvier, aide de camp du duc de Raguse, qui lui remit des lettres de ce maréchal et du général Clausel, moins alarmantes que les premières, et par lesquelles ils annonçaient pouvoir rallier l'armée sur la rive droite de l'Adaja, et même s'y maintenir, s'ils étaient appuyés par la présence de l'armée du centre dans la province de Ségovie. Quoique le roi comptât peu sur le succès de cette tentative, au lieu de continuer sa marche sur Madrid, il se dirigea sur Ségovie, où il établit son quartier général. La cavalerie occupa Santa-Maria de la Nieva. Peu de jours après, on apprit que l'armée du Portugal, dont la désorganisation était portée au dernier point, avait continué sa retraite, repassé

le Duero, et se retirait sur Burgos. Le roi ne pouvant rester plus longtemps à Ségovie sans se compromettre, en partit le 1er août, et rentra à Madrid le 5. Les troupes furent dispersées de manière à observer tous les passages de la montagne de Guadarama, afin d'être prévenues à temps de l'approche de l'ennemi.

En arrivant dans la capitale, Joseph y trouva le général Maupoint, qui s'y était rendu avec le 16e régiment d'infanterie de ligne, fort de 650 hommes, et une centaine de chevaux de l'armée d'Aragon. Malgré cette augmentation de garnison, le général Lafont-Blagnac, gouverneur, ne put empêcher les guérillas de désoler tous les environs, et de dévaster Caravanches, village riche, considéré comme un faubourg de la ville. Des bandes se montrèrent également sous les murs de Tolède et de Guadalaxara, et ravagèrent les dehors. Pendant l'absence du roi, les habitants de Madrid furent calmes, et ne montrèrent aucune mauvaise disposition.

Le général Clausel, qui, comme nous l'avons vu, avait remplacé le duc de Raguse, dirigea les équipages et les blessés sur Burgos, et rassembla ses troupes entre Torquemada et Palencia. Le général Foy, avec sa division, observait Aranda. Les soldats, à qui on n'avait pu faire de distribution pendant la retraite, s'étaient livrés à de grands excès. Entièrement découragés, ils manifestaient hautement le désir de se retirer au delà de l'Èbre : la discipline s'était relâchée. En poursuivant ses ennemis avec vigueur, lord Wellington eût remporté d'immenses avan-

tages : heureusement, il préféra se diriger sur la capitale. Il partit de Cuellard le 6 août, se portant sur Madrid par Ségovie, et ne laissant sur le Duero qu'un corps d'observation. L'armée espagnole de Galice occupait Valladolid. En s'éloignant, le généralissime des alliés donna au général Clausel le temps de rétablir l'ordre et la discipline par de nombreux et sévères exemples, de former des approvisionnements, et d'organiser une armée de 20 mille hommes d'infanterie, de 2 mille chevaux et de 50 pièces de canon, qui ne tarda pas à présenter une masse imposante.

Le roi, hors d'état de reprendre l'offensive contre les alliés sans le secours de l'armée du midi, avait ordonné de Ségovie, le 29 juillet, au duc de Dalmatie, d'évacuer les provinces méridionales, et de se rendre sur le Tage par la province de la Manche. Effrayé de la quantité d'objets d'artillerie, d'armes, de munitions et d'effets d'habillement qu'on ne pouvait enlever faute de transport, et des embarras que lui causerait le grand nombre d'Espagnols qui se disposaient à le suivre, il ne voulait évacuer Madrid qu'au dernier moment. Il espérait même ne pas être réduit à cette extrémité, si le duc de Dalmatie se hâtait d'exécuter ses ordres, et s'il se faisait précéder par les 10 mille hommes qu'on lui avait demandés depuis longtemps. Avec ce détachement, il eût tâché de défendre les défilés de la chaîne de montagnes qui sépare les deux Castilles, en attendant l'arrivée du gros de l'armée. Non-seulement le maréchal n'envoya aucunes troupes, mais il fallut

même plus d'une fois lui réitérer l'ordre de sortir de l'Andalousie, et lui mander de remettre le commandement au général de division le plus ancien, s'il ne voulait pas obéir, pour qu'il se décidât à commencer son mouvement.

Le 8 août, on apprit à l'état-major général que les alliés étaient entrés à Ségovie; et, le lendemain, les avant-postes virent leurs colonnes descendre des montagnes. Il n'y avait plus à hésiter, il fallut songer à la retraite.

Le 10, le roi rassembla les troupes, et porta son quartier général à Leganès; la cavalerie, aux ordres du général Treilhard, occupa Majalahouda et Las Rosas, pour observer les mouvements de l'ennemi. Deux mille voitures, transportant des familles entières, et un égal nombre d'individus tant à pied qu'à cheval, sortirent de Madrid, et furent dirigés avec une escorte sur Aranjuez. Le général Hugo resta dans la ville avec 2 mille hommes, pour y maintenir le bon ordre aussi longtemps que l'armée resterait dans les environs. Le colonel Lafont reçut l'ordre de s'enfermer dans le Retiro avec 1,200 hommes, et de défendre jusqu'à la dernière extrémité la China, qui en formait le réduit. Il eût été sans doute plus sage d'abandonner ces ouvrages, qui, bons contre des guérillas, ne pouvaient faire une longue résistance contre des troupes régulières, et c'était l'avis des personnes à qui le roi accordait le plus de confiance; mais on en avait à Paris une si haute opinion, que ce prince craignit d'être blâmé s'il n'y laissait pas une garnison. D'ailleurs, cette garnison veillait à la

sûreté d'un certain nombre de soldats malades, qu'on était obligé de laisser dans l'hôpital, et qui, sans cette protection, auraient couru le danger d'être assassinés par la populace et les guérillas, avant l'arrivée des Anglais.

Le général Treilhard, sur le point d'être attaqué, le 11 au matin, par des forces supérieures, se replia sur Boadillo. Tout annonçait que la principale force des alliés était en deçà de la montagne de Guadarama. Cependant, pour mieux s'en assurer, le roi ordonna au général Treilhard de se reporter sur Majalahouda, d'attaquer l'ennemi, et de tâcher de faire des prisonniers. Il le fit soutenir par la cavalerie italienne du général Palombini, par une brigade d'infanterie aux ordres du général Chassé, et 4 pièces de canon.

Le général Treilhard exécuta les ordres qu'il avait reçus avec autant d'intelligence que de bravoure. La cavalerie ennemie, attaquée vers les six heures du soir, fut culbutée avec une perte considérable d'hommes et de chevaux. Trois pièces de canon lui furent enlevées dans la charge, et elle fut obligée de repasser sur la rive droite de la rivière de Guadarama. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient deux officiers supérieurs portugais et un officier d'artillerie anglais, déclarèrent unanimement que lord Wellington était à une marche de là, avec le gros de son armée. Il n'y avait donc plus à hésiter, il fallait se mettre en retraite. Le lendemain, l'armée prit position à Valdemoro, à cinq lieues de Madrid. Lord Wellington fit, le même jour, son entrée dans la capitale.

Le 13, l'armée se replia sur Aranjuez ; l'immense convoi fut dirigé sur Ocana. Le roi aurait pu rester sur le Tage jusqu'au moment où l'ennemi serait venu pour l'attaquer, et ne continuer ensuite à battre en retraite qu'au fur et à mesure qu'ils se serait présenté avec des forces supérieures : mais alors que seraient devenus les 10 mille Espagnols de tout âge et de tout sexe qui abandonnaient leurs foyers pour se soustraire à la persécution de leurs compatriotes? Ils étaient proscrits, parce qu'ils l'avaient servi ; il crut qu'il était de son devoir de pourvoir à leur sûreté. D'ailleurs, il comptait peu sur l'empressement du duc de Dalmatie à se réunir à lui, et il ne voulait pas s'exposer à rester avec une poignée de soldats, longtemps isolé, au centre de l'Espagne, sans communication avec le nord et avec la France. Il prit le parti de se rendre dans le royaume de Valence, où ceux de ses sujets qui lui restaient fidèles furent protégés et trouvèrent des secours, et d'où il continua à correspondre avec le ministre de la guerre et les armées du nord et du Portugal, en attendant celle du midi.

Le 15, le corps d'armée et le convoi se mirent en mouvement, et arrivèrent à Albacète le 22. Le lendemain, les troupes prirent position sous le fort de Chinchila, occupé par l'ennemi, afin de protéger la marche du convoi ; et comme la grande route est battue par le fort, on en ouvrit une nouvelle hors de portée du canon. Le 31, le roi fit son entrée à Valence. Il mit provisoirement l'armée du centre

sous les ordres du duc d'Albuféra, afin de simplifier l'administration.

Cette marche de quinze jours fut des plus pénibles. Les habitants s'enfuyaient, emmenant leurs bestiaux, détruisant les fours et les moulins; on trouvait du blé, mais point de farine. La chaleur était excessive, les ruisseaux taris, et les puits des villages par où on passait bientôt épuisés. Il fut impossible de maintenir l'ordre et la discipline parmi des troupes qui ne recevaient aucune distribution, et qui, après des journées brûlantes, ne trouvaient pas d'eau pour se désaltérer. Le grand nombre d'hommes isolés et l'immense quantité de valets attachés au convoi commirent des désordres. Tous ceux qui restaient en arrière, ou qui s'écartaient pour chercher de l'eau et des vivres, étaient pris par les guérillas qui suivaient la colonne, et marchaient sur ses flancs. Beaucoup d'Espagnols qui avaient quitté Madrid, ne pouvant résister aux fatigues et supporter les privations, prirent le parti de rétrograder ou de se cacher dans divers villages, au risque de tomber au pouvoir des bandes. La presque totalité des soldats de cette nation, au service du roi, déserta, et alla rejoindre les guérillas.

Lord Wellington, entré à Madrid le 12, se disposait à attaquer le Retiro; mais le colonel Lafont se rendit à la première sommation, et livra aux ennemis, sans leur opposer la moindre résistance, sa garnison, les fortifications, et l'immense matériel qu'on avait été forcé d'y laisser. Il allégua, pour sa

justification, que le puits de la China, le seul où la garnison pût tirer de l'eau, était à sec.

Pendant que le généralissime des alliés recevait les applaudissements de la populace de la capitale, le général Clausel se portait sur Valladolid et en chassait l'armée espagnole, qui regagna précipitamment les montagnes. Le général Foy, envoyé à sa poursuite avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, avait la mission de retirer de Toro, de Zamora et d'Astorga, les garnisons qu'on y avait laissées. Celles des deux premières places furent en effet ramenées; mais celle d'Astorga, ayant consommé tous ses vivres, s'était rendue le 19 août, veille du jour où le général Foy y arriva. Il n'y trouva que les malades et les blessés, qu'il ramena; il lui fut impossible d'atteindre l'ennemi.

Le général Clausel, manœuvrant sur la droite du Duero, rejeta sur l'autre rive tous les postes du corps d'observation de l'armée anglaise, et par ses démonstrations offensives obligea ce corps à se concentrer sur Arevalo.

Ce fut seulement alors que lord Wellington se décida à revenir au nord. Il partit de Madrid le 1er septembre, se dirigeant sur le Duero, et laissant trois divisions en observation sur le Tage. L'armée espagnole de Galice se reporta en avant, afin d'agir de concert avec lui.

Le général Clausel n'étant pas en état de résister aux forces supérieures qui se réunissaient pour l'attaquer, se replia successivement, lentement et en bon ordre, sur Briviesca et Pancorbo. L'ennemi le

suivit avec beaucoup de circonspection, et s'arrêta sous le fort de Burgos, dont il entreprit le siége. Un corps d'observation, auquel se réunirent l'armée espagnole d'environ 15 mille hommes et quantité de guérillas, prit position à Monasterio.

Le fort de Burgos consistait en un vieux donjon, couvert d'une batterie casematée; il était situé au sommet d'une colline, et dominait tous les points environnants, excepté la hauteur de Saint-Michel, qui est presque de niveau. Deux lignes de retranchements fraisés et palissadés, et d'un accès difficile à cause de la rapidité de la pente inférieure, entouraient cette colline; et 2 mille hommes de bonnes troupes, commandés par le général Dubreton, étaient chargés de la défense de ces ouvrages, armés d'une vingtaine de bouches à feu.

On avait construit sur la hauteur de Saint-Michel un ouvrage à corne, dans lequel on laissa un bataillon du 34e régiment, quoiqu'il ne fût pas terminé. L'ennemi, qui, dans la nuit du 19 au 20 septembre, tenta d'escalader cet ouvrage, fut repoussé : mais une colonne qui fit un circuit et déroba sa marche à la faveur des plis du terrain, y pénétra par la gorge, dont le palissadement n'était pas achevé. Le bataillon français se réunit alors, renversa à coups de baïonnette tout ce qui voulait s'opposer à son passage, et se retira en bon ordre dans le fort. Les alliés perdirent 420 hommes tués ou blessés, parmi lesquels 21 officiers; et les Français, 152 hommes, dont 5 officiers.

Les Anglais, maîtres de la hauteur de Saint-Michel,

ouvrirent une parallèle et commencèrent à construire deux batteries. Lord Wellington, persuadé que ses soldats, qui avaient escaladé les remparts de Ciudad-Rodrigo et de Badajos, ne pourraient être arrêtés par de mauvais retranchements, ordonna d'enlever d'assaut ceux de la première enceinte, avant même de les avoir endommagés par son artillerie. Dans la nuit du 22 au 23, deux colonnes se portèrent rapidement sur les points d'attaque : l'une d'elles, formée d'un bataillon portugais, fut dispersée par le feu des assiégés avant d'être parvenue au bord du fossé; l'autre montra plus de résolution, et dressa ses échelles; mais elle fut également repoussée avec une perte considérable. Cette tentative n'ayant pas réussi, il fallut revenir aux travaux de siége et avoir recours aux mines.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent la sape jusqu'à 60 pieds de la première enceinte, et ouvrirent deux galeries de mines. Dans la nuit du 29 au 30, ils firent sauter la mine de gauche, qui ouvrit une brèche. Les 300 hommes qui, pour s'en emparer, s'élancèrent de la parallèle furent repoussés; les assiégés établirent un parapet en arrière, et parvinrent à en rendre l'accès difficile.

En même temps que le mineur continuait à cheminer dans la galerie de droite, les deux batteries de la hauteur de Saint-Michel cherchaient à détruire les défenses de la première enceinte. Le feu de la place, bien dirigé, bouleversa souvent ces batteries, en détruisit en quelques heures une troisième construite sur un point plus rapproché, ne permit pas

d'en achever une quatrième déjà commencée, et mit plusieurs pièces hors de service.

Cependant, le mineur de la seconde galerie était parvenu sous les retranchements de la première enceinte, et les batteries assiégeantes avaient rendu praticable la brèche ouverte le 29. La nouvelle mine, qu'on fit jouer le 4 octobre à cinq heures du soir, en ayant ouvert une seconde de cent pieds de large, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'élancèrent sur les deux brèches, s'en emparèrent, et s'y logèrent. Le lendemain, 300 hommes de la garnison débouchèrent du chemin couvert de la seconde enceinte, chassèrent les ennemis de la première brèche, ruinèrent le logement et emportèrent les outils; mais ils ne purent les déloger de la seconde. Les assiégeants commencèrent à cheminer à la sape sur la seconde enceinte, contre laquelle le feu des batteries fut dirigé. Le 8 octobre, la garnison fit une nouvelle sortie qui eut un succès complet : elle chassa les ennemis de l'intérieur de la première enceinte, détruisit leurs travaux, et ne leur permit plus de les reprendre.

Pendant les jours suivants, les batteries de Saint-Michel continuèrent à battre en brèche les retranchements de la seconde enceinte, et tirèrent à boulets rouges sur l'église de la Blanca, renfermée dans la troisième, et sur le donjon. En même temps, les mineurs conduisaient une galerie sous l'église de Saint-Roman, située au front de l'enceinte du côté de la ville. Le mineur étant parvenu sous cette église, et les batteries ayant ouvert quelques brèches, à la

vérité peu praticables, lord Wellington ordonna un assaut général.

Le 18, vers les cinq heures du soir, les assiégeants mirent le feu à la mine pratiquée sous l'église de Saint-Roman. A ce signal, leurs colonnes, munies d'échelles, se portèrent rapidement sur les retranchements de la seconde enceinte, les escaladèrent et s'en emparèrent un instant; mais elles furent bientôt repoussées avec une grande perte par la brave garnison. Quoique la mine eût fait peu de dommage à l'église de Saint-Roman, les Français l'abandonnèrent, et firent jouer leurs propres mines, qui la détruisirent en grande partie. Ils chassèrent les Portugais et les Espagnols, qui essayèrent de se loger dans les décombres. Ce fut là que se terminèrent les efforts de lord Wellington contre un poste qui ne méritait pas le nom de fort. Il fut obligé de s'en éloigner après un mois de siége, pendant lequel il perdit plus de 2 mille hommes, tués ou blessés. Il est juste de dire qu'il avait peu de grosse artillerie, et qu'elle était mal approvisionnée. La brillante défense de cette mauvaise bicoque fit le plus grand honneur au général Dubreton et à sa vaillante garnison (1).

Pendant que le généralissime des alliés perdait un temps précieux à Madrid, et qu'il restait inutilement trente-cinq jours devant les palissades de Bur-

(1) Le rôle important que joua dans cette circonstance le fort de Burgos prouve combien l'Empereur avait eu raison de tenir à ce qu'on fortifiât ce point. Napoléon fit témoigner sa satisfaction au brave général Dubreton. (Voir à la Correspondance).

gos, le général Clausel rétablissait l'ordre et la discipline dans son armée, relevait le moral des troupes, et recevait un renfort de 10 mille hommes venus de France. Ce général, toujours souffrant de sa dernière blessure, demanda un congé, et fut remplacé par le général Souham. Ce dernier, qui supposait l'armée ennemie forte de 60 mille hommes, ne se croyait point en état de prendre l'offensive. Cependant, le fort de Burgos étant vivement pressé, on ne pouvait longtemps tarder à le secourir, sans s'exposer à le voir succomber. Cette considération détermina le général Caffarelli à se réunir au général Souham avec 10 mille hommes de ses troupes, ce qui porta l'armée à plus de 40 mille hommes, et mit son général en état de se mesurer avec lord Wellington, qui dans ce moment n'avait avec lui que quatre divisions de son armée, et 15 à 20 mille Espagnols.

Le général Souham mit ses troupes en mouvement le 17 octobre. Le quartier général fut transféré de Pancorbo à Briviesca.

Le lendemain, le général Maucune, commandant l'avant-garde, composée des 5e et 8e divisions et de celle de cavalerie légère, rejeta les postes ennemis sur Monasterio, et occupa Castil de Peonès. Le général en chef, persistant dans l'opinion que son adversaire avait des forces bien supérieures aux siennes, au lieu de s'avancer rapidement, afin de le surprendre dans les embarras qu'entraîne la levée d'un siége, tint ses troupes échelonnées, marcha lentement, et laissa fuir l'occasion d'entamer l'armée des alliés. Le 19, il se borna à faire déloger de

Monasterio leur avant-garde; il y établit la sienne, et porta son quartier général à Castil de Peonès, trois lieues en avant de Briviesca. Le 20, le général Maucune s'empara du village de Quintanopolla, et poussa une reconnaissance sur le camp ennemi. Le 21, on resta en position. A la vérité, on pouvait craindre un peu de s'engager avec l'ennemi, puisque la queue des troupes de l'armée du Portugal avait à peine dépassé Briviesca, et que celle des troupes du nord était encore à Pancorbo.

Lord Wellington, mettant à profit la trop grande circonspection du général Souham, leva le siége, passa l'Arlanzon, et gagna une marche sur son adversaire, qui ne fut informé de sa retraite que le 22, à onze heures du matin. Le général Maucune se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi, traversa Burgos, poussa une reconnaissance sur la route de Lerma, et continuant à marcher sur celle de Valladolid, rencontra quelques escadrons qui furent chargés et rejetés sur San-Mammès. Le général Foy, qui se dirigea avec la 1re et la 7e division sur Villalon, ramassa une centaine de prisonniers, 2 pièces de 18, et quelques voitures abandonnées.

Dans la journée du 23, la cavalerie française atteignit celle des alliés qui couvrait la retraite, la chargea avec impétuosité à plusieurs reprises, et la poursuivit jusqu'à Villadrigo, où elle se rallia sous la protection de son infanterie. Les 13e, 14e et 15e régiments de chasseurs, le 1er de hussards, les lanciers de Berg et la légion de gendarmerie se firent remarquer dans les nombreuses et

brillantes charges qu'ils exécutèrent. D'après le rapport des Français, leur perte ne s'éleva dans ces divers combats qu'à un très-petit nombre de tués, et à près de 100 blessés, parmi lesquels le colonel Beteille, de la légion de gendarmerie, le colonel Faverot, du 15e de chasseurs, et presque tous les officiers de ce régiment. D'après le même rapport, le nombre de prisonniers faits à l'ennemi fut de 500, parmi lesquels plusieurs officiers; et celui des tués et blessés, de plus de 600.

Le général Souham s'arrêta à Villadrigo. Lord Wellington établit son quartier général à Cordovilla.

Le lendemain, les Français continuèrent à se porter en avant; leur avant-garde arriva assez promptement à Quintana del Puente et à Torquemada pour empêcher l'ennemi de détruire les ponts; elle fit environ 200 prisonniers dans ces deux villages. L'armée passa la nuit à Magaz, et reprit sa marche le 25, à la pointe du jour.

L'ennemi s'était déjà mis à couvert par le Carrion, dont il avait miné tous les ponts, ainsi que celui de Tariejo sur la Puyserga. A l'approche de l'avant-garde française, il fit sauter le pont de Duenas et celui de Villamuriel. Il s'établit d'une rive à l'autre une vive canonnade et un engagement de tirailleurs. Pendant ce temps, le général Maucune fit reconnaître un gué près de Villamuriel, par lequel il lança sur la rive droite une division d'infanterie et une brigade de cavalerie; mais ces troupes furent repoussées, et obligées de revenir sur la rive gauche. La mine pratiquée sous le pont de Tariejo ayant

manqué son effet, le général Gautier traversa rapidement le pont, et fit prisonnier le détachement chargé de sa défense. Le général Foy, qui s'était porté sur Palencia, envoya un aide de camp, précédé d'un trompette, pour sommer l'ennemi d'évacuer la ville. Les Espagnols, au mépris des lois de la guerre, le reçurent à coups de fusil. Les portes barricadées furent aussitôt enfoncées par les sapeurs, et les colonnes entrèrent dans la ville, poussèrent l'ennemi si vivement qu'il n'eut pas le temps de faire sauter les ponts, et le rejetèrent au delà du canal. La cavalerie atteignit une colonne de bagages, s'en empara, et fit les troupes de l'escorte prisonnières. Le chef de l'état-major de l'armée du Portugal porta la perte des ennemis, dans le combat de Villamuriel, de 1,000 à 1,200 tués ou blessés, tandis que celle des Français ne fut que de 30 tués, 5 à 6 noyés, 180 blessés et 30 égarés. Suivant le même rapport, le nombre des prisonniers faits à l'ennemi dans la journée s'éleva à 1,000.

Le 26, lord Wellington continua sa retraite, passa la Puyserga au pont de Cabezon, et prit position sur la gauche de cette rivière, prolongeant sa gauche par Valladolid jusqu'à Simancas. Le général Souham, retenu aux ponts ruinés de Duenas et de Villamuriel, ne put continuer sa poursuite que le soir, un peu tard. Le lendemain, il fit une reconnaissance, et jugea qu'il était impossible d'enlever le pont de Cabezon déjà miné, et situé au pied d'une position formidable. Le jour suivant, l'ennemi fut délogé du faubourg de Valladolid et de la petite ville

de Simancas, situés sur la droite de la Puyserga. Enfin, le 29, deux explosions au pont de Cabezon et à celui de Valladolid signalèrent la retraite des alliés. Ils passèrent le Duero, détruisirent tous les ponts jusqu'à Zamora. Le 30, ils prirent position sur les hauteurs de Rueda, et travaillèrent à se couvrir de retranchements.

Le général Souham établit son armée sur la droite du Duero, sa droite à Toro, et porta son quartier général à Tordesillas. Le pont était rompu; mais 11 officiers et 44 sous-officiers et soldats ayant placé leurs fusils et leurs gibernes sur un assemblage de quelques planches, se dépouillèrent, se jetèrent à la nage, traînant le petit radeau qui portait leurs armes : arrivés sur l'autre rive, sans se donner le temps de se vêtir, ils chassèrent le poste qui gardait une tour située à l'extrémité du pont, et s'y établirent. On travailla de suite à rétablir la communication.

Ce fut là que s'arrêta l'armée française, d'abord parce que le général Caffarelli ne pouvait tarder davantage à retourner sur l'Èbre pour rétablir les communications avec la France, que son éloignement avait rendues si dangereuses qu'on pouvait les considérer comme interrompues; et puis, parce qu'il ne convenait pas de courir la chance incertaine d'une bataille lorsque les armées du centre et du midi étaient en pleine marche pour se rapprocher du nord.

On lit, dans l'ouvrage publié par le lieutenant-colonel anglais John Jones, que les différentes affaires qui eurent lieu depuis Burgos jusqu'au Duero

coûtèrent aux alliés 4 officiers et 123 soldats tués, 45 officiers et 477 soldats blessés, et 8 officiers et 235 soldats faits prisonniers. Il est probable que cet auteur n'a pas compris dans ses calculs les pertes des Espagnols, ni peut-être même celles des Portugais; ce qui sans doute produit la grande différence qu'on remarque entre son assertion et les rapports des généraux français.

Ce n'était pas seulement l'approche des armées du Portugal et du nord qui avait déterminé lord Wellington à lever le siége de Burgos et à battre en retraite. En apprenant qu'elles avaient reçu des renforts et qu'elles se disposaient à prendre l'offensive, il lui eût été facile d'appeler à lui les divisions restées vers Madrid, et d'acquérir ainsi une supériorité qui aurait paralysé les efforts de ses adversaires. Mais il était également instruit de la réunion des armées du midi et du centre, et de leur marche sur le Tage; il ne voulut pas s'exposer à voir ses communications avec le Portugal interceptées par ces armées.

Le duc de Dalmatie s'était enfin décidé à évacuer l'Andalousie. Le 25 août, ses troupes se replièrent de devant Cadix sur Séville, après avoir mis hors de service ou jeté à la mer l'artillerie de siége et détruit les munitions. L'ennemi ne tarda pas à se montrer devant le faubourg de Triana, séparé de Séville par le Guadalquivir; et il y eut sur ce point quelques engagements assez vifs jusqu'au moment où les Français sortirent de la ville. Le maréchal marcha sur Grenade, et y resta quelques jours pour at-

tendre tous ses détachements. Ballesteros ne le suivit que jusqu'à Loja. Pendant ce temps, le comte d'Erlon opérait sa retraite de Fuente-Orejuna par Cordoue et Jaen sur Huescar, où il se réunit au duc de Dalmatie, qui, de Grenade, s'y était rendu par Baza. L'armée continua sa marche à travers la province de Murcie, se dirigeant sur Almanza vers la frontière de Valence. Le roi, fort impatient de se mettre en communication avec cette armée, alla s'établir à San-Felipe, et ordonna de pousser au loin des reconnaissances dans toutes les directions. Le 30 septembre, la cavalerie du général Treilhard rencontra celle de l'armée du midi à Tobarra, près d'Hellin. Le duc de Dalmatie établit son quartier général à Almanza le 2 octobre, et la réunion tant désirée et si longtemps attendue fut effectuée.

Le général Hill n'ayant pas suivi le comte d'Erlon, et Ballesteros s'étant arrêté, comme nous l'avons dit, à Loja, la retraite ne fut pas inquiétée; mais elle n'en fut pas moins pénible, d'abord à cause des chemins peu praticables à l'artillerie, et puis parce que les habitants s'enfuyaient, ce qui augmentait la difficulté de se procurer des vivres.

Le 3 octobre, le roi, accompagné des maréchaux Jourdan et Suchet, se rendit à Fuente de Higuera, où le duc de Dalmatie vint le joindre. Joseph avait plus d'un sujet de mécontentement contre ce maréchal: indépendamment de ceux que nous avons indiqués, il en existait encore un plus grave. Un capitaine de bâtiment à qui il avait remis à Malaga des dépêches pour l'Empereur, poursuivi par les

Anglais, forcé de se jeter à la côte de Valence, et apprenant que le roi était dans cette ville, les lui envoya pour qu'il les fît parvenir à son frère. Joseph, ne recevant pas depuis longtemps des nouvelles du maréchal, ignorant s'il lui obéirait, décacheta les lettres dans l'espoir d'y trouver des renseignements à ce sujet. Mais quelle ne fut pas sa surprise et son indignation, de voir qu'on le dénonçait comme un traître en correspondance avec les ennemis ! Il chargea le colonel Desprez, son aide de camp, de les porter à l'Empereur, qui les reçut à Moscou. On conçoit que la première entrevue de ce prince avec le maréchal amena diverses explications. Elles eurent lieu en tête à tête. Toutefois Joseph, toujours généreux, s'apaisa, et se montra disposé à oublier le passé. Il fit entrer les maréchaux Jourdan et Suchet, et on s'occupa des affaires du moment.

Dans cette conférence, le roi invita chacun des maréchaux à émettre son opinion sur les opérations qu'il convenait d'entreprendre. Les avis furent unanimes sur ce point, c'est-à-dire qu'il fallait faire en sorte de se mettre le plus tôt possible en communication avec l'armée du Portugal ; mais ils furent partagés sur la manière d'opérer. Entre autres choses, le duc de Dalmatie proposait de réunir aux armées du centre et du midi une partie de celle d'Aragon, ce qui vraisemblablement eût entraîné la perte de Valence, que l'armée anglo-espagnole, campée sous les murs d'Alicante, n'eût pas manqué d'attaquer.

Le duc d'Albuféra, exagérant la force de l'armée ennemie dont nous venons de parler, demanda qu'on lui laissât une division de l'armée du centre.

Le maréchal Jourdan pensait que les armées du midi et du centre étaient en état de percer jusqu'à Madrid; qu'il ne fallait pas s'exposer à perdre Valence, tant qu'elles n'auraient pas ouvert leur communication avec l'armée du Portugal ou avec la France par Saragosse et Aranda, puisque jusque-là cette place était leur base d'opération, le seul point d'où, en cas de besoin, on pourrait tirer des munitions, et sur lequel seraient dirigés les malades et les blessés : mais il croyait que le maréchal Suchet, conservant la totalité de ses troupes, avait des forces suffisantes pour battre l'armée d'Alicante, si elle prenait l'offensive. Le roi, voyant la divergence des opinions sur ce point et sur quelques autres, ordonna à chacun des maréchaux de lui remettre son avis par écrit. Il paraît, d'après les ordres qui furent donnés le 7, qu'il adopta l'opinion du maréchal Jourdan.

Le duc de Dalmatie dirigea sur Valence ses malades et ses blessés. Son armée, débarrassée de tout ce qui n'était pas en état de faire campagne, resta forte de 33 mille hommes d'infanterie, de 6 mille chevaux, de 72 pièces de canon, avec un double approvisionnement, et d'un million de cartouches d'infanterie. Dans celle du centre, on comptait 10 mille combattants, y compris la garde royale, 12 pièces de canon, et 500 mille cartouches d'infanterie. Ainsi, les deux armées réunies présentaient

une masse de 50 mille hommes d'excellentes troupes, et de 84 bouches à feu.

Le roi, jugeant qu'avec cette belle armée il lui serait facile d'atteindre le but qu'il se proposait, ne voulut pas affaiblir le duc d'Albuféra. Il lui ordonna de tenir l'armée d'Alicante éloignée de Valence, base essentielle d'opérations, jusqu'au moment où les armées impériales seraient parvenues sur la droite du Tage. Il fut ordonné au duc de Dalmatie de se mettre en marche aussitôt qu'il aurait reçu l'approvisionnement de riz et de biscuit que devait lui envoyer le maréchal Suchet; de suivre la grande route qui d'Almanza conduit à Aranjuez; de se tenir en communication avec l'armée du centre, qui marcherait sur Tarancon par Cuença; et de diriger sur cette dernière ville le comte d'Erlon avec la division d'infanterie du général Barrois et deux régiments de cavalerie, environ 6 mille hommes, pour être réunis à l'armée du centre, trop faible par le nombre et par son organisation.

Le roi voulait se débarrasser du commandement particulier de cette armée, et le confier au comte d'Erlon, afin d'être libre de se porter avec son état-major partout où il jugerait sa présence nécessaire. Il communiqua au général Souham les dispositions qu'il venait d'arrêter, lui recommandant d'éviter tout engagement dont le résultat serait douteux; de suivre l'armée anglaise dans tous ses mouvements, pour l'empêcher de se porter en entier sur le Tage; et de manœuvrer de manière à se mettre en communication avec lui le plus tôt possible.

Le duc de Dalmatie ayant reçu les ordres qui le concernaient, au lieu de se hâter de les exécuter, pressa le roi d'y apporter des changements, lui adressa des conseils, des projets, et prétendit qu'il n'avait pas le droit de faire passer à une autre armée une partie des troupes dont l'Empereur lui avait confié le commandement. Joseph ayant persisté dans sa première résolution, le maréchal insista de nouveau, particulièrement sur la révocation de l'ordre qui lui prescrivait d'envoyer 6 mille hommes à l'armée du centre. Le roi, mécontent de cette obstination, lui ordonna d'exécuter littéralement les dispositions qu'il lui avait prescrites; à défaut de quoi il lui ordonnait de remettre le commandement de l'armée au comte d'Erlon, et de partir pour Paris, afin de rendre compte de sa conduite. Le maréchal prit le parti de se conformer à la volonté de son chef (1).

En même temps que le duc de Dalmatie achevait ses dispositions, il ordonnait au comte d'Erlon d'attaquer le fort de Chinchilla, château gothique situé sur le sommet d'un rocher taillé à pic, entouré d'un fossé creusé dans le roc, et armé de 6 pièces de canon. Sa garnison consistait en 3 à 400 Espagnols. Nous avons déjà eu occasion de dire que l'artillerie de ce fort battait la grande route, mais qu'il était facile de défiler par un autre chemin, hors de la portée du canon : il n'y avait donc point de nécessité de s'exposer à perdre de bons soldats pour

(1) La Correspondance établit tous ces faits d'une manière irrécusable.

s'emparer d'un poste qu'on ne pouvait conserver. Par un hasard assez singulier, le tonnerre tomba sur le château, pénétra dans la chambre du commandant, et le tua. La garnison, effrayée de cet accident, se rendit le 9 octobre.

Le roi, informé que l'armée du midi s'était enfin mise en marche, partit de Valence avec celle du centre, et porta son quartier général, le 18, à Requena. Le 23, il arriva à Cuença, où le comte d'Erlon était entré deux jours avant, avec la division Barrois et deux régiments de cavalerie, après en avoir chassé les bandes de l'Empecinado. Ce général prit le commandement de l'armée du centre, forte alors de 16 mille hommes, y compris la garde royale. Cette armée continua sa marche, et arriva le 27 à Tarancon.

Une reconnaissance poussée sur Fuente-Duena rapporta que les Anglais occupaient ce village, et qu'ils avaient retiré sur la droite du Tage les bateaux du pont. Dès la veille, le duc de Dalmatie était entré à Ocana, après en avoir chassé les escadrons anglais et portugais qui l'occupaient. Il apprit, par une reconnaissance qui s'avança jusqu'à Aranjuez, que cette ville était évacuée et les ponts du Tage rompus.

Les deux armées françaises se trouvaient donc enfin en ligne sur la rive gauche du Tage. Le général Hill, qui, de l'Estramadure, s'était dirigé vers Madrid, occupait la rive droite avec trois divisions de l'armée anglo-portugaise, et les corps espagnols d'Elliot, Frère, Villacampa, Bassecourt, les bandes

de l'Empecinado et autres. Il aurait pu chercher à défendre le passage du fleuve, si lord Wellington, qui préféra rassembler toute son armée dans les environs de Salamanque, ne lui avait pas ordonné de battre en retraite, et de se diriger sur Alba de Tormès.

Dans la journée du 30 octobre, les ponts d'Aranjuez furent rétablis, et l'armée du midi commença à défiler; celle du centre suivit son mouvement. L'avant-garde, arrivée au pont de Jarama, dit Puente-Largo, le trouva retranché : après quelques volées de coups de canon, l'ennemi retira son artillerie, fit sauter le pont, et se mit en retraite pendant la nuit. Dès ce moment, on ne rencontra plus de résistance, et le roi rentra dans sa capitale le 2 novembre.

Joseph, toujours dans la ferme résolution de suivre l'armée anglaise jusqu'à ce qu'il l'eût forcée à recevoir la bataille ou à rentrer dans le Portugal, ne s'arrêta qu'un jour à Madrid. Le 4 novembre, il établit son quartier général à Guadarama. Une partie de l'armée du midi avait déjà franchi la chaîne des montagnes. Cette armée, suivie de celle du centre, continua sa marche sur Arevalo, où le roi arriva le 6, avec la tête de la colonne. On prit cette direction au lieu de celle de Penaranda, afin de se mettre plus promptement en communication avec l'armée du Portugal. Une reconnaissance, poussée le lendemain sur Medina del Campo, rapporta que des troupes de cette armée venaient d'y arriver. Le général Souham rendit compte que lord Wellington avait

quitté sa position de Rueda le 6, et qu'il se dirigeait sur Salamanque. Il entra effectivement, le 8, dans son ancien camp de San-Cristoval, en même temps que le général Hill arrivait à Alba de Tormès.

Lorsque l'armée du Portugal eut achevé de passer le Duero, que les divisions de celle du midi, encore en arrière, furent arrivées, et que l'armée du centre eut atteint Fontiveros, elles se portèrent en avant, et occupèrent, le 10 au soir, les positions suivantes : la première, à Villaruela, Babila, Fuente et Huerta; la seconde, entre Penaranda et Alba; et la troisième, à Macatero et environs; le quartier général du roi, à Penaranda. Ce même jour, le duc de Dalmatie fit tirer 1,500 coups de canon sur Alba, sans pouvoir en déloger l'ennemi.

Le lendemain, le roi, accompagné des maréchaux Jourdan et Soult, du général Souham, et de beaucoup d'autres généraux, se porta sur la Tormès, pour reconnaître la position des ennemis. Leur droite, aux ordres du général Hill, s'appuyait à Alba; leur gauche occupait la position de San-Cristoval, sur la droite de la Tormès, en avant de Salamanque. Divers camps, dont le centre était à Calvarrosa de Arriba, liaient les deux ailes. Plusieurs corps espagnols s'étant réunis à l'armée anglo-portugaise, on évaluait sa force de 70 à 75 mille hommes. L'armée impériale comptait 80 mille combattants, dont 10 mille de cavalerie et 120 pièces de canon. Il semblait donc que l'occasion de rétablir l'honneur des armes françaises sur le même champ de bataille (les Arapiles) où, quelques mois avant, il avait essuyé une

atteinte, était favorable. Le maréchal Jourdan ayant reconnu qu'entre Villa-Gonzala et Huerta la rivière était guéable presque partout, que l'ennemi n'y avait que de faibles postes d'observation, et n'occupait pas une plaine qui s'étendait au loin sur la rive gauche, proposa de franchir la Tormès sur ce point, de déployer dans la plaine toute la cavalerie et l'artillerie légère, pour couvrir le passage de l'infanterie, et de marcher ensuite rapidement dans la direction de Calvarrosa de Arriba, afin de couper par son centre la ligne des alliés. Cette opinion fut partagée par tous les généraux présents, et même par le duc de Dalmatie, qui, avant la reconnaissance, avait témoigné une grande répugnance pour toute opération qui tendrait à aborder l'ennemi de front. Toutefois, il pria le roi d'attendre le rapport d'un officier chargé de reconnaître les bords de la rivière au-dessus d'Alba, avant de prendre sa détermination.

Ce rapport parvint à Penaranda pendant la nuit; il portait qu'on avait trouvé des gués praticables deux lieues au-dessus d'Alba, et un débouché facile sur la rive gauche. En l'adressant au roi, le duc de Dalmatie chercha à démontrer le danger qu'il y aurait à suivre l'avis du maréchal Jourdan, et proposa de passer la Tormès sur le point indiqué dans le rapport, afin de tourner la droite des ennemis et de les obliger à changer de position. Le maréchal Jourdan, que le roi voulut bien consulter, répondit que le parti proposé par le duc de Dalmatie était sans doute le plus prudent, mais qu'il donnait à lord

Wellington la facilité d'éviter la bataille, tandis qu'il pensait qu'on devrait faire les plus grands efforts pour le forcer à l'accepter; que s'il était général en chef, il n'hésiterait pas à attaquer les alliés, comme il l'avait proposé; que sa responsabilité et sa gloire seraient de sûres garanties qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour percer leur ligne et leur faire essuyer de grandes pertes : mais qu'il n'était revêtu d'aucun commandement; que le succès dépendait du duc de Dalmatie, qui avait sous ses ordres la majeure partie des troupes; et que le roi devait examiner s'il n'y aurait pas de graves inconvénients à lui ordonner une opération qui demandait de la résolution et de la vigueur, et à laquelle il se montrait si fortement opposé; qu'on ne pouvait se dissimuler qu'en cas d'un revers, quelle qu'en fût la cause, il aurait à dire, pour sa justification, qu'on l'aurait évité si l'on eût suivi ses conseils. Après de mûres réflexions, le roi crut devoir adopter le plan proposé par le duc de Dalmatie; et, afin de le mettre mieux à même de l'exécuter, il lui donna provisoirement le commandement de l'armée du centre : le comte d'Erlon alla prendre le commandement de celle du Portugal.

Les journées des 12 et 13 furent employées à préparer les moyens de passage, et à faire arriver les troupes sur les points où elles devaient l'effectuer. Dans la soirée du 13, le roi établit son quartier général à Val-de-Carras. Les armées du centre et du midi prirent position à la Anaya d'Alba et à Herrezulo; et celle du Portugal, en face d'Alba. Cette

dernière devait passer la Tormès sur le pont de cette ville, lorsque l'ennemi serait obligé de l'évacuer, par suite du mouvement du duc de Dalmatie. Le maréchal franchit la rivière, le 14 au matin, sur trois colonnes, entre Galisancho et Exème, et rassembla ses troupes sur les hauteurs de San-Palay. Ce mouvement obligea le général Hill à sortir d'Alba; mais en s'en éloignant il fit sauter le pont, et laissa 300 Espagnols dans un petit fort qui en défendait l'approche et ne permettait pas de le réparer. Des hauteurs de San-Palay, on marcha dans la direction de Mozarbez. L'avant-garde y rencontra quelques escadrons qui se retirèrent sans combattre. L'armée prit position sur des hauteurs boisées en arrière de ce village, appuyant sa gauche au Rio-Zurguen, ayant en avant de sa droite le mamelon de Nostra-Señora de Ultrera, et deux autres mamelons sur son front, qui furent occupés. On travailla de suite à s'y retrancher, ce qui sans doute était fort prudent, mais ce qui annonçait plus la crainte d'être attaqué que la volonté de pousser vivement les ennemis.

Cependant le roi, qui n'apercevait que quelques vedettes au loin, voulut faire une reconnaissance: il se mit à la tête de quelques escadrons, et se porta en avant, accompagné de son état-major et du duc de Dalmatie. On découvrit au pied des Arapiles des lignes d'infanterie et plusieurs escadrons. Ce corps, qui vraisemblablement n'était autre chose que celui du général Hill, aurait pu être battu si on avait été en mesure de l'attaquer; mais l'infanterie était restée trop en arrière; d'ailleurs on ne voulait pas

s'engager avant l'arrivée des troupes du comte d'Erlon. Ce général, obligé d'aller passer la Tormès au-dessus d'Alba, n'arriva que fort tard sur les hauteurs de la rive gauche; il se lia par sa gauche avec la droite du duc de Dalmatie. Le roi s'établit dans une baraque à peu de distance en arrière de Nostra-Señora de Ultrera, au centre des deux armées. Les manœuvres de la journée eurent pour résultat de donner à lord Wellington le temps et la plus grande facilité de réunir toutes ses forces sur la gauche de la Tormès, en avant de Salamanque, en repliant ses deux ailes sur son centre, et de se mettre ainsi en position de livrer bataille ou de battre en retraite, suivant qu'il le jugerait à propos.

Dans la nuit du 14 au 15, il fit un temps affreux qui dura toute la journée du lendemain : cette circonstance fâcheuse ne permit de reconnaître l'ennemi que vers les huit heures. Pendant ce temps l'armée du Portugal se mit en ligne, et vint occuper le mamelon de Nostra-Señora de Ultrera. Le duc de Dalmatie resserra sa droite sur sa gauche, et se mit ainsi en mesure de tourner la droite des alliés et de couper leur communication avec Ciudad-Rodrigo.

Sur les neuf heures, on reconnut une ligne dont la gauche paraissait s'appuyer à Calvarrosa de Arriba, et la droite à Torrecillo de Aldealejada. Elle couvrait des mouvements qu'on remarquait en arrière, et qui indiquaient que l'ennemi se portait, par une marche de flanc, de sa gauche à sa droite, se dirigeant vers les hauteurs de la rive gauche du Rio-Zurguen, afin

de gagner la route qui de Salamanque conduit à Ciudad-Rodrigo. Dès lors, il fut évident que lord Wellington battait en retraite. Le duc de Dalmatie, en se portant rapidement en avant et obliquant fortement à gauche, pouvait atteindre l'armée des alliés, peut-être même en couper une partie; mais il ne s'avança que jusque sur les hauteurs qu'on rencontre à une demi-lieue avant d'arriver à Nostra-Señora de Valbueno, et s'y arrêta, se bornant à observer les mouvements de l'ennemi, qu'on n'apercevait que difficilement, à cause du mauvais temps. Ce ne fut qu'entre trois et quatre heures du soir qu'il fit occuper le plateau de Nostra-Señora de Valbueno par une division d'infanterie, et qu'il poussa sa cavalerie en avant, cherchant à lui faire passer le Rio-Zurguen. Mais il n'était plus temps : ce mouvement fut arrêté sur le ruisseau, devenu un torrent par la quantité d'eau tombée dans la journée, et dont la rive opposée était défendue par 6 pièces d'artillerie, qui tirèrent quelques volées sur la cavalerie. Ainsi, lord Wellington fit sa retraite sans être entamé ni même inquiété, en présence d'une armée de 80 mille hommes des meilleures troupes de France; et on manqua l'occasion de réparer dans une seule journée tous les malheurs de la campagne.

Le comte d'Erlon, qui marchait dans la direction de Salamanque, avec ordre de serrer la queue des ennemis, ne ramassa que quelques traînards. Son avant-garde entra dans Salamanque, et y trouva quelques restes de magasins. Le duc de Dalmatie prit position sur les hauteurs en arrière de Nostra-

Señora de Valbueno; sa cavalerie s'établit dans les villages de la droite du Rio-Zurguen.

Le lendemain, ce maréchal suivit l'ennemi dans la direction de Mantilla; le comte d'Erlon réunit son infanterie à Salamanque, et envoya sa cavalerie sur Rollan, à la droite de l'armée du midi. L'avant-garde de cette armée atteignit l'arrière-garde des alliés à San-Munos, mais le mauvais temps et les mauvais chemins ne permirent pas d'engager une affaire sérieuse. Lord Wellington continua sa marche sur Ciudad-Rodrigo, passa l'Agueda, et mit ses troupes en cantonnements.

Sir John Jones, dans son ouvrage déjà cité, prétend que les alliés ne perdirent pendant la retraite que 50 hommes tués, 150 blessés, et 170 prisonniers. Il est cependant certain que, le 20 novembre, le nombre des prisonniers anglais, portugais et espagnols, conduits au quartier général à Salamanque, était de 3,520, parmi lesquels se trouvait le lieutenant général Paget. On ramassa également une assez grande quantité d'équipages.

La saison, le défaut d'approvisionnements et de moyens de transport, et la situation des affaires, ne permettant pas de suivre les ennemis en Portugal, les armées impériales entrèrent en cantonnements. Celle du midi occupa la vallée du Tage vers Talavéra, partie de la province de Tolède et la Manche; l'armée du Portugal fut répartie dans les provinces d'Avila, de Salamanque, de Toro, de Valladolid et de Palencia. Le roi retourna à Madrid avec celle du centre, et fit occuper les provinces de Ségovie,

de Guadalaxara, et partie de celle de Tolède. Il créa un état-major général, qu'il chargea de la surveillance des diverses branches de services des trois armées, qui, par suite des circonstances, se trouvaient réunies, et destinées désormais à opérer sous ses ordres immédiats.

Le commandement en chef de l'arme du génie fut confié au général de division Léry, celui de l'artillerie au général Dedon, qui fut ensuite remplacé par le général Tirlet, et les fonctions de commissaire ordonnateur en chef et inspecteur aux revues en chef, au commissaire ordonnateur Mathieu Favier et à l'inspecteur aux revues Garreau.

Ayant mis sous les yeux de nos lecteurs la situation des affaires au moment où le roi prit le commandement, et leur ayant fait connaître la cause de chacun des événements malheureux de cette campagne, de nouvelles réflexions ne seraient que des répétitions inutiles; mais on en trouvera quelques-unes à la note sur un passage de l'ouvrage de sir John Jones.

Nous compléterons le précis des événements du règne de Joseph pendant l'année 1812 en Espagne, par quelques faits que nous n'avons pas voulu intercaler dans le récit des opérations militaires, afin que les lecteurs puissent avoir la facilité de suivre ces opérations.

On reçut à Madrid, le 8 février, des nouvelles de Valence : tout était tranquille dans la ville; mais le maréchal Suchet écrivait qu'il n'avait pu faire installer le conseiller d'État espagnol que le roi avait

envoyé dans cette dernière ville avec le titre d'intendant de la province, un détachement de maîtres des requêtes et d'auditeurs du conseil d'État étant arrivé de Paris pour prendre en main l'administration du pays.

Le lendemain 9, Joseph apprit le succès important remporté par le général Guye sur les Espagnols à Siguenza. Le général avait sous ses ordres une partie de la garde royale et le régiment espagnol du colonel Hugo.

A la fin de ce même mois, le maréchal Victor, quittant l'armée du midi pour retourner en France, arriva à Madrid, et donna des détails très-importants sur la situation des affaires en Andalousie. Ces affaires se trouvaient dans un état assez peu rassurant. Il pensait que l'Empereur devait changer de système à l'égard de l'Espagne; et en cela il était parfaitement d'accord avec les idées du roi, qui le traita avec beaucoup de bonté.

Le 3 mars, l'ambassadeur de France annonça enfin officiellement au ministre des affaires étrangères du roi les décrets impériaux relatifs à l'administration civile dans la Catalogne. Cette communication fut accompagnée de formes propres à diminuer le mauvais effet qu'elle pouvait produire sur l'esprit de Joseph. On demanda de nouvelles explications; mais, à compter de ce jour, la Catalogne fut gouvernée réellement par le commandant militaire français. Cette circonstance fit incliner de nouveau le roi vers un projet d'abandon absolu du trône. Quelques jours après, voulant récompenser le zèle de

divers Espagnols attachés à son service, il accorda plusieurs faveurs. Il nomma MM. O'ffarill et Urquijo chevaliers de la Toison d'or. Ces grâces, accordées à des hommes qui jouissaient à juste titre d'une grande considération, furent généralement approuvées.

Le 8 mars, Joseph reçut à quatre heures du matin une estafette de Paris, qui lui apportait des nouvelles de la plus haute importance pour lui, et qui eurent une grande influence sur ses déterminations.

Une lettre du prince de Neufchâtel, en date du 18 février, lui annonçait que l'Empereur avait l'intention de lui confier le commandement de toutes les armées en Espagne. Du reste, on ne lui disait pas un mot des décrets sur la Catalogne.

Le roi communiqua ces nouvelles au maréchal Jourdan, à M. O'ffarill, et au comte de Mélito. Elles amenèrent immédiatement un changement dans les résolutions qu'il était sur le point de prendre. Jugeant qu'il était peu digne d'abandonner les affaires dans le moment même où son frère réclamait de lui un éminent service, il rejeta la pensée d'une abdication. Cependant il ne se fit pas illusion sur les difficultés de sa nouvelle position; il ne se dissimula pas qu'un commandement général dans l'état actuel des affaires était une charge immense. Quel espoir de succès pouvait-il avoir, en effet, avec des éléments si hétérogènes : des maréchaux accoutumés depuis trois ans à une indépendance absolue; un chef d'état-major, homme d'un grand mérite, mais qui, par un concours d'événements indépendants

de lui, n'exercerait probablement jamais une autorité suffisante sur les autres maréchaux, commandants d'armée? L'Empereur se désisterait-il de ses projets à l'égard de l'Espagne? En supposant un grand succès, où devait être la récompense du roi pour un parell acte de dévouement? Telles furent les premières réflexions qui se présentèrent à l'esprit de Joseph.

A la fin de mars, la situation de l'Espagne devint de plus en plus critique. La misère était au comble à Madrid; la famine désolait la capitale; le pain avait augmenté d'une manière alarmante; les Anglais avaient investi Badajos, les guérillas venaient jusque sur les promenades de la ville.

Les choses en étaient là, lorsque, le 31 mars, un officier de Berthier arriva avec une lettre de ce prince, annonçant au roi que l'Empereur le chargeait du commandement en chef de toutes les armées d'Espagne. Cette lettre ajoutait que Napoléon faisait remettre au roi, par son ambassadeur, ses dispositions politiques à l'égard de l'Espagne; et que, quant à la direction à donner à la guerre, le prince se proposait d'en présenter le lendemain les détails.

Quoiqu'on dût s'attendre à cette nouvelle, comme elle ne laissait aucun doute sur la guerre du nord, elle fit une vive impression sur tous les esprits. A partir de ce moment, il ne fut plus question, pour Joseph, de départ, ni de renonciation au trône.

Dans les quinze derniers jours d'avril, on reçut des nouvelles fréquentes de Paris : elles roulaient

toujours sur les préparatifs de la guerre. L'Empereur n'était cependant pas encore parti. A l'égard de l'Espagne, la lettre annoncée par le prince de Neufchâtel, sur la direction à donner à la guerre, se faisait attendre. Quant à la direction politique, une note signée par l'ambassadeur fut remise au ministre des affaires étrangères du roi. Elle traçait la marche que l'on devait suivre, en développant principalement cette idée, « que les Espagnols devaient « être las de la guerre; que la faim, la misère, les « maux qu'ils enduraient, soit de la part des Français, des Anglais, soit même de la part de leurs « propres défenseurs, plus redoutables pour eux, « sous le nom de bandes et de guérillas, que les armées régulières, avaient dû leur faire sentir la « nécessité de mettre un terme à tant de calamités; « qu'on pouvait, en profitant de la disposition d'esprit où on les supposait, faire provoquer, soit par « des adresses des corps principaux de l'État et des « municipalités des villes, soit par des écrits faits « adroitement et dirigés contre les Anglais, en épargnant cependant les Espagnols, dont on ne devait « pas dire de mal, la réunion d'une assemblée nationale, sous le nom de cortès extraordinaires, pour « contre-balancer celle de Cadix. Qu'on pourrait appeler à cette assemblée huit cents personnes bien « choisies, dans le nombre desquelles on pourrait « admettre les députés mêmes des cortès de Cadix, « si on pouvait en attirer quelques-uns; que l'on y « appellerait des députés de Castille, de l'Andalousie, de Valence, de la Galice; même qu'on ne fe-

« rait pas difficulté d'en faire venir de la Catalogne, « de l'Aragon, de la Biscaye, de la Navarre et du « Guipuscoa, quoique l'on jugeât cependant que l'on « ne devait pas penser en ce moment à changer la « forme du gouvernement adopté pour ces pro- « vinces.

« Que ces cortès, ainsi composées et réunies d'ici à « six semaines, pourraient faire une constitution « telle que celle des cortès de Cadix, qui, au fond, « n'était qu'une imitation de celle de Bayonne, « à quelques modifications idéologiques près qui « étaient alors à l'ordre du jour, et auxquelles il « fallait bien se prêter.

« Que les choses arrangées ainsi, l'Empereur ne « balancerait pas à faire connaître que tout s'était « fait d'accord entre le roi et lui ; que l'indépen- « dance, l'intégrité seraient maintenues, et que les « troupes françaises se retireraient à mesure que « leur présence ne serait plus nécessaire. »

Il ne s'agissait donc plus que de travailler d'après ces données ; et c'est à quoi se décida facilement le roi.

La fin du mois d'avril fut signalée par un événement qui lui causa le plus vif chagrin. On apprit que le convoi avec lequel M. Deslandes était parti avait été attaqué par Mina au défilé de Salinas, quoique l'escorte fût très-forte, et qu'il avait été tué en voulant sauver sa femme, tombée au pouvoir de l'ennemi. La mort de M. Deslandes produisit une triste impression sur tous ceux qui le connaissaient, et qui le regrettèrent sincèrement. C'était un homme infiniment

estimable, qui n'avait exercé l'influence que sa place pouvait lui donner que pour faire le bien sans éclat, et souvent à l'insu même de ceux qu'il obligeait.

Le 10 mai, la nouvelle de la prise de Badajos fut officiellement confirmée par une lettre du maréchal Soult, datée de Séville du 15 avril, et qui fut remise au roi par M. Lebrun, aide de camp du duc de Dalmatie. Après ce fâcheux événement, les Anglais ne firent aucune démonstration sérieuse sur l'Andalousie. Aussi, le maréchal Soult, qui s'était avancé sur Villa-Franca, à 5 lieues de Badajos, où il avait appris, le 9 avril, la reddition de cette place, s'était retiré sans obstacle en Andalousie. Il n'y avait eu qu'un engagement peu important entre le corps du général Drouet et la cavalerie anglaise du côté de Llerena, dans les environs de Fuente-Orejuna. Au surplus, il était temps que le maréchal Soult se montrât près de Séville. Ballesteros, avec un corps considérable, s'était avancé jusque dans les faubourgs de cette place ; et c'est à une timidité sans exemple, et à une terreur panique qui le saisit, que l'on dut la conservation de tous les établissements militaires de Séville, dont il aurait pu se rendre maître, ou qu'il aurait pu du moins détruire. L'armée du midi reprit sa position ; les lignes du blocus de Cadix n'avaient point été abandonnées, et les choses revinrent à peu près dans le même état qu'avant la campagne.

Dans la position centrale de Madrid, il était naturel de concevoir des inquiétudes sur le parti que les Anglais prendraient après s'être emparés de Badajos ;

ils pouvaient se porter ou sur l'Andalousie ou sur le maréchal Marmont. Ce dernier s'était avancé jusqu'à Sabogal et même jusqu'à Castel-Franco, qu'il avait occupé le 12 avril. Ayant appris la reddition de Badajos, il s'était retiré sur Salamanque, pour faire une diversion en faveur de l'armée du midi. Cette incertitude dura à Madrid tant que l'on n'eut point de nouvelles du maréchal Soult; et comme avant de les recevoir on fut instruit que le maréchal Marmont s'était retiré, et avait passé la Coa et l'Agueda pour reprendre la ligne de Salamanque, on s'empressa de lui donner l'ordre de se porter au secours de l'Andalousie et de s'avancer par conséquent sur le Tage, afin de pouvoir passer ce fleuve à Almaraz. A peine les ordres étaient-ils partis, que les lettres du maréchal Soult arrivèrent; et de plus les dépêches du maréchal Marmont lui-même, annonçant que lord Wellington était passé sur la rive droite du Tage avec cinq divisions de son armée, s'était avancé sur la Coa, et qu'il occupait Pinel et Lamega, ayant son quartier général à Fuente-Guinaldo. Ainsi, l'armée ennemie menaçait le nord et le midi; et en effet, ce mouvement semblait plus naturel à prévoir, et plus conforme au caractère de lord Wellington. Il fallut donc contre-mander les premiers ordres, et mettre le maréchal Marmont en état de résister à l'ennemi, s'il continuait à marcher sur lui.

Quoique d'autres nouvelles, arrivées le 9 mai au soir, semblassent annoncer que les Anglais s'étaient rapprochés du Tage, on ne fit d'abord aucun changement aux dernières dispositions.

Du côté du nord, les rapports étaient défavorables; les guérillas devenaient de plus en plus audacieuses ; Mina avait échappé à la poursuite du général Dorsenne.

Le maréchal Suchet, à Valence, se plaignait de n'avoir pas assez de troupes pour faire un mouvement sur Murcie : il ne pouvait, disait-il, conserver ses communications avec l'Aragon, ravagé par des bandes nombreuses, et surtout par celle de Villa-Campo, sur la rive droite de l'Èbre. Ce partisan avait enlevé un bataillon italien dans les environs de Guadalupe. Cependant l'armée de Murcie se reformait, et inquiétait l'extrême gauche du duc d'Albuféra, qui assurait n'avoir plus à sa disposition que 9 mille hommes ; il commençait même à n'être pas sans inquiétude sur la conservation de Valence, où la nouvelle de la chute de Badajos avait produit une grande sensation.

L'aspect des événements militaires devint assez inquiétant pour fixer l'attention sérieuse de l'Empereur. Le défaut d'accord, la difficulté des communications, la rareté des subsistances, étaient des causes sans cesse renaissantes, et qui pouvaient précipiter l'armée d'Espagne et le roi dans une série de malheurs incalculables.

Les affaires politiques ne marchaient pas mieux : on travaillait dans le sens indiqué par la note de l'ambassadeur de France. Des articles de gazette, des écrits répandus dans le public, enfin une députation solennelle de la commune et de la municipalité de Madrid, que le roi reçut le 7 mai, et à laquelle

il fit une réponse insérée dans la *Gazette* du lendemain, annoncèrent le but que l'on se proposait, la convocation des cortès. Mais toutes ces idées étaient reçues froidement ; les revers militaires, la disette affreuse, et plus encore peut-être la défiance où l'on était sur les vues réelles de l'Empereur, jointe à la haine qu'on lui portait ainsi qu'à tout ce qui était Français, détruisaient l'effet des discours, des écrits, des insinuations. L'opinion ne se modifiait point ; il était à craindre que cette tentative n'eût pas plus de succès que les autres.

A la fin de mai, la même incertitude, le même malaise régnaient à Madrid. On ne savait pas encore positivement ce que les Anglais allaient faire, s'ils se porteraient au nord ou au midi. Ils n'avaient fait aucun mouvement qui annonçât précisément leurs projets ; ils avaient seulement attaqué et enlevé, dans les premiers jours de mai, les forts sur le Tage (1). Ils s'emparèrent aussi du pont d'Almaraz, qu'ils brûlèrent. On ne savait rien à Madrid que par une lettre assez succincte que le général Foy avait écrite ; il était seulement positif que les forts du Tage avaient été enlevés : c'était assez pour jeter l'alarme dans la capitale, où les malveillants, les insurgés, c'est-à-dire l'immense majorité des habitants, se livrèrent à l'espoir de voir arriver les Anglais.

(1) Ces forts, élevés à grands frais par les ordres de Marmont, et connus sous les noms de *fort Mirabete* et de *fort Raguse*, devaient, suivant les idées du maréchal, suffire à la défense du Tage. On voit combien il s'était trompé. Le comte Drouet ne fit d'ailleurs aucun mouvement pour les secourir.

Des mesures furent prises par le roi, dans la prévision des événements; des ordres donnés en conséquence aux maréchaux Marmont et Soult (1). Mais, par une fatalité singulière, au moment où l'on allait apprendre si ces ordres étaient parvenus au maréchal Soult, un courrier qu'il avait expédié de Séville le 8 du même mois, fut pris à 2 lieues de Madrid, avec sa dépêche, le 25, et l'on ne connut pendant longtemps rien du résultat de ces ordres, ni dans quel sens avait agi le duc de Dalmatie depuis que le roi était chargé du commandement général des armées.

Joseph fut en même temps informé, par des lettres venues de Valence, que l'Empereur avait confié au maréchal Suchet le commandemant général de la Catalogne, de l'Aragon et du royaume de Valence, et prescrit d'employer uniquement à la défense de ce pays les troupes qu'il avait sous ses ordres. Ainsi, c'était déjà une armée détachée du système général du commandement : et comme l'armée du nord s'en prétendait également indépendante; comme le maréchal Soult continuait à agir comme si le roi ne

(1) Le roi avait prescrit au maréchal Soult d'augmenter le corps du général Drouet, comte d'Erlon, et de le prévenir de passer le Tage et d'aller au secours de l'armée de Portugal au premier avis du maréchal Jourdan, afin de mettre le duc de Raguse en état d'arrêter le mouvement des Anglais. Cette disposition, qui pouvait sauver les armées françaises, non-seulement ne fut pas exécutée, mais lorsque le maréchal Soult en eût connaissance il déclara nettement qu'il se refusait à obéir, sous prétexte qu'il ne pouvait pas se priver de ce corps d'armée, ayant à garder l'Andalousie. Il envoya même sa démission au roi, plutôt que d'exécuter ses ordres. (Voir la Correspondance).

commandait pas; comme le maréchal Marmont avait insulté à l'autorité royale en faisant fermer, le 13, les portes de Talavéra au conseiller d'État Amoros, envoyé en qualité de commissaire royal, et en publiant des ordres du jour pour brûler les villages de la province d'Avila qui ne fourniraient pas immédiatement les contributions auxquelles ils seraient imposés; enfin, comme un colonel du 50e régiment d'infanterie, faisant partie de cette armée, s'était emparé d'un arrondissement de la province de Ségovie, et avait menacé de faire marcher sa troupe contre les commandants de villages faisant partie des cantonnements de l'armée du centre, s'ils opposaient la moindre résistance, on pouvait conclure de tous ces faits que jamais il n'y avait eu anarchie plus déplorable, ni plus de mauvais vouloir dans la concession faite au roi.

Joseph écrivit des lettres très-fortes à l'Empereur et au prince de Neufchâtel; il y dépeignit très-énergiquement sa position, mais elles restèrent sans réponse.

Au milieu de ces désordres et des revers qui en étaient la conséquence inévitable, les bandes prenaient une activité nouvelle. Burgos fut surpris par un corps d'insurgés, l'hôpital brulé; Cuença, occupé pendant quelques heures par l'Empecinado : enfin beaucoup de malheurs, de massacres, d'enlèvements de magistrats, d'employés, de femmes, furent la suite de ces mouvements. Le baron Nardon, Français que le roi avait envoyé comme commissaire royal, périt dans une de ces échauffourées. Ce fut

une perte pour le roi, car il avait montré dans ses fonctions beaucoup de courage et de dévouement.

Telle était la situation générale des affaires au 15 juin. Le pain augmentait tous les jours; il était à près de 30 sous la livre de France; beaucoup de malheureux expiraient d'inanition dans les rues de Madrid.

La situation politique n'avait pas changé. Des écrits pour provoquer les cortès, des pamphlets en réponse à ceux de la junte; de la part de la junte, un redoublement d'audace dans ceux qu'elle publiait; des mesures féroces contre les prisonniers; de la générosité de la part des Français, en réponse à ces violences : voilà à peu près ce qui se passait. Les esprits semblaient plus aigris que jamais; d'ailleurs, de la guerre du nord allait dépendre la destinée de l'Espagne.

L'Empereur était parti le 9, sans écrire au roi avant son départ : seulement il lui avait fait dire par son ambassadeur, le 1er juin, qu'il y avait eu des négociations avec l'Angleterre; qu'il avait offert de rétablir la maison de Bragance sur le trône de Portugal, si l'Angleterre consentait, de son côté, à laisser l'Espagne à son frère. La guerre se trouvait donc de nouveau allumée partout. Aucune direction certaine, aucune instruction précise n'avait été donnée à Joseph sur la conduite des opérations. Défendre le nord; maintenir les conquêtes faites, et surtout les communications avec la France; se tenir jusqu'à nouvel ordre sur la défensive : voilà à quoi se réduisait la lettre du ministre de la guerre.

Ainsi, une partie des difficultés subsistait toujours. Les généraux en chef étaient peu disposés à se ranger sous l'autorité du roi : c'était une guerre de plume de tous les jours, qui n'aboutissait à rien de bon.

A partir de ce moment, les nouvelles de France devinrent plus rares, les envois de fonds le furent encore davantage. Non-seulement le million par mois, promis solennellement, mais même les anciens 500 mille francs, n'arrivaient pas exactement.

La misère et la famine étaient toujours extrêmes à Madrid; le spectacle des rues était pitoyable. On voyait partout des enfants, des femmes étendus et mourant d'inanition. Heureusement la récolte s'annonçait bien; mais il y avait encore longtemps à l'attendre.

Au commencement de juillet, les événements militaires appelèrent toute l'attention de Joseph.

Les Anglais avaient passé en force l'Agueda le 12 juin; ils s'étaient portés sur la Tormès et sur Salamanque, où ils étaient entrés le 19. Le maréchal Marmont s'était concentré avec toutes ses forces entre Toro et Zamora, sur les bords du Duero. Comme, après la nouvelle du mouvement des Anglais, on avait été fort longtemps sans avoir aucun rapport direct du duc de Raguse, les bruits les plus contradictoires avaient couru à Madrid, et avaient livré successivement cette ville à toutes les agitations de la crainte ou de l'espérance. Une lettre du maréchal, en date du 22 juin, était la seule qui fût parvenue le 1er juillet seulement; elle annonçait qu'il ne se

croyait pas en état d'attaquer l'armée anglaise avant les renforts qu'il attendait de l'armée du nord (1).

Au midi, le maréchal Soult, toujours persuadé, ou feignant de l'être, que les Anglais n'en voulaient qu'à l'Andalousie, n'avait pas exécuté les ordres du roi.

Le comte d'Erlon n'avait reçu que très-tard de faibles renforts. Le général Hill n'avait point été attaqué, le maréchal Soult ayant prescrit au comte d'Erlon, dans le cas où le général anglais passerait le Tage, *de ne pas le suivre.* Par conséquent tout le poids des forces ennemies de ce côté pouvait, d'un moment à l'autre, tomber sur l'armée du Portugal ou sur Madrid, sans craindre aucune diversion importante de l'armée du midi, sur laquelle on vit bien à Madrid qu'on ne pouvait plus compter.

En Aragon, mêmes difficultés de la part du maréchal Suchet, quoique prononcées moins rudement que par le maréchal Soult. Plutôt que d'envoyer quelques secours sur le centre, l'un et l'autre offraient leurs démissions, si on persistait à les exiger. L'un disait qu'il ne pouvait donner ces secours sans évacuer Valence, et l'autre, sans évacuer l'Andalousie. Enfin, l'esprit d'indépendance, d'insubordination, se développait en quelque sorte en-

(1) Cette circonstance est remarquable, parce que cet aveu rend plus étonnante la détermination que prit peu de temps après le maréchal de combattre aux Arapiles, sans y avoir été forcé par l'ennemi, et avant d'avoir reçu les renforts qu'il regardait alors comme indispensables pour être en état de lutter avec avantage.

core plus depuis que le roi avait le commandement en chef.

La situation politique était toujours la même. Les lettres du roi, que portait M. Deslandes, furent insérées dans la *Gazette de Cadix* du 4 juin : bientôt l'Espagne entière les connut. On prétendit que cette publicité était à l'avantage du roi : les Espagnols virent avec plaisir qu'il était décidé à quitter le trône, si l'on touchait à l'intégrité de la monarchie (1).

La guerre de plume entre les gazettes de Madrid et celles de Cadix continuait. La guerre plus funeste des partis et des bandes prenait plus d'extension de jour en jour; les actes d'atrocité, de vengeance et de barbarie se multipliaient partout.

Les opérations de lord Wellington forcèrent bientôt Joseph à se porter lui-même au secours du duc de Raguse. Après avoir réuni un corps de 14 mille hommes en évacuant la Manche ainsi que la province de Cuença, et ne laissant qu'une faible garnison dans les places, il se mit en route à la tête de ce corps le 21, et alla coucher à l'Escurial. Le lendemain 22, avant son départ, il eut soin de prévenir le maréchal Marmont de son mouvement, en lui prescrivant de passer sur la rive gauche du Duero pour se réunir à lui dans les environs de Penaranda (à 4 lieues de la Tormès, et 6 à 7 lieues de Salamanque), rendez-vous sur lequel il se dirigeait

(1) On verra au dernier volume, dans le récit d'une entrevue du *comte de Survilliers* avec Mina, qu'à cette époque l'opinion était devenue très-favorable au roi, à tel point que les principaux chefs étaient disposés à le reconnaitre.

lui-même. Sa Majesté avait multiplié cet avis, qu'il envoya par huit exprès, dans la crainte que le maréchal Marmont ne fût pas prévenu.

Dans la confiance où le roi était que cet avis était arrivé, il partit de l'Escurial le 23 juillet, et le 24 il s'établit à Blasco-Sancho, à 6 lieues environ de Penaranda. Le 25, on allait partir pour Penaranda, lorsque les nouvelles firent changer la marche. Une lettre du maréchal Marmont arrivée à midi, suivie bientôt après d'une autre du général Clausel, donnait connaissance de la bataille des Arapiles.

Cette nouvelle parvint heureusement au roi avant son départ pour Penaranda. Si l'armée du centre se fût mise en marche le matin, elle se trouvait en face de l'armée anglaise, au lieu de rallier les troupes de Marmont, et elle se livrait elle-même.

Le duc de Raguse savait-il ou non que le roi marchait à son secours? Dans la première supposition, il fut bien coupable, si l'envie de vaincre seul lui fit sacrifier de si grands intérêts à un vain désir de gloire (1); dans la seconde, il faut gémir

(1) Il est à remarquer aussi que le roi ne fut instruit de la perte de la bataille des Arapiles que par *les réponses* que le maréchal Marmont et le général Clausel adressèrent d'Arevalo à la lettre que le roi y avait envoyée par un exprès, *lorsque l'arrivée d'un paysan à Blasco-Sancho avait apporté la première nouvelle de cette affaire.* Le premier soin du maréchal Marmont aurait dû être d'instruire le roi des événements, pour éviter que le corps qu'il amenait à son secours, et qui devait faire sa jonction à Penaranda avec lui, ne fût perdu ; mais il garda le silence, soit qu'en le rompant il eût fait connaître qu'il avait reçu les premières dépêches envoyées par plusieurs exprès qui lui annonçaient la marche du corps parti de Madrid, soit qu'effectivement il n'eût pas reçu ces premières dépêches.

sur l'étrange fatalité qui le détermina, après une attente de vingt-cinq jours, à ne pas s'arrêter quatre à cinq fois vingt-quatre heures de plus avant de commencer son mouvement. Ce retard eût entièrement changé la face des affaires (1).

Le soir, le roi alla coucher à Lebajos, sur la route de Madrid; et la retraite continua les jours suivants.

Arrivé à Ségovie le 28 juillet à six heures du soir, le roi y passa trois jours, déterminé à ne pas s'écarter davantage de Madrid, et à ne se réunir à

(1) Voici un fait assez singulier, et qui semblerait prouver que le duc de Raguse eut connaissance de la marche du roi :

« Le 14 juillet 1843, M. Sapey ayant remis les insignes de l'Empereur à M. le général baron Petit, commandant l'hôtel des Invalides, suivant les intentions du roi Joseph, ce général nous conduisit (c'est M. de Presle qui parle) à la chapelle Saint-Jérôme, et je me trouvais près du lieutenant-colonel major de l'hôtel, M. Delpire, qui me dit avoir servi à l'armée de Portugal, et savoir un fait que j'ignorais sans doute. Il me le raconta en ces termes : « Quelques « jours avant la bataille perdue aux Arapiles par le maréchal Mar- « mont, on trouva, en nettoyant dans un village la maison qui al- « lait servir de logement au général de division Sarrut, un petit « morceau de papier roulé qui fut reconnu un double de la lettre « adressée par le roi Joseph au maréchal, pour lui annoncer sa pro- « chaine arrivée avec un renfort. »

« M. le colonel Delpire, qui commandait alors l'artillerie de la division Sarrut, atteste positivement ce fait. Le général Sarrut ne dut-il pas donner aussitôt avis de cette lettre, ou plutôt la faire parvenir au maréchal, dans une circonstance aussi importante ? Huit expéditions de la même lettre avaient été envoyées au maréchal par huit *propios* ou exprès, dans des directions différentes. On n'avait jamais pu s'assurer s'ils étaient parvenus à leur destination. Le maréchal déclarait n'avoir reçu aucune de ces dépêches : cependant il suffisait d'en avoir une, et le général Sarrut n'aura pas manqué sans doute de transmettre celle que le hasard lui avait fait découvrir dans le logement qui lui était préparé. »

(Nous avons trouvé cette note dans les papiers de M. de Presle; elle est toute de sa main.)

l'armée de Portugal que dans le cas où celle-ci, restant sur la rive gauche du Duero, ferait un mouvement pour se joindre à lui.

Il attendit vainement ce résultat, et l'armée de Portugal continua son mouvement de retraite sur Burgos; les Anglais passèrent ce fleuve à Punte de Duero, et entrèrent à Valladolid. Joseph revint à Madrid le 2 août. Forcé d'opérer sa retraite sur Valence le 10 août, il arriva dans cette ville le 31. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; une foule immense était sur son passage, et l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie. Il était loin de s'attendre à une si bonne réception. Il descendit à la cathédrale, où l'archevêque chanta un *Te Deum*.

Joseph fit établir dans Valence et dans les environs les familles venues de Madrid. Le maréchal Suchet, tout en montrant beaucoup de déférence au roi, ne voulut cependant rien abandonner de son autorité. La perception des revenus de la province resta entre ses mains; les secours qu'il ne put se dispenser d'accorder à tous ceux qui avaient suivi le roi le furent avec infiniment de parcimonie, et on leur fit sentir plus d'une fois combien leur présence était à charge. Enfin, malgré la répugnance que Joseph témoignait, il fut obligé de renvoyer en France toutes les familles françaises et espagnoles qui l'avaient suivi, et il ne garda auprès de lui que les personnes qui lui étaient attachées directement, ou qui faisaient partie de l'armée. Ce convoi partit le 10 septembre, se dirigeant

sur Saragosse avec une faible escorte, et par une route très-périlleuse. L'inquiétude était extrême chez toutes les personnes qui prenaient intérêt à ces familles.

Pendant son séjour à Valence, le roi s'occupa de faire connaître à l'Empereur, par un mémoire très-détaillé, la suite des événements qui avaient amené sa retraite sur cette ville. Dans ce mémoire il exposait la conduite du maréchal Marmont, et cherchait à prouver qu'il n'était pas présumable qu'il eût ignoré son mouvement de Madrid vers lui. Il chargea le général Desprez de ce rapport, et d'une lettre pour l'Empereur.

Le 12 septembre, le général était prêt à partir, lorsqu'un incident fort extraordinaire fit retarder son départ, le roi ayant désiré que cet incident fût connu de l'Empereur en même temps que les autres détails. Voici en quoi il consistait : Un capitaine de bâtiment marchand, venant de Malaga, ayant relâché au Grao, remit au maréchal Suchet une lettre du duc de Dalmatie pour le ministre de la guerre, le duc de Feltre. Le roi, qui n'avait encore aucune nouvelle certaine du mouvement du maréchal Soult pour l'évacuation de l'Andalousie, crut devoir l'ouvrir, dans l'espoir qu'elle lui donnerait quelques renseignements sur ce mouvement, dont il attendait le résultat avec la plus vive impatience. La lettre était écrite en chiffres; mais comme ce chiffre était commun pour tous les généraux d'armée en Espagne, la dépêche fut promptement transcrite. Elle contenait une accusation contre le roi, assez clairement

exprimée pour le blesser sensiblement : elle présentait sous le jour le plus défavorable sa conduite, et la résolution qu'il avait prise de se porter sur Valence, au lieu de se réunir à l'armée du midi, en Andalousie. Elle allait jusqu'à faire soupçonner les motifs qui avaient déterminé le roi, en le présentant comme cherchant plutôt à faire ce qui lui convenait en qualité de roi d'Espagne (1), qu'à seconder les vues de l'Empereur et à ménager ses troupes. Enfin, le maréchal terminait en manifestant toute la répugnance qu'il aurait à obéir à l'ordre qui lui avait été donné d'évacuer l'Andalousie, et rejetait toutes les conséquences de cette démarche et toute la responsabilité sur Joseph. La lettre que ce dernier écrivit à ce sujet à l'Empereur portait le caractère de l'indignation ; il demandait en quelque sorte des juges entre lui et le maréchal Soult. Elle fut jointe aux autres dépêches dont le général Desprez était porteur. Cet aide de camp partit dans la nuit (2).

(1) Le maréchal Soult fondait particulièrement cette accusation sur des négociations qu'il disait avoir été ouvertes avec les cortès de Cadix, et que l'on a vu plus haut avoir lieu d'après les ordres positifs de l'Empereur. (Voir à la Correspondance la lettre du duc de Dalmatie.)

(2) On sait que Desprez, aide de camp de Joseph, avait été envoyé près de Soult pour le décider à obéir aux ordres du roi ; voici une note curieuse communiquée par cet officier général, la veille de son départ pour l'expédition d'Alger :

« A peine avais-je quitté l'Andalousie, que le duc de Dalmatie s'était occupé de concilier sa propre sûreté avec une désobéissance formelle. Le moyen dont il s'était avisé peut servir à peindre son caractère. Les généraux de division de son corps d'armée furent réunis en conseil secret ; et là, d'un ton ému, il avait annoncé qu'il allait leur faire des révélations aussi pénibles qu'importantes.

« J'ai, leur avait-il dit, de fortes raisons de croire que le roi trahit

Le 18 septembre, des lettres du maréchal Soult parvinrent enfin au roi, annonçant son mouvement, et la prochaine arrivée de l'armée du midi sur la frontière de Valence.

Après la marche de Valence sur Madrid et la Tormès, le roi se trouva à Arevalo le 6 novembre. Il ne tarda pas à être à la tête des trois armées du centre, du midi, et du Portugal.

les intérêts de la France. Je sais, d'une manière positive, qu'il entretient des relations avec la régence espagnole. Son beau-frère, le prince de Suède, lui sert de médiateur. Celui-ci est devenu l'allié des insurgés, et déjà 300 Espagnols destinés à former sa garde se sont embarqués à Cadix. Sujet de l'Empereur et général français, je dois veiller avant tout aux intérêts de mon souverain et à l'honneur de nos armes. Je puis recevoir des ordres qui les compromettent : alors la désobéissance deviendrait un devoir. Dans des circonstances aussi graves, je compte sur votre dévouement à l'Empereur, et sur votre confiance dans le chef qu'il vous a donné. »

« Cette démarche avait été habilement conçue dans le cas où le maréchal aurait voulu prendre un parti violent, et se trouvait justifiée aux yeux de l'armée. D'ailleurs, il pensait que cette excessive défiance ne paraîtrait pas à l'Empereur un crime impardonnable. Pour se mettre à couvert, il avait songé à prévenir le gouvernement français et des inquiétudes qu'il avait conçues, et des précautions que son dévouement lui avait dictées. Les communications par terre étant interrompues, il fit partir de Malaga un aviso chargé de ses dépêches. A peine le bâtiment était-il sorti du port, qu'une corvette anglaise lui avait donné la chasse. Pour échapper à cette poursuite, il était venu se jeter à la côte de Valence. Le capitaine s'étant présenté au duc d'Albuféra, celui-ci prit ses dépêches et les porta au roi. Elles furent ouvertes sur-le-champ, dans l'espoir d'apprendre si le maréchal Soult exécutait le mouvement que le roi lui avait prescrit sur Valence. On y trouva une longue lettre au ministre de la guerre, où le maréchal dénonçait formellement celui dont il se disait l'ami le plus dévoué. Après une longue énumération des faits, le maréchal faisait une vive peinture de la douleur qu'il avait éprouvée. Il aurait voulu se dissimuler la vérité, épargner à l'Empereur des révélations pénibles ; mais le devoir avait parlé plus haut que toute autre considération. »

On voit que le plan arrêté par Joseph, à Fuente-Higuera, avait complétement réussi. Jamais une force plus imposante ne s'était trouvée réunie sur un même point en Espagne, et tout faisait espérer que si l'on parvenait, comme c'était chose facile, à joindre l'ennemi, inférieur en nombre (1) et dans le désordre d'une double retraite, le succès serait infaillible. Cette affaire devait décider du sort de l'Espagne, et pouvait avoir une immense influence sur les destinées de la France.

Le 14, le roi bivouaqua à la ferme de Montellano. La journée du lendemain, qui devait être si décisive et si brillante pour l'armée française, n'eut aucun résultat; elle se passa en manœuvres inutiles, et l'ennemi échappa complétement. Il se retira sur la route de Ciudad-Rodrigo, et, au lieu d'une défaite assurée dont il était menacé, il n'éprouva que quelques pertes insignifiantes (2).

(1) Anglais, 23 mille hommes; Portugais, 20 mille; Galiciens armés par Castanos, 10 mille; le général Hill avait : Anglais, Portugais et Espagnols, 21 mille; troupes espagnoles, 18 mille. Total : 92 mille hommes.

(2) Extraits des notes du comte de Mélito :

« Je vais actuellement indiquer quelles sont, du moins en apparence, les causes qui ont amené ce triste résultat. On doit mettre en première ligne la nécessité où le roi se trouvait de confier le commandement de toute l'armée à un seul général, puisqu'il ne croyait pas devoir l'exercer par lui-même. Le maréchal Jourdan, en sa qualité de major général et de plus ancien maréchal, semblait devoir y être naturellement appelé; mais il y a tout lieu de croire qu'il ne se trouvait pas disposé à l'accepter, dans la crainte de ne pas retrouver, en reprenant le commandement d'une armée, poste qu'il n'avait pas rempli depuis longtemps, les généraux qu'il avait sous ses ordres disposés à le seconder. Je ne sais cependant si ce commandement lui fut offert ou non; je n'ai à cet égard aucune donnée certaine.

Le roi rentra à Madrid le 3 décembre. Jusqu'au 31, aucun événement extraordinaire n'eut lieu en Espagne. Le comte d'Erlon prit le commandement de l'armée du centre, et resta à Madrid. Le général Reille prit le commandement de celle de Portugal. Le maréchal Soult se plaça à Tolède. On resta en quelque sorte dans une espèce d'inactivité; les guérillas seules conservèrent toute leur action. Les communications étaient toujours difficiles, et l'on n'avait plus de courriers que par les convois qui arrivaient

Quoi qu'il en soit, le maréchal Jourdan n'ayant pas pris le commandement, le choix du roi ne pouvait plus tomber que sur le maréchal Soult; mais, au lieu de le lui confier en totalité, il se borna à lui donner le commandement des armées du midi et du centre, et donna au comte d'Erlon, qui jusque-là avait fait partie de l'armée du midi, le commandement de celle de Portugal, à laquelle il était tout à fait étranger; il l'ôta ainsi au général Souham, disposition qui, à la veille d'une bataille, devait exciter chez ce dernier un vif ressentiment. Cette conduite peut être expliquée par des motifs qui me sont inconnus; mais je ne puis dissimuler qu'elle fut regardée, dans le temps, comme un prétexte de mésintelligence ou de mécontentement qui devrait nuire au succès des opérations.

« Il faut maintenant mettre en deuxième ligne la lenteur que le maréchal mit dans tous les mouvements de la journée du 15, et surtout la résolution funeste, suivant l'opinion de plusieurs militaires, que l'on prit d'attendre l'arrivée du comte d'Erlon sur le champ de bataille (*) pour commencer l'attaque, et de n'avoir point porté dès le matin notre gauche sur la route de Ciudad-Rodrigo assez à temps pour s'opposer au mouvement de retraite de l'ennemi. Enfin, et en troisième lieu, le mauvais temps et la pluie continuelle avaient rendu les chemins difficiles, et retardé en effet les mouvements à faire.

« L'histoire démêlera peut-être un jour quelle est celle de ces trois causes qui a le plus influé sur le sort de cette journée; mais, quelle qu'elle soit, jamais occasion plus belle ni plus irréparable n'a été manquée. »

(*) Le comte d'Erlon avait passé la Tormès le 11 à Alba, et se trouvait cependant le 15, de grand matin, à trois ou quatre lieues du champ de bataille.

successivement. Les bulletins de la grande-armée, jusqu'au 28e, étaient parvenus à Joseph. L'armée française était en pleine retraite de Moscou. Ces bulletins, quoique encore environnés d'incertitude, faisaient déjà soupçonner de grands malheurs, qui devaient avoir bientôt une influence funeste, puisqu'ils firent perdre tout espoir de secours en hommes et en argent pour l'Espagne.

Le maréchal Suchet occupait le royaume de Valence, l'Aragon, et la Catalogne.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE ONZIÈME

Joseph à l'ambassadeur de France. Madrid, 1er janvier 1812.

« Monsieur l'ambassadeur, vous avez été témoin, il y a six mois, de l'empressement avec lequel la population de cette capitale accueillit mon retour; je partageai alors ses espérances : je partage aujourd'hui son découragement, et je désire comme elle que l'état actuel cesse le plus tôt possible.

Ma présence ici n'est plus bonne à rien; je dis plus : elle est impossible. Je dois donc désirer de quitter et Madrid et l'Espagne avant que le spectacle plus

prolongé de la misère publique, et ses suites inévitables, ne m'en chassent violemment.

J'ai désiré, Monsieur l'ambassadeur, de vous dire moi-même ces tristes vérités, ne voulant pas qu'elles portassent à son comble le désespoir public, et voulant me réserver d'attendre ici une réponse de Paris, qui, j'espère, ne tardera pas.

Je vous regarde comme le moyen le plus propre à porter à la connaissance de l'Empereur ma position, et à me transmettre sa détermination.

J'ai écrit directement à Sa Majesté Impériale; j'ai écrit au prince de Neufchâtel pendant votre maladie, et je n'ai pas eu de réponse. Je dois croire que l'Empereur a pensé que c'était vous, Monsieur le comte, qui deviez être notre intermédiaire.

Connaissant aussi bien que moi ma position, ayant la confiance de l'Empereur et mon estime, vous êtes plus propre qu'un autre à cette communication.

En retournant en Espagne il y a six mois, j'y ai rapporté de Paris la promesse de voir, au mois de septembre, le commandement et l'administration réunis dans un centre intéressé à la prompte pacification de l'Espagne; la promesse qu'il serait versé à mon trésor à Madrid le quart de toutes les contributions du royaume, celle du commandement des troupes des armées du Portugal, du midi, qui se replieraient dans l'arrondissement occupé par l'armée du centre.

Aucune de ces promesses ne s'est vérifiée, et ce n'est pas ce dont je me plains; j'ai dû croire, et je crois encore, que des événements indépendants de

la volonté de l'Empereur s'y sont opposés jusqu'ici, et l'espoir me reste. Mais il faut passer le temps qui nous sépare de la réalisation de ces espérances, et c'est ce que je ne puis faire sans les secours qui m'ont été promis, et qui ne m'ont pas été envoyés.

Je ne me suis pas plaint de l'occupation, par l'armée du Portugal, des provinces, d'Avila, Tolède, Estramadure, la Manche; de ses excursions dans celle de Ségovie; j'ai au contraire épuisé les magasins de Madrid pour venir à son secours. J'ai cru au-dessous de moi de me plaindre des ordres insolents donnés par le général de l'armée de Portugal, commandant à Tolède, d'occuper Aranjuez, qui, étant une de mes résidences à sept lieues de Madrid, est occupé par ma garde.

Je ne me plains de rien, mais j'expose ma position. Je suis réduit à la province de Madrid; celle de Ségovie est dévorée par le passage des troupes, par les guérillas, et les dépenses locales; celle de Guadalaxara ne suffit pas à ses besoins.

On m'avait promis un prêt d'un million de francs par mois; ce million eût suffi à la dépense de ma maison, de ma garde, et du corps diplomatique.

Les ressources du pays eussent soutenu les autres services; le payement du courant eût fait attendre patiemment le payement de l'arriéré.

Au milieu de tant de contre-temps, mon Trésor n'a reçu que la moitié du million promis; et encore novembre et décembre sont dus. Qu'en est-il résulté? Que les autres services ont été abandonnés, que ma maison s'est soutenue jusqu'ici en engageant à Ma-

drid le peu de diamants dont je me trouvais encore possesseur, et en devant à tout le monde pour les dépenses les plus journalières.

La misère de mes employés civils est si grande, que j'ai tel de mes principaux fonctionnaires publics qui n'a pas de feu chez lui, tel autre qui n'a pas de pain; et il n'est de jour, Monsieur le comte, que je ne donne à des gens à qui il est dû par l'État 10 mille francs d'appointements, *cent francs* (et je vous les nomme).

Dans cet état de choses, l'Empereur peut-il me savoir mauvais gré de lui demander avec une telle insistance le payement exact du million par mois à dater du 1er juillet passé, selon la promesse qui m'a été faite, ce qui ne peut pas être hors de son pouvoir; payement sans lequel je ne puis prolonger mon séjour ici d'une manière convenable à l'honneur de son nom?

Comme ce que je demande est le plus absolu nécessaire, que l'Empereur l'a reconnu, que vous ne pouvez pas ne pas le voir; retarder l'envoi de ces secours, c'est m'exposer à des événements aussi fâcheux qu'imprévus et éclatants. »

Napoléon à Berthier. Paris, 2 janvier 1812.

« Mon cousin, je désirerais que vous me fissiez un rapport destiné à être imprimé, dans lequel vous me feriez connaître ce qui résulte de la correspondance sur l'affaire du général Girard. Il paraît que le général Britche était posté du côté par où venait l'ennemi, et qu'il a été parfaitement surpris, n'étant pas bivouaqué, mais couché dans une bonne mai-

son, et les chevaux de ses hussards dessellés. Je vous dicterai ce rapport; mon but est de frapper l'esprit des colonels et généraux de troupes légères, et de rappeler, en principe, qu'un colonel de chasseurs ou de hussards qui, au lieu de passer la nuit au bivouac et en correspondances continuelles avec ses grand'gardes, se couche, mérite la mort.

Je crois que le maréchal Mortier a des renseignements là-dessus. Comme en cela je n'ai pas en vue l'affaire du général Britche, mais de monter l'esprit de la cavalerie légère, il faut que ce rapport soit bien frappé. »

Jos. à Nap. Madrid, 3 janvier 1812.

« Sire, je profite de l'occasion du général Klopisky, qui se rend près de Votre Majesté, pour me rappeler à son souvenir.

D'après les nouvelles dispositions que Votre Majesté a ordonnées, l'armée du Portugal va retirer les revenus des provinces de l'Estramadure et d'Avila, qui faisaient partie de l'arrondissement de l'armée du centre; la province de Tolède est épuisée par deux armées.

Je suis réduit à Madrid. Valence doit être soumise; je demande à Votre Majesté qu'elle me fasse connaître si elle trouve bon que je m'y rende de ma personne pour quelques mois, et si elle ne trouve pas convenable que cette ville et l'arrondissement qui peut la nourrir, ainsi que les troupes qui doivent la défendre, entrent sous mon autorité directe, et fassent partie de l'arrondissement de l'armée du centre. Votre Majesté a plus de données que moi

pour savoir les troupes que le territoire de Valence, qui ferait partie de l'armée du centre, pourra solder et nourrir. Je pense que, sous tous les rapports possibles, mon voyage dans cette ville est utile. Ma situation est bien pénible. Je désire que Votre Majesté me fasse connaître ses intentions. Je n'entre dans aucun développement, persuadé que Votre Majesté les prévoit tous.

J'attends toujours avec la dernière impatience le million mensuel que la reine et le prince de Neufchâtel m'annoncent.

Si Votre Majesté le trouvait convenable, je pense que le général Belliard ou le général Maurice Mathieu seraient bien propres à commander dans le royaume de Valence sous mes ordres, le maréchal Suchet, ou tout autre officier général, pouvant continuer les opérations militaires sur Alicante et Carthagène.

Je prie Votre Majesté de croire que le seul désir de rendre mon existence ici compatible avec l'honneur, m'engage à faire ces ouvertures à Votre Majesté directement. »

« Sire, Votre Majesté Impériale connaît ma pénible situation dans cette ville. J'attends toujours, mais je ne reçois pas le million mensuel dont la reine et le prince de Neufchâtel m'annoncent l'envoi. D'un autre côté, l'armée du Portugal a épuisé la province de Tolède pour deux ans; elle va occuper celles d'Estramadure et d'Avila. Je suis réduit à Madrid. Mon existence ici est un sujet d'étonne-

Jos. à Nap. Madrid, 4 janvier 1812.

ment pour tout le monde; et bientôt elle serait rendue physiquement impossible, sans le million dont l'envoi est annoncé : mais elle est peu honorable pour moi, puisque je suis à la tête d'un système et d'une administration évidemment disproportionnés avec le peu de territoire où mon autorité directe est reconnue. Je suis loin, Sire, de demander ce que Votre Majesté ne croirait pas devoir accorder : je sais que tant que durera la guerre je ne puis que souffrir; mais cependant il est des choses que je puis faire et que je dois faire, sous peine de passer devant tout le monde pour un homme inepte ou indolent. C'est là où le déshonneur commence, et cet état de choses m'est insupportable.

Il me paraît que la reddition de Valence va offrir à Votre Majesté le moyen de me montrer sous un jour plus favorable que celui où je me trouve placé depuis trois mois. Je demande à Votre Majesté qu'elle veuille bien mettre sous mes ordres directs les troupes destinées à la pacification et à la défense du royaume de Valence; que ce pays soit administré par mon administration, qu'il fasse partie de l'arrondissement de l'armée du centre, que je puisse m'y montrer convenablement; que Votre Majesté fixe le nombre de troupes nécessaires à sa défense, et le territoire jugé nécessaire à la solde et entretien de ces troupes et aux dépenses locales. J'attends impatiemment la décision de Votre Majesté; il m'est pénible de prolonger ici une vie inutile, et bientôt honteuse. Comment puis-je vivre avec des ministres, avoir un conseil d'État, me rappeler

ce que je suis et le nom que je porte, et vivre ici comme les rois fainéants dans leur cloître, sans avoir comme eux la foi, qui leur faisait juger leurs humiliations méritoires aux yeux du ciel ?

Que le maréchal Suchet, Soult, Marmont commandent les armées : je ne refuse rien, je ne demande rien, Sire, de ce que d'autres que moi peuvent faire mieux que moi ; mais je demande à faire mon métier dans la portion du territoire central arraché à l'insurrection, afin que je puisse être connu, et, j'ose le dire, afin que les peuples connaissent le bien qu'ils repoussent, et que la paix devienne bientôt le vœu et l'intérêt de toutes les provinces espagnoles. »

« Mon cousin, il y a dans les rêveries du maréchal de Saxe, parmi beaucoup de choses extrêmement médiocres, des idées sur la manière de faire contribuer les pays ennemis sans fatiguer l'armée, qui m'ont paru bonnes. Lisez-les, et mettez-en le contenu dans une instruction qui sera destinée à être envoyée à mes généraux en Espagne. » Napoléon à Berthier. Paris, 6 janvier 1812.

« Les rapports ci-joints prouveront à Votre Altesse l'inutilité des plaintes portées à Paris sur l'accueil que les corps espagnols font aux déserteurs français. J'ai depuis longtemps pris les mesures les plus sévères pour arrêter cet abus, qui m'est aussi nuisible qu'aux corps français. Malheureusement ce n'est pas dans les corps à mon service que se réfugient les déserteurs, mais bien chez l'ennemi. Joseph à Berthier. Madrid, 11 janvier 1812.

2 mille dragons aux ordres du général Boyer

sont passés ici, il y a trois jours, sans avoir été annoncés; il n'y a pas de désordres auxquels ils ne se soient livrés.

Je désire que l'Empereur détermine quels sont les rapports que je conserve avec les provinces d'Avila et d'Estramadure;

Quels sont ceux que je dois avoir avec Valence.

La lettre ci-jointe d'un conseiller d'État, homme d'un véritable mérite, prouvera à l'Empereur quelle est ma détresse, et engagera Sa Majesté Impériale à me faire envoyer le million qui m'a été promis. »

Joseph à Marmont. Madrid, 11 janvier 1812.

« M. le conseiller d'État Amoros se rend à Avila, selon vos désirs. Ses instructions sont de correspondre avec moi et mes ministres pour l'exécution des lois et décrets qui ont établi des contributions; avec vous, Monsieur le duc, et avec les administrateurs espagnols, pour le recouvrement de ces impôts ordonnés par moi, et le versement de leur produit dans les caisses de l'armée du Portugal, en faveur de qui doivent être tournées toutes les ressources des provinces d'Avila et de l'Estramadure, après avoir acquitté les dépenses nécessaires à la perception de ces dernières. »

Napoléon à Berthier. Paris, 14 janvier 1812.

« Mon cousin, préparez les instructions suivantes, que je désire envoyer au maréchal Suchet. Aussitôt que j'aurai approuvé vos dépêches, vous lui manderez qu'immédiatement après la prise de Valence, mon intention est que les généraux, officiers d'état-major polonais, ainsi que les 1er, 2e et 3e régiments de la Vistule, rentrent en France. Vous ferez con-

naître quelle est la route la plus courte pour la rentrée de ces trois régiments. Le gouvernement de Valence restera au maréchal Suchet avec le commandement du 3e corps d'armée d'Espagne, qui sera organisé de la manière suivante : 114e, 121e, 7e, 116e, 44e, 16e, 117e, 5e léger; total, 8 régiments. Aussitôt que je saurai que Valence est pris, je donnerai l'ordre au régiment provisoire d'Aragon, qui est à Pampelune, de se rendre à Valence pour être incorporé dans les 8 régiments et les compléter. Vous me ferez connaître quel sera l'effectif, le nombre d'hommes aux hôpitaux et les présents sous les armes de ces 8 régiments, en y supposant le régiment provisoire incorporé.

Ces 8 régiments seront partagés en 3 divisions, en adoptant la combinaison qui paraîtra la plus convenable. Tous les détachements qui sont en Aragon joindront ces régiments. La cavalerie consistera dans le 4e de hussards et le 13e de cuirassiers. Mon intention est que vous lui prescriviez de m'envoyer toutes les compagnies du train d'artillerie, toutes celles des équipages militaires, toutes les compagnies de mineurs, sapeurs et artilleurs qui lui sont inutiles. A cet effet, vous m'en remettrez l'état dans le plus grand détail, et vous me proposerez l'incorporation des hommes nécessaires pour mettre au complet celles des compagnies qui resteront à l'armée de Valence. Les cadres du train se composeront de tous les hommes à pied qui n'ont pas de chevaux ; les cadres des sapeurs, mineurs et pontonniers se composeront des sous-officiers et

caporaux, et de vingt soldats au choix du capitaine, de sorte que chaque compagnie me revienne forte au moins de trente hommes, afin qu'elle puisse donner l'esprit et le mouvement aux conscrits que j'y placerai. Je suppose que le besoin d'occuper plusieurs points forts et de défendre les côtes lui rendront nécessaire une partie du personnel qui compose l'équipage du siége. Le corps d'armée du maréchal Suchet se trouverait ainsi composé de 20 à 22 mille hommes; il gardera la division napolitaine, forte de 1,200 hommes.

La division Palombini, qui est forte de 5 à 6 mille hommes et de 400 hommes de cavalerie; la division Severoli, forte de 5 mille hommes et 400 chevaux (ce qui ferait 11 mille hommes d'infanterie italienne et 800 chevaux, avec l'artillerie qui leur est attachée); la division Reille, forte de 9 mille hommes et 600 chevaux, formeront un corps d'armée de 20 à 21 mille hommes et de 1,500 chevaux. Cette division se rendra à Tortose, et Reille prendra le commandement de la basse Catalogne.

Vous me ferez ensuite l'organisation de l'artillerie de ces trois divisions; il sera nécessaire de prendre quelques compagnies d'artillerie de l'armée d'Aragon, afin d'organiser le parc.

Vous me ferez une division territoriale de la Catalogne en deux divisions : l'une comprendra Tortose, Mequinenza, Lérida, Tarragone, le Montferrat et Barcelone, en plaçant la limite près Barcelone. Vous consulterez à cet effet le général Guilleminot, qui a été sur les lieux.

Le général Reille pourra porter son quartier général à Tarragone, à Lerida ou à Barcelone; son corps d'armée se trouvera augmenté de la garnison de Barcelone, de celle de Tarragone et de Lerida, hormis les détachements qui feraient partie de la garnison de Girone ou de l'armée de Valence, telle que je viens de la désigner.

Il sera nécessaire que vous voyiez le ministre de la guerre pour avoir tous les détails de l'armée de Catalogne et des différentes places, pour que, dans votre travail, vous me proposiez l'organisation de l'armée de Catalogne, qui recevra tous les détachements de la garnison de Barcelone qui lui appartiennent, et renverra tout ce qui doit appartenir à l'armée de Valence.

La division Caffarelli fera partie également du corps du général Reille, ce qui portera ce corps d'armée à 30 mille hommes d'infanterie et plus de 2 mille chevaux. Il sera chargé de la défense de tout l'Aragon. Le général de division Labbé prendra le commandement de la division Caffarelli.

Le corps d'armée du général Reille portera le titre de corps d'armée de l'Èbre. Vous me soumettrez un projet d'organisation pour toute la Catalogne haute et basse, et sa division en départements, pour son organisation définitive. Maintenir la tranquillité dans le pays, approvisionner fortement Barcelone, seront les principaux objets du général Reille; il maintiendra la communication avec l'armée de Valence, avec celle de Portugal à Valladolid, avec celle du centre à Madrid, et protégera l'Aragon;

il aura pour instruction générale d'avoir toujours une ou deux de ses divisions placées de manière à appuyer fortement l'armée de Portugal, si les Anglais faisaient un mouvement offensif sur Valladolid.

Le général Dorsenne avec toute ma garde rentrerait en France. Le général Caffarelli prendrait le commandement de l'armée du nord à Burgos, et se trouverait avoir les 130e, 34e et 113e régiments (le 4e de la Vistule, étant polonais, rentrerait en France). Faites-moi connaître en détail quelle serait la force de l'armée du nord; il serait peut-être nécessaire d'y joindre la division italienne Palombini.

Je désire aussi faire un échange : renvoyer à l'armée de Portugal les 4 régiments de marche, et faire venir une division de l'armée de Portugal sur Burgos, de manière que le nombre des hommes s'y compensât. L'armée du nord se trouverait alors suffisamment forte, et composée de bonnes troupes. Vous écrirez au duc de Dalmatie de faire partir sans délai les 3 régiments de la Vistule, le régiment de lanciers de la Vistule, et tous les officiers d'état-major polonais. Cet affaiblissement dans l'armée du midi n'est point de conséquence, et l'ordre sera donné d'exécuter ce mouvement dans les vingt-quatre heures qui suivront la réception de votre lettre. Vous me remettrez un projet pour le recrutement des cadres à retirer des diverses armées, des cadres des compagnies d'artillerie et des bataillons du train, sapeurs ou mineurs, à faire rentrer.

Les trois compagnies de mulets de bât qui exis-

tent aux 3e, 4e et 13e bataillons, à Pau, seront destinées pour le corps de l'Èbre : en conséquence, elles se dirigeront par Pau sous bonne escorte, en profitant de l'escorte qui conduira les prisonniers de Valence jusqu'à Saragosse. Par ce moyen, le général Reille aura 600 mulets de bât qui lui seront d'une grande utilité. Comme ces trois compagnies appartiennent à trois bataillons différents, vous chargerez le général de l'armée de Portugal de s'entendre avec le général Reille pour l'échange, afin qu'un bataillon complet soit à l'armée de Portugal et un au corps de l'Èbre. Enfin proposez-moi de faire venir pour la grande-armée la compagnie du génie qui était à Bayonne, destinée au corps d'observation, une compagnie de pontonniers, une de mineurs et, je crois, deux compagnies d'artillerie qui étaient destinées au même corps. Il restera un personnel et un matériel assez considérables. Mon intention est d'employer les attelages, lorsque je connaîtrai parfaitement l'organisation de ceux qu'a l'armée de Portugal : cette armée, étant en présence des Anglais, a besoin d'une organisation forte en ce genre. Si vous n'avez point d'état de situation, l'aide de camp du duc de Raguse, qui est officier d'artillerie, pourra vous le donner.

J'attache la plus grande importance à ce que l'armée du Portugal ait au moins 100 pièces de canon attelées, avec les approvisionnements convenables. La division Souham doit en avoir 22, l'armée du Portugal 80, la division Bonnet 4 ou 5; cela fait

110. J'estime qu'il lui en faut tout autant, et qu'elle a besoin que son artillerie soit bien attelée et d'un beau calibre. Aussitôt que j'aurai l'organisation de l'artillerie de l'armée du Portugal, du corps de l'Èbre, de l'armée de Valence et des corps d'observation, je donnerai une destination aux mille chevaux du train que j'ai à Toulouse.

Le corps de réserve se trouvant ainsi dissous, faites-moi connaître la destination à donner à chacun, soit pour le corps de l'Èbre, soit pour tout autre; faites-moi un travail très-détaillé sur cela, avec les états à l'appui. Le résultat de ces mesures sera d'affaiblir les armées d'Espagne des 4 régiments de la Vistule, formant 8 bataillons, de 3 régiments polonais, formant 6 bataillons : total, 7 régiments ou 14 bataillons, qui formeront une division d'un merveilleux effet à la grande-armée.

J'ai ordonné que le 40e et le 34e retournassent en France; vous réitérerez les ordres. J'aurai affaibli également les armées d'Espagne du régiment de lanciers polonais, de quelques généraux et officiers d'état-major polonais, et de 22 bataillons de la garde : total, 36 bataillons. Mais j'ai envoyé depuis peu la division Souham, qui est de 14 bataillons; la division Reille, *idem;* la division Caffarelli, *idem :* total, 42. Ainsi, au lieu de perdre, les armées d'Espagne se trouveront gagner.

Il est bien nécessaire que vous fassiez connaître au duc de Dalmatie qu'aussitôt que le 34e et le 40e, ainsi que les 3 régiments polonais, seront partis,

les 9 bataillons de marche qui sont dans le 5e gouvernement, et qui appartiennent à son corps d'armée, partiront pour le rejoindre.

En voyant chez le ministre de la guerre l'état des troupes de la Catalogne, je vous prie de me proposer de resserrer les cadres, et de faire rentrer ceux qui sont propres à recevoir la conscription. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 janvier 1812.

« Je n'ai point de nouvelles du maréchal Suchet, quoique tous les rapports se réunissent pour m'assurer de la reddition de Valence le 9.

Le général Montbrun ne m'a encore rien appris de son expédition. L'ennemi fait un mouvement de 6 mille hommes dans la Manche; il paraît avoir le projet de se porter sur Almaden. J'ai fait donner avis de ce mouvement au général Montbrun : le général Hill s'est avancé à Mérida; le duc de Raguse est aussi prévenu de ce mouvement.

L'empereur doit connaître les troupes et les ressources qui sont à ma disposition. J'attends des réponses à tant de lettres sur cet objet. »

Joseph au prince Cambacérès. Madrid, 22 janvier 1812.

« J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'amitié de m'écrire. Je la prie de ne pas douter un instant du plaisir que j'ai eu en pensant aux sentiments que Votre Altesse me conserve; ceux que je lui ai voués sont inaltérables, ainsi que la sincère amitié dont je la prie d'agréer les nouveaux témoignages (1). »

(1) Cambacérès était très-lié avec le roi Joseph. C'est lui qui dit à Napoléon, lorsqu'il partit pour la campagne d'Austerlitz : « Vous

Joseph à Berthier. Madrid, 24 janvier 1812.

« Je reçois la lettre par laquelle Sa Majesté l'Empereur m'autorise à charger M. le maréchal Jourdan des fonctions de chef de mon état-major. Ce maréchal, qui ne refuse ni sollicite aucun emploi, m'a observé que s'il est employé aussi activement, il lui devient indispensable d'être traité comme les autres maréchaux, qui ont 200 mille francs, lui n'en ayant que 100 mille. L'Empereur sentira la justice de cette réclamation, fondée sous tous les rapports. »

Napoléon à Berthier. Paris, 25 janvier 1812.

« Mon cousin, je ne suis pas encore décidé à donner au général Caffarelli le commandement de l'armée du nord ; ajournez ce décret. Si le maréchal Suchet persiste à revenir, et que cela soit indispensable pour sa santé, j'enverrai le général Caffarelli commander à Valence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 25 janvier 1812.

« Mon cousin, vous écrirez au général Reille que je lui donne le commandement de l'armée de l'Èbre ; elle sera composée de 4 divisions actives : 1° la sienne ; 2° la division Palombini ; 3° la division Severoli ; 4° la division Ferino, qu'il organisera avec les 1er d'infanterie légère, 14e, 115e, 5e de ligne.

Dès l'instant qu'il occupera avec son armée active les pays aux environs de Barcelone, la garnison de cette place sera assez forte avec les dépôts des régiments de Nassau, 2e bataillon du 23e de ligne, 2e bataillon du 18e léger, 4 compagnies d'artillerie, les sapeurs et les mineurs.

pouvez être tranquille : tout ira bien en votre absence si c'est le prince Joseph qui vous remplace à Paris. »

Avec ces 4 divisions il doit soumettre définitivement toute la basse Catalogne, maintenir la tranquillité en Aragon, et pouvoir s'occuper de l'organisation de ce pays.

Vous trouverez ci-joint le décret par lequel la Catalogne est organisée en quatre départements; vous en enverrez une copie au général Reille.

La cavalerie du général Reille sera composée des 9e hussards, régiment de chasseurs royaux italiens, régiment de dragons napolitains, 24e de dragons.

Le général Caffarelli ne sera pas nommé au commandement de l'armée du nord. Si le maréchal Suchet ne pouvait pas rester à Valence, on y enverrait le général Caffarelli.

Le général Caffarelli doit envoyer les 2 bataillons du 5e léger à Valence, pour renforcer cette armée.

Ajouter aux ordres du général Reille qu'il peut prendre une compagnie de la légion de gendarmerie qui est à Burgos, pour l'envoyer à Barcelone; cela est utile dans une grande ville.

Ordre au général Dorsenne d'envoyer à l'armée de Portugal les régiments de marche de cavalerie qui lui appartiennent; et à Madrid, ceux des armées du centre et du midi. Si le roi le juge convenable, il les gardera.

Au ministre de la guerre. — Ordonnez au général Decaen d'envoyer à Barcelone tout ce qui appartient au 18e léger et au 23e de ligne.

Au maréchal Suchet, s'il n'a pas besoin du général Musnier, l'Empereur désire qu'il fasse partie du corps d'observation de l'Èbre, afin que le général Reille

lui donne le commandement de l'Aragon et de Saragosse. Écrire au général Reille.

Ordre au roi de faire partir de l'armée un des 4 régiments de dragons qui sont à l'armée du centre pour Valence. Ce régiment devra faire partie de l'armée de Valence, ce pays étant difficile.

Ordre au roi d'occuper Cuença, et de maintenir ses communications avec le maréchal Suchet. »

Joseph Berthier. Madrid, 25 janvier 1812.

« Je reçois des nouvelles du maréchal Suchet de Valence du 18. Sa communication est établie avec le général Darmagnac, qui a 1 bataillon à Requena. Je n'ai jamais eu aucun rapport du général Montbrun, ni des généraux de l'armée de Portugal qui sont restés à Talavéra. Un employé civil de Talavéra me donne avis, en date du 18, que le général Brenier partait de cette ville le 19 pour Ciudad-Rodrigo, laissant à Talavéra 500 hommes; que depuis 5 jours l'on entend une forte canonnade venant de Ciudad-Rodrigo; que le général Hill est à Cacerès, Perme à Truxillo, et 1,500 Anglais à Placencia. Le maréchal duc de Dalmatie me donne avis, en date du 5 janvier, que, le 31 décembre, la division anglaise et 3 à 4 mille Portugais qui s'y trouvent joints, ainsi qu'un égal nombre d'Espagnols commandés par Murillo et le comte de Perme, sont arrivés à Merida le 1er janvier. Ces troupes se sont portées sur Almenendralejo, d'où notre avant-garde a été forcée de se retirer. M. le général comte d'Erlon réunissait ses troupes, et s'attendait à voir les ennemis développer leur plan. Ses rapports ne vont pas jusqu'à cette époque. M. le

général Philippon écrit de Badajos, le 30, qu'indépendamment des troupes dont il vient de parler, une colonne de 12 à 15 mille hommes, partie de Portalègre et d'Albuquerque, s'était dirigée par Alisida sur Montanchès (on disait qu'elle devait joindre la première); qu'il fait part de ce mouvement à M. le duc de Raguse, et l'invite à présenter ses têtes de colonne dans la direction de Merida, pour dégager sa droite et obliger les ennemis à rentrer en Portugal; qu'il espère qu'il consentira à cette démonstration. Je préviens M. le duc de Raguse de ces mouvements.

Il est malheureux que le duc de Raguse se soit obstiné à faire un grand mouvement sur Valence, et à négliger ainsi le centre de ses opérations défensives et les Anglais. L'Empereur doit savoir que je n'ai pas 3 mille hommes à Madrid. J'apprends à l'instant qu'un chef assez fameux, nommé Manco, vient d'être fait prisonnier dans la province de Guadalaxara avec 150 hommes de sa bande (1). »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 janvier 1812.

« Le dixième convoi est arrivé; il n'a apporté que 380 mille francs, le reste ayant été retenu à Burgos. Mes craintes sont à la veille de se réaliser : le mécontentement se manifeste dans les troupes françaises de ma garde au moment où j'en ai le plus besoin. Il y a neuf mois que les officiers ne sont payés; les soldats ne sont pas mieux; beaucoup demandent à rentrer en France, quelques soldats désertent. Je supplie l'Empereur, au nom de ses intérêts les plus

(1) Ce chef de guérillas servit ensuite très-bien Joseph jusqu'en 1813.

chers, de changer l'ordre de choses qui existe ici, dans lequel je ne puis rien ni pour lui ni pour moi; de donner les ordres les plus précis pour qu'on m'envoie de l'argent de Burgos le plus tôt possible.

Les dispersés de Valence se recrutent de nouveau pour les ennemis, moi n'ayant pas de quoi les payer. »

Joseph au vice-roi d'Italie. Madrid, 25 janvier 1812.

« J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'amitié de m'écrire; elle m'a fait un sincère plaisir. J'en éprouve toujours beaucoup en pensant aux sentiments que Votre Altesse me conserve; je la prie de croire que les miens sont invariables. Je sais toutes les bontés qu'elle a eues pour quelques officiers du régiment espagnol qu'elle a passé en revue. Je m'estimerai heureux de trouver l'occasion de renouveler à Votre Altesse les témoignages de ma sincère amitié. »

Joseph à Suchet. Madrid, 26 janvier 1812.

« Mon cher maréchal, j'ai reçu vos lettres des 13 et 18. Je vous félicite de bien bon cœur, et vous remercie de même.

La communication est établie : pour la soutenir, j'ai bien peu de troupes françaises, et je manque d'armes et de chevaux pour les troupes espagnoles. Si vous pouvez me procurer quelques milliers de fusils et quelques centaines de chevaux, vous ferez une bonne œuvre de plus; je les enverrai chercher.

Les Anglais font mine d'assiéger Ciudad-Rodrigo; ils y ont de l'artillerie de gros calibre. Le maréchal duc de Raguse est prévenu, et va marcher à eux avec plus de 50 mille hommes.

Hill a fait un mouvement sur Cacerès; Truxillo, Placencia sont occupés par les Anglais. Les bandes qui se sont jetées dans la province de Guadalaxara ont été battues, celle de Manco a été détruite et son chef pris.

J'ai été sensible à la perte du jeune Adolphe de Villeneuve (1); faites mon compliment à Anthoine et à madame la maréchale. Ne doutez pas de mon amitié. »

« Mon cousin, écrivez par l'estafette de ce soir au général Dorsenne que je reçois des nouvelles du mouvement des Anglais sur Ciudad-Rodrigo; que j'approuve fort que dans cette circonstance il retarde la marche de la garde, pour appuyer le duc de Raguse de toutes ses forces ; que le général Montbrun ne doit pas tarder à arriver, puisque le maréchal Suchet a envoyé à sa rencontre pour le faire rétrograder, et qu'il a dû, le 11, se mettre en marche pour retourner à Madrid ; que je compte que le 18 janvier le général Montbrun aura pu être de retour sur Madrid, et être en ligne à la fin du mois; que lorsqu'il sera arrivé, l'armée du Portugal aura pris sa position définitive.

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1812.

Le mouvement des Anglais paraît avoir été entrepris pour faire diversion au siége de Valence, et parce qu'ils ont eu connaissance du fort détachement que l'armée de Portugal avait fait, et que le désir que j'ai d'avoir ma garde n'est pas tellement

(1) Neveu de la reine Julie, tué au siége de Valence.

pressant qu'il faille la renvoyer avant que les affaires aient pris une situation nouvelle dans le nord. »

Joseph au général Montbrun. Madrid, 27 janvier 1812.

« Je pense, Général, que cette lettre vous trouvera bien près de Tolède. Vous devez avoir été rejoint par les officiers de M. le duc de Raguse, qui vous auront déterminé à le rejoindre le plus tôt possible, les Anglais ayant fait un mouvement sur Ciudad-Rodrigo pendant votre expédition excentrique. Je vous connais trop pour avoir rien à vous dire, et je sais bien que vous n'aurez pas de repos que vous n'ayez rejoint le gros de l'armée.

Je suis bien aise que vous ayez été content des troupes de l'armée du centre, et qu'elles aient contribué aux succès que vous avez obtenus.

Vous connaissez, mon cher général, l'ancienne estime et l'attachement que je vous porte. »

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 27 janvier 1812.

« J'ai reçu votre lettre. Il faut tirer toutes les ressources que vous pourrez des pays au delà de Cuença, ceux en deçà étant déjà épuisés et étant obligés de remplir encore bien des obligations. Je ne puis, dans ce moment où l'armée de Portugal fait un mouvement vers Rodrigo, vous envoyer de nouvelles troupes; dans tous les cas, vous devez vous concentrer, si les circonstances l'exigent. Je ne doute pas, au reste, que vous n'ayez bon marché de Bassecourt.

Nous avons besoin de chevaux et d'argent. »

Joseph à Berthier. Madrid,

« Le général Treilhard mande de Manzanarès que les troupes commandées par Murillo ont été

obligées de se retirer, et de renoncer à leurs entreprises sur la Manche. Murillo commande 4 à 5 mille hommes. 27 janvier 1812.

Le général Bigarré me mande que Bassecourt, qui avait marché sur Cuença, a été abandonné par les troupes qu'il commandait (4 mille hommes), et qu'il est en fuite, n'ayant plus avec lui que 300 hommes. Ce moment serait favorable pour recruter les régiments de tous les anciens soldats; il s'en présente beaucoup, mais on manque d'argent.

Le général Montbrun écrit qu'il espère être à Tolède du 1er au 4 février; il écrit d'Alche le 20 de ce mois. Je lui ai écrit par diverses voies pour hâter son retour. »

« J'ai beaucoup causé avec M. le chef d'escadron Galbois, et l'ai chargé de ne rien cacher à Votre Altesse de tout ce qu'il a entendu de ma bouche, convaincu qu'il importe beaucoup au service de l'Empereur que la vérité soit sue. Les maux sont grands, mais il y a encore des remèdes. Joseph à Berthier. Madrid, 30 janvier 1812.

Les deux divisions de l'armée du Portugal, une partie de sa cavalerie, le détachement de l'armée du centre, entraîné avec elles au mépris de mes ordres et de ceux de l'Empereur, ne paraissent pas encore; et cependant l'ennemi est à Truxillo, Placencia, Cacerès, et à Rodrigo. »

« M. le général Montbrun est arrivé hier soir, et est reparti ce matin de Madrid pour Talavéra, d'où il compte se diriger sur Truxillo, et de là, selon les événements, vers Badajos. Il m'a dit qu'il avait Joseph à Berthier. Madrid, 1er février 1812.

reçu cet ordre du duc de Raguse lui-même. Je n'ai aucune nouvelle des opérations des ennemis dans le nord, ni de celles de l'armée du maréchal Marmont; et sans le hasard qui a amené de sa personne M. le général Montbrun, je serais encore à savoir si la vallée du Tage continue à être occupée et défendue par 500 hommes, ou par deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. J'ignore quelles troupes ont pris Ciudad-Rodrigo, et je persiste encore à conjecturer que l'entreprise sur Ciudad-Rodrigo (quoiqu'elle ait réussi) n'était pas l'entreprise principale, et que l'ennemi a des vues plus sérieuses sur Badajos.

La province de Tolède est encore tout entière occupée par l'armée de Portugal; nous sommes menacés de la famine dans Madrid, et je n'ai pas encore les troupes qui ont concouru à la course d'Alicante. Les embarras sont grands.

L'armée du Portugal emporte avec elle tous les approvisionnements de biscuit des forts de Consuegra, de Tolède, tout le blé et l'argent qu'elle peut enlever; il ne reste plus au Retiro que 600 mille rations, le reste lui ayant été donné.

Le général Montbrun m'a paru plein de zèle et d'ardeur; mais il ne m'a pas caché le peu de confiance qu'il a dans des troupes qui n'ont pas encore pu revenir de l'état où les a réduites la campagne de Portugal, où la crainte du manque de tout a autorisé tous les désordres. Il serait indispensable de changer le plus possible les corps et les officiers.

L'Empereur doit regarder comme une preuve

nouvelle de l'intérêt qui, par toutes les raisons possibles, m'attache à son service et au bien de la France, l'observation que je renouvelle encore aujourd'hui de l'indispensable et urgente nécessité de centraliser dans les mêmes mains la direction des armées et de l'administration, et la direction à donner à l'opinion de toutes les provinces, que le but de la guerre est un et dans l'intérêt des deux nations. Sans ces deux mesures principales, les affaires d'Espagne ne finiront jamais, ou finiront mal pour les armes de Sa Majesté Impériale.

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur, et de bien assurer Sa Majesté Impériale que je ne suis mû dans cette démarche par aucun mobile autre que celui du bien public, et nullement par des passions particulières et des vues personnelles. »

« Ma chère amie, je n'ai rien de bon à t'écrire après la prise de Valence. La récolte a été mauvaise, et le blé est très-cher; il y a beaucoup de misère ici; je reçois à peine la moitié de ce qui m'avait été promis à Paris, et je serais impardonnable d'être reparti, si j'avais pu prévoir l'avenir qui m'attendait dans ce pays. Les avantages que je pouvais tirer de la reddition de Valence par le grand nombre de soldats qui abandonnent l'insurrection vont bientôt être perdus par le dénûment où je me trouve et d'argent et de moyens de m'en procurer. Quelle sera la fin de tout ceci? Je l'ignore, et ne veux pas le prévoir. 1° L'unité dans le commandement et

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er février 1812.

l'administration; 2° un but fixe et certain offert à toutes les provinces, pourraient encore sauver nos affaires, et il faudrait que l'Empereur fît encore beaucoup de sacrifices d'argent. Sans cela, tout ira mal, et va déjà si mal que, ne pouvant rien, je dois désirer que cela finisse pour moi le plus tôt possible. »

Marmont à Berthier. 5 février 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte des instructions que j'avais données au général Montbrun, en conséquence des intentions de Sa Majesté, dans le mouvement qu'il devait exécuter afin de seconder les opérations de l'armée d'Aragon. Le général Montbrun, parti à la fin de décembre, s'est dirigé sur la rive droite du Xucar, afin de couper toute retraite à l'ennemi sur le royaume de Murcie, s'il ne se hâtait de s'éloigner de Valence. A son approche, les corps espagnols que le maréchal Suchet avait séparés de la portion de l'armée espagnole qui s'était renfermée dans Valence se retirèrent en toute hâte, partie sur la province de Murcie, partie sur Alicante. La rapidité extrême avec laquelle le général Montbrun les a suivis les a presque anéantis. Il a fait 7 à 800 prisonniers, et il a vu les routes et les campagnes couvertes de déserteurs qui, après avoir brisé leurs armes, se rendaient dans leur famille; de manière que les corps des généraux Freyre, Mahi, Bassecourt, Saint-Martin et la Carero, qui formaient 12 à 15 mille hommes, en ont à présent à peine 4 mille. Freyre, avec 1,500 hommes, s'est retiré sur Murcie; le reste s'est retiré sur Alicante avec le général

Mahi. Le général Montbrun s'est porté sur la ville d'Alicante, dans laquelle il a jeté quelques obus et qu'il a sommée; mais la ville étant fortifiée, et le général Montbrun n'ayant pas d'artillerie de siége, et son but d'ailleurs étant rempli, il a effectué son retour conformément aux ordres qu'il avait reçus, et a dû arriver à Tolède le 1er ou le 2 février. Ainsi, il n'y a plus aucune espèce de corps d'armée ennemi dans le midi de l'Espagne. Le général Montbrun a eu lieu d'être très-satisfait de l'esprit des habitants des pays qu'il a traversés. J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le journal de ses opérations. »

Marmont à Berthier. Valladolid, 6 février 1812.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 janvier. Celle que je lui ai adressée le 13 janvier répond aux reproches qui me sont faits, et me justifiera, j'espère, dans l'esprit de Sa Majesté. Si mon mouvement sur Valence n'a pas été aussi prompt qu'il pouvait l'être, la faute n'en est certes point à moi; elle a pour cause l'état d'anarchie qui règne à l'armée du centre. Je n'ai point donné de contre-ordres, ni hésité dans les dispositions à prendre; et si j'ai été forcé plus tard d'envoyer d'autres troupes au général Montbrun, il n'y a eu d'autres causes que l'inexécution des dispositions qui regardaient l'armée du centre. J'ai reçu, le 13 décembre, l'ordre du mouvement; le 15, le général Montbrun faisait ses dispositions; le 17, il était en marche avec 7 mille hommes et 6 pièces de canon; le 22, il

était à Tarancon. La lettre de Votre Altesse du 21 novembre, dont je vous renvoie le duplicata, porte formellement et textuellement que l'intention de l'Empereur est qu'un corps de 12 mille hommes, composé de troupes de l'armée de Portugal et de l'armée du centre, marche sur Valence : le devoir du général Montbrun était donc d'attendre à Tarancon les troupes que l'armée du centre devait lui fournir, et qui étaient encore en arrière. Cinq ou six jours furent perdus, parce qu'on n'avait fait aucune disposition à l'armée du centre; et toutes ses troupes se réduisirent à presque rien, lorsqu'en même temps je reçus, ainsi que le général Montbrun, la nouvelle officielle que le général Darmagnac avait reçu l'ordre du roi de ne point marcher, et de ne pas se joindre à lui. Il fallait donc, pour que le général Montbrun eût 12 mille hommes, conformément à l'intention de l'Empereur, lui envoyer des troupes de l'armée de Portugal. Ensuite les ordres du général Montbrun étaient de marcher sur Requena, si la chose était praticable; mais il acquit la certitude qu'il était impossible de marcher avec des voitures, soit par la route de Cuença, soit par celle de Tarrozona, et qu'il y avait obstacle sur obstacle par ces communications, sans compter le manque total de subsistances pour les hommes et pour les chevaux. S'il avait pris une de ces communications, il n'aurait pu avoir avec lui ni une cartouche ni un canon; et il s'est dirigé par Albacète, le seul chemin qui lui restât. Je n'ai donc rien à me reprocher; j'ai fait tout ce qui était en

mon pouvoir pour exécuter les ordres de l'Empereur, et j'avoue que je suis profondément affligé de voir que l'Empereur suppose que quelque chose au monde peut balancer dans mon esprit les intérêts de son service. Je croyais être le dernier homme qui pût être l'objet d'une semblable accusation. J'ai eu l'honneur de vous rendre compté du détachement qu'avait fait lord Wellington sur la rive gauche du Tage, et que tout semblait annoncer qu'il avait l'intention de faire le siége de Badajos; la nécessité de me mettre en mesure pour aller au secours de cette place m'a fait arrêter les deux divisions que commande le général Montbrun dans la vallée du Tage; de manière qu'il y a aujourd'hui trois divisions au delà des montagnes, une division dans la province d'Avila, qui occupe tous les débouchés importants, et qui lie les troupes de la vallée du Tage avec celles qui sont en deçà des montagnes. Enfin, quatre divisions gardent tout à la fois la frontière de la ligne de la Tormès; celles de l'Esla et de l'Orbijo feront la communication de Burgos à Madrid, fournissant les forces nécessaires pour lever dans l'intérieur du pays les contributions et faire des magasins; ces quatre divisions étant indispensables dans cette étendue de pays, ainsi que pour ramasser promptement sur le Duero une force respectable, dans le cas où les quatre divisions anglaises qui sont restées sur la Coa feraient un mouvement sur Salamanque pour faire diversion en faveur du siége de Badajos, que je suppose devoir être entrepris. De même que dans le cas où toute l'armée an-

glaise se rassemblerait promptement sur la Coa et marcherait sur la Tormès sans que j'eusse été prévenu de sa réunion, chose qui pourrait bien arriver, parce que je ne suis pas placé de manière à être bien informé de ses mouvements, ce qui m'empêcherait de rallier ma gauche, dont l'arrivée dans la position actuelle sera toujours lente et difficile, j'étais décidé à suspendre la réoccupation des Asturies jusqu'à la rentrée d'une des trois divisions qui sont sur le Tage. Quelque puissants que soient les motifs pour laisser pendant quelque temps encore ces trois divisions dans cette position, je me vois forcé d'en rappeler une pour remplacer celle qui va, conformément aux ordres de l'Empereur, se rendre à l'armée du nord; et je ne pourrai même réoccuper les Asturies que lorsque les circonstances me permettront de disposer d'une des deux divisions qui sont restées dans la vallée du Tage. La division que j'ai désignée est celle du général Bonnet, qui, occupant la province de Léon, est plus à portée qu'une autre de se rendre à Burgos; je vais faire tous mes efforts pour accélérer son mouvement. Je n'ai aucune troupe de l'armée du nord, et tout ce qui lui appartient lui a déjà été envoyé, à l'exception du 31e régiment de chasseurs à cheval, qui se met en marche; je ne me permets jamais de retenir des troupes qui ne me sont pas destinées. Votre Altesse m'annonce que, d'après les nouvelles dispositions arrêtées, l'armée du nord serait en mesure de me soutenir avec deux divisions, si l'ennemi marchait à moi. Je doute que les intentions de

Sa Majesté soient remplies à cet égard, et je n'y compte nullement. Je crois être autorisé à craindre que les troupes qui seront envoyées ne se fassent longtemps attendre et ne se réduisent à peu de chose. Indépendamment des lenteurs qui naissent infailliblement d'une opération qui est concertée, il faut tant de temps ici pour porter des ordres et réunir des troupes, que je doute qu'elles puissent être d'un grand secours pour le moment essentiel. Si Sa Majesté veut que je puisse disposer de nouvelles forces dans un cas déterminé, il serait nécessaire qu'elles fussent à mes ordres et que je susse où les prendre; car si on calcule bien le nombre actuel de mes troupes et le territoire que je ne puis me dispenser d'occuper, et dont était ci-devant chargée l'armée du nord, je suis beaucoup plus faible qu'autrefois. »

« Les avis que je reçois de tous côtés parlent de la marche de l'ennemi sur Badajos. J'ai écrit à Votre Altesse Sérénissime par le chef d'escadron Galbois; je m'affermis de plus en plus dans la même manière de voir.

Joseph à Berthier. Madrid, 8 février 1812.

J'ai reçu de M. le général Dorsenne la lettre dont j'envoie ci-joint copie à Votre Altesse, et je n'ai point de nouvelles de M. le duc de Raguse depuis sa lettre du 22 janvier, dont ci-joint copie.

Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur l'état actuel des choses ici. Je ne puis penser qu'il soit dans les intentions de Sa Majesté Impériale qu'il se prolonge longtemps : j'ignore

quels sont les mouvements de l'ennemi et ceux de l'armée française destinée à couvrir Madrid, les généraux de l'armée du Portugal n'envoyant aucun rapport.

Les hussards hollandais sont partis avec le chef d'escadron Galbois : l'Empereur leur laissant le choix d'entrer dans sa garde, ils ne pouvaient pas hésiter. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 février 1812.

« Le général Montbrun m'écrit de Talavéra, en date du 5, que les troupes du 5e corps étaient à Merida et dans leurs anciennes positions sur la Guadiana, qu'elles avaient reprises depuis le 14 janvier;

Que, le 28 janvier, le comte d'Erlon avait son quartier général à Villa-Franca;

Qu'il n'avait pas encore pu se procurer des renseignements sur la marche de l'armée anglaise depuis la prise de Ciudad-Rodrigo; qu'on l'avait assuré néanmoins que, depuis cette époque, l'ennemi s'était retiré en Portugal, et avait dirigé des troupes sur Elvas;

Que le général Hill se serait retiré sur Campo-Mayor, et aurait quitté la Guadiana du 9 au 12 janvier;

Qu'il n'a pu se procurer aucun rapport sur ce qui se passe à Badajos.

Le général Montbrun supposait toujours à l'ennemi le projet de faire le siége de Badajos.

A Campo-Mayor, il y a beaucoup d'artillerie de siége et légère, ainsi que beaucoup de munitions de guerre venues de Lisbonne, et destinées pour le

siége de Badajos. Dans plusieurs villages aux environs de Badajos et Campo-Mayor, on a fait beaucoup de fascines et de sacs à terre; on dit aussi que lord Wellington a fait passer un grand nombre de troupes sur la rive gauche du Tage, se dirigeant sur Porto-Alègre.

Que M. le maréchal duc de Raguse venait de lui envoyer un ordre, en date du 27 janvier, par lequel il le prévient qu'ayant avis que le général Hill avait repassé la Guadiana, et s'était retiré sur Campo-Mayor, il devait suspendre le mouvement qui lui avait été précédemment ordonné par ce maréchal pour marcher au secours de Badajos. D'après cet ordre, le général Montbrun s'est décidé à rester sur les bords du Tage.

Je n'ai aucune nouvelle du duc de Raguse.

Je viens de recevoir l'avis, de Siguenza, que les troupes aux ordres de l'Empecinado ont été totalement détruites; il y a 1,200 prisonniers; le nombre des morts ou blessés est du double. Je n'ai pas encore reçu le rapport officiel. »

Joseph à Marmont. Madrid, 10 février 1812.

« Monsieur le maréchal, je viens d'apprendre par le général Montbrun qu'il avait ordre de suspendre le mouvement ordonné en faveur de Badajos. L'armée de Portugal occupe encore Tolède, et s'étend jusque près d'Aranjuez.

Il est fâcheux qu'elle n'ait point encore exécuté les mouvements prescrits par les dispositions de l'Empereur, qui désigne le territoire de l'armée du Portugal; j'espère que ces dispositions vont être

exécutées, sans quoi nous ne saurons bientôt plus sur quoi compter.

J'ai donné l'ordre pour que l'on verse de Tolède 3 mille fanégas de blé au magasin de l'armée du Portugal. Ce versement est effectué. J'ai fait mettre à la disposition de la même armée 200 mille rations de biscuit qui sont encore à Madrid; mais il est impossible de faire plus.

J'ai fait donner l'ordre à M. le chef d'escadron Moralez (1) de se rendre à Madrid, où je compte lui donner un commandement qui lui sera avantageux, et qu'il exercera mieux qu'un autre.

Je vous prie, Monsieur le duc, de vouloir bien faire recommander au gouverneur d'Avila de le faire partir le plus tôt possible avec son ancienne compagnie. »

Berthier à Marmont. Paris, 11 février 1812.

« L'Empereur regrette, Monsieur le duc, qu'avec la division Souham et les trois autres divisions que vous aviez réunies, vous ne vous soyez pas reporté sur Salamanque pour voir ce qui se passait. Cela aurait donné beaucoup à penser aux Anglais, et aurait pu être utile à Ciudad-Rodrigo. Le moyen de secourir l'armée dans la position où vous êtes, c'est de placer votre quartier général à Salamanque, d'y concentrer votre armée en en détachant une division sur le Tage, de réoccuper les Asturies, et d'obliger l'ennemi à rester à Almeida et dans le nord, par la crainte d'une invasion. Vous pourrez même

(1) Ancien chef de guérillas, qui s'est très-bien conduit au service de Joseph.

marcher sur Ciudad-Rodrigo, si vous avez l'artillerie de siége nécessaire (votre honneur y est attaché), prendre cette place; ou, si le défaut de vivres ou d'artillerie vous forçait d'ajourner cette opération, vous pourriez du moins faire une incursion dans le Portugal, et vous porter sur le Duero et sur Almeida. Cette menace contiendrait l'ennemi.

L'armée du midi est très-forte; l'armée de Valence, qui a aujourd'hui ses avant-postes sur Alicante, dégage sa droite.

La position que vous devez prendre doit donc être offensive de Salamanque à Almeida. Tant que les Anglais vous sauront réunis en force à Salamanque, ils ne feront aucun mouvement; mais si vous allez de votre personne à Valladolid, si vos troupes sont envoyées se perdre sur les derrières, si surtout votre cavalerie n'est pas en mesure après la saison des pluies, vous exposerez tout le nord de l'Espagne à des catastrophes.

Il est indispensable de réoccuper les Asturies, parce qu'il faut plus de monde pour garder la lisière de la plaine jusqu'à la Biscaye que pour garder les Asturies. Puisque les Anglais se sont divisés en deux corps, un sur le midi et l'autre sur vous, ils ne sont pas forts, et vous devez l'être beaucoup plus qu'eux. La lettre que je vous ai écrite, et que vous avez reçue le 13, vous a fait connaître ce que vous deviez faire; menacez les Anglais : et si vous croyez pour le moment ne pas pouvoir reprendre Ciudad-Rodrigo, faites réparer les chemins qui mènent à Almeida, faites fortifier

Salamanque, réunissez vos équipages de siége, envoyez de gros détachements sur Ciudad-Rodrigo : cela contiendra les Anglais, ne fatiguera pas vos troupes, et aura bien moins d'inconvénients que de vous disséminer encore, comme vous le proposez.

Je suppose que Montbrun est arrivé, et que vous avez enfin réuni votre armée.

La prise de Valence a beaucoup fortifié l'armée du midi, et il faut que vous supposiez les Anglais fous, pour les croire capables de marcher sur Badajos en vous laissant à Salamanque, c'est-à-dire en vous laissant arriver à Lisbonne avant eux. Ils iront dans le midi. Si, par des mesures mal calculées, vous détachez 2 ou 3 divisions sur le Tage, vous les rassurerez : cela dit que vous ne voulez rien faire contre eux.

Je vous le répète donc, l'intention de l'Empereur est que vous ne quittiez pas Salamanque, que vous fassiez réoccuper les Asturies, que votre armée s'appuie sur la position de Salamanque, et que vous menaciez de là les Anglais. »

Napoléon à Clarke. Paris, 17 février 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, donnez ordre que les intendants, les préfets et sous-préfets que j'ai nommés pour la Catalogne soient partis dimanche prochain pour leur destination. Prévenez-en les généraux commandant dans ces provinces. Il faut que ces administrateurs n'aient point de prétentions ridicules; ils doivent aider les gouvernements et non les contrarier, et mettre de la régularité dans leur administration. »

Napoléon

« Mon cousin, écrivez au baron Dudon qu'il a

tort de s'immiscer dans les opérations militaires; que j'ai vu avec peine ses rapports sur cet objet; que cela ne le regarde pas; que tout ce qu'il devait faire était d'envoyer les journaux espagnols au général Dorsenne, sans se mêler de réflexions; qu'il a trop peu d'expérience du métier pour condamner ou approuver les généraux. »

À Berthier. Paris, 18 février 1812.

« Le major général écrira au duc de Raguse que j'ai lu ses lettres du 6 février; que je suis extrêmement peiné qu'il ait envoyé la division Bonnet à l'armée du nord; que cette division est la seule qui puisse occuper avec profit les Asturies, parce que le soldat connaît le pays et les habitants; qu'il valait mieux ne rien envoyer à l'armée du nord, et renvoyer la division Bonnet dans les Asturies; que mon intention est que, dans quelque endroit qu'elle se trouve, elle retourne dans cette province; que, pour le nord, il vaut mieux avoir la division Bonnet dans les Asturies qu'à Burgos; que l'armée du Portugal est en l'air, et que la communication de..... avec Irun n'est pas tenable, si l'on n'a pas les Asturies; qu'il faut occuper les Asturies quand on est à la hauteur de Salamanque, et occuper les lignes de postes et de Reynosa, quand on est à la hauteur de Valladolid ou de Burgos; mais que laisser les paysans maîtres des montagnes communiquant avec la mer, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver en Espagne; que la population de la Galice refluera dans les provinces occupées par l'armée; que l'expérience a prouvé cette théorie; que quand le duc

Ordre de Napoléon. 20 février 1812.

d'Istrie fit évacuer les Asturies, tout ce pays fut en mouvement; qu'il faut plus de 6 mille hommes pour garder les montagnes: qu'on les place dans les Asturies ou à Santander, c'est la même chose, avec cette différence qu'en les plaçant à Santander, ils ne couvrent pas le royaume de Léon et n'occupent pas cette province, qui est la plus importante pour les insurgés.

Que je mets à sa disposition la division Bonnet à cet effet; qu'il la fasse diriger sur les Asturies par le chemin que le général Bonnet jugera le meilleur; que vous lui avez fait connaître que Sa Majesté n'approuve pas la dissémination de son armée; qu'elle ne voit dans sa conduite que du tâtonnement. Comment, à Valladolid, prétend-il être instruit à temps de ce que fera l'ennemi? Cela n'est possible dans aucun pays, et surtout dans un pays insurgé. Comment préjugera-t-il ce que fera l'ennemi, étant à Valladolid? Que vous ne pouvez que le lui reprocher; que Sa Majesté ne voit d'opération honorable pour ses armes que d'occuper Salamanque; d'avoir des avant-gardes légères faisant le coup de fusil sur les frontières de Portugal et avec Ciudad-Rodrigo; d'avoir son armée centralisée autour de lui, à quatre ou cinq marches. Que jusqu'à ce que l'armée du centre ait pu placer des troupes à Almaraz, que l'armée de Portugal ait occupé Salamanque, et que l'opération du duc de Dalmatie sur Merida et Badajos ait de l'influence sur l'ennemi et se soit fait sentir, il peut laisser une division légère prête à le rejoindre sur Talavéra, occupant Almaraz; que lorsqu'il

aura occupé Salamanque, que ses avant-postes auront pris cette direction, et que cette espèce de vésicatoire militaire aura fait son effet sur l'ennemi, il pourra faire rapprocher de lui la division qu'il aura laissée sur le Tage, et que l'armée du centre pourra donner ses troupes pour garder la vallée; qu'il s'occupe trop de ce qui ne le regarde pas, et pas assez de ce qui le regarde; que sa mission a été de défendre Almeida et Ciudad-Rodrigo, et qu'il a laissé prendre ces places; qu'il a le nord à maintenir et à administrer, et qu'il abandonne les Asturies, c'est-à-dire le seul moyen de le maintenir et de le gouverner; qu'il va s'embarrasser si lord Wellington envoie une ou deux divisions sur Badajos, quand Badajos est une place très-forte, et que le duc de Dalmatie a 80 mille hommes, lorsqu'il peut être secouru par le maréchal Suchet; enfin, lorsque, si lord Wellington marchait sur Badajos, il a un moyen sûr, prompt et triomphant de le rappeler, celui de marcher sur Ciudad-Rodrigo et Almeida.

Que son armée se compose de 8 divisions; qu'une division doit rester dans les Asturies; qu'il ne doit y compter que pour la faire marcher sur la Galice; que quand même, après une bataille avec les Anglais, il serait battu, il ne doit pas faire évacuer les Asturies par cette division, mais la faire filer par les montagnes à sa droite; que les coups de fusil arriveront en peu de jours à Montdragon, si l'on n'occupe pas les montagnes; que la division des Asturies est une division qui, en cas d'évacuation de Salamanque, de Valladolid, devrait suivre le mou-

vement dans les montagnes, sans quoi la position de Burgos ne serait pas tenable, pas même celle de Vittoria; que d'ailleurs, encore une fois, il a à lutter non-seulement contre l'armée anglaise, mais aussi contre la Galice; que ces 6 mille hommes, qui se porteraient en avant par les débouchés de la Galice, contiendront cette province; que l'on peut dire que 6 mille hommes dans les Asturies équivalent à 18 mille qu'il faudrait de plus à Astorga et sur le littoral; que les insurgés sans communications, après la prise de Valence, étaient au désespoir; que l'arrivée des bandes à Potu et à Oviedo, et le rétablissement de leurs communications avec la cour, leur ont rendu le courage; et tout cela, par défaut de réflexion et de connaissance des localités.

Qu'en résumé, de ses 8 divisions, une doit être dans les Asturies, et n'en point bouger; que les 7 autres doivent être réunies autour de Salamanque, ce qui lui fait une armée de 50 mille Français, avec une artillerie de 100 pièces de canon, lesquels, dans un terrain étudié, couvert par des bouts de flèche, ayant leurs vivres assurés et leur appui à Salamanque, ne seraient pas vaincus par 80 mille hommes; que, toutefois, il faut bien se garder de faire à Salamanque un camp retranché; que les Anglais le croiraient sur la défensive, et n'auraient plus de crainte; et que c'est une place forte qu'il faut avoir à Salamanque. »

Joseph au général Darmagnac.

« M. le baron Nardon, qui vous remettra cette lettre, est chargé de l'administration supérieure de

la province de Cuença; il aura sous ses ordres le préfet et le sous-préfet. Madrid, 20 février 1812.

J'ai une très-grande confiance en M. Nardon, qui est un administrateur consommé, et j'espère que l'ordre de choses qu'il établira dans la province de Cuença pourra servir de modèle aux autres provinces; mais il faut, pour cela, que je compte autant que je le fais sur votre désir de contribuer au bien. Donnez-lui donc tout l'appui dont il aura besoin, et reposez-vous entièrement sur lui du soin de l'administration.

J'espère que, pouvant donner tout votre temps aux opérations militaires, les bandes seront bientôt détruites, et la tranquillité rétablie dans la province. »

« Le major général écrira au duc de Raguse qu'il a mal compris mes intentions sur Valence; que j'ai ordonné de faire marcher sur cette place 12 mille hommes, en comprenant les troupes de l'armée du centre; que j'ai entendu que ce mouvement se ferait par Cuença; qu'il y avait déjà à Cuença 4 mille hommes, que le roi en donnerait 3 mille autres, et que c'était donc 3 à 4 mille hommes de l'armée de Portugal à faire filer sur Cuença; que ses plaintes ne sont pas fondées; qu'il aurait été insensé au roi de se porter de Cuença sur Albacète; que ce mouvement aurait permis à l'ennemi, qui était à Requena, de marcher sur Madrid; qu'il était évident que cette opération d'Albacète ne pouvait se faire à moins de forces immenses, puisqu'elle Napoléon à Berthier. Paris, 22 février 1812.

demandait une grande ligne d'opération, et qu'elle n'aurait pas donné de résultat pour la prise de Valence : car si le maréchal Suchet avait été battu au passage des lignes, cette opération ne signifiait rien; que l'art de la guerre ne consiste pas à diviser ses troupes; que l'opération de Cuença par Requena, communiquant par la gauche avec le maréchal Suchet avant d'attaquer, était une véritable opération militaire; que 3 mille hommes de plus, avec le général Darmagnac, n'auraient affaibli en rien l'armée de Portugal; que les Anglais ne s'en seraient pas aperçus; que cette opération eût même pu se faire en envoyant des troupes de l'armée du centre, et en remplaçant par des troupes de l'armée de Portugal ces troupes qui se seraient portées sur Cuença; que sans doute la route de Cuença n'est pas bonne pour l'artillerie, mais qu'il n'y avait pas besoin d'artillerie contre les insurgés, et que d'ailleurs le maréchal Suchet en avait; que c'est une faute du duc de Raguse qui n'est pas justifiable, puisqu'il était devant l'ennemi, et qu'il est évident qu'il exposait tout le nord de l'Espagne; que s'il eût fallu faire une grande opération d'armée, on eût préféré la faire faire par le duc de Dalmatie, et l'on eût prévu le cas où les Anglais auraient marché sur Madrid ou sur Salamanque. »

Berthier à Napoléon. Paris, 23 février 1812.

« Sire, le 8 de ce mois, j'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre de Sa Majesté Catholique, relative au traitement que sollicite le maréchal Jourdan, s'il est chargé des fonc-

tions de chef d'état-major de l'armée du centre.

Je joins ici celle que je reçois de ce maréchal sur le même sujet. Il n'a d'autre désir que de faire ce que Votre Majesté jugera utile à son service ; mais il pense que s'il doit être chargé de ces nouvelles fonctions, l'ordre doit lui en être donné directement par le major général, au nom de Votre Majesté. Il demande en même temps si, dans ce cas, il conservera le gouvernement de Madrid, et si l'intention de Votre Majesté est qu'il suive le roi, s'il s'éloigne de la capitale.

Le maréchal Jourdan représente ensuite que son traitement n'est en ce moment que de 40 mille francs comme maréchal, et de 60 mille francs comme gouverneur de Madrid ; tandis que les autres maréchaux employés en Espagne reçoivent 40 mille francs comme maréchaux, 40 mille francs comme généraux en chef, et 120 mille à titre de traitement extraordinaire, ce qui leur fait un traitement double du sien.

Il espère que si Votre Majesté ordonne qu'il remplisse les fonctions de chef d'état-major du roi, elle daignera accueillir la demande qu'il fait d'être traité comme les autres maréchaux, ou du moins qu'elle lui accordera les 40 mille francs qui leur sont alloués comme les généraux en chef, somme qui a été constamment payée aux maréchaux en activité de service. »

« J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Altesse m'a témoigné la peine que l'Empereur a éprouvée en Joseph à Berthier. Madrid,

26 février 1812.

apprenant par M. le maréchal duc de Dalmatie que la totalité du régiment de Hesse n'était pas encore entrée à Badajos.

Il y a plus de six mois que ce régiment a reçu l'ordre de quitter l'armée du centre pour se rendre à Badajos; il n'est resté dans cet arrondissement ni canonniers, ni soldats, ni aucun autre individu de ce régiment. Je me rappelle avoir envoyé à l'armée de Portugal une lettre de Votre Altesse sur cet objet, il y a déjà plusieurs mois. J'ai engagé le général Daultanne à écrire aux généraux de l'armée de Portugal dans le même sens, en leur faisant sentir l'importance que l'Empereur met à l'entière et stricte observation de ses ordres relativement à ce régiment. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 février 1812.

« Votre Altesse trouvera ci-joint le rapport du général Dedon, commandant l'artillerie, sur les différends survenus entre M. le duc de Raguse et le général Ranché. Tout ce qui existait ici en artillerie, en vivres, a été mis à la disposition de l'armée du Portugal; mais rien ne peut suffire. Je continue à ignorer entièrement ses opérations; je ne connais que les malheurs du pays qu'elle occupe. »

Napoléon à Berthier. Paris, 29 février 1812.

« Mon cousin, écrivez au général Reille que je donne ordre au général Decaen de se concerter avec lui pour cerner Urgel et occuper les vallées de Puycerda. Faites-lui connaître l'incursion que les bandes viennent de faire sur le territoire, et la nécessité qu'il y a de s'emparer d'Urgel pour mettre un terme à ces insultes. Mandez-lui qu'il faut qu'à

cet effet il fasse déboucher une forte colonne ou sur Berga ou sur Urgel ; qu'il inquiète les ennemis, et qu'enfin il concerte ses mouvements avec ceux du général Decaen. »

« D'après les intentions de l'Empereur, Monsieur le duc de Feltre, je préviens le général Reille que le général Decaen a l'ordre de se concerter avec lui pour cerner Urgel et occuper les vallées de Puycerda. Je lui ai fait connaître l'incursion que les bandes viennent de faire sur notre territoire, et la nécessité de s'emparer d'Urgel pour mettre un terme à ces insultes. Je lui ai mandé qu'à cet effet il doit faire déboucher une forte colonne ou sur Berga ou sur Urgel, inquiéter les ennemis, et enfin concerter ses mouvements avec ceux du général Decaen. Je pense que Votre Excellence a donné des instructions à ce général dans le même sens. » **Berthier à Clarke. 1er mars 1812.**

« Sire, M. le duc de Bellune pourra éclairer Votre Majesté sur bien des points. Je désire qu'il résulte des vérités qu'il peut dire, si Votre Majesté les lui demande, un changement favorable aux intérêts et à la gloire des armes de Votre Majesté. J'attends impatiemment le terme de l'état où je me trouve; il ne peut empirer. Je désire vivement une solution : quelle qu'elle soit, elle me conviendra, dès qu'elle sera dans les vues de Votre Majesté; mais il m'est impossible de supporter plus longtemps l'état actuel. J'ai écrit il y a deux mois; M. de Laforest a dû écrire aussi à M. le duc de Bassano. » **Jos. à Nap. Madrid, 1er mars 1812.**

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er mars 1812.

« M. le duc de Bellune, qui te remettra cette lettre, est chargé d'une lettre pour l'Empereur, dont ci-joint copie. Si mon sort ne doit pas changer, il ne me reste qu'à retourner à Mortefontaine. Écris-moi la vérité, et dis à l'Empereur qu'il ne trouve pas mauvais que je prenne enfin le seul parti qui me reste.

Les événements de Valence, ce que l'on dit de la Catalogne, ont détruit le moral de l'opinion. Je ne commande rien. Le pain vaut ici 18 sous la livre (1); les gens meurent de faim dans les rues. Que te dirai-je de plus? »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er mars 1812.

« Ma chère amie, M. Sauvain, chef de division à la secrétairerie d'État, se rend à Paris; tu peux lui confier toutes les lettres dont tu voudrais assurer l'inviolabilité; il a un chiffre. Je te recommande les trois nièces de M. Urquijo, qui se rendent à Paris pour y être en éducation.

Je t'embrasse. Il faut que tout cela finisse vite; sache ce que veut l'Empereur, et assure-le bien, *si ma présence en Espagne gêne le moins du monde ses projets, que je m'estimerai heureux de le savoir, et de me rendre à Mortefontaine.* D'ailleurs, ma santé n'est plus aussi bonne qu'autrefois; l'âge arrive, et nous n'avons pas d'enfants mâles. Je serai bien aise d'arriver en France avec son approbation : *la retraite est ce que je désire, si la monarchie est démembrée.* »

(1) Un peu plus tard, il valut jusqu'à 30 sous.

« Monsieur le maréchal, les nouvelles que je reçois de l'Andalousie et des autres provinces me font désirer de plus en plus que l'état actuel cesse. Je vous prie de ne rien cacher à l'Empereur de tout ce dont je désire que Sa Majesté Impériale soit instruite; je compte beaucoup sur le courage que vous inspire le dévouement que vous portez à l'Empereur, et je compte aussi sur l'intérêt que vous m'avez montré depuis longtemps. Joseph à Victor. Madrid, 7 mars 1812.

Ne doutez jamais, Monsieur le duc, de ma sincère estime et de mon inaltérable attachement. »

« Mon cousin, renouvelez l'ordre au général Reille de se porter sur Berga et sur la Cerdagne française, pour déloger les insurgés. Il n'est que trop vrai qu'ils se nourrissent de France, et qu'ils sont cantonnés à Puycerda, d'où ils ne bougent point. Réitérez-lui l'ordre d'envoyer une division italienne dans la Navarre; il tiendra l'autre division italienne dans l'Aragon, et gardera avec lui la division française. » Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1812.

« Mon cousin, expédiez aujourd'hui l'aide de camp du duc de Raguse. Mandez à ce maréchal que vous m'avez mis sous les yeux sa dernière lettre; que la réunion de ses forces à Salamanque n'est pas suffisante pour le but qu'il doit remplir; qu'il est nécessaire qu'il jette un pont sur l'Agueda et y ait une tête de pont, afin que si l'ennemi laisse moins de cinq divisions sur la rive droite du Tage, il puisse se porter sur la Coa, sur Almeida, et ravager tout le nord du Portugal; que la saison des pluies Napoléon à Berthier. Paris, 11 mars 1812.

doit finir; que *si Badajos est pris par deux simples divisions anglaises*, *et que lui* (*duc de Raguse*) *ait retenu sur la rive droite cinq divisions anglaises*, *la prise de Badajos ne pourra pas lui être imputée, et retombera tout entière sur l'armée du midi; que si, au contraire, l'ennemi s'affaiblit de plus de cinq divisions, et n'en laisse que deux*, *ou même trois ou quatre, sur la rive droite, ce sera la faute de l'armée de Portugal* si elle ne marche pas sur le corps de l'ennemi, n'investit pas Almeida, ne ravage pas tout le nord du Portugal, et ne rejette pas des partis jusqu'au Mondego. Qu'enfin, le rôle de l'armée de Portugal se réduit à ceci : tenir en échec six divisions de l'armée anglaise, ou au moins cinq; prendre l'offensive dans le nord; ou, si l'ennemi a pris l'initiative, ou si toute autre circonstance l'ordonne, faire filer par le Tage sur Almaraz autant de divisions qu'en aurait fait filer lord Wellington pour faire lever le siége de Badajos.

Lorsque vous aurez expédié cette lettre, vous écrirez à l'aide de camp de venir à l'Élysée à huit heures; je lui dirai un mot. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 11 mars 1812.

« Ma chère amie, Marius Clary te donnera de mes nouvelles; elles ne sont pas brillantes. Je suis inquiet de n'avoir plus de nouvelles du courrier Remy, dont madame de Magnitot a annoncé l'arrivée et le départ à son mari. Si l'Empereur n'est pas parti, et que tu lui parles, tu peux l'assurer que mon désir est de me retirer des affaires, si l'Espagne doit être démembrée, et si l'état actuel doit durer. Ce-

pendant je ne veux pas augmenter ses embarras actuels, et je suis prêt à rester tant que la guerre du Nord peut le lui faire désirer.

J'ai besoin que le prêt du million, que l'on m'annonce encore, soit acquitté exactement. Nous sommes menacés de tous les maux à la fois, la peste et la famine. Le pain est à 20 sols la livre, la misère horrible; des malheureux expirent dans les rues, de faim. Je fais ce que je puis, mais les troupes absorbent tout.

Je voudrais me retirer avec l'entier agrément de l'Empereur, et obtenir une terre à deux ou trois cents lieues de Paris, en Italie, ou dans le midi de la France, et conserver Mortefontaine et ne plus habiter le Luxembourg. J'ai besoin du midi.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. Je le répète, tout ceci est subordonné aux événements de la guerre du nord et aux volontés de l'Empereur; jamais je ne ferai rien qui pût être attribué à un motif indigne de moi.

Ce qui se passe en Espagne me fait désirer de quitter ce pays; l'honneur me l'ordonne. L'honneur peut m'ordonner de ne pas demander à en sortir aujourd'hui, et l'*attachement que je porte à mon frère ne me permet pas de lui donner un souci de plus, s'il a ceux de la guerre du Nord.* Règle-toi là-dessus, j'approuve tout ce que tu feras sur ces bases.»

« Je reçois une lettre du prince de Neufchâtel, en date du 19 février, dans laquelle je lis un paragraphe ainsi conçu : Joseph au maréchal Jourdan. Madrid, 13 mars 1812.

« L'Empereur désire que le maréchal Jourdan « soit votre chef d'état-major ; car si la situation « politique oblige l'Empereur à aller en Pologne, « son intention est de donner à Votre Majesté le « commandement général de toutes les armées en « Espagne. »

Je désire connaître votre manière de penser avant de répondre à cet article.

Vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurais dans des rapports plus importants avec vous que ceux qui existent aujourd'hui, ayant toujours eu à me louer de la manière dont vous avez rempli les mêmes fonctions dans des temps difficiles. »

Napoléon à Clarke. Paris, 14 mars 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, j'ai vu aujourd'hui le général Plauzonne, et je vous renvoie les dépêches du général Decaen, pour lui annoncer, en peu de mots, la mission que j'ai donnée au général Plauzonne.

Il est chargé de se rendre à Girone, et d'être de retour sous huit à dix jours, pour me rapporter en détail un plan d'organisation et d'opération pour la Catalogne. Faites-lui connaître qu'avant tout je lui donne carte blanche pour les opérations militaires, qui, dirigées contre les insurgés, sans artillerie et sans ligne d'opération, ne sont susceptibles d'être conduites que par le général en chef qui est sur les lieux. Pourtant, recommandez-lui d'avoir toujours l'œil sur mes frontières, et d'y apporter un soin particulier. Toutes les fois que les ennemis s'en approcheraient au nombre de plus de 3 mille hommes, il

doit se mettre en mouvement pour attaquer leurs derrières, et les jeter réellement en France. Dites-lui que je désire que le général Quesnel occupe Puycerda, afin de commencer l'organisation de ce département; que je suppose qu'il faut 5 mille hommes pour conduire le général Quesnel à Puycerda; mais qu'une fois arrivé à cette position, 1,500 hommes de bonnes troupes françaises, formant deux ou trois bataillons, sont suffisants, parce que le général Gareau joindrait aussitôt, de Mont-Louis, le général Quesnel avec 1,200 hommes qu'il a sous ses ordres, avec le régiment provisoire qui a été tiré de Bayonne et qui est fort de 1,500 hommes, avec le bataillon de Berg qui est de 700 hommes, ce qui pourrait être complété jusqu'à la concurrence de 4 mille hommes de gardes nationales (ces forces, et les 1,500 hommes de bonnes troupes que donnerait le général Decaen, formeraient une colonne de 5 mille hommes, suffisante pour garder Puycerda; le général Travot y enverrait une compagnie d'artillerie); que cette division vivrait dans la vallée, ou même qu'elle serait nourrie par la France; qu'elle construirait un ouvrage ou un fort sur le col entre Puycerda et Urgel, lequel serait armé avec l'artillerie tirée de Mont-Louis, ce qui, avec peu de travail, le mettrait à l'abri des insurgés, qui n'ont pas de canon; que le général Travot fournirait 200 hommes de cavalerie, du régiment provisoire qu'organise le général Avyce, et qu'ainsi, avec un simple affaiblissement de deux ou trois bataillons, l'armée de Catalogne aurait le grand avantage d'avoir 6 mille hommes qui

entreraient en activité, couvriraient nos frontières et menaceraient Urgel; que cette opération ne doit être faite qu'alors que le général Travot sera en mesure de fournir ses 4 mille hommes, et lorsque d'ailleurs toutes les autres opérations de l'armée le feront juger convenable au général Decaen; qu'on pourrait même, à fur et à mesure qu'on organiserait sur les derrières, augmenter cette colonne; que je désirerais que les quatre départements de la Catalogne fussent sous les ordres du général Decaen; que le général Lamarque pourrait commander la haute Catalogne, et avoir sous ses ordres deux colonnes, chacune de 4 mille hommes; que le général Decaen pourrait avoir avec lui une réserve de 3 mille hommes qui lui seraient attachés, ce qui ferait 11 mille hommes; que 1,500 seraient placés à Puycerda; qu'il resterait donc 6 à 7 mille hommes inactifs dans les garnisons, dont le général Lamarque s'appuierait selon les circonstances; que le général Maurice Mathieu aurait également dans la basse Catalogne, entre Lérida et Barcelone, et entre Barcelone et Tarragone, deux brigades chacune de 4 à 5 mille hommes, et, en outre, 6 mille hommes de garnison dans les places de Barcelone, de Lérida et de Tarragone; qu'il faut un bon commandant à Barcelone; que le général Decaen aurait donc dans la main cinq divisions actives, fortes de 20 à 24 mille hommes; qu'il coordonnerait ses mouvements de manière à être toujours sur les insurgés; qu'il enverrait toutes les semaines des nouvelles à Barcelone, et en recevrait; que le général Maurice

Mathieu enverrait toutes les semaines des nouvelles à Lérida et à Tarragone, et en recevrait; que peut-être dans ce plan conviendrait-il d'avoir un poste retranché à Monblanche, et un autre entre Tarragone et Barcelone; que lorsque le général Decaen voudrait de sa personne se porter sur la basse Catalogne, il le ferait avec ses 4 mille hommes, se faisant conduire à mi-chemin par une partie des troupes du général Lamarque, qu'il renverrait sur-le-champ pour garder la haute Catalogne; qu'il trouverait dans la basse Catalogne 12 mille hommes de troupes actives, et qu'en y joignant ces 3 mille hommes il en porterait le nombre à 15 mille; qu'avec ces moyens il poursuivrait les insurgés partout où ils se porteraient, même sur l'Èbre, sur Tortose et sur les frontières de l'Aragon; que des garnisons médiocres sont suffisantes lorsque des divisions actives occupent les communications, tiennent la campagne, et dès lors éloignent tout rassemblement considérable d'ennemis; qu'il faudrait pour remplir ce plan, qui avec de l'activité doit soumettre la Catalogne, de 33 à 34 mille hommes; que 30 existent déjà entre les mains du général Decaen, et dans les places de Barcelone, Lérida et Tarragone; que j'ôterai 6 mille hommes au général Reille pour augmenter cette armée; qu'avec ce système, Puycerda et la haute Catalogne seraient également défendues. Le général en chef ayant des nouvelles tous les huit jours de toutes les divisions de son armée, se porterait, avec l'activité qui le distingue, tantôt sur la haute, tantôt sur la basse Catalogne; maîtriserait

la province, élèverait sa réputation, et aurait avec les insurgés des rencontres qui finiraient par lui assurer la pacification du pays. Des forces mobiles et de petites garnisons valent mieux que de fortes garnisons et pas de forces mobiles; les villes sont plus en sûreté et les cantonnements plus à l'abri, indépendamment que cette position offensive ferait naître des événements qui seraient décisifs pour la tranquillité de la province. La plaine de Vicque, celle d'Urgel et les autres plaines de la Catalogne pourraient être récoltées au profit de l'armée, et les magasins de l'ennemi lui seraient enlevés. Les choses établies ainsi à la fin de mars, le général Quesnel, qui aurait eu le temps de faire des reconnaissances fréquentes sur Urgel, qui aurait préparé son équipage de siége à Mont-Louis, pourrait, dans le courant d'avril, prendre enfin ce dernier refuge des insurgés. Le général en chef Decaen, dans la combinaison de ses marches, aurait soin de se porter sur Cardana, Berga, et sur tous les autres points où les insurgés auraient formé des magasins : et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où il pourrait, après quelques rencontres heureuses, fixer enfin son quartier général à Barcelone, centre de l'opinion et de l'organisation de la province, et par une assemblée de notables, et autres moyens d'usage, saisir l'opinion de réorganiser la province; tandis que, dans la situation actuelle, l'existence de deux commandements rend tout cela difficile. »

Résumé des dispositions relatives à la Catalogne, communiquées par Sa Majesté au général Plauzonne.

« Le partage de la Catalogne en deux commandements en chef n'aura plus lieu. La division du général Reille passera sous les ordres du général Decaen, qui se trouve avoir à sa disposition environ 8 mille hommes entre Barcelone et Lérida, non compris la garnison de ces places. Le général Mathieu commandera cette division active, ayant sous ses ordres le gouverneur de Barcelone, qui sera désigné à Sa Majesté par le général Decaen. Le général Lamarque manœuvrant avec sa division dans la haute Catalogne, le général Mathieu dans la basse, le général Decaen se portera successivement sur les points où il veut opérer, prenant ou augmentant l'un ou l'autre corps, selon les circonstances et le plan de ses opérations. L'objet principal du général Decaen doit être de protéger la frontière de France, en suivant toutefois les vues qu'il s'est proposées en occupant la côte. Sa Majesté ne fait point une loi de former un corps de 5 mille hommes en Cerdagne, si la frontière peut être protégée sans cette mesure. Ce corps peut n'être que de 3 mille hommes, si 3 mille hommes suffisent. Enfin, l'intégrité du territoire français doit être l'objet des sollicitudes et des mouvements du général Decaen. Le détail de leur conduite lui appartient; Sa Majesté a toute confiance en lui à cet égard. Il doit donc proposer, d'après les

bases ci-dessus indiquées, ce qu'il se propose de faire pour remplir le but qui lui est désigné.

Il désignera le chef d'état-major qui lui convient pour remplacer le général Plauzonne. Il proposera un gouverneur de Barcelone énergique, et capable de commander sous les ordres du général Mathieu.

Le général Garnier, commandant la place de Barcelone, sera rappelé, et remplacé par un commandant tel que la situation l'exige. Il suit de ces dispositions que la place de Barcelone continuera à recevoir ses approvisionnements par l'ancienne ligne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 14 mars 1812.

« J'ai reçu la dépêche de Votre Altesse du 19 février. Voici la réponse du maréchal Jourdan. Je pense en effet que l'Empereur doit faire quelque chose pour ce maréchal, afin qu'il puisse le servir avec utilité dans la place où il se trouverait: il aura besoin de la considération de tous, et elle ne s'attache qu'à ceux qui paraissent jouir de l'estime de l'Empereur.

Je désire que les secours que Votre Altesse annonce arrivent exactement. Le 12e convoi est arrivé; les besoins sont extrêmes; mais je suis fâché d'avoir à répéter les mêmes choses. J'attends la réalisation des dispositions que contient la lettre de Votre Altesse.

Les nouvelles d'un mouvement de 30 mille hommes sur Badajos se soutiennent; les divisions de l'armée du Portugal continuent à diviser la Manche.»

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, donnez l'ordre le plus précis au général Dorsenne de faire partir les 3 régiments

de marche de l'armée du Portugal pour cette armée. Cet ordre ne souffre pas de délai; il faut que ces 3 régiments rejoignent. 15 mars 1812.

Donnez-lui l'ordre d'envoyer des officiers à la recherche de la division Palombini, pour hâter sa marche. Les régiments de marche d'infanterie de l'armée du midi, formant une seule colonne avec les régiments de marche de la cavalerie, se rendront à Madrid et de là à Séville, pour renforcer leurs régiments. Tous les régiments de marche de l'armée du Portugal se rendront à l'armée de Portugal, où ils seront dissous, et les cadres rejoindront leur dépôt.

L'armée du nord sera composée de la manière suivante : de la division Caffarelli; de la division Palombini; de la division de la garde; 2e et 3e régiments de voltigeurs et de tirailleurs; 2e et 3e de la Vistule, et d'une division du 40e et du 34e de ligne, et de ce qui reste du 34e léger; du 113e de ligne et des détachements suisses.

Réitérez l'ordre que tout ce qui appartient à la garde de Paris rejoigne sans délai en France.

Faites connaître au général Dorsenne qu'on envoie à Saint-Sébastien, à Vittoria, à Bayonne, des régiments de marche; mais qu'il est nécessaire qu'au moment où des troupes reviennent d'Espagne, les Espagnols voient des troupes rentrer dans l'intérieur de l'Espagne.

Donnez ordre que tout ce qui appartient à l'armée de Valence parte de l'armée du nord pour s'y rendre. Ces différents ordres ne souffrent aucun délai dans leur exécution. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1812.

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Dorsenne de retenir à Vittoria le 40e, ainsi que le 34e de ligne. Il fera incorporer dans le 40e les 250 hommes du bataillon de marche qui sont destinés pour l'armée du midi, et dans le 34e les 63 hommes du même bataillon destinés pour l'armée de Portugal. Il incorporera dans les Polonais les 73 hommes qui sont dans le 6e bataillon du régiment de marche de l'armée du midi. Qu'il fasse partir en une seule colonne les 7 bataillons de marche de l'armée du midi pour Madrid; il fera également partir les 386 hommes du 1er régiment de marche de cavalerie légère pour l'armée du midi, ainsi que les 145 hommes du régiment de marche de cavalerie légère et dragons de l'armée du midi et du centre. Il renverra à Bayonne les 200 hommes du 7e de chevau-légers qui sont à Haro, et qui sont Polonais. Par ces mesures, son armée sera affaiblie de 7 bataillons de marche, mais il aura en compensation 6 bataillons de bonnes troupes de ligne des 4e et 34e, et il ne perdra qu'une cavalerie faible et de peu de ressource. Il faut donc qu'il fasse partir aussitôt ces troupes par la route d'Aranda, s'il le juge convenable. Il faut que le bataillon de Belle-Isle soit dissous, et incorporé dans le 130e. Donnez des ordres pour que tout ce qui se trouve à Bayonne ou dans la vallée du Bastan, appartenant au 40e et au 34e, se rende à Vittoria pour rejoindre ces régiments. Annoncez au duc de Dalmatie l'arrivée de ce secours de 6 mille hommes d'infanterie et de 500 hommes de cavalerie, et réitérez au roi d'Espagne l'ordre d'envoyer aussi-

tôt dans le midi tous les détachements d'infanterie et de cavalerie qui appartiennent à l'armée du midi. Réitérez l'ordre à la division Palombini de se rendre en Navarre, pour être à la disposition du général Dorsenne et faire partie de l'armée du nord. Faites-moi connaître ce qui reste à Bayonne ou ailleurs du 34e léger et du 113e de ligne, ainsi que ce qu'ils ont à Ciudad-Rodrigo, afin de voir ce qu'il serait possible d'organiser de bataillons.

Si vous n'avez point les renseignements nécessaires, demandez-les au général Dorsenne; qu'il fasse faire un procès-verbal. Réitérez au duc d'Albuféra les ordres que si les Anglais se portaient sur Badajos, il ne doit pas rester inactif avec une armée de 20 mille hommes ; il doit envoyer un détachement en Murcie pour occuper cette province, et mettre le duc de Dalmatie dans le cas de porter de grandes forces pour dégager sa droite; il devra même, s'il le faut, envoyer sur Madrid une bonne division, pour dégager ce qui est là sur Almaraz. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1812.

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne, par une estafette extraordinaire qui partira ce soir, que je lui confie le commandement de toutes mes armées en Espagne, et que le maréchal Jourdan remplira les fonctions de chef d'état-major. Vous donnerez en même temps cet ordre au maréchal Jourdan. Vous informerez le roi que je lui fais connaître mes intentions sous le point de vue politique par le canal de mon ambassadeur.

Vous écrirez au maréchal Suchet, au duc de Dal-

matie et au duc de Raguse, que j'ai confié au roi d'Espagne le commandement de mes armées dans ce royaume; que le maréchal Jourdan fera les fonctions de chef d'état-major; *et qu'ils aient à se conformer à tous les ordres qu'ils recevraient du roi, pour faire marcher les armées dans une même direction.*

Vous écrirez en outre particulièrement au duc de Raguse que la nécessité de mettre de l'ensemble dans les armées du midi, de Valence et du Portugal, m'a déterminé à donner au roi d'Espagne le commandement de ces armées, et qu'il ait à régler ses mouvements sur les ordres qu'il recevrait.

Dans la journée de demain, vous écrirez plus en détail au roi; mais il est nécessaire d'expédier ce soir une estafette à Bayonne. Vous chargerez le général L'huillier de faire partir un officier en poste pour porter votre lettre au roi. »

Joseph à Berthier. Madrid, 17 mars 1812.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse en date du 23, relative à M. le maréchal Jourdan. Comme elle ne concorde pas avec celle que j'ai reçue de Votre Altesse en date du 19 février, qui prévoyait le cas où ce maréchal serait chargé des fonctions de chef de l'état-major général des armées françaises en Espagne, j'attendrai une nouvelle réponse à la lettre que j'ai adressée à ce sujet à Votre Altesse par la dernière estafette. J'ai adressé à Votre Altesse copie de la lettre de ce maréchal. Le maréchal Jourdan, comme chef de l'état-major général, serait dans le cas de s'absenter de Madrid, et je ne pense pas qu'il fût prudent d'attendre au dernier moment

à désigner un autre gouverneur. Dès que je connaîtrai mieux les intentions de l'Empereur, que les événements que je ne connais pas peuvent modifier, je me déterminerai pour le mieux. »

Joseph au général Latour-Maubourg. Madrid, 20 mars 1812.

« Général, en attendant que les arrangements généraux me permettent de vous prier d'accepter mes ordres, trouvez bon l'envoi que je vous fais, ne pouvant me décider à vous voir quitter ce pays, où vous avez honoré le nom français, sans vous donner une preuve quelconque de ma profonde estime et de mon inaltérable attachement.

Vous laissez ici, Général, un plus beau souvenir que celui de vos succès militaires, qui eux-mêmes méritent tant à mes yeux et à ceux de tout le monde.

Ne doutez jamais de ma reconnaissance comme Français, comme Espagnol, et comme homme. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 23 mars 1812.

« Ma chère amie, M. Deslandes, qui te remettra cette lettre, te donnera tous les détails que tu pourras désirer sur ma position. Je vais t'en parler moi-même, afin que tu puisses la faire connaître à l'Empereur, et qu'il prenne un parti quelconque: tout me convient pour sortir de ma position actuelle.

Si l'Empereur fait la guerre à la Russie, et qu'il me croie utile ici, je reste avec le commandement général et l'administration générale.

S'il fait la guerre et qu'il ne me donne pas le commandement, et ne me laisse pas l'administration du pays, je désire rentrer en France.

Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, et que l'Empereur me donne le commandement ou ne me le donne pas, je reste encore tant qu'on n'exige de moi rien qui puisse faire croire que je consens au démembrement de la monarchie, et qu'on me laisse assez de troupes et de territoire, et que l'on m'envoie le prêt mensuel qui m'a été promis. J'attends dans cet état tant que je puis, puisque je mets autant mon honneur à ne pas quitter l'Espagne trop légèrement, que je le mets à la quitter dès que, *durant la guerre avec l'Angleterre*, on exigera de moi des sacrifices que je ne puis et dois faire qu'à la paix générale, dans le but du bien de l'Espagne, de la France et de l'Europe. Un décret de réunion de l'Èbre, qui m'arriverait à l'improviste, me ferait partir le lendemain.

Si l'Empereur ajourne ses projets à la paix, qu'il me donne les moyens d'exister pendant la guerre.

Si l'Empereur incline à ce que je quitte, ou à l'une des mesures qui me feraient quitter, il m'importe de rentrer en France en paix avec lui, et avec son consentement sincère et entier. J'avoue que la raison me dicte ce parti, si conforme à la situation de ce malheureux pays, si je ne puis rien pour lui; si conforme à mes relations domestiques, qui ne m'ont pas donné d'enfants mâles. Dans ce cas, je désire obtenir de l'Empereur une terre dans la Toscane ou dans le Midi, à 300 lieues de Paris, où je compterai passer une partie de l'année, et l'autre à Mortefontaine.

Les événements, et une position fausse comme

celle où je me trouve, si éloignée de la droiture et de la franchise de mon caractère, ont beaucoup affaibli ma santé; l'âge arrive aussi; il n'y a donc que l'honneur et le devoir qui puissent me retenir ici; mes goûts m'en chassent, à moins que l'Empereur ne se prononce différemment qu'il n'a fait jusqu'ici.»

« Sire, lorsque, il y a bientôt un an, je demandai à Votre Majesté son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner, et j'y suis. Elle eut la bonté de me dire qu'au pis aller, je serais à temps de la quitter, si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas; que, dans ce cas, Votre Majesté m'assurerait un asile dans le midi de l'Empire, où je pourrais partager ma vie avec Mortefontaine.

Jos. à Nap. Madrid, 23 mars 1812.

Sire, les événements ont trompé mes espérances; je n'ai fait aucun bien, et je n'ai pas l'espoir d'en faire. Je prie donc Votre Majesté de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle daigna me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre années. Je n'ai jamais eu d'autre but, en acceptant la couronne de ce pays, que le bonheur de cette vaste monarchie : il n'est pas dans mon pouvoir de le faire.

Je prie Votre Majesté de m'agréer au nombre de ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui avait donné. »

« Ma chère amie, tu dois remettre la lettre que je t'envoie à l'Empereur, si le décret de réunion a

Joseph à la reine Julie.

Madrid, 23 mars 1812.

lieu, et s'il est publié dans les gazettes; dans tout autre cas, tu attendras ma réponse. Si le cas de la remise de ma lettre arrive, tu m'enverras par un courrier la réponse de l'Empereur et les passeports.

Renvoie-moi Remy, dont je suis assez en peine.

Si on m'envoie des fonds, pourquoi tant tarder avec des convois, et ne pas se servir de l'estafette pour m'envoyer des traites du Trésor public?

Si tu sais que M. Mollien ne m'a pas envoyé d'argent après les 500 mille francs que j'ai déjà reçus pour janvier, lorsque tu recevras ma lettre, remets à l'Empereur ma renonciation : à l'impossible nul n'est tenu. Voici l'état de mon Trésor. »

Joseph au roi Louis. Madrid, 25 mars 1812.

« Mon cher frère, j'ai reçu ta lettre du 25 octobre. Je vois avec quelque satisfaction que ta santé s'améliore : la mienne est bonne. Mes affaires vont faiblement. J'ai ici un officier estimable par ses talents et les bons sentiments qu'il te conserve.

Ne doute jamais, mon cher Louis, de ma tendre et inaltérable amitié. Je t'embrasse de tout mon cœur, et désire te revoir quelque jour bien portant, et avec le bonheur que donne une bonne conscience et l'affection de ses amis. »

Napoléon à Berthier. Paris, 30 mars 1812.

« Mon cousin, je vous prie de me remettre l'état de ce que les 34e et 40e régiments ont dans les 7 bataillons de marche de l'armée du midi ou dans la réserve de Bayonne, et de ce qu'il y a appartenant au 20e de dragons et au 10e de hussards dans les différents escadrons de marche.

Réitérez l'ordre au général Dorsenne de compléter les 34e et 40e en faisant rejoindre ces régiments par tous les détachements qui sont dans les différents régiments de marche, et de compléter de la même manière le 10e hussards et le 20e de dragons; d'accélérer l'arrivée de la division Palombini en Navarre, et de profiter de cette réunion de forces pour marcher contre Mendizabal, nettoyer la montagne, et enlever Potès.

Écrivez au général Dorsenne que la présence du général Caffarelli est suffisante pour contenir la Navarre, et qu'il doit se porter de sa personne sur Vittoria pour réprimer le mouvement de Santander.

Réitérez l'ordre que les trois régiments polonais continuent leur route. Demandez de nouveau la situation du 113e et du 34e.

Expédiez un officier au général Dorsenne pour porter ces différents ordres. »

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie de la lettre que j'ai reçue de M. le duc de Dalmatie; j'en ai prévenu M. le duc de Raguse, en le priant de m'instruire du parti qu'il jugerait devoir prendre. Je regrette de n'avoir rien de mieux à faire, la lettre de Votre Altesse du 19 janvier n'ayant eu aucune suite, relativement à la part que l'Empereur me ferait savoir que je devais prendre aux affaires des armées. Pour peu que cela tarde encore, je ne pourrai plus rien pour le bien. L'armée du midi a un arriéré de plus d'un an; l'armée de Portugal n'a

Joseph à Berthier. Madrid, 31 mars 1812.

rien gagné. Que puis-je devenir dans une ville où les hommes meurent de faim par centaines, où le pain vaut 23 sous la livre, où je n'ai aucun moyen d'éviter le mal et de faire le bien? Je le demande à Votre Altesse. Je la prie de mettre cette situation sous les yeux de l'Empereur; qu'il la fasse cesser en me donnant le commandement et l'administration des provinces et des armées, en me donnant tous les secours d'argent dont Sa Majesté Impériale a reconnu la nécessité, et qui m'ont été promis par elle et par l'organe de Votre Altesse; ou qu'elle trouve bon que je rentre en France, où j'aurais dû rester il y a un an. »

Clarke à Berthier. Paris, 2 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Sérénissime que, d'après les ordres de Sa Majesté, qui me furent adressés le 14 mars, j'ai fait connaître au général Decaen l'intention de l'Empereur de réunir les quatre départements de la Catalogne sous ses ordres, et d'ôter 6 mille hommes au général Reille pour en augmenter son armée. Le général Plauzonne fut envoyé à cette occasion au général Decaen, et il a rapporté la réponse de ce général, qui s'occupait de ses dispositions pour obéir aux ordres de l'Empereur et agir conformément à ses vues. Mais en lui faisant part des intentions de Sa Majesté, je n'ai pu l'informer de l'époque où elles recevraient leur exécution pour ce qui concerne la basse Catalogne et la division que le général Reille doit céder au général Decaen. Je prierai donc Votre Altesse Sérénissime de vouloir

bien me faire connaître les ordres que l'Empereur a dû lui donner à cette occasion, et les dispositions que Votre Altesse aura prises pour les faire exécuter. Le général Decaen se proposant de faire incessamment un mouvement sur Barcelone, il est nécessaire de l'instruire le plus tôt possible de ce que Votre Altesse Sérénissime aura fait à cet égard, afin qu'il puisse combiner ses opérations en conséquence, et agir en cette circonstance d'une manière conforme aux vues de Sa Majesté. »

« Mon cousin, écrivez au maréchal Suchet que je juge nécessaire que le général Reille se rende en Aragon, pour prendre sous ses ordres le commandement de cette province si intéressante.

Napoléon à Berthier. Paris, 3 avril 1812.

Mon intention est que le général Reille laisse sous les ordres du général Maurice Mathieu 6 mille hommes de ses troupes, savoir : une brigade française et une brigade italienne, et au moins 300 chevaux; et qu'il se rende en Aragon avec une brigade française et une brigade italienne. Le général Reille doit laisser en outre en Catalogne ce qui appartient aux corps en garnison à Tarragone, Lerida et Barcelone. Toute la Catalogne, hormis Tortose et Mequinenza, seront sous les ordres du général Decaen, afin qu'il y ait plus d'ensemble. Le général Reille, placé à Saragosse, pourra empêcher le mal de croître dans l'Aragon, et il pourra s'entendre avec le général Maurice Mathieu et avec le général Caffarelli pour poursuivre de concert les brigands.

Mandez au duc de Raguse que son aide de camp

lui fera connaître que je lui laisse carte blanche; que, vu la nécessité de centraliser le service, j'ai confié au roi d'Espagne le commandement des armées de Portugal, du midi et de Valence, pour les diriger vers un seul et même but; que l'occupation des Asturies est la plus grande économie de troupes qu'on puisse faire; sans quoi la canaille filera sur Saint-Sébastien et sur les derrières, et il faudra employer contre elle six fois plus de monde que pour occuper les Asturies.

Mandez au roi d'Espagne, en chiffres, que je lui ai confié la direction politique et militaire de toutes les affaires d'Espagne; que l'armée du Portugal, qui est composée de 8 divisions d'infanterie, est chargée de tenir une division dans les Asturies, et, dans l'état actuel des choses, a besoin de tenir deux divisions dans le nord pour contenir la Galice et le nord du Portugal; qu'elle n'aurait donc que 5 et au plus 6 divisions disponibles pour se porter au secours de Badajos; mais que, dans ce cas, il peut disposer de la division de sa garde, de la division de dragons, ce qui, joint aux forces que réunira le duc de Dalmatie, mettra dans le cas de faire échouer l'opération des Anglais; que peut-être le duc d'Albuféra pourrait menacer Alicante et occuper Murcie; que si le duc de Raguse s'est porté sur Almeida, place qui n'est pas encore à l'abri d'un coup de main, et a poussé des partis dans toutes les directions, je tiens pour improbable que lord Wellington s'expose à voir, en sept ou huit marches, les Français entrer dans Lisbonne; mais que si au contraire

le duc de Raguse, resté dans Salamanque, n'a pas organisé la guerre sur l'Agueda, et a laissé prendre au général Wellington l'initiative ou par défaut de subsistances ou par tout autre difficulté locale, il est obligé de suivre l'initiative de l'ennemi: alors il pourra réunir, le siége de Badajos entrepris, 5 ou 6 divisions de l'armée du Portugal, ce qu'il y a de disponible à l'armée du centre, et, avec l'armée du midi, être supérieur du double à l'armée anglaise; car les Anglais n'ont pas plus de 25 à 30 mille hommes, et, réunis aux Portugais, plus de 50 mille hommes. Il n'y a plus en Espagne aujourd'hui que l'armée anglaise. Ou il faut prendre l'initiative sur elle, en organisant la défense de Salamanque, ayant une tête de pont sur l'Agueda, et entretenant la guerre dans le nord du Portugal, suivre l'ennemi, ce qui serait prendre l'initiative sur lui; ou bien, si cela n'est pas exécuté, suivre l'initiative de l'ennemi, et se porter partout où il se porte. Alors, sans contredit, il faut que plusieurs divisions de l'armée du Portugal se portent sur le Tage, en laissant des forces suffisantes à Salamanque pour fortifier ce point important et contenir le nord. Du reste, il paraît que les Anglais ont 1,500 hommes dans Carthagène, autant dans Alicante, 3 ou 4 mille hommes à Cadix et 30 mille hommes en Portugal, et de plus 20 ou 25 mille Portugais sous les armes, disciplinés.»

« D'après les ordres de l'Empereur, Monsieur le duc, je viens de faire connaître au duc d'Albuféra que Sa Majesté juge nécessaire qu'il envoie le géné- Berthier à Clarke. Paris, 3 avril 1812.

ral Reille en Aragon pour prendre, sous les ordres de ce maréchal, le commandement de cette province. Je préviens le duc d'Albuféra que l'intention de l'Empereur est que le général Reille laisse sous les ordres du général Maurice Mathieu 6 mille hommes de ses troupes, savoir : une brigade française, une brigade italienne et 300 chevaux ; en sorte que le général Reille laissera en outre en Catalogne ce qui appartient aux corps en garnison à Tarragone, Lérida et Barcelone. Je mande en même temps au duc d'Albuféra que toute la Catalogne, excepté Tortose et Méquinenza, sera sous les ordres du général Decaen, afin qu'il y ait plus d'ensemble ; et que le général Reille, placé à Saragosse, pourra maintenir l'ordre dans cette province, et s'entendre avec le général Maurice Mathieu et le général Caffarelli pour poursuivre les bandes de concert. J'engage Votre Excellence à donner, d'après ces dispositions, les ordres et instructions qu'elle jugera convenables au général Decaen, en lui recommandant de s'entendre avec le maréchal duc d'Albuféra pour remplir les intentions de Sa Majesté. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 3 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que le roi m'a communiqué une lettre de M. le duc de Dalmatie, qui annonce à Sa Majesté qu'il se porte en Estramadure, et qu'il arrivera dans les premiers jours d'avril. Ce maréchal dit que Badajos est attaqué vigoureusement par 45 mille hommes, et il ne dit pas quelle est la force de l'armée impériale avec laquelle il

marche en Estramadure; mais il demande que l'armée du Portugal se porte dans cette province par Almaraz, pour se réunir à lui afin de livrer bataille aux Anglais, ce qui fait présumer qu'il ne se croit pas assez fort pour combattre seul l'armée ennemie.

Le roi m'a aussi communiqué une lettre de M. le duc de Raguse, en date du 26 mars, qui annonce à Sa Majesté qu'il va se porter sur Ciudad-Rodrigo, conformément aux ordres de Votre Altesse Sérénissime, et que si, en manœuvrant sur l'Agueda, il ne parvient pas à forcer l'ennemi à affaiblir l'armée qui assiége Badajos, il reviendra sur le Tage, d'où il enverra une division d'infanterie et mille chevaux dans la vallée, pour se réunir à la division du général Foy, et opérer en Estramadure sur la rive gauche du Tage. Il ajoute que, pendant son mouvement sur Ciudad-Rodrigo, le général Foy présentera une tête de colonne sur Palencia, et il prie le roi de faire soutenir cette division par des troupes de l'armée du centre, et, sur toutes choses, d'envoyer de Madrid des subsistances dans la vallée du Tage, sans quoi ce mouvement de ce côté-là serait impossible.

M. le général Daultanne m'a communiqué une lettre de M. le général Foy, dont Votre Altesse Sérénissime trouvera ci-joint copie, et qui a été mise sous les yeux du roi.

Sa Majesté a décidé que M. le général Darmagnac se porterait sur Talavéra avec les 2 bataillons, des 9e et 75e régiments d'infanterie de ligne, et le 19e régiment de dragons, qui sont dans la pro-

vince de Cuença, avec le bataillon de Francfort, qui est en marche pour revenir de la Manche, et avec le régiment de chevau-légers westphaliens, dont partie est près de Madrid et l'autre partie est du côté de Tarancon, et qui serait envoyé à Talavéra; 50 mille rations de biscuit, restant des 400 mille rations que le roi a données anciennement à l'armée de Portugal, qui n'ont pas pu être expédiées, à défaut de moyens de transport; 100 autres mille rations de biscuit, prises sur les approvisionnements du Retiro. Sa Majesté a aussi décidé que M. le duc de Mahon, qui est à Tolède, se rendrait à Cuença pour y prendre le commandement de cette province en remplacement de M. le général Darmagnac; que le 75e régiment d'infanterie serait remplacé dans cette province par un régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, et le 19e régiment de dragons par environ 150 chasseurs à cheval du 1er régiment espagnol, qui sont dans la province de Tolède, et par la compagnie franche de Moralez, qui est à Alcala.

Tous les ordres sont expédiés; mais on ne peut pas dissimuler que ces secours, tout faibles qu'ils sont, arriveront vraisemblablement trop tard.

Le bataillon de Francfort n'arrivera à Madrid que vers le 10; à peu près à cette même époque, le régiment westphalien sera aussi réuni à Madrid. Ces deux corps escorteront tout le biscuit qu'on pourra faire partir par les moyens de transport que M. l'ordonnateur en chef s'occupe à réunir, et qui vraisemblablement seront fort au-dessous de ceux qui se-

raient nécessaires. Ainsi on ne doit pas espérer que ces troupes et une partie du biscuit puissent arriver à Talavéra avant le 15. Quant au 75e régiment d'infanterie et au 19e de dragons, qui sont à Cuença, leur marche dépend de l'arrivée dans cette province du régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, qui doit les remplacer. Il est donc difficile de calculer à quelle époque ces deux régiments arriveront à Talavéra.

Le roi a décidé que le régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, qui doit venir dans la province de Cuença, serait sous les ordres de M. le duc de Mahon, gouverneur de cette province; que le régiment serait nourri par les soins de l'ordonnateur de la province, mais qu'il serait soldé par les soins de l'administration de l'armée d'Aragon; enfin, le roi s'est réservé le commandement, l'administration et les revenus de la province de Cuença. M. le général Foy étant, par sa position, plus en état que personne de donner à Sa Majesté de prompts renseignements sur l'armée du midi, qui est en opération sur la Guadiana, et sur celle du Portugal, qui est en opération sur Ciudad-Rodrigo, ainsi que sur les mouvements de l'armée ennemie, j'ai invité ce général à m'adresser le plus promptement possible le rapport de tout ce qui parviendra à sa connaissance. »

Le général Foy au général Drouet. Talavéra, 4 avril 1812.

« Monsieur le général, M. le général Darricau m'écrit de Castero, en date du 31 mars, que les Anglais s'étant présentés à Don-Benito en force, sa division a été obligée de se retirer; il ajoute que

les Anglais ont pris d'assaut, le 25, le fort de la Pecolina, et qu'ils se sont emparés du fort de Pardalura.

M. le maréchal duc de Dalmatie était, le 31, à Constantina avec les troupes qu'il a pu réunir dans les Andalousies, pour opérer sur Badajos; il était impatient de voir d'autres armées se porter au secours de la sienne. Depuis quatre jours, mes avant-postes n'entendaient plus le canon de Badajos; les paysans commencent à dire que cette place est prise. Un émissaire arrivant de Truxillo m'annonce que le gouverneur a fait avec les assiégeants un armistice et une espèce d'arrangement, d'après lequel il se retirerait à l'armée française avec sa garnison, l'artillerie, les vivres, etc., et la place serait démantelée. Les lettres de M. le général Darricau m'empêchent de croire à l'une et à l'autre de ces nouvelles, mais elles ne me permettent pas de douter que dans ce moment Badajos court les plus grands dangers.

En exécution des ordres de Son Excellence M. le maréchal duc de Raguse, ma division est en mouvement pour opérer, entre le Tage et la Guadiana, une diversion en faveur de l'armée du midi. Je serai le 9 à Truxillo. Je laisse de faibles garnisons à Talavéra, à Monvetrana, l'Arzobispo et Lugar-Nuevo. J'ai évacué le château d'Escalona et le blockhaus du Tietar. Je vais à l'ennemi avec 3 mille hommes, et sans un homme de cavalerie. Je vous supplie, Monsieur le général, au nom de la gloire des armées de l'Empereur et du salut de Badajos,

d'envoyer promptement sur le bas Tage l'infanterie et la cavalerie de l'armée du centre, et de leur prescrire de passer ce fleuve, de me rejoindre entre le Tage et la Guadiana, et de concourir, sous mes ordres, au succès des opérations entreprises de concert avec l'armée du midi. Il n'est pas moins essentiel d'envoyer promptement à Talavéra et Lugar-Nuevo le biscuit et les grains destinés à nourrir les troupes dans ce pays, totalement épuisé.

J'aurai l'honneur de vous écrire de Truxillo, et même plus tôt, si j'ai quelque chose d'intéressant à vous annoncer. »

Marmont à Joseph. La Caridad, 5 avril 1812.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 mars; j'ai eu l'honneur de lui écrire le 30, de Tamanès, pour lui demander ses ordres.

Votre Majesté sait, comme moi, les motifs qui m'ont mis dans l'impossibilité d'être en mesure de porter un secours immédiat à Badajos, et de sauver cette place. Trois divisions, munies de subsistances, étaient cantonnées de manière à pouvoir se porter sur la Guadiana en six ou sept marches. Une autre division, placée en avant d'Avila, et bien pourvue de vivres, était prête à descendre et à se joindre aux trois autres. Un matériel convenable, déposé à Talavéra, devait recevoir les attelages de cette division, et lui servir; des approvisionnements de vivres se formaient à Lugar-Nuevo; enfin, je me rendais à Avila, afin d'être plus à portée de recevoir des nouvelles et de me mettre à la tête du mouvement, lors-

que les ordres les plus impératifs qui aient jamais été donnés, les instructions les plus détaillées, où l'on me reproche d'oublier le nord et de m'occuper du midi qui ne me regarde pas, m'ont forcé à rappeler mes troupes en Castille. La présence de ces troupes avait suspendu les opérations des Anglais sur Badajos. J'ai annoncé que le départ de ces troupes serait le signal auquel elles seraient reprises, et ma prédiction s'est vérifiée. Je me suis donc trouvé réduit à n'employer d'autre moyen, pour secourir Badajos, que de faire une diversion dans le nord, ce qui m'avait été indiqué. J'ai mis tout en usage pour pouvoir faire le moins mal possible cette opération, extrêmement difficile par la pénurie des subsistances. C'est lorsque mes troupes sont en mouvement, qu'elles sont éloignées de plus de quinze marches de Badajos, que j'ai la certitude absolue qu'il n'y a pas de ressources entre la Guadiana et le Tage pour nourrir un bataillon, que le changement de système fait abandonner l'approvisionnement de Lugar-Nuevo; c'est alors qu'il paraît, d'après les dernières lettres du prince de Neufchâtel, que Sa Majesté Impériale conçoit qu'un détachement sur la rive gauche du Tage peut être utile, et semble y consentir, quoique avec répugnance : c'est-à-dire qu'il paraît qu'on me laisse le choix des moyens de secourir Badajos, lorsqu'il est impossible de l'exercer, ou plutôt lorsqu'un mouvement immédiat sur la rive du Tage entraînerait la perte des troupes que j'y enverrais. Un mouvement de la nature de celui-ci, dans les circonstances présentes, ne peut être fait

sans être préparé, et ces préparatifs consistent à avoir au moins 2 à 300 mille rations de vivres en réserve à Lugar-Nuevo. J'aurais pu attendre à Salamanque que ces préparatifs fussent faits ; mais j'aurais alors été inutilement au secours de Badajos, dont le siége était commencé. Je me suis donc mis en marche, quoique espérant peu du mouvement que j'effectue; mais si la défense de Badajos se prolonge, si Votre Majesté ordonne l'envoi de subsistances à Lugar-Nuevo, et que j'acquière la certitude que ma présence dans la Beyra n'a produit aucun effet sur l'armée ennemie, je pourrai, si Votre Majesté l'ordonne, détacher par le col de Péralès une ou deux divisions qui, se rejoignant avec la première qui est déjà dans la vallée du Tage, agiront en faveur de l'armée du midi. En attendant, j'ai donné l'ordre au général Foy de faire tout ce qui sera possible en faveur de l'armée du midi. J'ose espérer que Votre Majesté aura daigné lui accorder un peu de cavalerie, car il n'en a pas du tout. Je l'ai prévenu, au surplus, d'exécuter tous les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de lui donner.

Pour moi, je vais me porter aux sources du Zezère, en laissant une portion de l'armée en observation devant Ciudad-Rodrigo et Almeida, et pour la garde de mes ponts, et je menacerai l'intérieur du Portugal. Les ordres de Votre Majesté, la prise de Badajos, ou le défaut de subsistances seuls, me rappelleront.

Rodrigo est bloqué du 1er avril. La garnison paraît mauvaise. Si j'avais 6 pièces de 24, je ne doute

pas qu'en quatre jours je n'eusse la place. Le général Dorsenne avait eu le bon esprit de laisser dans cette mauvaise place de première ligne tout l'équipage de siége qui avait été formé, il y a deux ans, à grands frais, de manière que nous ne pouvons recevoir des pièces de gros calibre que de France. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 6 avril 1812.

« Monseigneur, les mouvements ordonnés dans l'armée du centre, et dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime par ma lettre du 3 courant, s'exécutent. Sa Majesté a ordonné, de plus, qu'il serait envoyé à Talavéra 500 fanégas d'orge, prises dans les magasins du Retiro, attendu que la vallée du Tage est entièrement épuisée; il en restera au Retiro 2,400 fanégas.

Cette orge et le biscuit qui doivent être transportés à Talavéra, ainsi que j'en ai rendu compte à Votre Altesse Sérénissime par ma lettre du 3 courant, ne pourront partir que quand l'ordonnateur en chef aura réuni les moyens de transport nécessaires, et quand le bataillon de Francfort et le régiment des chevau-légers westphaliens seront réunis ici, ces deux corps étant destinés à escorter le convoi.

Tout annonce que Badajos est sérieusement attaqué. Le roi n'a aucunes nouvelles du duc de Dalmatie.

Le duc de Raguse est en opération sur l'Agueda; il est fâcheux que l'armée du centre ne soit pas en état de faire agir 5 à 6 mille hommes avec la division du général Foy, pour se porter sur Truxillo. Cette diversion serait très-utile; mais l'armée du

centre n'a pas assez de troupes pour occuper les communications qu'elle est chargée de garder; et, dans ce moment, la province de Guadalaxara, où il n'y a que des troupes espagnoles, est menacée d'être envahie par les bandes qui occupent Siguenza, et par l'Empecinado, qui, avec 1,800 hommes d'infanterie et 400 chevaux, occupe Budia et Portrana, sur la droite de Guadalaxara.

La capitale est sans troupes, dans un moment où la misère publique peut faire éclater une insurrection.

Enfin, Monseigneur, si l'armée du centre doit rester dans cet état de faiblesse; si Sa Majesté l'Empereur ne doit pas compter snr elle pour concourir aux opérations des autres armées, cependant il paraîtrait convenable que cette armée, qui se trouve au centre des autres armées, eût un corps de réserve pour soutenir au besoin les points les plus menacés. Les choses en sont au point que, sans les troupes qui appartiennent à l'armée du midi, qui sont ici ou dans les environs, il faudrait renoncer à l'espérance de conserver les communications avec l'armée de Valence, celle d'Andalousie, et avec la France. J'espère pouvoir envoyer à Votre Altesse Sérénissime, par la première estafette, un état de situation de l'armée, qui lui prouvera ce que j'ai l'honneur de lui dire. »

Soult à Berthier. Villa-Franca, 8 avril 1812.

« Monseigneur, je remplis le pénible devoir de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que la place de Badajos a été prise d'assaut par les ennemis,

dans la nuit du 6 au 7 de ce mois. Ce fâcheux événement vient de m'être annoncé par un maréchal des logis du 21e régiment de chasseurs à cheval qui s'est échappé avec une douzaine d'hommes montés, et est venu, par la rive droite de la Guadiana, passer cette rivière au-dessus de Merida. Ce sous-officier rapporte que les ennemis avaient fait une brèche praticable au bastion n° 7, dit de la Trinité, après s'être emparés de la lunette Picuvina; que dans la nuit du 6 au 7, à 10 heures, ils donnèrent un assaut général tant par cette brèche qu'à une autre du côté du château, dont il n'a pas bien déterminé l'emplacement, et au fort San-Cristoval; et qu'ils furent repoussés à trois reprises, avec une perte immense; mais que le front des bastions 1 et 2 ayant été dégarni de troupes pour soutenir les attaques, l'ennemi y appliqua un grand nombre d'échelles, et escalada les remparts. Le général Veilande s'étant porté sur ce point, fit de vains efforts, avec quelques hommes qu'il put réunir, pour arrêter les assaillants; il dut céder au nombre. Un instant après, les troupes qui défendaient les brèches furent prises par derrière, et les ennemis entrèrent de tous côtés. Le général Veilande parvint cependant à se retirer dans le fort de Cristoval, avec le général Philippon; mais cet ouvrage dont l'intérieur est vu de la place ne pouvait, étant réduit à ses propres forces, que procurer une capitulation aux deux généraux. Cependant le maréchal des logis ignore s'ils l'auront obtenue. Lorsqu'il partit, il était avec une vingtaine d'hommes de cavalerie près du général Philippon,

au moment où il passait le pont : ce général lui ordonna de faire en sorte de traverser la ligne ennemie pour venir m'apporter cette funeste nouvelle; 8 hommes de son détachement ont été tués, les 12 autres sont parvenus, et ils arrivent assez à temps pour m'empêcher de m'engager plus avant, ainsi que j'en prenais la disposition au moment de leur arrivée.

La garnison ne manquait de rien; elle avait encore pour plus de deux mois de vivres, elle était abondamment pourvue de munitions, sa force était de 5 mille hommes tout compris; elle avait repoussé victorieusement trois assauts; tous les soldats étaient persuadés que, quelques forces que l'ennemi présentât à la brèche, jamais il ne parviendrait à s'y établir. Le général Philippon avait été prévenu, le 28 mars, que je marchais à son secours; la garnison était enthousiasmée, malgré la perte de plus de 500 hommes qu'elle avait éprouvée dans plusieurs sorties qu'elle avait faites avec succès; enfin elle touchait au moment de sa délivrance; mes avant-postes n'étaient plus qu'à une forte marche : cependant elle a succombé. Je ne puis que déplorer ce funeste événement, et attendre d'être mieux instruit sur les circonstances qui l'ont occasionné, et sur celles de la défense, pour porter un jugement.

Le 20 mars dernier, étant devant Cadix, j'eus l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que je venais d'être instruit par le général comte d'Erlon que, le 16, les ennemis avaient passé la Guadiana et investi Badajos (la veille, un convoi

était entré dans la place, l'escorte n'en avait pu sortir); j'instruisis en même temps Votre Altesse que j'avais déjà expédié des ordres pour réunir toutes les troupes disponibles de l'armée, et que je marchais à leur tête pour dégager Badajos. J'écrivis en même temps à Sa Majesté Catholique et au maréchal duc de Raguse; je sollicitai des renforts, et je prévins que je comptais sur le concours de l'armée du Portugal, conformément aux ordres de l'Empereur. Le 25, j'annonçai à Votre Altesse qu'ayant dégarni l'intérieur de l'Andalousie, la communication avec la Manche serait interrompue. Le mouvement général commença le 30; le 31, je passai le Guadalquivir à Lora del Rio. A cette époque, le lieutenant général Graham était campé, avec trois divisions anglaises et 2,500 chevaux, à Azagua et la Granja; le lieutenant général Hill manœuvrait avec deux divisions dans la Sierra; le général comte d'Erlon couvrait les débouchés de la province de Cordoue, par Fuente-Ovejuna et Belalcasar; il occupait aussi Castuera. Le colonel Montelégier, du 26e de dragons, avait eu une jolie affaire de cavalerie à San-Benito. Le général Guiot avait fait une manœuvre hardie devant l'armée ennemie à Llerena; le colonel Vinot, du 2e hussards, avait culbuté dans une charge un régiment anglais à la Granja, et lui avait fait éprouver des pertes en tués et en prisonniers. Je débouchai sur ces entrefaites par Constantina et Guadalcanal; les ennemis précipitèrent leur retraite, et, malgré la rapidité de mes marches, je ne pus les joindre qu'en arrivant sur le Guadajira, où hier

mes postes furent établis, occupant Azenchal, Villalba et Fuente del Maestre. Aujourd'hui, j'ai été joint par le restant de mon artillerie et le parc; et déjà j'avais donné ordre à l'armée de partir avant le jour, pour aller prendre position vers l'embouchure du Guadajira, lorsque les bruits publics et l'arrivée des hommes venus de Badajos m'ont donné l'assurance que cette importante place était au pouvoir des ennemis. Ce coup inattendu me force à changer de position; j'ai devant moi toute l'armée anglaise. Je vais me rapprocher de l'Andalousie, et choisir une position pour livrer bataille aux ennemis, s'ils viennent me chercher: ainsi, je serai également à portée de remédier à ce qui est survenu de fâcheux en Andalousie depuis que j'en suis éloigné.

Les ordres de l'Empereur portaient que l'armée du Portugal ne devait pas perdre de vue l'armée anglaise, et qu'elle se tiendrait toujours en mesure de secourir Badajos, si la place était sérieusement attaquée; le maréchal duc de Raguse m'écrit, le 22 février dernier, que si ce cas arrivait, il viendrait aussitôt à mon secours. L'espoir qu'il m'avait donné ne s'est point réalisé; j'imagine que d'autres raisons de service l'en ont empêché. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de trois lettres que le général Foy a écrites au comte d'Erlon les 19, 27 et 31 mars. Votre Altesse remarquera par leur contenu que je n'avais rien à espérer, et que les divisions de l'armée du Portugal qui étaient dans la vallée du Tage avaient reçu une autre destination. De

fait, rien n'a paru ; la dernière lettre du général Foy est parvenue au général comte d'Erlon le 6 de ce mois. L'armée du Portugal ne doit pas avoir été gênée dans ses opérations; lord Wellington avait porté toute l'armée anglaise sur la Guadiana et autour de Badajos, où il m'a été positivement assuré que les deux divisions qu'il avait laissées à la rive droite du Tage l'avaient joint.

Je dois des éloges à l'armée pour le bon esprit et le dévouement qu'elle a montrés; j'en dois surtout aux chefs de corps et aux généraux. Le général comte d'Erlon a manœuvré avec une grande précision, et a constamment fait tête aux ennemis, quoiqu'il fût très-inférieur en forces. Les généraux Semélé et Darricau commandent sous lui les 5e et 6e divisions; le général Perreymond commandait la 1re division de cavalerie employée à l'aile droite; le général Barrois était arrivé à marches forcées, de la ligne devant Cadix, avec la 2e division et les compagnies d'élite de la 3e, en même temps qu'une brigade que j'avais tirée de la 4e division. Le général Dijeon avait le commandement de la 2e division de cavalerie, et le général Soult celui de la 3e division, formant la réserve.

Le général Ruty commandait une artillerie nombreuse et bien pourvue; le général Léry dirigeait les opérations du génie.

Le général comte Gazan, chef de l'état-major général de l'armée, avait été chargé de conduire la dernière colonne partie de Séville : par un mouvement parfaitement combiné, il a accéléré ma réu-

nion, et contribué à tromper l'ennemi sur le point où elle devait s'opérer.

L'ordonnateur en chef Mathieu avait organisé le service de manière à ce que les troupes eussent des subsistances assurées pendant l'expédition.

Je regrette vivement que ces dispositions n'aient pas été secondées, ainsi que je devais l'espérer, et que pour le moment elles n'aient servi qu'à nous rendre témoins d'un échec qui pouvait s'éviter.

P. S. Le lieutenant général Hill, en se retirant pour rejoindre le gros de l'armée ennemie, a fait sauter les ponts de Medellin et de Merida. Il est à observer que cela a eu lieu la veille de la prise de Badajos; aucun mouvement de l'armée du Portugal n'a pu cependant l'y obliger. »

Jourdan à Suchet. Madrid, 9 avril 1812.

« Monsieur le duc, le roi m'ordonne de vous prévenir que, depuis le 16 du mois dernier, l'armée anglaise assiége Badajos. M. le maréchal duc de Dalmatie doit être arrivé sur la Guadiana dans les premiers jours d'avril, avec toutes les troupes qu'il aura pu réunir. M. le duc de Raguse est en opérations sur les frontières de Portugal avec 16 à 18 mille hommes, afin de faire une diversion en faveur de M. le duc de Dalmatie. La division du général Foy, qui appartient à l'armée du Portugal, et qui était restée dans la vallée du Tage, entre Talavéra et Almaraz, doit avoir fait quelques démonstrations sur Placencia; mais cette division est trop faible pour pouvoir faire une diversion utile. L'Empereur avait ordonné au roi de faire soutenir

cette division par une division de l'armée du centre; mais Sa Majesté Catholique a été dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, attendu qu'elle n'a aucune troupe dont elle puisse disposer. Sa Majesté l'Empereur vient aussi de donner au roi l'ordre formel de faire partir sur-le-champ pour Séville environ 2,600 hommes, qui appartiennent à l'armée du midi, et qui sont dans l'arrondissement de l'armée du centre; cependant le roi ne peut exécuter cet ordre. D'un autre côté, les avis qui viennent de la Manche, où il n'y a qu'environ 2 mille hommes, portent qu'un corps ennemi de 7 à 8 mille hommes menace cette province. La province de Guadalaxara, dans laquelle il n'y a que des troupes espagnoles, est sérieusement menacée par 5 à 6 mille hommes des bandes venues du côté de Soria; enfin, depuis quelques jours, il éclate journellement dans Madrid des émeutes populaires, occasionnées par la cherté du pain, que l'on vend 25 sous la livre.

Au milieu de toutes ces difficultés, le roi se trouve obligé de vous demander une bonne division, ainsi que Sa Majesté est autorisée à le faire par une lettre de Son Altesse Sérénissime le prince major général, du 16 mars dernier. En conséquence, Sa Majesté ordonne qu'au reçu de la présente vous fassiez partir une bonne division d'infanterie avec 6 pièces de canon approvisionnées, et que vous dirigiez cette division sur Ocana, près d'Aranjuez, par Cuença. Si Votre Excellence veut avoir la bonté de me prévenir à l'avance de la marche de cette divi-

sion, en me faisant adresser un état de sa force et de sa composition, elle trouvera de nouveaux ordres à Ocana. »

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'en arrivant à Tolosa, j'apprends qu'un convoi de 300 prisonniers de guerre, escorté par le 7e régiment d'infanterie polonais, fort de 1,490 hommes, et divers détachements de différents corps de l'armée du midi, présentant ensemble 1,737 hommes, auxquels on avait ajouté 160 tirailleurs de la garde rentrant en France, a été attaqué et dispersé, le 9 de ce mois, entre le blockhaus d'Arlaban et Salinas, dans le défilé, par environ 2,500 hommes et 400 chevaux des bandes réunies, commandées, dit-on, par Mina.

Dorsenne à Berthier. Tolosa, 13 avril 1812.

Le colonel du 7e régiment polonais, qui commandait ce convoi, a négligé de le faire éclairer, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour assurer sa marche; de sorte qu'il a été assailli de toutes parts par un feu très-vif, partant des hauteurs où l'ennemi s'était posté avantageusement. On voulut faire coucher les prisonniers à terre; ils s'y refusèrent, et on en fusilla une grande partie. Le reste chercha à s'échapper; le désordre augmenta, et le convoi se retira en toute hâte sur Arlaban. La cavalerie ennemie saisit le moment, entra dans le défilé, chargea avec vivacité, et aurait fait encore plus de mal, si le feu du blockhaus ne l'avait arrêtée. Les résultats de cette malheureuse affaire sont pour

nous une perte d'environ 150 hommes tués, et 68 blessés qu'on a ramassés sur la place.

Le 7e régiment polonais a perdu seul 95 hommes, si l'on peut ajouter foi aux déclarations des blessés que j'adresse ci-joint à Votre Altesse, telles qu'elles ont été recueillies. Le colonel de ce régiment serait bien coupable, puisqu'ils assurent que les armes n'étaient pas même chargées.

Un convoi de 13 mille rations de biscuit, qui marchait aussi sous cette escorte, et qui était destiné pour Santona, a été pillé par les Polonais et les brigands.

On compte sur le lieu du combat à peu près 280 cadavres, ce qui suppose 130 brigands ou prisonniers tués. La plupart étaient mutilés d'une manière affreuse : cependant on a reconnu parmi eux le commissaire des guerres Audeval, et M. Deslande, secrétaire du roi, dont l'épouse a été faite prisonnière par Mina.

Ce succès des brigands, sur un vieux régiment, augmentera leurs partisans. La croisière anglaise reparaît sur les côtes de la Biscaye, et il est instant d'empêcher les débarquements d'armes et de munitions; c'est le seul moyen d'arrêter les progrès de cette guerre destructive : mais pour cela il faut des forces suffisantes, et Votre Altesse sait que j'en suis dépourvu. Il m'est pénible de ne pas avoir, dans cette circonstance, de rapport plus satisfaisant à lui mettre sous les yeux. Je n'ai point négligé un seul instant de lui faire connaître l'état des choses

dans les provinces du nord; et maintenant le mal qui existe ne peut qu'augmenter, si on n'y porte un prompt remède. Je dois le répéter à Votre Altesse, la faiblesse de nos garnisons sur nos lignes de communication doit nous donner tout à craindre; et ce qui le prouve, c'est qu'aujourd'hui les courriers et estafettes sont insultés et attaqués journellement. »

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse un événement qui pourra avoir des suites heureuses dans le pays. **Dorsenne à Berthier. Pampelune, 14 avril 1812.**

En envoyant le général Vandermaësen à Aranda pour faire rentrer les contributions de ce partido, je lui avais ordonné de veiller sur Soria, et d'avoir l'œil sur Grado, où la junte insurrectionnelle des provinces de Burgos et Ségovie faisait sa résidence. Ce général a parfaitement rempli mes instructions et surpassé mon attente.

La junte, à son approche, avait abandonné Grado. Il eut l'air de ne pas s'en occuper et de négliger ce point, tant par son éloignement d'Aranda que par rapport à la misère des habitants. La junte prit confiance, et rentra : aussitôt il fit ses dispositions pour l'enlever.

Le 20 mars, à sept heures du soir, par le temps le plus affreux, il fit partir d'Aranda le colonel Merlin avec 250 hussards et 500 hommes. Cette troupe, qu'il avait annoncé se diriger sur Roa, prit au contraire le chemin d'Ayllon. La cavalerie arriva avant le jour à Grado, attaqua le village par surprise, enleva les 5 membres de la junte, 50 ca-

valiers composant sa garde d'honneur, 10 déserteurs français, et toute sa correspondance.

Le général Vandermaësen se loue beaucoup du zèle et de l'intelligence apportés par le colonel Merlin dans cette expédition.

J'ai ordonné que les membres de la junte seraient traduits à une commission militaire à leur arrivée à Burgos, pour y être jugés conformément aux lois de l'empire; que la garde d'honneur serait traitée comme prisonnière de guerre, et envoyée en France; que les soldats français seraient interrogés pour être renvoyés à leurs corps respectifs, s'il y a lieu; enfin qu'une commission secrète, composée de trois membres, ferait le dépouillement de toute la correspondance, qu'on assure être très-importante. »

Soult à Berthier. Séville, 14 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime le 8 de ce mois, de Villa-Franca en Estramadure, des motifs qui me portaient à revenir en Andalousie, et à y ramener une partie des troupes. A cette époque, je craignais pour Séville et pour les lignes devant Cadix. Je savais que Ballesteros avait débouché avec 10 mille hommes des montagnes entre Ronda et Gibraltar, et se dirigeait sur Séville; tandis que le comte de Perme et Murillo, avec 4 mille hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, qui étaient venus de l'Estramadure en longeant la Guadiana et par le comté de Niebla, marchaient aussi sur Séville, et prenaient position sur le plateau de Castilleja et de San-Juan d'Alfarache,

en face de la tête du pont de Triana. Ainsi, la place de Séville se trouvait investie par plus de 14 mille hommes, et la communication avec les troupes du blocus de Cadix, même par le Guadalquivir, était interceptée.

Ballesteros vint s'établir à Arahal, ensuite à Utrera; il poussa son avant-garde à Alcala de Guadaïra, et ses partis se répandirent jusqu'aux portes de Séville.

Les éclaireurs du corps de Murillo se jetèrent dans la plaine, au bas de la côte de Castilleja, et firent tirer le canon des batteries de la tête de pont et du fort de la Chartreuse.

Je n'avais laissé à Séville que des dépôts, la plupart composés de militaires valétudinaires ou pour la réforme, un bataillon suisse au service de Sa Majesté Catholique, les cadres de divers corps espagnols, et la garde civique. Cela suffisait à peine pour garder les ouvrages de la tête du pont, de la Chartreuse, les portes, les établissements militaires, et pour assurer la tranquillité de cette ville populeuse, sur le soulèvement de laquelle les ennemis avaient compté. Tout ce qu'il m'avait été possible d'emmener en Estramadure était parti avec moi, et l'intérieur de l'Andalousie était absolument dégarni de troupes. Les communications avec la Manche et la gauche de l'armée, à Grenade et à Malaga, étaient interrompues; et, pour surcroît d'embarras, on était à la veille de manquer de subsistances tant à Séville que devant Cadix, les convois venant de Cordoue pouvant à tout instant être arrêtés. Tel

était l'état des affaires en Andalousie, lorsque, le 8, j'appris à Villa-Franca que la place de Badajos était tombée par surprise au pouvoir de l'ennemi, et que je me déterminai, vu la grande infériorité de forces que je pouvais opposer à l'armée anglaise, à me rapprocher de Séville pour prendre la ligne du Guadalquivir. Je reçus un rapport du général Rignoux, gouverneur de Séville, au moment où je me mettais en marche ; il me rendait compte de ce qui se passait, et m'exprimait ses craintes sur les subsistances. Je n'eus rien à changer à mes dispositions : je pressai seulement le mouvement des troupes. Le gros de mon artillerie, la division de cavalerie du général Soult, la brigade du général Vichery de la 4[e] division d'infanterie, et la 2[e] brigade de la division du général Barrois, vinrent passer le Guadalquivir à Lora-del-Rio ; tandis que le général Cassagne, avec la 1[re] brigade de la même division, et une brigade de dragons commandée par le général Bonnemains, furent dirigés de Llerena et Benvenida, par Puebla del Conde, Santa-Olalla et El-Ronquillo, sur Séville. J'avais l'espoir de surprendre les ennemis autour de cette ville ; mais le 9 au matin, instruits de mon mouvement, et d'ailleurs Ballesteros ayant à craindre que la division du général Conroux, qui manœuvrait sur les derrières, ne le compromît, ils prirent le parti de se retirer. Perme et Murillo retournèrent dans le comté de Niebla, et repassèrent le Tinto ; Ballesteros se dirigea, par Coronil et Puerto-Serrano, sur El-Bosque et Ubrique, où il paraît s'être concentré.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie du rapport que le général Rignoux m'a fait sur ce qui s'est passé à Séville et aux environs, dans les dix premiers jours de ce mois. Elle y remarquera avec satisfaction que ce général fait un grand éloge des divers dépôts qu'il a employés, et qu'il cite honorablement les corps espagnols au service de Sa Majesté Catholique qui, dans ces moments difficiles, se sont particulièrement distingués, entre autres, l'escadron de lanciers et la compagnie de gendarmerie espagnole, commandés par M. le chef d'escadron Aguado, le bataillon suisse, un détachement de la garde royale, capitaine Thomas; la compagnie d'escopeteros de Séville, capitaine San-Vicente; l'escadron de chasseurs de Carmona, commandé par M. Figuera; trois compagnies de la garde civique impériale, commandées par M. Dubernad; et enfin la garde civique de Séville, commandée par M. le maréchal de camp retiré marquis de Gelo.

M. le général Rignoux cite aussi plusieurs militaires qui se sont distingués, et il fait l'éloge de M. l'adjudant-commandant Larrin, chef de son état-major, officier d'un grand mérite; de M. le colonel Fruchard, directeur d'artillerie à Séville; de M. le chef de bataillon Vainsot, chef de l'état-major du génie; de M. le général Vengoa, directeur d'artillerie pour la partie espagnole à Séville; et de M. le capitaine Parmentier, du 44e bataillon de la flottille, commandant la station de marine.

La tranquillité de Séville n'a pas été troublée un

seul instant, quoiqu'il fût à craindre que les ennemis ne pénétrassent dans la ville, ainsi qu'ils en avaient les moyens. On doit sans doute cet heureux résultat au bon esprit des habitants, et à la valeur qu'ont montrée les militaires français et espagnols qu'il y avait dans la ville, ainsi qu'aux bonnes dispositions qui avaient été prises. Il n'y a point eu de désertion parmi les Espagnols. Cette circonstance a aussi contribué à donner de la confiance aux plus timides; une pareille épreuve ne peut donner que de très-grandes espérances pour l'avenir, et je ne doute pas que l'exemple ne soit imité, si de nouveau l'occasion s'en présente. Dans quelques mois, je compte pouvoir mettre en ligne le régiment de lanciers espagnols, commandé par le chef d'escadron Aguado, et l'escadron de gendarmerie qu'il a formé. Ces deux corps sont d'une grande beauté, et servent parfaitement.

Pendant que cela se passait à Séville, un convoi d'effets d'habillements, que depuis plusieurs mois j'avais envoyé chercher à Madrid, entrait en Andalousie, et arrivait le 6 à Baylen, où plusieurs bandes réunies, venues de la Manche et de Murcie, formant ensemble plus de 2 mille hommes, l'attaquèrent. L'escorte eût été insuffisante pour le sauver, quoiqu'elle fût de près de 1,200 hommes, vu la grande étendue qu'occupait le convoi, si le chef de bataillon Baland, commandant à Andujar, n'avait fait aussitôt partir le chef d'escadron Parain, du 26[e] de dragons, avec tous les hommes disponibles de son dépôt: ce secours arriva fort à propos

pour aider l'escorte à repousser une vive attaque de l'ennemi. Le premier rapport qui m'est parvenu annonce que quelques voitures de particuliers, qui étaient à la suite du convoi, ont seulement été pillées par les brigands, mais que tout le convoi est heureusement arrivé à Andujar, d'où il a été aussitôt dirigé sur Cordoue. 2 officiers et 30 hommes ont été tués ou blessés; la perte de l'ennemi est beaucoup plus considérable. J'aurai l'honneur de faire à ce sujet un nouveau rapport à Votre Altesse, et de lui envoyer l'état de composition du convoi.

J'aurai aussi l'honneur de lui adresser incessamment le rapport des opérations du général Conroux sur la ligne du Guadalete, celui de la ligne devant Cadix, et celui des généraux Leval et Maransin, sur ce qui s'est passé à la gauche. En ce moment, le général Soult manœuvre pour rejeter l'ennemi dans les montagnes, et pour rétablir partout les communications. La division du général Barrois, une brigade de dragons, la réserve et le parc d'artillerie, sont arrivés hier à Séville. Partout où l'ordre a été troublé, il sera rétabli.

Le 10, en partant de Llerena, j'y laissai en position M. le général comte d'Erlon, avec les 5ᵉ et 6ᵉ divisions d'infanterie et la 1ʳᵉ de cavalerie, pour couvrir mes mouvements et observer ceux de l'armée anglaise. Je n'ai point reçu de rapports de lui depuis cette époque; j'en attends avec d'autant plus d'impatience qu'un avis qui m'est parvenu cette nuit annonce qu'il a dû se replier sur Fuente-Ovejuna, et qu'il a été attaqué.

J'ai donné ordre au comte d'Erlon de se replier avec toutes ses troupes sur le Guadalquivir et sur Séville, si l'ennemi continuait son mouvement sur l'Andalousie, ainsi qu'on a prétendu qu'il en avait le projet. Je me dispose à lui livrer bataille avec toutes mes forces réunies. Depuis la prise de Badajos, mon théâtre n'est plus en Estramadure, où jamais je n'aurais dû paraître que comme auxiliaire, ainsi que plusieurs fois j'ai eu l'honneur de le représenter à Votre Altesse Sérénissime ; mais je défendrai l'Andalousie, et je continuerai les opérations dont je suis plus spécialement chargé, aussitôt que les moyens que j'ai sollicités m'auront joint.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse l'état de situation des troupes que j'avais emmenées de l'Andalousie au secours de Badajos, et l'état d'emplacement de celles que j'y avais laissées, indiquant les opérations dont chaque corps était chargé.

J'ai aussi l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de la dernière lettre que j'ai reçue de M. le maréchal duc de Raguse, sous la date du 22 février; copie d'une lettre du général Foy à mon adresse, datée de Velvis de la Jara le 28 du même mois, lesquelles annoncent d'une manière positive que je pouvais compter sur trois divisions de secours, et un corps de cavalerie de l'armée du Portugal, dans le cas où la place de Badajos serait attaquée; mais ces divisions furent retirées, et portées en Castille huit jours après, au moment même où on eut l'assurance que toute l'armée anglaise marchait sur Badajos, et à l'instant où, en vertu des

ordres de Votre Altesse, je dirigeais cinq régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et plusieurs autres cadres, sur Burgos. Il est bien certain que si ces trois divisions fussent restées dans la vallée du Tage, jamais l'ennemi n'eût entrepris le siége de Badajos, ou bien nous étions à même, par notre prompte réunion, de lui livrer bataille avec avantage. Le contraire est arrivé; accablé de toutes parts par les ennemis, j'ai été abandonné à mes propres forces, lesquelles même venaient d'être réduites de près de 9 mille hommes. Je n'ai reçu aucun secours, ni éprouvé l'effet de la moindre démonstration offensive : car l'appareil que l'on a fait sur Ciudad-Rodrigo ne pouvait influer en rien sur le sort de Badajos, ainsi qu'il est malheureusement arrivé. Je mets ci-joint copie d'une lettre du général Foy au comte d'Erlon du 30 mars, qui m'est parvenue après mon départ de Villa-Franca : elle rend compte des instructions que ce général avait reçues. Je déplore amèrement qu'un défaut d'ensemble ait occasionné le malheur que nous venons d'éprouver.

Dans l'état actuel des choses, je dois me borner à défendre l'Andalousie, ainsi que je l'ai dit : je dois aussi me disposer à faire le plus tôt possible le siége de Tarifa, car ce n'est qu'en prenant cette place que je pourrai détruire le corps de Ballesteros, qui déjà est de 10 à 12 mille hommes, et me donne des inquiétudes sérieuses. Cette opération terminée, je commencerai le siége de l'île de Léon, où j'espère également réussir; mais il faut que l'on m'envoie de

la poudre et de l'argent : les moyens sont épuisés en Andalousie. Les événements qui viennent de se passer ont détourné les sources et accru nos besoins. Je n'aurai pas assez de pain pour la troupe jusqu'à la récolte, et la poudre que je fais fabriquer est insuffisante pour une aussi grande opération que celle que je viens d'indiquer, et pour la consommation de la campagne.

Il est aussi d'une grande urgence de faire un dernier effort pour s'emparer des places de Murcie, afin de détruire du même coup les armées qui s'y organisent. Dès lors, ayant à peu près terminé les affaires du midi de l'Espagne, tous les moyens pourront être dirigés sur le pays et contre l'armée anglaise.

Ainsi, j'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien demander à Sa Majesté l'Empereur, en faveur de son armée du midi :

1° Des renforts et surtout des recrues pour l'infanterie et la cavalerie, ainsi qu'une augmentation de personnel d'artillerie et des chevaux du train; 2° une augmentation de personnel du génie, et beaucoup d'officiers; 3° un million du poudre; 4° de l'argent; 5° que l'armée du Portugal ait ordre d'observer l'armée anglaise et de la suivre dans tous ses mouvements, l'empêchant surtout de rien entreprendre sur l'armée du midi; 6° que les siéges d'Alicante et de Carthagène soient aussitôt entrepris, et que les troupes qui en seront chargées se mettent en communication avec celles que je dois tenir dans la province de Grenade; 7° enfin, que toutes les

troupes appartenant à l'armée du midi, qui sont dans l'intérieur de l'Espagne, aient ordre de me joindre sur-le-champ, et qu'elles nous conduisent les effets des corps, et les courriers qui sont arrêtés sur la route. Depuis le mois de décembre, aucun n'est arrivé à l'armée; l'effet que cela produit sur la troupe est des plus désagréables.

Si Sa Majesté daigne approuver ces dispositions, je réponds que de prompts succès en seront le résultat, surtout s'il y a désormais plus d'ensemble dans les opérations, et si les différentes armées qu'il y a en Espagne se communiquent ce qu'elles font. »

Marmont à Berthier. Sabugal, 16 avril 1812.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'en exécution des ordres de Sa Majesté, dans l'objet de faire une diversion en faveur de l'armée du midi, après avoir bloqué Rodrigo et Almeida, je me suis porté sur Sabugal, ayant été informé que l'armée anglaise était sur la rive gauche du Tage, à l'exception d'un faible détachement. Je me suis empressé de jeter rapidement des troupes dans différentes directions, afin d'en rappeler une partie de ce côté. En conséquence, j'ai envoyé occuper Frendao et les bords du Zezère, et mes partis ont descendu fort loin cette rivière. J'ai envoyé le général Clausel sur Castel-Branco, que l'ennemi a évacué à son approche, après avoir brûlé d'immenses magasins que cette ville renfermait. Les troupes portugaises et la cavalerie anglaise, qui occupaient Castel-Branco, se sont repliées en toute hâte sur Villa-Velha, et ont repassé le Tage. Ayant été informé, le 13 au soir,

que 23 bataillons portugais, commandés par le lieutenant général Waslar, et, sous ses ordres, par les généraux Wilson et Trentt, venaient d'arriver à Guarda et s'établissaient dans ces fortes positions, je partis pour m'y rendre[1], le 14 au matin, avec une brigade de la 4e et une de la 5e division, qui étaient sous ma main. A mon arrivée devant Guarda, les troupes ennemies, qui étaient formées sur la hauteur, paraissaient disposées à combattre; mais aussitôt que j'eus fait mes dispositions d'attaque, elles se replièrent. Le temps nécessaire pour monter la montagne et descendre au Mondégo me faisait craindre de ne pouvoir l'atteindre. Cependant j'envoyai le colonel Richemont et le chef d'escadron Denis, mes aides de camp, avec mon escorte et le 13e régiment de chasseurs, à leur poursuite. La longueur de la journée et la lassitude des chevaux réduisirent à peine à 80 ceux qui se trouvaient en état de combattre à l'instant où on joignit l'ennemi. Cependant le colonel Richemont, jugeant que les armes à feu seraient de peu d'effet en raison de la pluie épouvantable qui tombait depuis le matin, n'hésita pas à attaquer la première masse qu'il put joindre; et, après avoir dispersé 150 chevaux qui formaient leur arrière-garde, il la traversa, fit mettre bas les armes à 1,500 hommes environ, fit 700 hommes prisonniers, et prit 5 drapeaux. Le chef d'escadron Denis en enleva un de sa main. 2 à 3 mille Portugais se jetèrent dans les montagnes, et environ 300 se noyèrent dans le Mondégo. Le reste de ce corps d'armée ayant trop devancé,

était à l'abri de toute espèce de poursuite; mais je suppose que des soldats en grand nombre retourneront chez eux.

Le lendemain, les reconnaissances se portèrent sur Celorico, où, à leur approche, les magasins considérables qu'il y avait furent incendiés. Ayant appris sur ces entrefaites la prise de Badajos, et qu'une bonne partie de l'armée ennemie était en marche pour passer le Tage à Villa-Velha et se porter sur moi, je suis revenu à Sabugal. Lorsque ces nouvelles seront confirmées, mes troupes ayant d'ailleurs consommé le peu de ressources qui existaient entre le Tage et le Zezère, et ne pouvant dans aucun cas, tant que l'ennemi sera sur le Tage, m'établir sur le Mondégo, puisqu'alors je laisserais l'ennemi sur ma communication, je me replierai sur la rive droite de l'Agueda. Si l'ennemi veut m'y suivre, je le combattrai; sinon je me retirerai sur Salamanque, par suite de l'impossibilité absolue de subsister entre l'Agueda et la Tormès.

Je sollicite des bontés de Sa Majesté le grade d'officier de la Légion d'honneur pour le colonel Richemont, et celui de légionnaire pour MM. Parquin, sous-lieutenant au 13e régiment de chasseurs à cheval, et Venardy, sous-lieutenant au 26e régiment de chasseurs, qui se sont distingués. Je joins à ma lettre l'état de leurs services. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 16 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport de la place de Madrid du 10 au 15; j'y joins l'état de situation du matériel de l'artillerie.

Votre Altesse trouvera également ci-joint le rapport de la province de Madrid, et l'état de situation des troupes stationnées dans cette province.

Je prie Votre Altèsse Sérénissime de jeter un coup d'œil sur le rapport de la place de Madrid ; elle y verra combien la garnison de cette place est insuffisante pour le service qu'elle a à faire ; aussi les soldats sont-ils fréquemment malades, et cela n'est pas étonnant, puisque, indépendamment du service qu'ils ont à faire, ils n'ont pas de quoi se nourrir : ils ne reçoivent point de légumes secs ; on a supprimé les 4 onces de pain de soupe ; leur solde est arriérée de plusieurs mois ; ils sont donc réduits, pour toute nourriture, à une livre et demie de mauvais pain de munition, et à une demi-livre de viande encore plus mauvaise. M. O'ffarill, ministre de la guerre, avait même proposé au roi de réduire la ràtion de pain à 18 onces, et de donner, en remplacement des 6 onces de pain, 2 onces et demie de riz. Heureusement que Sa Majesté a daigné me consulter, et qu'elle a rejeté la proposition du ministre.

M. O'ffarill vient de me prévenir que le roi a rendu un décret portant qu'il n'y aura en Espagne qu'une seule espèce de pain, fait avec de la farine de laquelle il sera extrait douze livres de son par fanéga ; et que cette mesure étant générale, elle est appliquée à tous les services, même à celui des hôpitaux, ce qui n'améliorera pas le sort des malades, qui déjà n'étaient pas trop bien.

Les troupes cantonnées dans la province, pour tenir les brigands à une certaine distance de Madrid

et pour escorter les courriers, sont aussi fort mal nourries, quoiqu'elles fassent un service bien pénible. Lorsqu'on s'adresse au préfet de la province, qui est chargé de pourvoir à leur subsistance, il propose de supprimer ces garnisons, ou au moins de diminuer leur force. Je conviens que cette manière d'administrer serait fort commode; mais elle n'est pas possible, car tous les jours le nombre des brigands augmente, et tous les jours on est obligé d'augmenter la force des escortes.

En entrant dans ces détails avec Votre Altesse Sérénissime, je n'ai pas l'intention de critiquer l'administration espagnole. Sans doute elle fait ce qu'elle peut : je sais qu'au prix où est le blé, elle doit être fort embarrassée pour nourrir les troupes; mais comme les soldats de l'Empereur souffrent, je dois en rendre compte à Votre Altesse Sérénissime. »

« Monseigneur, l'opération que je viens d'exécuter par ordre de l'Empereur n'a pas produit le résultat qu'il en attendait, quelque activité que j'aie mise, et quelques soins que j'aie pris pour lui donner toute l'apparence d'une invasion sérieuse. Quoique j'aie amené le plus de troupes que j'aie pu réunir, je n'ai pas pu passer l'Agueda avec plus de 1,900 hommes, qui, ainsi que vous pouvez le juger, se réduisent à peu de chose lorsqu'il faut laisser des troupes pour garder les ponts de l'Agueda, bloquer Ciudad-Rodrigo et observer Almeida. La cause de ce que je n'ai pu amener que ce petit nombre de troupes, c'est que l'ar-

Marmont à Berthier. Sabugal, 16 avril 1812.

mée du centre n'a pas encore relevé la 1re division qui occupe la vallée du Tage, et qu'en conséquence cette division n'a pu me joindre; que, d'un autre côté, le général Dorsenne n'a pas fait relever un seul des postes qu'occupe l'armée de Portugal vers les provinces du nord, postes qu'on ne peut évacuer sans détruire toute espèce de moyens de communication entre Madrid et la France, et causer le bouleversement général du pays. J'ignore si lord Wellington entreprendra la conquête de l'Andalousie, et je ne le crois pas probable; mais s'il la tente, et que l'armée du Portugal reçoive l'ordre de passer l'Agueda de nouveau, pour rappeler à elle l'armée anglaise, elle ne peut le faire avec succès qu'en exécutant ce mouvement avec toutes ses forces réunies, pour que lord Wellington puisse croire à une attaque sérieuse, ou pour qu'au besoin, s'il n'y croyait pas, elle pût marcher droit à Lisbonne : et pour cela il faut qu'elle soit relevée dans les postes qu'elle occupe dans le territoire, et qu'en conséquence l'armée du nord se mette à temps en mouvement pour me rendre l'armée du Portugal disponible. Comme c'est l'armée du Portugal qui doit agir, ne serait-il pas juste que ce fût son général qui réglât toutes les dispositions préparatoires, et, pour cela, qu'il ait le droit de donner des ordres? Une autre considération qui fait qu'une armée ne peut vivre en Portugal quelque temps qu'autant qu'elle est nombreuse, c'est que, pour qu'elle soit en sûreté, il faut qu'elle soit en situation de livrer bataille contre toute l'armée anglaise réunie, attendu que, vu l'épouvantable ma-

nière de vivre qu'on est obligé d'employer dans ce pays, qui force l'armée à se disperser, vu l'impossibilité de se procurer des nouvelles par la disparition des habitants, et la facilité qu'a l'armée anglaise d'être toujours réunie et en marche, il faut que l'armée française, par sa force, puisse imposer à l'ennemi, lui donner de la circonspection qui, lui faisant mettre de la lenteur dans ses mouvements, laisse à l'armée française le temps de se réunir; sans quoi l'ennemi, étant très-supérieur, marchera droit à l'armée française lorsqu'elle sera disséminée, et pourra la détruire sans combattre. Si l'armée de Portugal doit au contraire venir au secours de l'armée du midi, en se portant sur le Tage et le passant à Almaraz et marchant sur Mérida, il faut des magasins d'avance à Lugar-Nuevo, sans quoi l'armée périrait sans combattre, ou se retirerait avec précipitation; car le pays entre le Tage et la Guadiana est un vaste désert, où peu de terres ont été anciennement cultivées, et où aujourd'hui rien n'est cultivé : et la formation de ces magasins peut dépendre du roi, puisque Madrid et les provinces de la Manche peuvent les fournir; et dans ce cas, pour rendre plus de troupes de l'armée du Portugal disponibles, en laissant cependant ce qui est indispensable sur la frontière, il faut que l'armée du nord envoie encore momentanément des forces pour en relever une partie.

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse en lui détaillant la situation de l'armée, et je n'ai reçu en réponse rien qui pût me rassurer sur l'avenir. Ce-

pendant l'armée du Portugal est une des meilleures qu'ait l'Empereur. L'abandon dans lequel on la laisse, le refus que l'Empereur paraît déterminé à lui faire de toute espèce de moyens, semblent présager le plus triste avenir. Il faudrait si peu de chose pour lui donner les moyens de bien faire ! Je ne reçois plus d'avis d'envoi d'argent pour la solde, et cependant six divisions ont neuf mois d'arriéré, une autre sept mois, et la 8e, seize. Je ne reçois aucune annonce d'envoi d'argent pour achat de subsistances. Dans toutes les villes, tous les services manquent; enfin, toutes les provinces susceptibles de produire, qui font partie du nord, sont données à une armée qui n'a affaire qu'à des guérillas, lorsque l'armée qui doit combattre, plus nombreuse de moitié et beaucoup plus arriérée, n'a pour elle qu'un territoire épuisé, et dont les subsistances, toutes choses égales, ne sont évaluées que la moitié de celles que l'autre possède. Cette armée cependant est également à l'Empereur, et, par sa destination, elle semblerait devoir obtenir la préférence : car les moyens matériels ne sont pas moins nécessaires pour vaincre, que les hommes sous les armes. Monseigneur, lorsque je considère que l'Empereur a remis entre mes mains le sort de trente de ses plus braves régiments d'infanterie, je suis autorisé à croire que je possède sa confiance. Lorsque je vois qu'il me refuse d'y joindre tous les commandements du nord, qui complètent tous les moyens militaires et administratifs, j'ai lieu de craindre que cette confiance ne soit ébranlée; et dans ce cas il vaudrait

mieux me la retirer tout à fait. Lorsque je vois que toute espèce de moyens d'amélioration m'est refusée, je dois désirer quitter un poste qui, quoiqu'il fût facile de le remplir en recevant, jusqu'à la récolte, des secours en argent, et réunissant le commandement de l'armée du nord à celui de l'armée du Portugal, ne promet, dans la situation actuelle des choses, que honte et humiliations, pour peu que l'ennemi veuille profiter de la situation heureuse où il se trouve momentanément. Enfin, j'ajouterai qu'il est également pénible, pour un homme attaché comme je le suis, à l'Empereur, de voir la révolution qui s'opère dans l'esprit des officiers subalternes et des soldats à son égard. Quoiqu'il n'y ait pas de faits positifs qui les rendent criminels, il y a un ensemble de plaintes sur l'abandon où on laisse cette armée, un dégoût qui en résulte, qui sont contraires aux intérêts de l'Empereur, et qu'il est trop contre mes devoirs de cacher, pour que je ne vous en rende pas compte. Je combats ce sentiment par mes efforts pour le bien-être du soldat; mais mes efforts seront impuissants tant que les moyens mis à ma disposition ne seront pas augmentés. Il faut des secours à l'armée pour faire cesser les souffrances qu'elle endure et lui donner les moyens d'obtenir des succès : ces moyens consistent à pouvoir se mouvoir et vivre réunie. Elle a trop d'honneur et de fierté pour n'avoir pas besoin de succès pour calmer ses peines morales; mais ces succès ne peuvent être obtenus qu'avec quelques sacrifices. Il faut, je le répète, de l'argent pour

former des magasins jusqu'à la récolte, et augmenter ses moyens de transport. Je renouvelle à Votre Altesse la prière d'obtenir de Sa Majesté, si son intention n'est pas d'améliorer la situation de l'armée du Portugal, et d'ajouter aux moyens mis à ma disposition, qu'elle me donne un successeur. »

Berthier à Marmont. Paris, 16 avril 1812.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur le maréchal, vos lettres des 22 et 25 mars. Par mes dépêches des 18 et 20 février, je vous prescrivais les mesures nécessaires pour prendre l'initiative, et donner à la guerre un caractère convenable à la gloire des armes françaises, en lui ôtant ce tâtonnement et cette fluctuation actuelle, qui sont déjà le présage d'une armée vaincue. Mais, au lieu d'étudier et de chercher à saisir l'esprit des instructions générales qui vous étaient données, vous vous êtes plu à ne pas les comprendre, et à prendre justement le contre-pied de leur esprit. Ces instructions sont raisonnées et motivées, comme toutes instructions d'un gouvernement; elles étaient données à trois cents lieues et à six semaines d'intervalle; elles vous supposaient vis-à-vis l'ennemi, et vous prescrivaient de contenir et d'obliger la plus grande partie de son armée à rester dans le nord, en concentrant votre quartier général à Salamanque, et en tirant tous les jours des coups de fusil sous Ciudad-Rodrigo et sous Almeida. Ces instructions vous disaient : « Si, dans cet état de choses, l'ennemi reste devant vous avec moins de cinq divisions, marchez à lui, suivez-le des yeux. Ses hôpitaux et

magasins étant entre Lisbonne et la Coa, il ne pourra pas les évacuer si rapidement que vous ne puissiez pas l'atteindre. » Je vous y ajoutais que, dans cet état des choses, il était absurde de penser que le général anglais pût abandonner tout le nord pour se jeter sur une place qui menaçait. . . . .
Recommander de seconder le roi, et de faire vous-même, par attachement pour sa personne et pour la gloire de ses armes, tout ce qui vous sera possible pour empêcher que 40 mille Anglais ne gâtent toutes les affaires d'Espagne, ce qui sera infaillible, si les commandants des différents corps ne sont pas animés de ce zèle pour la gloire et de ce patriotisme qui seuls vainquent les obstacles, et empêchent de sacrifier jamais à son honneur et à des passions quelconques l'intérêt public.

Au retour de Pologne, Sa Majesté ira en Espagne; elle espère n'avoir plus que des éloges à donner à ce que vous aurez fait, et que vous aurez de nouveau bien mérité de son estime. »

« Sire, j'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Majesté la lettre que j'ai écrite à M. le maréchal duc de Raguse en date du 18 février dernier. Les dispositions qu'elle contenait ayant été mal saisies par ce maréchal, je lui ai envoyé le 12 mars, par son aide de camp le colonel Jardet, la lettre ci-jointe, qui lui est parvenue le 25. En accusant réception de cette dépêche par une lettre du 27, le duc de Raguse m'annonce qu'il sera le 1er avril, avec trois de ses divisions, sur Ciudad-Rodrigo; mais, par

Berthier à Joseph. Paris, 16 avril 1812.

cette même lettre, il paraît qu'il avait le projet de porter sur Placencia la division du général Foy, qui était à Almaraz. L'Empereur se flatte que, mieux instruit de la position des Anglais, il n'aura pas commis cette faute. Par une autre lettre du 30, le duc de Raguse m'annonce qu'il a reçu la lettre par laquelle je le prévenais que Votre Majesté avait le commandement des armées en Espagne; je ne doute pas qu'il ne se soit empressé de prendre vos ordres. Je vous envoie, Sire, la réponse que je fais à sa lettre du 27 mars. Dans les circonstances actuelles, où les Anglais sont réunis pour couvrir le siége de Badajos, les mouvements et la direction des armées du centre, du midi et du Portugal sont d'une telle importance, que l'Empereur ne doute pas que Votre Majesté ne s'en soit sérieusement occupée, et qu'elle n'ait formé un conseil composé du maréchal Jourdan et du général Daultanne.

Des renforts marchent sur l'Espagne, et les convois de fonds se succèdent avec exactitude de mois en mois. Le duc d'Albuféra mande que près de la moitié de la contribution de Valence est acquittée.

Les troupes françaises en Espagne sont très-nombreuses, et Votre Majesté a le pouvoir de les diriger. Elle aura sûrement donné les ordres convenables à l'armée du duc de Raguse, afin qu'elle contienne les Anglais, et qu'elle agisse de concert avec les mouvements de l'armée du midi.

L'Empereur désire que Votre Majesté agisse avec vigueur, et qu'elle se fasse obéir (1). »

(1) Se faire obéir était chose facile à l'Empereur, mais fort diffi-

« Je suis fort impatient de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a annoncée en m'apprenant que Sa Majesté l'Empereur me confiait le commandement général de ses armées. J'ignore absolument ses intentions sur la direction à donner à la guerre extérieure, et sur la marche à suivre avec les généraux qui commandent et administrent les provinces réduites en gouvernements militaires. Je n'ai aucune notion sur les forces ennemies, ni sur les forces de l'armée française, chaque général s'étant absolument isolé de moi depuis l'institution des gouvernements militaires. Je ne doute pas que l'Empereur ne veuille me donner toute la latitude indispensable pour changer l'état actuel des choses, et qu'il ne me continue les secours d'argent, dont j'ai plus besoin que jamais. Je n'ai point de nouvelles du duc de Dalmatie; mais il n'est que trop probable que Badajos doit être tombé au pouvoir de l'ennemi, et que Ciudad-Rodrigo a livré à l'armée anglaise tous les moyens d'artillerie qui existaient en Espagne. Les guérillas sont dans les gouvernements militaires des armées, car Mendizabal commande, à la tête de 12 mille hommes, à Potès; 3 mille sont sur l'Èbre, 3 mille aux portes de Tolosa.

Joseph à Berthier. Madrid, 17 avril 1812.

La famine est dans les villes; le pain vaut 25 sous de France la livre; le désespoir est dans les campagnes, privées de tous moyens de transport et des moyens de labourage. L'armée n'est pas soldée depuis plus d'un an. L'officier est malheureux, et le

cile au roi Joseph, qui n'avait pour cela aucun moyen d'action sur les maréchaux.

citoyen ne sait plus que croire du présent et du futur. Cependant, au milieu de tous ces désastres, je n'hésite pas à accepter le commandement, convaincu que le général en chef peut seul soutenir le roi, et que le roi, à son tour, peut seul sauver les affaires militaires en donnant un point unique de direction aux peuples et à l'armée. L'armée ranimera l'espoir des citoyens, si elle est bien dirigée, et contenue dans les limites d'une saine discipline; et l'opinion des citoyens ranimera les hommes égarés, et réduira l'Angleterre à ses moyens militaires réels. J'ai vu M. l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Royale, et je me suis expliqué franchement sous le point de vue politique et administratif. Les affaires peuvent encore se rétablir, mais il faut tout le zèle des serviteurs de l'Empereur, toute l'autorité de son nom et tous les secours d'argent que sa bienveillance pourra encore prêter à ce pays, qui ne pourra s'acquitter qu'avec le temps. Votre Altesse trouvera ci-joint une copie de la dernière lettre que j'ai reçue de M. le maréchal duc de Raguse. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 17 avril 1812.

« Monseigneur, dans la journée du 14, j'ai reçu de M. le général Foy la lettre dont Votre Altesse trouvera ci-joint copie. Le roi a reçu, le même jour, une lettre du maréchal duc de Raguse, datée de la Caridad, devant Ciudad-Rodrigo, le 5 courant. Ce maréchal annonce à Sa Majesté qu'il va se porter aux sources du Zezère, en laissant une partie de l'armée en observation devant Ciudad-Rodrigo et Almeida pour la garde de ses ponts, et qu'il me-

nacera l'intérieur du Portugal. Il ajoute que Rodrigo est bloqué depuis le 1er avril; que la garnison paraît mauvaise ; et que s'il avait 10 canons de 24, il s'emparerait de la place en quatre jours.

Le roi n'ayant reçu aucune nouvelle de M. le maréchal duc de Dalmatie, ignore pourquoi ce maréchal, qui a dû être du 1er au 2 avril sur la Guadiana, n'a pas livré bataille aux Anglais avant la prise de Badajos. Sa Majesté présume que les Anglais étaient en forces supérieures. Sa Majesté ne sachant pas si, après la prise de Badajos, les Anglais se seront portés en Andalousie, ou s'ils auront détaché une partie de leur armée pour s'opposer à la marche du duc de Raguse, m'a ordonné d'écrire à ce maréchal, le 14 courant, que si son mouvement a attiré devant lui une partie de l'armée anglaise, il doit chercher à la combattre, s'il croit pouvoir le faire avec succès, et qu'il ne doit rien négliger pour s'emparer de Ciudad-Rodrigo : mais que si sa marche n'a produit qu'une faible diversion, et si l'armée anglaise s'est portée en Andalousie, il doit envoyer une division et 4 à 500 chevaux dans la vallée du Tage, pour se réunir à la division du général Foy, et disposer en échelons une seconde division qui se tiendra prête à se porter aussi dans la vallée du Tage, si les circonstances l'exigent.

J'ai également récidivé à M. le duc d'Albuféra l'ordre du roi d'envoyer dans la Manche une division de son armée et 3 à 400 chevaux. Cette division et celle du général Foy, dont Sa Majesté pourra disposer si le duc de Raguse envoie une autre di-

vision dans la vallée du Tage, réunies aux troupes de l'armée du centre qui sont dans la Manche, formeront une réserve avec laquelle le roi pourra faire soutenir le duc de Dalmatie, si l'armée anglaise se porte en Andalousie avec des forces supérieures.

M. Murga, banquier de Madrid, qui a beaucoup de relations en Estramadure, est venu aujourd'hui me prévenir qu'il est arrivé deux hommes de cette province, qui lui ont confirmé la prise de Badajos de la manière dont elle a été annoncée par M. le général Foy. Ils ajoutent que M. le général Philippon est arrivé à Mérida, que la population s'est soulevée et a voulu le massacrer, mais que la justice du lieu est parvenue à le sauver. Ils disent aussi que l'armée anglaise, bien loin de pénétrer en Andalousie, s'est repliée derrière Badajos; qu'une armée française, qu'on disait forte de 40 mille hommes, marchait contre l'armée anglaise, et que l'opinion générale était que les Anglais ne recevraient pas la bataille.

M. le général Lafont-Blaniac, gouverneur de la province de la Manche, annonce, par sa lettre du 11, arrivée aujourd'hui, que les ennemis, après s'être présentés sur plusieurs points avec environ 3,500 hommes d'infanterie et mille chevaux, se sont retirés. »

Soult à Berthier. Séville, 17 avril 1812.

« Monseigneur, l'estafette qui vient d'arriver m'a remis les dépêches de Votre Altesse Sérénissime jusqu'au 23 février dernier, notamment celles ren-

fermant l'ordre du 19 du même mois, et copie de l'instruction qui a été adressée le 18 à M. le maréchal duc de Raguse.

Les divers rapports que j'ai eu l'honneur de faire à Votre Altesse depuis le 20 mars, surtout celui daté de Villa-Franca en Estramadure le 8 avril, et le dernier de Séville, le 14 l'instruisent des événements qui sont survenus et de ma position actuelle, laquelle doit nécessairement donner lieu à quelques changements dans les dispositions. Les ennemis ont emporté la place de Badajos par un de ces coups de fortune que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir; car il n'était pas à supposer qu'une garnison de 5 mille hommes, abondamment pourvue de tout, qui défend avec valeur une brèche, se laisserait en même temps surprendre par un point où aucune attaque n'avait été dirigée, et où il paraît qu'on n'avait pas même laissé de gardes; et cela à l'instant où j'arrivais à une marche de Badajos avec 24 mille hommes fortement organisés.

Si j'avais reçu l'ordre de Votre Altesse et l'instruction donnée au duc de Raguse les 18 et 19 février, avant la prise de Badajos et au moment où j'étais en présence de l'armée anglaise, il est possible que, voyant que je n'avais pas de secours à attendre de l'armée du Portugal, j'eusse tenté un effort sur Alcantara, et livré bataille aux ennemis pour sauver Badajos, malgré la grande supériorité numérique de leurs forces sur celles que je commandais. J'aurais probablement fait une faute; le succès eût été in-

certain, et je perdais le restant de l'armée que j'avais laissé en Andalousie.

Votre Altesse a vu, par mon rapport du 14, que Séville était investie par 14 mille hommes; que les communications avec les troupes de la ligne devant Cadix étaient interrompues, et qu'un soulèvement général commençait à éclater en Andalousie. (Je n'ai pu rouvrir mes communications avec les troupes qui sont à Grenade et à Malaga, ni avec la Manche; on est pour cela en opération). Mais heureusement je fus instruit à temps que le mal était sans remède, et je pris aussitôt des dispositions pour me reporter sur le théâtre qui, pour le moment, convient à l'armée, *pour me préparer à livrer une grande bataille aux ennemis, s'ils viennent m'attaquer.*

Il est impossible qu'une instruction, quelque détaillée qu'elle soit, puisse prévoir tous les cas qui peuvent survenir; et l'Empereur entend sans doute que les généraux qui ont l'honneur de commander ses armées y suppléent, suivant les circonstances, pour le bien de son service. Il n'est pas douteux que, si le maréchal duc de Raguse eût seulement fait la démonstration de se porter, avec une partie de son armée, sur la rive gauche du Tage pour se réunir à l'armée du midi, le siége de Badajos était levé avant même que les ennemis eussent eu le temps de rendre la brèche praticable et de donner l'assaut. M. le maréchal n'avait rien devant lui, et il savait que lord Wellington, avec toute l'armée anglaise, avait passé la Guadiana, et faisait le siége

de Badajos. Je dis que toute l'armée anglaise avait passé la Guadiana; voici quelle était alors sa composition :

Le lieutenant général Graham, commandant le 1er corps d'observation, avait sous ses ordres les 1re, 6e et 7e divisions anglaises, le lieutenant général Cotton, commandant 2,500 hommes de cavalerie, et 30 pièces de canon : ce corps poussa mon aile droite jusqu'à la Granja et Azagua, au débouché de Fuentès-Ovejuna, en même temps que le lieutenant général Hill, avec les 2e et 3e divisions anglaises, 1,200 hommes de cavalerie aux ordres du général Eskine, et 12 pièces de canon, se portait aussi sur mon extrême droite, dans la direction de la Serena par Belalcasar.

Lord Wellington commandait le siége en personne. Il avait avec lui sa 4e division, une partie de la 3e, et un corps portugais. On m'a aussi assuré qu'il y avait 2 à 3 mille Espagnols, ce qui formait autour de la place un corps de 16 à 18 mille hommes.

La 5e division était restée sur la rive droite du Tage, avec une brigade de cavalerie; mais ces troupes furent aussi portées sur la Guadiana, et elles arrivèrent à Campo-Mayor, avec des renforts tirés de Lisbonne, dans les journées des 4 et 5 avril.

D'après tous les calculs, l'armée de lord Wellington devait être au moins de 50 mille hommes présents (et, selon plusieurs rapports, de plus de 60 mille), du moment où je me présentai devant elle sur la Guadajira, et que mes postes furent établis à

Villalba et à Azenchal. Si alors l'armée du Portugal m'avait joint avec 25 mille hommes, nous livrions bataille aux ennemis, la place de Badajos était sauvée ou reprise, et une grande victoire rejetait les Anglais dans leurs lignes de Lisbonne. Je n'étais pas assez fort pour l'entreprendre à moi tout seul; et si malheureusement je m'étais compromis, indépendamment des pertes que j'aurais éprouvées sans résultat, je n'arrivais pas à temps en Andalousie pour dégager le restant de l'armée.

Les généraux anglais n'ont pas caché en Estramadure qu'ils savaient que le maréchal duc de Raguse faisait des démonstrations du côté de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida; et ils ont dit aussi qu'elles ne pouvaient leur nuire, attendu qu'il n'avait point d'équipage de siége, et que le manque de subsistances, l'épuisement du pays et les milices ennemies suffisaient pour l'empêcher de pénétrer en Portugal, d'où, en tout état de choses, il serait forcé de revenir. La conduite que les Anglais ont tenue dans cette circonstance a été tellement mesurée, que l'on pourrait soupçonner qu'ils ont intercepté quelque partie de correspondance, qui leur a dévoilé le système d'opérations de l'armée du Portugal et l'irrésolution du duc de Raguse.

Votre Altesse me dit que, lors du premier mouvement du général Hill sur Mérida, je n'aurais pas dû laisser aussi longtemps ce général en Estramadure, et surtout l'empêcher de me prendre des magasins à Mérida. L'ennemi ne m'a rien pris à Mérida; l'avant-garde qui s'y trouvait vivait au jour le jour,

au moyen de ce qui lui était envoyé de la Serena, et j'ignore si quelque restant de distribution est tombé entre les mains des Anglais; du reste, ce ne peut être que fort peu de chose. Mais, à cette époque, lord Wellington voulait entreprendre le siége de Badajos; il ne suspendit son opération que parce qu'il tomba beaucoup de pluie, ce qui l'empêcha de mouvoir l'artillerie, et que d'ailleurs les divisions de l'armée du Portugal étaient dans la vallée du Tage, et paraissaient prêtes à se réunir à moi pour marcher aux ennemis. Il est indubitable que si ces divisions étaient restées, le siége de Badajos n'eût pas été entrepris. Le duc de Raguse en était convaincu; et c'est à ce sujet que, le 22 février, il m'écrivit qu'indépendamment des 3 divisions du général Foy qu'il destinait à aller au secours de Badajos, il allait faire en sorte de surmonter les obstacles que les subsistances lui présentaient, pour rendre vaine et sans résultat l'entreprise des ennemis.

Mon rapport du 14 de ce mois renferme divers états de situation qui instruisent Votre Altesse de la force de l'armée, à un homme près; j'ai l'honneur de la prier d'examiner ces états avec attention, elle sera convaincue que je n'ai pas 80 mille hommes, ainsi qu'elle en paraît persuadée par sa lettre du 19 février. Je n'ai en tout que 57 mille hommes, y compris la garnison de Badajos, sur quoi j'avais emmené 24 mille hommes en Estramadure; le restant était employé aux lignes devant Cadix, ou sur la gauche, dans les provinces de Grenade et de Malaga, ou en observation contre l'armée de Ballesteros.

Je supplie Votre Altesse de considérer que, 15 jours avant que les Anglais passassent la Guadiana, j'avais dû diriger sur Burgos 5 régiments d'infanterie de ligne, 2 de cavalerie, et plusieurs cadres formant ensemble plus de 9 mille hommes; et que depuis deux ans j'ai envoyé à Bayonne, en divers détachements, plus de 8 mille hommes hors de service ou qui changeaient de destination, sans que j'aie pu encore obtenir les corps et détachements appartenant à l'armée du midi, qui sont dans l'intérieur de l'Espagne, et que peut-être on porte sur mon état de situation.

Il est encore à remarquer que, sur les hommes présents à l'armée, il en est au moins 4 mille qui sont hors d'état de faire un service de campagne, et que depuis longtemps j'aurais dirigés sur la France pour y être réformés, si je n'avais pas été dans l'impérieuse nécessité de les utiliser pour la garde et la défense des postes que nous occupons en Andalousie. Il faut aussi distraire de l'effectif les non-valeurs pour le combat, que tous les régiments ont à leur suite, etc., et qui figurent cependant sur les états.

Votre Altesse est dans l'erreur, si elle pense que le corps de Ballesteros et les troupes qu'il y a en Murcie ne forment pas 15 mille hommes. Ballesteros a aujourd'hui cette force à lui seul, et je dois me hâter de détruire ce commencement d'armée en le rejetant de nouveau sous le canon de Gibraltar, et en faisant le siége de Tarifa, que je me propose de diriger en personne. Après la récolte, j'entreprendrai cette opération; plus tôt, il y aurait impossibilité. Je

suis réduit aux derniers expédients pour faire vivre la troupe. Depuis trois jours, on ne distribue que demi-ration de pain et double ration de viande, sans avoir l'espoir de pouvoir l'augmenter avant deux mois; les denrées manquent dans le pays, les habitants se nourrissent d'herbes.

J'ai dit, dans mon rapport du 14, que Perme et Murillo s'étaient présentés devant Séville avec 4,500 hommes, en même temps que Ballesteros arrivait à Utrera et Alcala de Guadaira. Cette première troupe va, je crois, retourner en Estramadure; elle formera probablement la garnison de Badajos.

A l'égard des troupes ennemies qui sont en Murcie, je crois aussi que le nombre en est plus considérable que Votre Altesse Sérénissime ne pense, par la raison que tout ce qui a fui de Valence, y compris les deux divisions qui n'ont pas été engagées et ce qui restait dans la province, s'y est rallié. Les derniers rapports du général Leval, sous la date du 30 mars, qui me sont parvenus, disent que les généraux se donnaient beaucoup de mouvement pour réorganiser leurs armées, dont la force était déjà de 12 à 13 mille hommes, non compris les garnisons d'Alicante et de Carthagène. Les opérations de l'armée d'Aragon ont sans doute produit de grands résultats; mais, pour le moment, ma situation n'en est pas améliorée, car tout ce qui n'a pu résister au choc de cette armée s'est rejeté sur ma gauche, où je n'ai pu laisser que 3 bataillons avec 3 à 400 chevaux pour me couvrir, et je crains que des événements fâcheux n'y soient survenus. Depuis quinze jours, je n'ai aucun

rapport. Le général Soult manœuvre en ce moment pour rétablir les affaires dans cette partie.

Je dois, en outre, exposer que les troupes espagnoles et portugaises qui sont à Cadix, dans l'île de Léon et sur l'escadre, peuvent à tout instant se porter sur ma ligne, ou débarquer sur tel point de la côte qui leur convient avec 10 à 12 mille hommes, et que je ne puis me dispenser d'en avoir à peu près autant pour m'opposer à l'invasion dont je suis sans cesse menacé, et pour garder nos ouvrages.

Si Votre Altesse daigne considérer le nombre de troupes ennemies qui me sont opposées, elle jugera que je ne puis faire un meilleur emploi de celles que j'ai l'honneur de commander, et que j'ai même fait un trop grand effort, duquel il pouvait résulter des conséquences fâcheuses, lorsque j'ai réuni 24 mille hommes en Estramadure pour sauver Badajos.

Votre Altesse tirera aussi de ce raisonnement la conséquence que l'armée du midi n'est pas assez forte en infanterie pour remplir la tâche qui lui est imposée. Telle qu'elle est, aucune autre armée ne peut la surpasser en valeur ni en dévouement pour le service de l'Empereur. Les régiments sont animés d'un très-bon esprit, et je les entretiens dans le meilleur état possible, quoique les secours que je devrais recevoir de France n'arrivent pas. Mais les hommes n'ont qu'une force relative, et on ne peut exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire : en exiger davantage, c'est les mettre dans l'impossibilité d'atteindre le but indiqué. Je demande pardon à Votre Altesse Sérénissime de cette observation, que la digression

que j'ai faite, les ordres que j'ai reçus, et ma situation, ont amenée; je croirais manquer à tous mes devoirs les plus sacrés envers l'Empereur, si, tant que Sa Majesté jugera à propos de me laisser à la tête de ses armées, je cessais un seul instant d'exposer les faits tels qu'ils sont, et de représenter ce qui me paraît le plus utile pour la gloire des armes impériales et le succès des opérations.

Je ne puis tenir 20 mille hommes sur la Guadiana, ainsi que Votre Altesse m'en donne l'ordre, à moins d'être considérablement renforcé, surtout depuis la prise de Badajos; mais aussitôt que j'aurai l'assurance que le gros de l'armée anglaise repasse la Guadiana, le comte d'Erlon aura l'ordre d'avancer avec toute mon aile droite, composée de 6 régiments de ligne, 4 de cavalerie et 12 canons, jusque dans l'intérieur de l'Estramadure, et de faire occuper Medelin, Villa-Franca et même Mérida, s'il y a possibilité, afin de tenir en échec ce qu'il y aura à Badajos, ainsi que le corps anglais qui sera à la rive gauche du Tage, et d'empêcher les ennemis de prononcer un grand mouvement par la vallée du Tage.

Depuis mon retour à Séville, les démonstrations de l'armée anglaise ont paru annoncer le projet de marcher sur l'Andalousie, pour me forcer à dégarnir plusieurs points, et peut-être même me forcer à lever le siége de Cadix. Le corps du lieutenant général Graham a poussé, le 12, jusqu'à Llerena, et la cavalerie du général Cotton jusqu'à Berlanga, où il y a eu une affaire dans laquelle nous avons eu une soixantaine de cavaliers hors de combat; l'ennemi

en a perdu un plus grand nombre : on lui a aussi fait des prisonniers et pris des chevaux.

Le 14, date du dernier rapport de M. le général comte d'Erlon, il avait pris position à Azagua et Berlanga; il avait un fort détachement dans la Serena, du côté de Campanario, pour observer la route de Mérida. Je lui ai donné l'ordre de repasser le Guadalquivir, et de venir se réunir à moi, pour nous disposer à livrer bataille si l'armée anglaise marche sur l'Andalousie. Dans le cas contraire, il se reportera en avant, ainsi que j'ai dit. Je pense que l'armée anglaise ne fera pas la faute de s'engager dans les montagnes de la Sierra-Morena, et de se compromettre, quoiqu'elle annonce en avoir le projet.

Dans ma dépêche du 14 de ce mois, j'ai fait à Votre Altesse l'exposé des opérations qui me paraissent devoir être entreprises : je persiste dans mon sentiment, et j'ajoute qu'il est de toute urgence que je détruise l'armée naissante de Ballesteros, et que je m'empare de Tarifa. La perte de cette place sera plus nuisible aux Anglais et aux insurgés de Cadix que celle d'Alicante, je dirai même de Badajos, où je ne pourrai me reporter qu'après avoir terminé du côté de Tarifa, et que je n'aurai rien à craindre sur ma gauche.

Si Sa Majesté l'Empereur daigne accorder les demandes que j'ai faites par ma lettre du 14, lesquelles je renouvelle de la manière la plus expresse, aussitôt après la prise de Tarifa j'entreprendrai le siége de l'île de Léon, et je ne désespère pas de réussir. Cette diversion attirera nécessairement sur

moi une partie de l'armée anglaise, et tout ce que les Espagnols pourront encore mettre en campagne. Mais, pour cela, il faut de grands moyens en hommes, argent et munitions; car le choc sera terrible, et les ennemis ne manqueront pas de faire les plus grands efforts pour m'obliger à renoncer à une aussi vaste entreprise; et ils nous fourniront, je n'en doute pas, l'occasion de leur livrer bataille avec avantage. Dès lors, en profitant d'un premier succès, on pourra entrer à leurs trousses en Portugal, leur faire éprouver de très-grandes pertes, et assurer la conquête de ce pays.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur, et d'assurer Sa Majesté que, malgré l'événement fâcheux de Badajos, qu'à moi seul je ne pouvais empêcher, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que ses intentions soient remplies, et pour me conformer au moins à l'esprit de ses ordres, en attendant que Sa Majesté ait daigné prendre en considération mes demandes, et les propositions que j'ai eu l'honneur de faire pour le bien de son service.

J'envoie près de Votre Altesse M. Brun, mon aide de camp, qui aura l'honneur de prendre ses ordres et de me les rapporter aussitôt. Cet officier, dont le mérite est connu de l'Empereur, et pour lequel j'ai fait plusieurs fois des demandes d'avancement, est à même de répondre à toutes les questions que Votre Altesse jugera à propos de lui faire. »

Dorsenne à Joseph. Vittoria, 19 avril 1812.

« Sire, je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire à la date du 14 de ce mois.

M. le maréchal Jourdan m'avait déjà demandé des renseignements sur la position des troupes de l'armée du nord, et les différents services. J'ai répondu à Son Excellence que le prince de Neufchâtel, en me prévenant que les armées de Portugal, du midi et d'Aragon passaient sous les ordres de Votre Majesté, m'avait annoncé qu'il me ferait connaître les intentions de l'Empereur pour l'armée que je commande. J'ai cru devoir suspendre l'envoi de ce travail jusqu'à nouvelle décision.

Votre Majesté m'invite à remplacer momentanément une partie des troupes de l'armée de Portugal, si elle était obligée de se porter plus en avant. C'est avec regret que je suis obligé de lui rendre compte que, dans l'état actuel des choses, il m'est impossible de retirer un seul homme des provinces du nord, sans avoir à craindre de grands inconvénients. Les événements s'y succèdent, le brigandage fait des progrès inconcevables, et, au lieu d'ôter des troupes, il est important d'en envoyer. Celles qui me sont annoncées depuis plus de deux mois ne sont pas encore arrivées. Partout les garnisons, affaiblies par les combats journaliers qu'elles ont à soutenir, sont insuffisantes pour assurer les communications; et même lorsque la division Palombini, que j'attends d'Aragon, sera sur la ligne, ces obstacles subsisteront encore.

Cependant, Sire, je vais faire tous mes efforts

pour renvoyer à M. le duc de Raguse les régiments de marche de son armée. Le premier est déjà à Valladolid; le second partira le 4 du mois prochain avec le 13e convoi des fonds, et j'espère que le troisième se mettra bientôt en route. »

« Monseigneur, j'ai retenu jusqu'à ce jour M. Brun, mon aide de camp, afin de pouvoir annoncer à Votre Altesse que les communications avec ma gauche, Grenade et Malaga, étaient rétablies, et aussi pour pouvoir fixer à peu près ses idées sur les mouvements de l'armée anglaise. Soult à Berthier. Séville, 21 avril 1812.

Tous les renseignements confirment que lord Wellington se dispose à continuer ses opérations sur l'Andalousie : les derniers rapports que j'ai reçus annoncent que 10 mille hommes de son armée étaient arrivés à Llerena; que Monasterio était occupé; et que le restant des troupes, que l'on élève jusqu'à 30 et 35 mille hommes, suivait immédiatement par la grande route de l'Estramadure. Le commandant de Niebla écrit aussi qu'une division anglaise de 5 à 6 mille hommes était descendue de la Sierra de Frigenne dans le comté de Niebla, et devait se réunir, à Valverde del Camino, aux troupes espagnoles commandées par Murillo.

Il m'a été aussi rendu compte qu'un corps de 12 mille Anglais avait été dirigé sur la rive droite du Tage, pour renforcer les troupes que lord Wellington avait dans cette partie. Je n'ai pu savoir encore si lord Wellington lui-même avait suivi ce corps; mais il paraît positif que les lieutenants gé-

néraux Graham, Hill et Cotton sont restés. J'ignore aussi si les troupes qui ont marché vers Ciudad-Rodrigo sont celles qui se sont réunies à Mérida : j'attends à tout instant des rapports de M. le comte d'Erlon, qui m'en instruiront.

Ce général m'a écrit de Fuente-Ovejuna le 17. Il avait fait prendre position à ses troupes à Azagua et la Granja; son avant-poste était en arrière de Berlanga; il faisait occuper la Serena par un corps d'observation, lequel avait poussé jusqu'à Villa-Nueva et Don-Benito : ce corps, commandé par le major Miller, avait joint à Castuera un parti de 400 chevaux espagnols, et lui avait fait éprouver des pertes.

Il paraît que le rapport de M. le général comte d'Erlon, où il me rendait compte du combat de cavalerie qui eut lieu le 11, au moment où il se retirait de Villa-Garcia, s'est égaré; je vois, par celui du 17, que les 2e hussards, 17e et 27e de dragons y prirent part, et que nous avons perdu dans cette affaire 1 chef d'escadron, 1 capitaine, 1 lieutenant, et environ 110 hommes. L'ennemi a eu au moins 100 hommes tués et beaucoup de blessés : un parlementaire que M. le comte d'Erlon reçut le lendemain assura que le régiment de dragons anglais qui formait l'avant-garde avait été presque défait, et que, pour cette cause, on l'avait renvoyé sur les derrières. J'ai demandé d'autres détails.

Je réitère à M. le comte d'Erlon les ordres dont j'ai rendu compte à Votre Altesse dans mon dernier rapport.

Ballesteros, en se retirant de devant Séville, se porta, par Coronil et Montellano, sur Grazalema et Zahara, et voulut enlever de vive force le château de ce dernier endroit, qui était défendu par 150 hommes du 24e de ligne. La division qu'il employa à cette opération fut vivement repoussée, sans pouvoir obtenir aucun avantage; elle perdit 200 hommes, et se retira. J'attends d'autres détails sur cette défense, qui fait honneur à la garnison et aux officiers qui la commandaient.

Ballesteros fit alors le tour de Ronda, et vint camper à Setenil avec deux divisions, d'où il détacha celle commandée par le marquis de Las-Cuevas sur Osuna, dans l'objet d'enlever le détachement du 43e de ligne et du 21e de dragons, qui gardait ce point. A l'approche de l'ennemi, tout se retira dans le réduit; pendant 12 heures la troupe fit la plus belle résistance et consomma toutes ses munitions. Notre perte a été de 60 hommes, dont 45 furent pris au moment où le détachement quittait la ville pour entrer dans le Retiro; les officiers se distinguèrent par la plus grande valeur, et furent tous blessés.

Le général Rey était, avec trois bataillons des 43e et 58e régiments, et un détachement du 21e dragons, à Alhaurin; dans les premiers jours de ce mois, il avait eu ordre de se rapprocher de Ronda, pour se réunir au général Conroux et agir contre le corps de Ballesteros. Il paraît que les derniers ordres que le général Conroux lui envoya ne lui parvinrent pas. Cependant, le 9 il se porta sur Aloza, où il de-

vait faire continuer les fortifications que j'ai ordonnées. La difficulté d'avoir de bons renseignements lui fit ignorer ce qui se passait du côté d'Osuna : le 14, il fut inopinément attaqué par Ballesteros avec tout son corps. Les forces étaient trop disproportionnées; le général Rey dut se retirer sur Malaga, où l'ennemi paraissait avoir l'intention de se porter. Son mouvement se fit avec ordre; mais M. le colonel Devez, du 43e de ligne, officier d'un très-grand mérite, fut malheureusement tué, ainsi que le lieutenant Baufrain, frère de l'ancien colonel de ce régiment, et une trentaine de soldats; nous eûmes en outre 80 blessés, et M. le général Rey perdit ses deux pièces de montagne.

L'ennemi marcha effectivement sur Malaga, après cet engagement. Le général Maransin se porta lui-même, avec le peu de troupes qui étaient à sa disposition, au secours du général Rey, quoique les blessures qu'il reçut au combat de Cartama ne fussent pas encore cicatrisées. Ces deux généraux convinrent que la garnison du fort de Gibralfaro, qui sert de citadelle à Malaga, serait renforcée, et que le général Rey avec le surplus des troupes se rendrait à Antequera. C'était le 15 et le 16 : alors il y avait beaucoup d'agitation à Malaga, et on craignait un soulèvement.

Cependant le général Soult, commandant la réserve que j'avais ramenée de l'Estramadure, et qu'aussitôt son arrivée à Lora-del-Rio, j'avais fait porter sur Marchuna et Osuna, se présentait devant cette dernière ville au moment où les ennemis allaient

renouveler leur attaque, et les obligeait d'aller joindre le gros de leurs troupes avec précipitation. Ses ordres portaient de manœuvrer de manière à rétablir promptement les communications avec Malaga, Antequera et Grenade, et de dégager les corps et les places qui se trouveraient attaqués.

A cet effet, le général Soult alla prendre position le 18 à Teba, Campillos et Pena-Rubia : par ce mouvement, il obligea Ballesteros à se retirer de devant Malaga. Il ne put joindre que quelques hommes de partis qu'il avait détachés, qui lui confirmèrent que Ballesteros se retirait dans les montagnes de Ronda. Les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours avaient rendu le passage des torrents impraticable, et il ne fut pas possible au général Soult de pousser plus loin sa poursuite avant que les eaux fussent écoulées; mais il reçut des rapports du général Rey, sous la date du 19 d'Antequera, qui lui donnaient aussi l'avis que les ennemis s'étaient retirés de devant Malaga. La dernière lettre que m'a écrite le général Marançin, le 17, n'en fait pas encore mention.

Du reste, je ne doute pas que Ballesteros n'ait pour le moment renoncé à son projet d'attaque sur Malaga; et j'ai en cette partie suffisamment de troupes pour le compromettre s'il s'engageait davantage. J'ai même ordonné au général Leval, qui était resté à Grenade, de se rendre sur-le-champ à Antequera avec les deux derniers bataillons que je tire de la gauche, et de réunir la plus forte partie de sa division, pour agir immédiatement contre Ballesteros,

quelles que soient ses entreprises, ou pour être portée sur un autre point, suivant que les circonstances l'exigeront. Ainsi, je pourrai rapprocher du Guadalquivir la réserve du général Soult, qui a très-grand besoin de repos.

Les derniers rapports que j'ai reçus du général Leval sont du 15. L'ennemi faisait beaucoup de mouvements sur la frontière de Murcie. J'ai ordonné qu'on se bornât à l'observer avec de faibles détachements, et que l'on retirât même la garnison d'Almeria.

Un corps de 2 mille Espagnols venu de la Manche est à Baza et Ubeda, dans la province de Jaen; je ne suis pas encore en mesure de le faire chasser, ni de rétablir d'une manière fixe les communications avec la Manche. Je dois me préparer à des opérations plus importantes, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Altesse.

Le 17, il n'était encore rien survenu de nouveau devant Cadix. On travaillait à perfectionner les ouvrages, et on remarquait beaucoup de mouvement dans la baie. Il est probable que Ballesteros ne tardera pas à reparaître sur la ligne du Guadalete. »

Marmont à Berthier. Fuente-Guinaldo, 22 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des opérations que j'ai faites en Portugal, et des dispositions que j'ai prises pour rentrer en Espagne. L'armée repasse l'Agueda en ce moment, et j'ai eu la plus grande peine à faire arriver mon artillerie sur la rive droite de cette rivière. Les ponts que j'avais fait construire sur l'A-

gueda ayant été détruits par les grandes crues d'eau, et n'ayant pas la facilité de les rétablir promptement, je n'ai eu d'autre moyen que de la diriger par les sources de cette rivière et les contre-forts des montagnes. Cette circonstance même a dû hâter de deux ou trois jours mon retour, afin de ne pas courir les risques, si l'ennemi marchait sur moi avec des forces supérieures, qui seraient résultés de la position critique dans laquelle m'auraient mis l'extrême difficulté de ma retraite par une aussi mauvaise communication, et la facilité qu'aurait eue l'ennemi de déboucher par le pont de Rodrigo.

Les rapports des prisonniers anglais et portugais sont que trois divisions de l'armée anglaise reviennent sur la Coa; mais cette nouvelle ayant été donnée avec affectation par les parlementaires, n'ayant jamais vu autre chose que le seul 1er régiment de hussards qui était précédemment sur cette rive, et point d'infanterie, ni rien qui annonçât la présence d'un corps de troupes, qu'on ait fait replier les postes de cavalerie à une grande distance, je suis autorisé à croire que c'est un bruit qu'on a fait courir à dessein, et qu'il n'y a point d'Anglais en présence. Je suis à peu près certain qu'il est parti de Portalegro deux divisions qui se sont portées à Villa-Velha; mais il me paraît évident qu'elles ne sont point éloignées du Tage. Ainsi Votre Altesse peut juger, d'après cela, que les résultats de la diversion que j'ai cherché à faire en faveur de l'armée du midi sont à peu près nuls. Un mouvement de cette nature ne peut produire l'effet désiré, et peut

être au contraire dangereux, s'il n'est effectué avec des forces telles que l'on puisse marcher avec confiance à l'ennemi, et lui livrer bataille contre toutes ses forces réunies. En effet, avec 18 ou 19 mille hommes, qui se réduisent à 15 ou 16 par les troupes qu'il est nécessaire de laisser à la garde des ponts, je ne puis tellement m'enfoncer dans le Portugal sans courir les risques les plus grands, même n'ayant personne devant moi, et toute l'armée ennemie étant sur la rive gauche du Tage; car si je passe le Zezère et marche sur Santarem, ou seulement que je me place au confluent du Zezère et au-dessous de Castel-Branco, l'ennemi, maître de Badajos, couvert par la Guadiana, peut agir avec toute la sécurité imaginable, passer le Tage derrière moi à quatre ou cinq marches, avec toute son armée réunie, et s'emparer des défilés de Zarza-la-Mayor, de Peralès, lesquels seuls je puis passer pour faire ma retraite, et où on aurait le temps d'arriver avant que j'en fusse instruit. Il y a au-dessus et au-dessous d'Alcantara plusieurs points également bons pour jeter un pont de bateaux, et ce serait par là que l'ennemi déboucherait; et son opération serait faite naturellement avec beaucoup de secret et de mystère, parce que, ne rencontrant personne en Portugal, on ne sait rien que ce qu'on voit, et parce que l'ennemi, manœuvrant derrière le Tage, cacherait tous ses mouvements. Ainsi, la première nouvelle que je recevrais de l'ennemi serait des coups de canon sur ma communication, ce qui rendrait ma cause presque désespérée, toute

retraite étant interdite sur ma droite par le Duero et l'Agueda; et, l'ennemi fût-il à plusieurs marches de la Guadiana, l'appât de détruire sans danger un corps d'armée serait assez fort pour le faire revenir sur ses pas, sauf à retourner ensuite à ses premiers projets : de manière qu'il me paraît que ce serait de la plus haute folie que de s'exposer à un pareil danger, et aussi imminent. En conséquence, c'est à peu de distance de la frontière qu'un corps d'armée fort inférieur peut se placer, en éclairant bien le Tage, pour remplir l'objet que Sa Majesté s'est proposé. Mais c'est une position dans laquelle il est impossible de subsister; car personne au monde ne saurait faire vivre 10 mille hommes avec les moyens que j'ai, et dans l'état où est le pays depuis Ciudad-Rodrigo jusqu'à six lieues au delà de Sabugal. Il faut indispensablement s'enfoncer en Portugal pour pouvoir y vivre. Ainsi donc, ou l'on s'enfonce dans le Portugal, mais on risque d'être détruit; ou l'on se place avec sagesse et prudence, et l'on meurt de faim : alternative qui rend également inexécutables ces deux opérations. Il n'en serait pas de même si l'armée du Portugal agissait avec des forces telles qu'on pût croire à une invasion sérieuse, et qui la missent en état de livrer bataille. En effet, elle peut éclairer Valence, et ne peut pas être surprise, occupant la Sierra-d'Estrella; elle a aussi action sur le Mondego, dont elle pourrait tirer des subsistances pour plusieurs mois. L'ennemi alors devrait renoncer à tout projet offensif sur le midi, et revenir couvrir Lisbonne; ou s'il s'éloi-

gnait, rien n'empêcherait l'armée du Portugal de s'emparer de cette capitale; et si de tous ces mouvements il résultait une bataille, ce serait un événement heureux, car certainement elle tournerait à notre avantage.

J'avais donné l'ordre à la première division que j'ai dans la vallée du Tage de descendre cette rivière, et de se mettre en communication avec moi par Zarza-la-Mayor, qui aurait éclairé le Tage; mais le roi l'a retenue. Je reçois maintenant l'ordre d'envoyer une division et une bonne partie de ma cavalerie pour la remplacer : une autre en échelon est prête à la suivre, l'intention du roi étant d'envoyer la première division dans la Manche pour établir la communication avec l'armée du midi, ce qui est une disposition bien extraordinaire. D'un autre côté, j'espérais que le général Dorsenne enverrait des troupes pour remplacer les miennes sur la communication, et dans les places qu'on ne peut se dispenser d'occuper; mais je reçois en ce moment sa réponse, dans laquelle il m'annonce qu'il ne peut envoyer un seul homme : de manière que je n'ai plus aucun espoir de voir l'armée du Portugal réunie et disponible, avec laquelle j'aurais pu agir de manière à produire un grand effet. J'exécute l'ordre du roi quant au mouvement des troupes, mais je lui envoie un officier pour le prier d'observer combien la dissémination des troupes peut avoir de conséquences funestes pour l'avenir; que si lord Wellington se porte en masse sur l'Andalousie, et qu'il ne soit pas possible de rendre toute l'armée

du Portugal disponible, ce qui me donnerait les moyens d'aller à Lisbonne, ou au moins d'envahir et de conserver plusieurs provinces du Portugal, il n'y a d'autre parti à prendre que de réunir à quatre à cinq divisions de l'armée du Portugal les troupes qui viennent de l'armée d'Aragon et celles que l'armée du centre peut fournir, faire déboucher par Almaraz, marcher sur Mérida, et pour cela faire des efforts extraordinaires pour envoyer des subsistances de Madrid sur Almaraz; car c'est un secours qu'il faut au duc de Dalmatie, s'il a l'ennemi sur les bras, plutôt que de nouveaux ordres; et on ne peut en donner de plus efficaces que ceux dont les premiers effets sont, non de défendre l'Andalousie pied à pied, mais de la libérer en totalité.

Le roi, après m'avoir donné l'ordre de faire partir deux divisions et plus de la moitié de la cavalerie légère disponible, et avoir réduit ainsi à environ 12 mille hommes le nombre de troupes que j'ai disponibles, m'ordonne de chercher à prendre Ciudad-Rodrigo, lorsque je n'ai pas un canon de siége ni des subsistances pour vivre autour de cette place, et d'attaquer, lorsque, ayant dispersé les milices que j'ai rencontrées, je n'en ai plus devant moi; et que quant aux Anglais, s'il y en a maintenant sur la rive droite, ils sont à une telle distance qu'à moins de m'exposer à un péril plus imminent encore avec 12 mille hommes qu'avec 20 mille, et laissant l'ennemi à plusieurs marches derrière moi, je ne saurais l'atteindre.

Je vais me rendre à Salamanque, et je préparerai

tout pour l'exécution du mouvement que je crois le seul convenable, si je reçois du roi l'ordre de l'exécuter.

Les mouvements que je viens de faire m'ont coûté beaucoup de chevaux. La cavalerie a perdu 1,500 chevaux, et le restant à refaire; et l'artillerie a été aussi malheureuse, malgré mes soins de tous les instants. »

Berthier à Clarke. Paris, 24 avril 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, l'Empereur ayant jugé convenable de mettre sous une même direction le territoire de la haute et basse Catalogne, vient d'en confier le commandement au maréchal duc d'Albuféra. En conséquence, toutes les troupes qui sont dans l'étendue du pays sont sous ses ordres : le général Maurice Mathieu, avec les troupes de la garnison de Barcelone; le général Decaen, avec son corps, qui reste organisé tel qu'il est, et qui n'aura d'autres changements que d'envoyer ses états de situation au duc d'Albuféra, de lui rendre compte, et de prendre ses ordres : il continuera également à correspondre avec Votre Excellence.

Le duc d'Albuféra sera spécialement chargé de l'approvisionnement de Barcelone, et des autres places de la Catalogne et de l'Aragon.

Vous sentirez, Monsieur le duc, l'avantage de cette mesure, qui met plus d'ensemble dans les opérations et donne les moyens, dans un cas imprévu, de disposer par une même main d'une masse de forces qui agira dans le même sens.

Cet avantage se trouve pour l'approvisionnement des places comme pour les opérations.

Le duc d'Albuféra continuera à correspondre et à rendre compte au roi, qui a la direction générale des armées en Espagne et le commandement.

Je préviens le duc d'Albuféra qu'à la réception de cette lettre il doit cesser de correspondre avec moi, et que c'est à Votre Excellence qu'il doit rendre compte de tout.

Je vous adresse le chiffre que j'ai avec le duc d'Albuféra, et qui est commun avec le roi et les autres maréchaux.

J'invite Votre Excellence à prendre de suite les ordres de l'Empereur sur tout ce qui est relatif à l'armée commandée par le duc d'Albuféra; car, de ce moment, je ne lui donne plus d'ordres, et j'aurai soin, Monsieur le duc, de vous envoyer toutes les dépêches que j'en recevrai. »

Berthier à Suchet. Paris, 24 avril 1812.

« Monsieur le maréchal, dans la situation actuelle des choses, l'Empereur peut, d'un moment à l'autre, partir pour la grande-armée. En s'éloignant de l'Espagne, Sa Majesté a jugé convenable de mettre sous le même commandement la haute et la basse Catalogne, l'Aragon et le royaume de Valence, et l'Empereur vous donne ce commandement. L'armée de Catalogne, que commande le général Decaen, se trouve sous vos ordres. Vous aurez donc, Monsieur le duc, à pourvoir de suite à l'approvisionnement des places de la basse et de la haute Catalogne : vous devez porter un soin parti-

culier à Barcelone; vous devez diriger toutes les forces qui sont sous vos ordres pour l'intérêt général du pays que vous avez sous votre commandement, et en faisant entrer dans vos combinaisons les troupes de la garnison de Barcelone et celles que commande le général Decaen.

L'intention de l'Empereur est qu'à dater du jour où vous recevrez ma lettre, vous correspondiez avec le ministre de la guerre, au lieu de correspondre avec moi; vous n'en continuerez pas moins à correspondre avec Sa Majesté le roi d'Espagne, qui a le commandement des armées en Espagne.

Vous ne devez rien changer au commandement du général Decaen, sinon qu'il est à vos ordres, puisque votre commandement comprend, dès ce moment, la haute et la basse Catalogne, l'Aragon et Valence. Vous sentez, Monsieur le duc, combien il est important de bien approvisionner les places de la haute et basse Catalogne, et de pacifier le pays. Je préviens le général Decaen et le général Maurice Mathieu qu'ils sont à vos ordres. Le général Reille, ainsi que les troupes qu'il commande, continuent à faire partie de votre armée.

J'envoie au ministre de la guerre une copie du chiffre que vous avez. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 28 avril 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, je ne vois aucun changement à faire dans l'armée de Catalogne; le général Decaen peut porter le titre de gouverneur de la Catalogne. Vous devez lui faire comprendre que le commandement supérieur du maréchal Su-

chet ne doit pas l'empêcher de correspondre avec vous, et d'entreprendre ce qui sera nécessaire; que cette réunion a été ordonnée pour que la masse des forces qui se trouvent de ce côté puisse, en cas d'événement majeur, se diriger vers un seul but. »

« Depuis ma lettre d'hier, M. le général Foy a donné les nouvelles que M. le maréchal Jourdan communique à Votre Altesse; elle verra les ordres que j'ai donnés pour aller au secours de l'armée du midi. J'attends l'exécution des ordres que j'ai donnés à Valence, et les nouvelles du maréchal Marmont pour prendre les mesures que les circonstances permettront : les troupes cantonnées sur la ligne de France et de Valence ne peuvent pas plus être diminuées pour une expédition un peu longue, que les garnisons de Madrid, Tolède, et des forts des passages du Tage. » **Joseph à Berthier. Madrid, 28 avril 1812.**

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu hier la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 24. Les nouvelles que je vous ai précédemment données paraissent décidément vraies. La division légère, les 2e, 3e et 5e divisions, et, assure-t-on, une autre sont sur la rive droite du Tage. Lord Wellington est arrivé de sa personne à Rodrigo il y a trois jours; ainsi, *de ce moment, l'armée du midi n'a pas l'armée anglaise sur les bras.* Malgré cela, je n'en crois pas moins que lord Wellington a des projets sur le midi, non pour occuper cette province, qu'il lui serait difficile de garder, mais pour nous en chasser, et que le moment de leur exécu- **Marmont à Jourdan. Salamanque, 29 avril 1812.**

tion a été retardé par le mouvement que j'ai fait. En conséquence, je ne me hâte pas de faire descendre dans la vallée du Tage la division qui devait y passer. La situation des choses est tout autre que Sa Majesté ne l'avait supposé. Cette division est en marche pour se pelotonner aux environs d'Avila, pour faire des vivres, et pouvoir descendre en deux jours s'il le faut. Deux autres divisions s'échelonnent en ce moment de Salamanque sur Piedrahita et sur Arevallo, afin qu'une ou toutes deux puissent suivre la première avec rapidité. J'ai envoyé de toutes parts des officiers pour faire préparer des vivres, afin qu'elles soient plus tôt en état de marcher, car elles ne peuvent se mettre en route sans avoir une avance.

J'espère que Sa Majesté réfléchira aux conséquences si graves que pourrait avoir le détachement qu'elle veut faire par la Manche, et qui, en jetant des troupes de l'armée du Portugal dans un tout autre système que celui qui leur est assigné, préparerait une catastrophe dans le nord; car il faudrait à l'ennemi beaucoup moins de temps pour revenir de ce côté, qu'aux troupes qui auraient été par la Sierra-Morena dans l'Andalousie. Si on ajoute à cela l'avantage que donne l'offensive, si l'on calcule que très-certainement le roi ne pourrait pas être instruit des mouvements de l'ennemi, qui, avant même de commencer ses opérations en Andalousie, pourrait avoir commencé son mouvement rétrograde, l'ennemi aurait plus que le temps de bouleverser le nord : car je n'aurai guère que cinq di-

visions qui me resteraient, une ne devant pas être comptée, puisqu'elle doit occuper constamment les Asturies, et deux divisions étant au moins nécessaires pour me couvrir contre l'armée de la Galice, occuper les places fortes et Valladolid.

En outre, si l'ennemi se retire et que mes troupes rentrent, ce sera encore à recommencer au bout de huit jours, et tout à notre désavantage; car le mouvement à opérer exige une marche de vingt-cinq jours, et il n'en faut qu'une de cinq à l'ennemi, puisqu'en se retirant sur l'Alentejo, il est hors de toute atteinte. Je crois que le meilleur moyen de sauver le midi, c'est de s'établir avec de grandes forces sur le Zezère, et d'y rester constamment; mais il faut, ainsi que je l'ai expliqué auparavant, des forces considérables pour cela, et que toute l'armée du Portugal soit disponible. Si Sa Majesté ne me donne pas les moyens d'exécuter ce projet, qui est celui de l'Empereur, on ne peut agir que par Lugar-Nuevo, parce que les troupes de l'armée du Portugal resteront ainsi toujours en ligne, pouvant suivre l'ennemi dans tous les mouvements, et n'auront pas plus de chemin à faire que lui pour défendre la frontière, au moyen d'un double matériel d'artillerie situé à Talavéra et à Avila. Mais, en raison des difficultés des vivres, il me semble qu'il faut bien se garder de jeter trop tôt sur le Tage des troupes qui ne sauraient y rester, et se contenter de bien assurer une défense de huit jours aux forts de Miravete et de Lugar-Nuevo, temps suffisant pour que les troupes rassemblées à Avila débouchent, et

que celles qui pourraient être à Tolède les joignent. Les troupes portant quinze jours de vivres, un dépôt de 4 à 500 mille rations, qui au surplus n'est pas au delà de ce que Madrid et la Manche peuvent fournir, donneraient les moyens d'agir sans compromettre la subsistance des troupes.

Je reste à Salamanque, afin d'être mieux instruit de ce qui se passe, et décider lord Wellington à croire davantage à mon retour en Portugal, que j'annonce comme prochain, et avec des forces plus considérables que celles que j'avais la première fois, à moins que je n'obtienne la certitude que lord Wellington établit son quartier général sur cette frontière. Je me mettrai cependant moi-même en route pour Avila.

Je demande à Votre Excellence de réfléchir aux observations que renferme cette lettre, et de supplier le roi d'en considérer la force. Si on défend l'Andalousie aux dépens de l'armée du Portugal, on pourra la sauver momentanément, mais le nord sera compromis; et s'il lui arrive malheur, l'Andalousie tombera bientôt. Si, au contraire, on la défend par le nord, le midi étant perdu, le nord n'aura couru aucun risque. C'est au moins le résumé des opinions de l'Empereur, qui, plus j'y réfléchis, me paraissent dignes de sa haute sagesse, et devoir produire un succès infaillible, si l'armée du Portugal a toutes ses forces disponibles pour agir sur la frontière, ou si, n'en ayant qu'une partie et agissant auxiliairement, le détachement prenait au moins pour se rendre dans le midi la ligne la

plus courte. Que le roi rende toute mon armée disponible, et je prends l'engagement de contenir l'armée anglaise, et de la forcer à rester tranquille. »

Marmont à Berthier. Salamanque, 30 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à Votre Altesse pour lui exposer la situation de l'armée, et la prier de la mettre sous les yeux de l'Empereur, en le priant d'envoyer 3 à 4 millions destinés aux subsistances, pour la tirer de la crise vraiment effrayante dans laquelle elle sera jusqu'à la récolte, et qui pourrait produire les effets les plus funestes, si elle était forcée de se tenir rassemblée pendant quelque temps pour combattre. L'ennemi connaît très-bien notre pénurie, ainsi que les avantages qu'elle lui donne, et il a encore trois grands mois pour en profiter. J'ose espérer que Sa Majesté a accueilli ma demande, et qu'elle nous donnera des secours ; mais si elle les avait refusés, et que je dusse rester ici, je la supplierais, au nom du salut de l'armée et de son honneur, de revenir sur sa décision, en lui demandant comme une faveur signalée de consacrer à ces secours la valeur des dotations que je dois à ses bontés. Quelle que soit la médiocrité de ma fortune, quel que soit le prix que j'attache à être personnellement au-dessus des besoins, le premier et le plus pressant que j'éprouve est celui d'un bon Français, celui de voir triompher ses armes; c'est d'être en situation de ne rien faire que d'utile pour le service de l'Empereur, et de n'attacher mon nom qu'à des événements dont le souvenir soit honorable pour

l'armée qu'il m'a confiée ; et de toutes les bontés de l'Empereur, celles qui me seront toujours les plus précieuses, c'est d'en obtenir les moyens. S'il le faut, j'attendrai patiemment des temps plus heureux pour solliciter des bontés de Sa Majesté des faveurs personnelles, que je m'efforcerai de mériter de plus en plus par mes services et mon dévouement pour elle. »

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

NOTES

RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE

NOTE A (page 16 du volume VII).

Rapport général sur la bataille d'Ocana et sur les mouvements de l'armée impériale qui ont précédé, d'après les dispositions de Sa Majesté Catholique.

Au 5 novembre, le 1er corps d'armée était établi à Yvenès et à Mora; sa cavalerie occupait Consuegra et Madridejos. Soult au ministre. Ocana, 19 novembre 1807.

Le 2e corps était à Oropesa et au pont de l'Arzobispo, ayant une avant-garde à Calzada, d'où elle éclairait Naval-Moral et les bords du Tiétar.

Le 5e corps était à Talavera de la Reyna.

Une division du 4e corps était à Tolède, et une autre à Ocana près Aranjuez; la 3e division avait une brigade à Madrid dont elle formait la garnison, et la 2e brigade était répartie sur Tajuna, gardant les débouchés qui conduisent par la gauche à Madrid.

La réserve, qui se composait de la division du général Dessolles, avait été envoyée au soutien du 6e corps, qui, quelques jours auparavant, s'était retiré sur le Duero, par suite des mouvements de l'armée espagnole du duc del Parque, sur la rive droite de la Tormès.

Le 6, à minuit, M. le maréchal duc de Bellune rendit compte que la division de dragons du général Latour-Maubourg avait été attaquée à Madridejos par 6 mille chevaux espagnols, suivis d'environ 20 mille hommes d'infanterie venus par Herencia; son rapport portait aussi qu'une

autre colonne de cavalerie et d'infanterie, descendue de Puerto-la-Piche, avait attaqué à Consuegra la cavalerie légère du général Paris; quelques prisonniers qu'on fit, et les reconnaissances, apprirent que l'armée ennemie qui se présentait était de 53 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie. Le 1er corps ne pouvant résister à l'irruption subite de ces forces, se concentra dans la journée du 7 sur Yvenès, et la division du général Latour-Maubourg fit occuper Mora.

Le 8 au soir, le maréchal duc de Bellune écrivit que l'ennemi n'avait fait aucune démonstration sur son front; que seulement des officiers qu'il avait envoyés à la division du général Milhaud, sur Ocana, n'avaient pu passer. Cette circonstance fit juger que l'ennemi se dirigeait par Temblèque, et il fit aussitôt donner ordre à la division allemande, qui était à Tolède, de partir pour se rendre à Aranjuez, d'où, à son arrivée, le général Sébastiani la porta au soutien de la division polonaise et de la division Milhaud qui était à Ocana.

Le 9, le 1er corps prit position à Ajoffrin, et le 10, à Tolède; M. le maréchal duc de Bellune reçut ordre de se porter par la rive droite du Tage sur Aranjuez, en même temps que la division Gazan, du 5e corps, fut détachée de Talavera de la Reyna à Tolède. Le même jour, M. le général Sébastiani envoya 6 escadrons de dragons sur la Guardia, où l'ennemi montra 3 à 4 mille hommes de cavalerie et une forte ligne d'infanterie. Cette troupe obligea même notre reconnaissance à revenir, et la poursuivit jusqu'à Dos-Barrios, où quelques charges eurent lieu; le 7e régiment d'infanterie polonaise se forma en carré pour recevoir une de ses charges, et culbuta l'ennemi. Le général Sébastiani profita de cette circonstance, et ordonna au général Milhaud de charger à son tour avec le 16e et le 20e de dragons. La cavalerie espagnole souffrit, et perdit du monde; on prit 200 hommes et 2 pièces de canon attelées. Le colonel Wals du 16e, le colonel Corbineau du 20e, et l'adjudant commandant Remond, attaché au major général, se distinguèrent.

Malgré cet avantage, le général Milhaud dut se reployer

le soir sur Ocana. Le 11, l'ennemi continua ses démonstrations; le général Sébastiani fit ses dispositions pour défendre les hauteurs de la rive gauche du Tage qui couvrent Aranjuez. Le mouvement de l'armée espagnole commençait à se prononcer; il n'était pas rapide, mais on voyait qu'il avait pour objet de forcer notre gauche, de passer le Tage audessus d'Aranjuez, et de marcher sur Madrid. On ne pouvait cependant présumer que cette armée osât se livrer à l'espoir d'un tel succès sans avoir l'assurance d'une coopération efficace de la part des Anglais, qui, disait-on, devaient se joindre au restant de l'armée d'Estramadure et nous attaquer par la vallée du Tage. Les rapports de la droite, qu'on attendait, arrivèrent dans la nuit, et le général Heudelet rendit compte que rien n'avait encore débouché; mais qu'on annonçait toujours la prochaine arrivée d'une armée. Quelque vraisemblable que fût ce bruit, le roi ne crut pas devoir s'y arrêter, d'autant plus que la nouvelle armée dont on parlait était très-éloignée, et que, sur la gauche, les dispositions de Sa Majesté étaient déjà assez avancées pour qu'elle pût calculer qu'on aurait le temps de battre l'armée espagnole de la Manche, et de venir sur la droite avec toutes les forces réunies, avant qu'il n'y eût rien de compromis. Ainsi, M. le maréchal duc de Bellune eut ordre de serrer son mouvement sur Aranjuez; le maréchal duc de Trévise, de se rendre à Tolède avec le 5e corps d'armée; le général Heudelet, qui commandait provisoirement le 2e, d'évacuer Puente de l'Arzobispo, Oropesa et la Calzada, pour venir prendre position à Talavera, se tenant prêt à continuer son mouvement s'il en recevait l'ordre. La division Dessolles, qu'on avait fait marcher au soutien du 6e corps, fut rappelée; le mouvement de cette division devenait pour le moment sans objet, attendu que le duc del Parque n'avait donné aucune suite à ses opérations, et avait permis à M. le général Marchand de rentrer sans coup férir à Salamanque. Il fallut d'ailleurs couvrir Madrid, et la division Dessolles était la seule disponible.

Le 4e corps conserva, pendant la journée du 12, sa posi-

tion offensive sur la rive gauche du Tage, en avant d'Aranjuez; 1,500 hommes furent portés comme réserve au pont de Bayona, et la brigade du général Belair continua à éclairer les débouchés de la Tajuna; les 1er, 5e et 2e corps étaient en marche.

Le 13, on continua le mouvement; le 14, il fut terminé. Il est probable que, le 15, Sa Majesté se fût décidée à attaquer l'armée espagnole et à faire, à cet effet, déboucher le 1er et le 4e corps par Aranjuez, tandis que le 5e aurait passé le Tage à Tolède, si l'ennemi, qui jusque-là n'avait paru prendre position devant le 4e corps que pour masquer son mouvement à droite, n'eût dévoilé en ce moment ses projets d'une manière plus positive.

Le 15, à 5 heures du soir, on apprit qu'il avait remonté le Tage, et qu'il se préparait à passer ce fleuve à Villamanrique. Le maréchal duc de Bellune eut ordre d'aller sur-le-champ à sa rencontre avec le 1er et le 4e corps; de laisser seulement une brigade à Aranjuez, et de manœuvrer sur la rive droite de manière à arrêter le mouvement de l'ennemi, et à le fixer en position pour le forcer à combattre.

D'après ces dispositions, le 1er corps s'établit à Morata, ayant sa cavalerie à Péralès; et le 4e corps à Bayona, ayant sa cavalerie à Chinchon.

Le maréchal duc de Trévise eut ordre de laisser une brigade de cavalerie et une d'infanterie sous le commandement du général Gazan, pour couvrir le débouché de Tolède, et de se rendre avec le restant du 5e corps à Madrid. Pendant sa marche à Illescas, il reçut ordre de changer sur-le-champ de direction et de se porter sur Aranjuez.

Des partis espagnols assez nombreux se présentaient devant Arganda et Guadalaxara; on fut même dans le cas de retirer, pendant vingt-quatre heures, les troupes qui se trouvaient dans ce dernier poste pour renforcer celles qui défendaient le premier. L'ennemi entra de suite à Guadalaxara; mais, dans la nuit du 13 au 14, le chef de bataillon Emery, commandant le 75e régiment, partit avec 8 compagnies et un détachement du 27e de chasseurs à cheval; il

investit la ville, surprit les insurgés et les mit en déroute; 200 restèrent morts sur la place, quelques-uns furent pris, et on leur enleva 60 à 80 chevaux, ainsi qu'une pièce de canon.

Il y eut en même temps dans toutes les directions, à 7 ou 8 lieues de Madrid, des affaires contre des partis ennemis; elles furent toutes à notre avantage.

Le 17, les démonstrations de l'ennemi continuèrent, mais déjà les projets qu'il avait formés sur Madrid se trouvaient déjoués; la marche de M. le maréchal duc de Bellune sur la Tajuna, le détermina à rappeler deux divisions de cavalerie et une d'infanterie qui avaient passé le Tage; il renonça aussi à l'établissement d'un second pont qu'il avait entrepris au-dessus de Villamaurique, et à l'arrivée du 1er corps à Villercajo de Salvanès, qui eut lieu le 18, il fit même détruire ses travaux.

Cependant l'armée espagnole que tous les prisonniers et les déserteurs disaient forte de 55 mille hommes, et qui attendait encore des renforts de la province de Cuença, était campée sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza; jusqu'alors ses projets n'avaient pas été douteux, mais ses vues d'exécution étaient incertaines, et elle avait toujours été en mouvement; on ne pouvait donc prévoir où il serait possible de la joindre. Il n'en fut pas de même lorsque le roi vit qu'elle s'était engagée dans la partie supérieure du Tage, et qu'elle avait, en quelque sorte, découvert sa ligne d'opération, c'est-à-dire la grande ligne qui va de Madrid en Andalousie, par Aranjuez et la Sierra-Morena; Sa Majesté put espérer de l'atteindre et de lui livrer bataille en peu de jours. Ainsi, M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de partir dans la nuit pour se rendre avec le 5e corps à Aranjuez, où le général Sébastiani dut également diriger le 4e. Le 43e et le 55e régiments de la division Dessolles, deux bataillons de ligne espagnols de la garde royale, partirent en même temps de Madrid pour se rendre à Aranjuez, où Sa Majesté arriva dans la soirée du 18.

M. le maréchal duc de Bellune porta tout son corps d'ar-

mée sur Villercajo de Salvanès, à l'effet de se préparer à passer le Tagé à Villamaurique dans la matinée du 19, et d'aller attaquer l'ennemi dans sa position de Santa-Cruz de la Zarza.

Au moment du départ du maréchal duc de Bellune d'Aranjuez pour Morata, les ponts du Tage avaient été coupés, parce qu'on avait désiré que l'ennemi s'engageât en deçà du fleuve, et qu'on espérait par cette mesure, d'une timidité apparente, lui faire supposer que l'armée impériale était entièrement sur la défensive. On fut donc obligé le 18, en arrivant à Aranjuez, de s'occuper du rétablissement de ces ponts; et, par l'activité qu'y mit le général Senarmont et le soin qu'on avait eu d'avance de préparer un équipage de pont à Madrid, cette opération fut terminée en moins de deux heures.

Le pont de la Reyna, qui est situé à trois quarts de lieue d'Aranjuez, fut aussi rétabli par les soins du général Sébastiani.

Dans l'après-midi, la division de dragons du général Milhaud, les divisions allemandeet polonaise, et l'avant-garde du 5e corps, avaient passé le Tage, partie à gué et partie au pont de la Reyna. Les premières qui débouchèrent trouvèrent à Aranjuez un avant-poste de 100 chevaux espagnols; elles le poursuivirent et furent ainsi conduites sur la gauche de l'armée ennemie, qui présenta sur le plateau, entre Antiguela et Ocana, d'abord 1,500 hommes de cavalerie, et ensuite une seconde ligne du double plus forte. Le général Milhaud n'avait que 3 régiments de sa division, mais la cavalerie du 5e corps et la brigade du général Paris, que le maréchal duc de Trévise avait fait porter en avant, le joignirent en ce moment. L'ennemi voulut engager une charge; le général Sébastiani dirigea le 10e régiment de chasseurs à cheval et les lanciers polonais par un chemin qui tournait la droite de l'ennemi, et il donna ordre au général Paris, qui commandait cette brigade, de le charger en flanc aussitôt que ces deux régiments seraient formés. Le mouvement fut exécuté avec une bravoure au-dessus de tout éloge; les lan-

ciers polonais culbutèrent et détruisirent presque un régiment espagnol. Pendant ce temps, le général Sébastiani, qui était à la tête des 5e, 16e et 20e régiments de dragons, remarqua que l'ennemi, étonné de ce qui se passait sur sa droite, manœuvrait pour y porter des forces et se ployait en colonne ; il profita habilement de ce faux mouvement, et fit charger, malgré la disproportion des forces, cette masse de cavalerie : tout fut renversé ; 300 Espagnols restèrent morts sur le champ de bataille ; il y en eut plus de 800 blessés ; on fit 80 prisonniers et on ramena de la mêlée plus de 500 chevaux. Nous n'eûmes à regretter que 15 à 20 hommes tués ou blessés ; mais malheureusement le général Paris, qui avait montré la plus grande valeur dans cette journée, s'étant laissé emporter dans la chaleur de l'action, trouva la mort au milieu des rangs ennemis. Il était nuit lorsque le combat cessa, et le général Sébastiani ramena la cavalerie à Antigue la, où il avait fait prendre position aux divisions allemandes et polonaises.

Le général de division Milhaud acquit beaucoup d'honneur dans cette affaire ; le général de brigade Noirot, le colonel Vial du 16e de dragons, le colonel Corbineau du 20e, l'adjudant commandant Bouillé, chef d'état-major du 4e corps, et le colonel d'artillerie Doguereau, se conduisirent avec distinction.

Le général Sébastiani cite aussi dans son rapport les aides de camp de Tracy, de Lascours, de Lavœstine et de Coigny : ce dernier fut légèrement blessé en combattant corps à corps le colonel du régiment d'Almanza, qui fut tué ; le lieutenant Tiburce Sébastiani fut aussi légèrement blessé, et prit lui-même deux officiers espagnols au milieu des rangs ; plusieurs autres militaires se firent remarquer par leur valeur : leurs noms seront recueillis et adressés à Son Excellence le ministre de la guerre.

Cette rencontre de 5 mille hommes de cavalerie espagnole sur le plateau d'Ocana, donna lieu de penser qu'il s'était aperçu de la faute qu'il avait commise en dégarnissant la grande route qui formait sa ligne d'opérations, et qu'il fai-

sait un mouvement à gauche pour se relever. Bientôt tous les renseignements qu'on eut se réunirent pour confirmer cette opinion : les prisonniers dirent qu'ils étaient, la veille, du côté de Santa-Cruz de Zarza, et qu'ils étaient partis, le matin, de Villarubia et de Noblejas, et qu'en outre on attendait, le soir même, deux divisions d'infanterie à Ocana. Les rapports de M. le maréchal duc de Bellune et celui du colonel du 12e régiment de dragons, qui avait été envoyé en reconnaissance sur Villamaurique par la droite du Tage, qu'on reçut dans la nuit, ne laissèrent plus de doute sur le mouvement qui s'opérait. Ils portaient que l'armée ennemie marchait par la gauche, et qu'on ne voyait que peu de monde sur les hauteurs de Santa-Cruz. Dès lors Sa Majesté eut la certitude de joindre le lendemain l'armée ennemie et de la combattre ; elle fit en conséquence ses dispositions.

Le commandement de la cavalerie fut confié au général Sébastiani ; il avait sous ses ordres la division du général Milhaud, composée des 5e, 12e, 16e, 20e et 21e régiments de dragons, la brigade du général Paris qui était formée du 10e régiment de chasseurs et des lanciers polonais, et la brigade du général Beauregard du 5e corps, composée des 10e de hussards et 21e de chasseurs.

M. le duc de Trévise eut ordre de commander l'infanterie, qui se composait :

De la 1re division du 5e corps, commandée par le général Girard ;

De la division du général Dessolles, qui fut formée dans la nuit d'une brigade de la 2e division du 5e corps, du 55e et du 58e régiments de ligne, et de deux bataillons d'infanterie espagnole ;

De la division allemande du 4e corps et de la division polonaise du même.

M. le maréchal duc de Trévise pouvait aussi, suivant les circonstances, donner des ordres à la cavalerie.

La garde royale fut commandée, sous les ordres directs du roi, par M. le général Merlin, capitaine général, et par le général Bigarré, aide de camp de Sa Majesté.

Le 43e régiment eut ordre de rester à Aranjuez pour garder les ponts et assurer les communications.

Le 19, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche et se dirigea sur Ocana. Elle avait ordre de joindre l'armée ennemie et de l'attaquer, quels que fussent sa position, son ordre et sa force.

La colonne quitta à Antiguela la grande route, et prit à gauche un chemin qui débouche sur le plateau d'Ocana, où, la veille, la belle affaire de cavalerie avait eu lieu. Le général Sébastiani forma sa cavalerie sur ce plateau, et à mesure que les divisions d'infanterie arrivèrent, M. le maréchal duc de Trévise les développa sur plusieurs lignes; les postes ennemis furent aisément repoussés, et il s'engagea un tiraillement qui fut entretenu de part et d'autre jusque vers onze heures du matin, c'est-à-dire jusqu'au moment de l'action.

Le bourg d'Ocana est situé dans une position très-avantageuse et susceptible d'être retranchée. Au nord, il est couvert par un ravin qui, prenant naissance à 4 à 500 toises à l'est, devient insensiblement un précipice très-profond, et forme un fossé naturel difficile à franchir. Ce ravin, tournant ensuite au nord-ouest, s'enchaîne avec d'autres vallons dont les eaux se rendent au Tage. Au midi et à l'est, le bourg est entouré de très-belles plaines qui n'offrent aucun accident de terrain remarquable; seulement, un léger rideau qu'occupaient les lignes ennemies. De beaux bois d'oliviers bordent à l'est l'horizon de ces plaines à une distance de 800 toises, et coupent le chemin de Santa-Cruz de la Zarza qui conduit à Ocana, par où l'ennemi venait d'arriver, et qu'il avait intérêt à couvrir et à défendre parce que ses bagages y étaient encore engagés.

L'armée ennemie était formée sur deux ou trois lignes : la droite se prolongeait parallèlement à la route et occupait le rideau; la gauche de son centre s'appuyait à Ocana, quelque infanterie était dans le bourg pour en défendre l'approche; son aile gauche, formant à peu près 15 mille hommes, s'établit en arrière du ravin, appuyant sa droite sur Ocana,

et paraissant n'avoir pour objet que de défendre la grande route d'Aranjuez à Ocana, mesure assez inutile, puisque aucun Français ne fut dirigé par cette route.

Cette disposition était évidemment mauvaise ; car l'ennemi neutralisa par là une partie de ses troupes, qu'ensuite il n'eut pas le temps de ramener à sa droite, lorsque nos efforts se portèrent sur cette aile.

A 10 heures du matin, nos divisions étant formées sur le plateau, le roi détermina que l'attaque aurait lieu par la droite de l'ennemi. En conséquence, le général Sébastiani se prolongea à gauche pour déborder son aile ; le maréchal duc de Trévise disposa en même temps les divisions allemande et polonaise en colonne par régiment, ayant chacun un bataillon déployé ; par son premier mouvement, il s'empara du bois d'oliviers que jusqu'alors l'ennemi avait défendu.

La 1re division du 5e corps suivit dans le même ordre en seconde ligne, tandis que la division du général Dessolles vint se former en face d'Ocana et en deçà du ravin pour contenir la gauche de l'ennemi.

M. le général Senarmont ayant reçu l'ordre de disposer de toute l'artillerie des 4e et 5e corps, fit former une batterie de 30 bouches à feu devant la droite et le centre de l'armée ennemie ; une batterie de 6 pièces fut seulement laissée pour occuper la gauche et entretenir son feu.

L'attaque ne tarda pas à commencer, et notre canon porta la mort et la terreur dans les bataillons espagnols ; 6 pièces furent destinées, vers notre droite, à nettoyer les revers du ravin dans lequel s'étaient embusqués des tirailleurs ; l'objet fut rempli. Ces pièces étaient commandées par M. le capitaine Lassollaie.

L'ennemi avait démasqué, entre son centre et sa gauche, une batterie de 16 pièces qui faisait sur nous un feu vif et bien dirigé ; on espérait en diminuer l'effet en coupant une élévation de terrain qui se trouvait à la naissance du ravin, et le lieutenant d'artillerie Brechtel eut ordre de s'y établir, tandis que le chef de bataillon Fruchard s'y portait rapide-

ment avec 7 pièces. L'ennemi se replia, et le général Senarmont reçut de suite ordre de prendre Ocana pour pivot, et de prolonger sa ligne de feu vers la gauche, en retirant des pièces de la droite. Les mouvements furent bien exécutés; mais le chef de bataillon Fruchard fut blessé au visage, et le lieutenant Brechtel eut le pied emporté. Ces deux officiers méritent d'être cités d'une manière particulière, en raison de la bravoure et des talents qu'ils déployèrent en cette journée.

Pendant cette canonnade, le général Leval, qui avait eu ordre d'appuyer à gauche avec les divisions allemande et polonaise qu'il commandait, obligea par ce mouvement l'ennemi à un changement de front, l'aile droite en arrière, et le poussa jusqu'au ravin qui, tournant autour d'Ocana, venait se reproduire en avant de ce front. Cette nouvelle position était défendue par l'élite des troupes espagnoles: s'appuyant sur le nombre et sur l'avantage du terrain, ces masses s'ébranlèrent et voulurent reprendre l'offensive; 2 pièces furent démontées; le général Leval fut blessé et perdit un de ses aides de camp; M. le maréchal duc de Trévise reçut une légère contusion au bras droit.

La 1re division du 5e corps était déployée par bataillons en masse, et suivait en seconde ligne (1). M. le maréchal duc de Trévise, voyant un peu d'hésitation dans la première, fit exécuter à cette division le passage de ligne en avançant. Les bataillons se portèrent sur l'ennemi par les intervalles de la 1re ligne, se déployèrent avec le plus grand sang froid, et commencèrent un feu de deux rangs qui, réuni à celui du canon, ne tarda pas à jeter du désordre dans l'armée espagnole. Le 88e régiment tenait la gauche de cette division; il resta en masse afin de déjouer les efforts de la cavalerie ennemie qui était en bataille dans la plaine, et contre laquelle le général Sébastiani manœuvrait.

Le général Dessolles avait reçu ordre de gagner du terrain à gauche avec sa division, pour appuyer le mouvement offensif du général Girard, et de marcher en colonne par

(1) Cette division était celle du brave Girard.

échelons, l'aile droite en arrière : en même temps il avait été prévenu que, lorsqu'il verrait l'aile droite de l'armée ennemie ébranlée, il devait faire attaquer Ocana, s'emparer du bourg, et déployer sa division en avant. Ces dispositions furent exécutées avec la plus grande précision. Les chevau-légers de la garde, qui eurent ordre de déboucher en même temps, se portèrent sur l'aile gauche de l'ennemi, l'entraînèrent, firent des prisonniers et enlevèrent du canon; les bataillons espagnols de la division Dessolles firent bonne contenance et se présentèrent franchement.

L'infanterie de la garde royale, qui formait la réserve, fut souvent exposée à la mitraille en suivant le mouvement de la division Dessolles.

Le général Sébastiani devait manœuvrer avec la cavalerie de manière à soutenir l'infanterie, en avançant toujours vers la gauche, pour déborder l'aile droite de l'armée espagnole; il ne put s'engager qu'après que cette aile eut été ébranlée : mais lorsque l'ennemi fit le dernier changement de front dont on vient de parler, le général Sébastiani saisit le moment, serra son mouvement, et fit charger le 10e de hussards et les lanciers polonais, qui coupèrent l'extrémité de cette aile et obligèrent 6 mille hommes à mettre bas les armes. Le chef d'escadron de Saint-Chamans et le capitaine Lecaron, aides de camp du major général, et MM. Lacolombière et (*nom illisible*), officiers espagnols, et de Lima, lieutenant portugais, suivirent ce mouvement et se conduisirent avec honneur.

Pendant une demi-heure, l'ennemi manœuvra dans la plaine entre Ocana et Dos-Barrios, pour regagner la route qui passe par cet endroit; mais ce fut en vain : les divisions des généraux Girard et Dessolles, ayant en seconde ligne les divisions allemande et polonaise, ainsi que la garde royale, le serrèrent de si près qu'il lui fut impossible de rétablir sa ligne. Le 10e de chasseurs et les lanciers polonais continuèrent à déborder la droite, se présentèrent de nouveau sur son flanc, en même temps que le général Sébastiani l'attaqua de front avec les dragons du général Mil-

haud, le 10e de hussards et le 21e de chasseurs. Tout fut enfoncé, et dès lors on ne vit plus qu'une déroute générale. Tout ce qui se trouva entre la grande route et le ravin qui va de Dos-Barrios à Yevenès fut pris; le restant de l'armée espagnole se sauva dans toutes les directions, et la poursuite devint presque individuelle.

L'ennemi avait sur le champ de bataille 55 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie, et de plus l'avantage de la position. Les généraux n'en surent tirer aucun parti, neutralisèrent un quart de leurs forces, ne firent aucun usage de leur cavalerie, et justifièrent le reproche qui leur a été fait tant de fois, d'ignorer jusqu'aux premiers éléments de l'art de la guerre.

A deux heures après midi, 18 mille prisonniers, 30 pièces de canon, 120 caissons ou voitures d'artillerie, 30 mille fusils, 25 drapeaux, 600 officiers, 3 généraux, étaient déjà au pouvoir des troupes impériales. Le désordre que le dernier choc avait produit dans l'armée espagnole donnait lieu d'espérer encore de plus grands résultats.

Dans cet instant, on fit passer les prisonniers devant Sa Majesté Catholique, et elle eut la satisfaction de les entendre demander avec enthousiasme la faveur d'entrer à son service, pour se venger des Anglais et des meneurs de l'insurrection, qui leur avaient attiré tant de maux.

Le 1er corps avait eu l'ordre, comme on l'a déjà observé, de passer, le 19, le Tage à Villamaurique, et d'attaquer l'ennemi sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza; M. le maréchal duc de Bellune trouva les ponts rompus à Villamaurique, mais il fit passer à gué sa cavalerie et une partie de son infanterie. Le pont se rétablissait pendant ce temps, et à dix heures du matin la totalité du 1er corps était sur la rive gauche. M. le maréchal duc de Bellune se mit de suite sur les traces de l'ennemi, qui, dès la veille au soir, avait entièrement évacué la position, et aperçut, près de Villatobas, beaucoup de fuyards et une grande quantité de bagages qu'il fit enlever par sa cavalerie légère. Il y eut 800 voitures de prises, et on fit 1,000 à 1,200 prisonniers.

M. le maréchal duc de Bellune apprit par ces derniers la nouvelle de la bataille d'Ocana ; il fit arrêter son infanterie à Villalobas, et ordonna à sa cavalerie de se porter en avant.

La division de dragons du général Latour-Maubourg fut joindre à la Guardia le genéral Sébastiani, et la brigade de cavalerie légère du général Beaumont marcha sur Lillo, où elle eut occasion d'envelopper un parti ennemi et de prendre 500 hommes et 300 chevaux.

Le résultat de cette mémorable bataille fut la destruction absolue de l'armée de la Manche ; elle éprouva la perte réelle de plus de 30 mille hommes, dont 26 mille prisonniers, le restant tué ou blessé ; de 3 mille chevaux ou mulets, de 45 pièces de canon, de 120 caissons ou voitures d'artillerie, de 30 mille fusils, et enfin de la totalité des bagages.

La journée était près de finir, lorsque Sa Majesté Catholique arriva à Dos-Barrios. Le général Sébastiani eut ordre de se porter avec sa cavalerie sur la Guardia, et le lendemain de se mettre de bonne heure en marche sur Madridejos et Consuegra, en continuant la poursuite de l'ennemi. La division polonaise fut remise sous son commandement.

M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de faire prendre position au 2e corps à Dos-Barrios, où la garde royale et le quartier général de Sa Majesté furent aussitôt établis.

La division allemande fut envoyée à Ocana pour former la garde des prisonniers et les conduire à Madrid.

Pendant la nuit, les dispositions suivantes furent faites :

M. le maréchal duc de Bellune eut ordre de se porter avec le 1er corps d'armée aux débouchés de la Sierra-Morena. Ce mouvement eut lieu par Alcazar de San-Juan, Villarta, etc. Ensuite, d'après de nouvelles dispositions, il fut ramené à Tolède par Consuegra, où il laissa son avant-garde.

M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de se porter par Temblèque sur Mora, et de revenir passer le Tage à Tolède, pour exécuter sur la rive droite du Tage d'autres mouvements.

La division polonaise et une brigade de cavalerie légère furent établies en colonne depuis Madridejos jusqu'à Aranjuez.

La division de dragons du général Milhaud fut ramenée sur la rive droite du Tage, et se rendit à Illescas.

Le général Dessolles eut ordre de partir, le 20 au matin, avec le 55e et le 58e régiments et les bataillons espagnols, de rallier à sa division le 43e régiment en passant à Aranjuez, et de se rendre à Madrid.

La brigade du général Godinot, qui, des rives de la Tormès, avait été appelée sur celles du Tage et qui était près d'arriver à Aranjuez, eut ordre de se rendre aussi à Madrid.

Ces dispositions prises, le roi jugea sa présence inutile dans la Manche; il n'y avait plus d'espoir de joindre les débris de l'armée espagnole, et, d'un autre côté, les rapports de la droite laissaient de l'incertitude sur la nature des mouvements du restant de l'armée d'Estramadure, qui se portait en avant et auquel les Anglais, disait-on, s'étaient de nouveau réunis, tandis que, dans la province de Salamanque, le duc del Parque paraissait se préparer à reprendre l'offensive contre le 6e corps, que par circonstance on avait été dans le cas d'affaiblir. Sa Majesté se détermina, d'après ces considérations, à revenir le 20 à Madrid, pour être en mesure d'agir contre toute armée qui se présenterait. Ainsi, son absence de la capitale ne fut que de trois jours.

La bataille d'Ocana est, de toutes les affaires qui ont eu lieu en Espagne, celle qui a présenté à l'instant même les plus grands résultats; il est même à croire qu'elle aura une grande influence sur la pacification du royaume. D'une armée de 55 mille hommes, il n'est resté qu'une cavalerie mal organisée et indisciplinée, qui a éprouvé d'ailleurs des pertes considérables dans trois actions successives, et des débris de corps qui se sont sauvés sans armes. Pour la première fois, on a vu les résultats d'une journée surpasser, non-seulement ce qu'on avait annoncé, mais même toute attente; pour la première fois aussi, on a vu en Espagne les

habitants diriger nos soldats vers les retraites des fuyards, et les livrer pour se venger des maux qu'attiraient sur eux les auteurs de la guerre, et éviter qu'à l'avenir leur pays soit encore le théâtre des combats.

L'éloge des troupes qui combattirent est fait, en disant que la victoire ne fut pas un instant douteuse; et si on vit des corps s'arrêter sous le feu de l'ennemi, ce ne fut que pour passer d'un ordre à un autre et se préparer à de nouveaux mouvements, dont l'objet fut toujours de serrer aussi près que possible les lignes espagnoles et de déborder leur droite. Notre perte est considérable; mais, comparée aux avantages obtenus, on peut dire qu'elle est peu de chose : elle consiste, d'après les états, en 330 tués et 12 à 1,300 blessés, plus de 60 chevaux tués.

L'artillerie ne tira que 1,880 coups de canon, dont 194 à mitraille.

C'est le moment de faire connaître les corps et les militaires de tout grade qui se distinguèrent.

Les divisions polonaise et allemande engagèrent le combat et montrèrent une grande valeur : dans la première, on doit citer le prince Antoine Sulkowski, colonel du 9e régiment, qui commandait la seconde brigade, et qui, au moment où une colonne ennemie marchait sur la division pour la rompre, à la faveur d'un feu soutenu de mitraille et de mousqueterie, prit un drapeau et se porta en avant, en s'écriant : « Polonais, soutenons l'honneur de l'aigle blanc. »

Le major Sakabowski, commandant le 7e régiment polonais; le chef de bataillon Zozibtowiski, commandant le 4e; l'adjudant commandant Berton; le colonel Suchodolski, attaché à l'état-major; le lieutenant-colonel Tripp, commandant l'artillerie de la division; le capitaine du génie Cossigny; le lieutenant Raver, et le sous-lieutenant Klecriwski, aides de camp du général Blondeau.

Ce général commandait la division.

L'état des militaires des divers régiments qui se sont aussi distingués est joint au rapport général qui est adressé à Son Excellence le ministre de la guerre.

Dans la division allemande, le général Leval, qui la commandait, se montra avec distinction, et fut atteint d'une balle au bras; il se loue beaucoup de ses aides de camp Bevalet, Saint-Mars et Bontemps : ce dernier a été grièvement blessé.

Sous ses ordres, l'adjudant commandant allemand, chef d'état-major de la division; le général Chassé, maréchal de camp des troupes hollandaises; le colonel Jaffenrath, de la même nation; le lieutenant Storm, de Grave; le lieutenant-colonel Hening, commandant le régiment de Son Altesse le grand-duc de Bade; l'adjudant-major Krieg, du même régiment; le colonel Krane et le major Nieder, au service de Son Altesse le prince de Nassau; M. le général Schœffer, le lieutenant-colonel Smalchder, et M. Schœffer fils, tous trois au service de Son Altesse le grand-duc de Hesse; le major Welsch et le chef de bataillon Fritz, au service de Son Altesse le prince primat; le lieutenant d'artillerie hessoise Venator.

Les corps qui composent cette division sont les régiments de Hollande, de Nassau, de Bade, du prince primat, et de Hesse-Darmstadt; ils ont tous rivalisé d'ardeur et de dévouement.

La 1re division du 5e corps a porté à l'ennemi les coups les plus décisifs; le général Girard, qui la commandait, a été blessé légèrement en dirigeant la charge qui a rompu les lignes espagnoles, et s'est acquis de grands droits à un nouveau grade.

M. le maréchal duc de Trévise fait l'éloge de M. le général Chauvel, dont les deux aides de camp Toirot et Bourgavin ont été blessés; du colonel Reymond, du 34e régiment; des colonels Chassereau, du 40e, et Peschcrie, du 64e, tous deux blessés; du colonel Weylande, du 88e, qui commandait la 2e brigade; de l'adjudant commandant Dambrouski, son chef d'état-major, officier aussi intelligent que brave, qui a déjà été proposé pour général de brigade; de l'adjudant commandant Delage, chef d'état-major de la 1re division; du colonel Boucha, commandant l'artillerie du 5e corps; des

chefs de bataillon Meunier, Pichard et Astruc, du 64e; Millet, du 40e, Cadillon, du 34e, Masquet et Monnot, du 88e; du chef d'escadron Hudry et du capitaine Masson, adjoints à l'état-major; du chef de bataillon Camus, et des capitaines Bouvier, du 28e régiment d'infanterie légère, Peniel, du 34e, Moinllard, du 64e, Lambert, de l'artillerie, Girard, du génie : ce dernier a eu la cuisse emportée par un boulet; du lieutenant Bret, du sous-lieutenant Collet, et du sergent Roblat, du 64e : ce sous-officier a pris un drapeau au milieu des rangs ennemis; du capitaine Mesclop et du lieutenant Maron, aides de camp du général Girard; enfin, du colonel Gouré, du chef de bataillon Lapointe, et des capitaines Beaumetz, Choisy et Devimeaux, ses aides de camp.

La division Dessolles, qui formait l'aile droite et ensuite la réserve, manœuvra avec beaucoup de précision; elle franchit le ravin comme un éclair, et se forma avec promptitude en avant du bourg d'Ocana : on a remarqué la conduite bien distinguée du général Brayer, celle du colonel Schwiler et du capitaine Martinet, du 55e régiment; du lieutenant d'artillerie Delpech, de l'adjudant commandant Bagneris, et des lieutenants d'Oberlin et Ducianq, aides de camp du général Dessolles.

Les deux bataillons de ligne espagnols, qui faisaient partie de cette division, cherchèrent à joindre l'ennemi, et montrèrent beaucoup d'ardeur.

L'éloge de l'infanterie est fait, M. le maréchal duc de Trévise la commandait.

La cavalerie était, comme il a été dit, sous les ordres du général Sébastiani : aussitôt qu'elle put charger l'ennemi, elle s'en acquitta dignement. Le général de division Milhaud se montra avec valeur et distinction; le général Noirot, employé dans sa division, et le colonel Corbineau, qui a commandé la 3e brigade après la mort du colonel Vial, ont déployé les plus grands talents; le colonel de Spare, du 5e, le colonel Merhlet et le chef d'escadron Bertrand, du 12e, le chef d'escadron Lenourry, du 16e, le colonel Ruat, du 21e, et l'adjudant commandant Ormancy, déjà proposé pour le

grade de général de brigade, se sont fait de nouveaux droits à la bienveillance de Sa Majesté Impériale.

Le colonel Vial, qui avait montré le plus grand courage dans toutes les actions, et notamment la veille de la bataille d'Ocana, fut tué dans le milieu de l'action; c'était un officier qui jouissait de la plus grande considération.

Le général Beauregard a exécuté tous les ordres qui lui ont été donnés avec une valeur remarquable; le colonel Britche, du 10e de hussards, et le colonel Steinhault, du 21e de chasseurs, se sont distingués. M. le général Sébastiani se loue encore du chef d'escadron comte Léger, commandant le 10e de chasseurs, du capitaine Bapet, commandant les lanciers polonais, et de l'état-major du général Milhaud et de ses aides de camp, déjà cités pour l'affaire du 18.

L'adjudant-commandant Bouillé, le colonel Doguereau, et le capitaine du génie Emy, se sont conduits avec beaucoup de valeur.

La garde royale manœuvra avec la seconde ligne; elle brûlait d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi; mais son concours ne fut pas nécessaire, les chevau-légers eurent seuls l'avantage de s'engager, et obtinrent des succès. M. le général Jamin les fit manœuvrer avec beaucoup d'intelligence. M. Laserre, officier distingué, fut grièvement blessé; d'ailleurs, les pertes que la garde éprouva n'eurent lieu que par le boulet et la mitraille. M. le général Merlin, capitaine général, la dirigeait sous les ordres de Sa Majesté. Le duc de Totadilla, aussi capitaine général, se tint près de la personne du roi.

L'artillerie, cette arme qui, dans toutes les affaires, trouve occasion de se distinguer, fut à Ocana ce qu'elle devait être, à la hauteur de sa réputation; les dispositions du général Senarmont furent toujours les meilleures qu'on pouvait prendre. Sous lui se distinguèrent les généraux Faultrier et Dedon, au service de Sa Majesté Catholique, le colonel Berge, le chef de bataillon Lignin, les capitaines Lambert, Kiffert, Daclin, Vallier, Morlaincourt et Denis. Le chef de bataillon Brun et le capitaine Ricard, aides de camp du major géné-

ral, suivirent les mouvements de l'artillerie, et s'y montrèrent avec distinction.

Après la bataille, les troupes d'artillerie furent chargées de faire enlever les bouches à feu, caissons, munitions et armes qui avaient été prises; par leurs soins, tous ces objets furent rendus en trois jours à l'arsenal de Madrid.

Le général Lery, commandant le génie, et le général Dode eurent l'honneur d'assister à la bataille, et cherchèrent à se rendre utiles. D'après les ordres du général Lery, pendant qu'on se battait, deux compagnies de pontonniers travaillèrent au rétablissement du pont sur pilotis d'Aranjuez. On remarqua le zèle avec lequel se conduisirent dans la bataille le capitaine Cossigny et le lieutenant Girard, blessés l'un et l'autre; les capitaines Audenand, Vaulot et Tinsot, Coste et Braction, officiers de sapeurs.

A l'état-major général, les officiers de tout grade qui y sont employés montrèrent un grand zèle et beaucoup de dévouement. Le général Daultanne, aide-major général, se fit remarquer, et eut un cheval tué sous lui. L'adjudant commandant Remond et le capitaine Noël Girard, attachés au major général, les capitaines Tolosé, Petiet et Choiseul, aides de camp du maréchal duc de Dalmatie, se distinguèrent par leur courage, ainsi que les capitaines adjoints Bausech, Ferest et Forestier, le lieutenant Saint-Bonnet, aide de camp du général Daultanne, et le lieutenant adjoint Fabreguettes.

M. Marius Clary, aide de camp du roi, et tous les officiers qui servent près de la personne de Sa Majesté, briguèrent les occasions d'être utiles et de se distinguer; plusieurs d'entre eux se firent remarquer, ainsi que le chef d'escadron don Antonio Tellecher, le capitaine don Francisco Carera, et les capitaines don Joachim Magalon et Galabert.

Le service d'administration, pendant le mouvement des troupes, fut dirigé par l'ordonnateur en chef Mathieu Faviers; il pourvut aux besoins autant que les circonstances le permirent. M. Chappe, chirurgien-major des grenadiers à pied de la garde impériale, et chirurgien principal chargé

du service au quartier général de l'armée, dirigea les ambulances, et par ses soins tous les blessés français et espagnols obtinrent des secours : ce service sacré ne laissa rien à désirer.

M. le général Belliard, gouverneur de Madrid, prit les mesures les plus efficaces pour que la tranquillité ne fût pas troublée dans la capitale. M. l'intendant général, qui était resté à Madrid, pourvut par des envois successifs à ce que les troupes ne manquassent pas de subsistances.

Les rapports particuliers de M. le maréchal duc de Trévise, du général Sébastiani, de l'artillerie, du génie, de l'état-major et de l'administration, sur la part que chacun a prise à cet important événement, et qui comprennent des demandes en récompense pour divers militaires, sont joints au rapport général et présentés au ministre de la guerre, pour que Son Excellence veuille bien les faire valoir auprès de Sa Majesté l'Empereur.

Le maréchal de l'empire, major général,

Duc de Dalmatie.

NOTE B (page 147 du volume VII).

Décret impérial. Du palais des Tuileries, 8 *février* 1810.

Considérant que les sommes énormes que nous coûte notre armée d'Espagne appauvrissent notre Trésor, et obligent nos peuples à des sacrifices qu'ils ne peuvent plus supporter;

Considérant d'ailleurs que l'administration espagnole est sans énergie et nulle dans plusieurs provinces, ce qui empêche de tirer parti des ressources du pays, et les laisse au contraire tourner au profit des insurgés;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE Ier.

DU GOUVERNEMENT DE CATALOGNE.

Art. 1er. Le 7e corps de l'armée d'Espagne prendra le titre d'armée de Catalogne.

Art. 2. La province de Catalogne formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de Catalogne.

Art. 3. Le commandant en chef de l'armée de Catalogne sera gouverneur de la province, et réunira les pouvoirs civil et militaire.

Art. 4. La Catalogne est déclarée en état de siége.

Art. 5. Le gouverneur est chargé de l'administration de la police, de la justice, et des finances. Il nommera à tous les emplois, et fera tous les règlements nécessaires.

Art. 6. Tous les revenus de la province en impositions ordinaires et extraordinaires seront versés dans la caisse de l'armée, afin de subvenir aux dépenses de la solde des troupes et de l'entretien de l'armée.

TITRE II.

DU GOUVERNEMENT DE L'ARAGON.

2e *gouvernement.*

Art. 1er. L'Aragon formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement d'Aragon.

Art. 2. Le général Suchet est nommé gouverneur; il réunira les pouvoirs civil et militaire.

Art. 3. Le gouverneur est chargé de l'administration de la police, de la justice et des finances; il nommera à tous les emplois, et fera tous les réglements nécessaires.

Art. 4. Tous les revenus de l'Aragon, en impositions ordinaires et extraordinaires, seront versés dans la caisse du payeur français, pour fournir à la solde des troupes et aux

dépenses de leur entretien. En conséquence, à partir du 1er mars prochain, notre Trésor public n'enverra plus aucuns fonds pour le service des troupes stationnées dans ce gouvernement.

TITRE III.

DU GOUVERNEMENT DE NAVARRE.

3e *gouvernement.*

Art. 1er. La province de Navarre formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de Navarre.

Art. 2. Le général Dufour en est nommé gouverneur. En conséquence, il conduira dans la Navarre les 4 régiments de marche de sa division.

Art. 3. Le gouverneur réunira les pouvoirs civil et militaire, et il est chargé de l'administration de la police, de la justice et des finances. Il nommera à tous les emplois, et fera tous les règlements nécessaires.

Art. 4. Tous les revenus de la Navarre, en impositions ordinaires et extraordinaires, seront versés dans la caisse du payeur français, et devront fournir à la solde et aux dépenses de l'entretien des troupes. En conséquence, à partir du 1er mars prochain, le Trésor public n'enverra plus aucuns fonds pour le service des troupes stationnées dans l'étendue de ce gouvernement.

TITRE IV.

DU GOUVERNEMENT DE LA BISCAYE.

4e *gouvernement.*

Art. 1er. La province de Biscaye formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de la Biscaye.

Art. 2. Le général Thouvenot en est nommé gouverneur, etc., etc. (Même que dessus).

Art. 3 et 4. (Mêmes que dessus).

TITRE V.

Les gouverneurs des 4 gouvernements ci-dessus adresseront à l'état-major général leurs rapports sur les opérations militaires, et sur la situation de leurs provinces; mais ils ne pourront recevoir d'ordres relatifs à l'administration de la police, de la justice et des finances du pays, que par le canal du prince de Neufchâtel, notre major général.

TITRE VI.

Art. 1er. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires des provinces de Salamanque, de Toro et de Zamora, seront versés dans la caisse du payeur du 6e corps d'armée, pour subvenir aux dépenses de ce corps. Le duc d'Elchingen prendra des mesures pour que les versements ordinaires et extraordinaires de ces provinces soient suffisants pour la solde de son corps.

Art. 2. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires de la province de Santander et des Asturies seront versés dans la caisse du payeur de la division du général Bonnet, et devront suffire pour payer la solde de cette division.

Art. 3. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires de la province de Burgos, depuis l'Èbre jusqu'aux limites de la province de Valladolid, seront versés dans la caisse du payeur français à Burgos, pour servir au payement des dépenses des fortifications de Burgos, et à l'entretien et à la solde des troupes stationnées dans la province.

Art. 4. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires des provinces de Valladolid et Palencia seront versés, par les ordres du général Kellermann, dans la caisse du payeur français à Valladolid, pour servir au payement de la solde du corps de ce général.

Art. 5. Le duc d'Elchingen, le général Bonnet, le général

Thiébault, commandant à Burgos, et le général Kellermann, correspondront avec le prince de Neufchâtel, notre major général, pour tout ce qui concerne l'administration des finances, et prendront toutes les mesures nécessaires pour assurer, dans l'étendue de leurs commandements respectifs, la perception des revenus et le bon emploi des ressources du pays au profit de l'armée.

Art. 6. Le prince de Neufchâtel notre major général, notre ministre de la guerre, notre ministre directeur de l'administration de la guerre, et notre ministre du Trésor public, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret (1).

NOTE C (page 188 du volume VII).

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime la traduction littérale d'une gazette extraordinaire qui a été imprimée à Cadix le 3 de ce mois; elle contient la correspondance que M. d'Azanza, duc de Santa-Fé, a eue avec S. M. C. et les ministres du roi pendant son séjour à Paris, dans le mois de mai et de juin dernier, laquelle a été interceptée et aussitôt publiée, avec les notes qui sont au bas de chaque lettre. Soult à Berthier. 29 août 1810.

La publication de cette correspondance, et les indiscrétions que l'on commet tous les jours à Madrid, ainsi que le mécontentement qu'on y témoigne, ont fait une mauvaise impression dans le pays, et il faudra quelque temps pour en détruire l'effet; je prie Votre Altesse d'être persuadée que je ne négligerai aucun moyen pour y parvenir, et je m'empresserai de l'instruire des résultats qui seront obtenus. »

(1) Les 5e et 6e gouvernements furent érigés plus tard; mais en attendant le présent décret conféra aux généraux l'administration des provinces, qui furent comprises dans ces gouvernements.

Lettres interceptées de don Miguel Azanza, insérées dans la Gazette extraordinaire de la Régence, du 3 août 1810 (1).

1re lettre au ministre des affaires étrangères. Paris, 27 mai 1812.

« Par M. Caillé, officier français qui était anciennement au service d'Espagne, qui passa ensuite à celui de Portugal, et est à présent employé auprès de notre ancien roi Charles IV en qualité de son 1er écuyer, j'ai su que ce prince était rétabli de manière qu'il peut se promener à pied et à cheval. Caillé dit qu'il vit tranquillement, et paraît assez content de sa vie privée; mais il n'en est pas de même de Marie-Louise, qui manifeste continuellement beaucoup d'inquiétude, et le désir de dépenser comme autrefois. On leur paye exactement deux cent mille francs par mois, ce qui est suffisant pour le train de leur maison.

Le comte de Mongelas, ministre des affaires étrangères de Bavière, qui resta ici lors du départ de son souverain, pour conclure l'affaire des compensations, eut ordre de presser son retour pour se trouver à Munich avant la célébration du mariage du prince héréditaire, arrêté avec une princesse de Hesse-Darmstadt; et quoiqu'il fût prêt à partir, il a été obligé de suspendre sa marche, à cause de quelque nouvel incident relatif à l'affaire des compensations. Le public, en général, croit que S. M. l'Empereur se trouvera demain dans cette capitale. »

2e lettre au même. Paris, 16 juin 1810.

Le peuple hollandais est fort inquiet et mécontent, disposé à s'agiter; mais on ne croit point qu'il se porte à un soulèvement, parce qu'il y a de tous côtés des troupes françaises en assez grand nombre pour l'empêcher. On dit que les Hollandais ont offert 14 millions de livres pour qu'on ne leur confisquât point et qu'on ne leur emportât point, comme il avait été arrêté, les denrées coloniales, malgré qu'on eût représenté que ces denrées appartenaient à des

(1) Nous avons supprimé, comme étant inutiles à l'histoire de cette époque, les réflexions de la *Gazette de la Régence*.

Hollandais et à des Français. On croit que pour cette raison on a suspendu le transport de ces effets, qui étaient en grande partie embarqués.

On ne parle pas, à présent, du voyage de l'Empereur en Espagne : et quoiqu'il fût question qu'il se mettrait bientôt en marche pour Marrac, et qu'à cet effet on eût donné quelques ordres, on assure à présent qu'il n'ira même pas, à moins que les événements à venir ne rendissent sa présence nécessaire en Espagne. »

« L'heure est venue où je puis écrire à Votre Excellence sur des affaires qui nous concernent directement. Avant-hier au soir, j'eus une longue conversation avec le duc de Cadore, ministre des relations extérieures, qui m'avait dit auparavant qu'il avait à me communiquer quelque chose par ordre de l'Empereur. Je rapporterai en substance cette conférence où s'agitèrent plusieurs points, tous de la plus grande importance. 3e lettre au même. Paris, 19 juin 1810.

Il me dit que Sa Majesté Impériale ne peut plus envoyer de l'argent en Espagne, et qu'il faut que ce royaume pourvoie à la subsistance et aux frais de son armée; que c'était assez que d'avoir employé 400 mille Français à réduire l'Espagne; que la France a épuisé ses finances en y envoyant, depuis le commencement de la guerre, plus de 200 millions de francs; que notre gouvernement ne s'est point servi des ressources que présente le pays pour se procurer des fonds; qu'on devait exiger des contributions en Andalousie, surtout de Séville et de Malaga, et même de Murcie; que Sa Majesté a imposé à Lérida une contribution de 6 millions de livres (je ne suis pas sûr s'il m'a dit plus ou moins); qu'on devait confisquer les marchandises anglaises trouvées en Andalousie, et Sa Majesté Impériale croyait que celles de Séville monteraient seules à 40 millions; qu'on devait s'emparer de l'argenterie des églises et des couvents; qu'il devait nécessairement circuler en Espagne beaucoup d'argent, introduit par les Anglais et les Français, ou provenant de l'Amérique; que l'Empereur a toujours fait la guerre en retirant, des

pays qu'il avait subjugués, l'entretien et les frais de ses armées; que s'il ne devait pas employer tant de troupes à réduire l'Espagne, il en aurait licencié la plus grande partie, et aurait évité les dépenses qu'elles occasionnent; que les fonds de notre trésorerie n'ont point eu la véritable direction qu'ils devaient avoir, c'est-à-dire à payer les troupes qui doivent achever la conquête et la pacification du royaume; qu'il y a eu beaucoup de prodigalités et de dépenses de luxe; qu'on aurait pu suspendre les gratifications jusqu'à des temps plus tranquilles et plus heureux; qu'on entretient des états-majors beaucoup trop nombreux et trop coûteux; qu'on a formé et qu'on forme encore des corps espagnols, qui non-seulement sont inutiles, mais même nuisibles, parce qu'en outre d'absorber des sommes qui pourraient être plus utilement appliquées, ceux qui les composent désertent, et vont augmenter les forces des ennemis; et enfin, que la bonté avec laquelle le roi traite le parti contraire est excessive, puisqu'il leur accorde des grâces et leur fait des avantages qui ne servent qu'à refroidir et à décourager ceux qui, depuis le commencement, ont embrassé son parti.

Ce sont les principaux faits dont me parla le ministre; et maintenant je vous exposerai ce que je lui répondis. La circonstance la plus grave de toutes, et celle qui, à mon avis, fixe le plus l'attention de l'empereur, c'est de s'excuser d'envoyer davantage de l'argent en Espagne, au delà des deux millions par mois qui ont été fixés précédemment. Me rappelant les notes que l'on me donna sur cet objet quand j'étais chargé du ministère des affaires étrangères, et me représentant bien l'état de nos provinces et de notre trésorerie, je dis au ministre que le roi, mon maître, reconnaissait le grand déficit que la guerre d'Espagne causait aux finances de la France; mais qu'il voyait avec douleur qu'il était impossible que nos moyens et nos ressources parvinssent à la délivrer de cette charge; que les revenus ordinaires avaient été jusqu'à présent comme nuls, soit parce qu'on ne pouvait les prélever que dans des provinces fort circonscrites,

ou soit parce que, encore dans celles-ci, les continuelles incursions des insurgés et des bandes de brigands avaient inutilisé tous les efforts des administrateurs et des collecteurs; que dans bien des endroits les généraux eux-mêmes et les chefs des troupes françaises avaient mis obstacle au recouvrement des droits royaux, au lieu de les favoriser; que les provinces étaient ruinées à force de fournitures en tout genre qu'elles avaient été obligées de faire pour la subsistance, les transports et les hôpitaux de troupes françaises, et par l'interruption de tout commerce et trafic d'une ville à une autre; que tous les fonds qu'on a pu réunir, soit par les impôts établis, soit par les moyens et contributions qu'on a imaginés, ont été destinés par préférence aux besoins de l'armée française, sauf quelques petites sommes qu'on a distraites uniquement pour la garde du roi, à laquelle on a presque toujours dû un arriéré considérable; pour la liste civile de Sa Majesté, qui n'a jamais été payée qu'en très-petite partie, et pour d'autres besoins très-urgents; au point qu'on n'a pas payé les pensions des veuves ni les retraites des officiers, et très-souvent pas même les employés les plus nécessaires, puisqu'il y a eu des occasions où les ministres ont été sans toucher leurs appointements pendant 5 mois, pour subvenir aux frais et besoins des troupes.

Quant aux ressources dont on suppose qu'on pouvait tirer parti, attribuant cette négligence à l'impéritie, au défaut d'énergie, et à cette excessive modération du gouvernement envers les peuples, j'ai dit au ministre qu'on a mis en usage toutes celles que les circonstances ont permises; qu'il est nécessaire, pour nous juger, de ne pas perdre de vue les circonstances où nous nous sommes trouvés, c'est-à-dire que les provinces soumises étaient fort nombreuses, et qu'il n'y en avait peu ou point d'administrées avec liberté; qu'on exigea des contributions extraordinaires et des emprunts forcés où l'on a cru possible de le faire, et en surmontant de grands obstacles; qu'il avait été nécessaire de ne pas épuiser jusqu'à l'extrémité les provinces soumises, pour les conserver et ne point tenter leur fidélité en les surchargeant

trop, et en même temps pour ne point donner aux autres, qui sont encore en pleine insurrection, une mauvaise idée du sort qui les attendait lorsqu'elles se trouveraient dans le cas de se rendre.

Qu'on aurait effectivement pu tirer davantage de contributions, comme le font les généraux français dans les provinces qu'ils administrent; mais qu'elles n'auraient jamais suffi à payer tous les frais de l'armée, surtout si elle était stationnaire deux ans et demi et plus sur le même territoire; qu'on ne pourrait répéter ces contributions, comme l'expérience le prouvera, en Castille et Léon, parce que, dans les premiers, on épuise tout le numéraire qui existe, et on ne voit pas de moyens qui puissent le faire rentrer de sitôt en circulation, surtout quand les troupes sont en mouvement, et que la caisse militaire répand ses fonds dans des pays éloignés de ceux d'où on les a tirés; que Sa Majesté Impériale se convaincra de l'impossibilité de réunir des fonds capables de subvenir à tous les frais de la guerre, par ce qui arrive dans les provinces qui sont confiées à l'administration des généraux français, qu'on ne peut point accuser d'indolence, ni d'avoir trop d'égard pour les peuples, puisqu'il est à craindre, au contraire, qu'ils n'usent de rigueur et d'une violence qu'aucun gouvernement du monde ne peut exercer sur ses propres sujets, qu'il est obligé de protéger et de défendre; et que ce qui est arrivé à Lérida ne pourra point peut-être servir de modèle ailleurs, parce que, d'après ce que j'en ai appris ici, on avait déposé dans cette ville, qu'on croyait difficile à prendre, l'argent et les vases sacrés de plusieurs villages et églises. D'ailleurs, on ne sait pas encore qu'on ait entièrement payé la somme qui lui a été imposée.

Je représentai au ministre qu'on avait exigé en Andalousie des contributions dont j'avais connaissance, puisqu'à Grenade, quoique cette ville se soit rendue sans faire la moindre résistance, on exigea 5 millions sous le titre d'emprunt forcé, et bien plus à Malaga; et on appliqua une partie de cette contribution à la caisse militaire du 4e corps;

que, ne me trouvant pas à Séville quand cette ville se rendit, je ne sais pas exactement ce qui s'y passa; mais je suis assuré qu'on séquestra, avec l'intervention des autorités françaises, les marchandises anglaises qui s'y trouvèrent, et qu'on en fit de même à Malaga; que les premiers calculs sur la valeur des marchandises prohibées sont presque toujours exagérés, comme j'ai entendu dire qu'il arriva à Malaga, à l'entrée du général Sébastiani; et il ne serait point étrange que l'opinion que Sa Majesté Impériale s'est formée sur le montant de celles qui existaient à Séville, soit fondée sur les premiers rapports qui lui sont parvenus.

Comme je suis bien informé de l'activité qu'on a mise à ramasser l'argenterie des églises, et des résultats de cette opération, je fus à même de dire au ministre que ce moyen n'avait pas été oublié; que non-seulement on avait ramassé et porté directement à la Monnaie tous les bijoux d'or et d'argent trouvés dans les couvents supprimés, mais aussi ceux des églises cathédrales, paroissiales, et des communautés religieuses de tout le royaume, n'y laissant seulement que les vases sacrés les plus indispensables pour le culte; que ce moyen n'avait pas produit à beaucoup près ce qu'on en attendait, parce que toutes les églises des villages par où ont passé les troupes françaises avaient été saccagées ou dépouillées, parce que les partis d'insurgés ou de brigands en avaient fait autant dans les communes qu'ils avaient occupées ou parcourues, et parce qu'enfin l'argenterie des églises offre une grande valeur au premier coup d'œil; mais quand on la ramasse et qu'on la fond, on trouve également que ce n'est qu'une feuille mince plaquée seulement pour couvrir le bois qui en est l'âme, et que cette ressource telle qu'elle a été, ainsi que tous les autres moyens qu'on a pris, sont ce qui a produit les fonds avec lesquels on a subvenu aux besoins les plus urgents de la Trésorerie, comme les subsistances, les hôpitaux et les dépenses des troupes françaises.

Quant à la grande quantité de numéraire qu'on suppose en circulation en Espagne, répandue par les Français et les Anglais, et celui qui vient d'Amérique, j'ai assuré le mi-

nistre qu'on ne remarque pas encore cette abondance, soit que la plus grande partie passe dans les mains des cantinières et vivandières qui suivent l'armée, soit qu'une autre partie soit divisée entre nos revendeurs de comestibles et de liqueurs, et soit surtout parce que l'argent au coin espagnol ait disparu sous le gouvernement insurrectionnel, en payement des armes, des habillements, et d'autres effets reçus de l'étranger, principalement de l'Angleterre, et des articles que le commerce a introduits. Je conviens, en cela, que je manque de notions bien exactes, et que j'ai été seulement guidé par les clameurs et les signes bien évidents de misère que j'ai vus de toute part.

Pour satisfaire pleinement à l'accusation ou plainte qu'on a employé les fonds de notre Trésorerie à des prodigalités et des objets de luxe, préférablement aux frais militaires, j'aurais désiré avoir un état désignant l'emploi qu'on a donné à tous les fonds qui sont entrés en Trésorerie depuis que le roi est en Espagne; je crois qu'il serait aisé de m'envoyer cette note; alors cette cour verrait quelles sommes on a destinées à la guerre, et celles qu'on a dépensées en superfluités et en luxe. En attendant, ne comprenant pas ce qu'on entendait par superfluités et luxe en cette matière, puisque notre souverain n'a pas été à même de faire des frais excessifs pour sa liste civile, qu'il n'a perçu que la moitié de ses appointements, et qu'il a plutôt manqué à ce qu'exige la splendeur de Sa Majesté, je parvins à comprendre, par les explications du ministre, qu'on faisait allusion aux gratifications que Sa Majesté a faites à quelques-uns de ses serviteurs, tant militaires que civils. Sur cela, j'exposai que ces gratifications, faites dans l'esprit de récompenser les services et de porter à en rendre d'autres, n'avaient diminué en aucune manière les fonds de la Trésorerie applicables à la guerre, puisqu'elles consistaient en billets d'hypothèques, utiles seulement pour acquérir des biens nationaux, et qui ne peuvent point servir à la paye du soldat, ni à d'autres dépenses qui exigent indispensablement du numéraire. Le ministre me répliqua que ces billets avaient une valeur quelconque, et que

cette valeur pouvait se changer en numéraire. Ma réponse fut que, dans le moment, et jusqu'à ce que la confiance dans le gouvernement fût pleinement établie, et que la vente des biens nationaux s'animât, ces billets seuls sont presque de nulle valeur, attendu la grande perte qu'ils font à leur réduction; mais qu'on n'a point oublié le moyen d'aliéner ces biens pour subvenir aux besoins journaliers, parmi lesquels ceux de la guerre passent les premiers : au contraire, pour nous procurer par ce moyen quelques fonds disponibles, on a fait de grands avantages à ceux qui feraient ces acquisitions partie en argent comptant; et ainsi les billets d'hypothèques donnés en gratification ou en indemnisation, n'ont point ôté la ressource que la vente des biens nationaux pouvait offrir à la Trésorerie.

Quant aux états-majors qu'on suppose trop nombreux et coûteux, j'ai dit au ministre qu'on avait mal informé S. M. I.; que je ne croyais pas que le roi eût nommé plus de généraux et d'officiers d'état-major qu'il n'était nécessaire, ni qu'il eût admis des anciens officiers plus qu'il n'en fallait admettre en bonne justice, parce qu'ils avaient embrassé le parti de S. M. et s'y étaient maintenus fidèles; et que ces derniers n'avaient point encore dépensé les fonds de la Trésorerie, attendu que je doutais qu'on leur eût payé leur solde jusqu'à présent. Sur cet article j'aurais également désiré être plus exactement instruit, parce que je crois qu'il y a bien de l'exagération dans ce qu'on a rapporté à l'Empereur. Un état détaillé de tous les états-majors, que le ministre de la guerre pourrait facilement former, détruira la mauvaise opinion qu'il peut avoir à cet égard.

L'opinion que les régiments et les corps espagnols sont nuisibles, parce que ceux qui les composent désertent et vont augmenter le nombre des ennemis après avoir causé de grandes dépenses à l'État, est ici généralement reçue, et par conséquent leur formation paraît prématurée. J'ai représenté au ministre qu'aucune mesure n'était plus nécessaire et plus politique que celle-là, parce qu'aucun gouvernement ne peut exister sans force; que quoiqu'il soit vrai que dans

le commencement la désertion fût considérable, elle n'était pas si absolue ni si complète qu'on le disait, puisque toutes les masses d'insurgés qui avaient pris le nom d'armées ont disparu, et se réduisent à quelques partis de brigands qui présentent bien peu d'attraits à ceux qui ont pris du service sous les drapeaux du roi; que tous les jours leur nombre diminue à mesure que l'esprit public s'étend dans les provinces, et qu'il est à espérer que bientôt on n'en voudra plus; que les corps espagnols, employés aux garnisons, laissent libres les troupes françaises pour les opérations de la campagne, comme les généraux français le désiraient, quand ils se plaignaient d'être obligés de diviser leurs forces pour conserver la tranquillité dans les provinces déjà soumises. Le ministre parut douter qu'il y eût des généraux français qui convinssent de l'utilité de former des corps espagnols, en même temps qu'il croyait que ces généraux approuvaient l'organisation des milices civiques. Comme je sais positivement qu'il y a des généraux, et de grande réputation, qui non-seulement opinent pour la création des corps réglés, mais qu'ils l'excitent même avec chaleur, je pus affirmer et soutenir mon assertion. Je désirerais, pour la rareté du fait, que les mêmes généraux fissent connaître ici leur façon de penser et les solides raisons qu'ils ont pour la soutenir, parce que sur ce point nous n'inspirons pas une grande confiance, et peut-être ferons-nous naître des soupçons de mauvaise espèce.

Il nous reste seulement à traiter l'article de la trop grande bonté du roi envers ceux du parti contraire, en leur accordant des grâces et des faveurs. Je voulus expliquer au ministre les résultats favorables que produisit le pardon général accordé aux Andaloux lorsque le roi y pénétra par la Sierra-Morena; comme sa bonté lui gagna le cœur des habitants de ces provinces, et l'aida à s'en emparer sans répandre de sang, et avec quelle facilité et rapidité il termina une campagne qui eût été la plus glorieuse du monde, sans la malheureuse résistance de Cadix, fomentée par les ruses et les trésors de l'Angleterre. Mais le ministre fit tomber l'excès

de la bonté du roi sur quelques individus qui, ayant suivi le parti contraire, obtinrent des grâces et des emplois à son service. Je dis alors qu'il y en avait peu qui se trouvassent dans ce cas-là, et que c'étaient des personnages de marque par leur naissance, et par le rôle qu'ils avaient joué parmi les insurgés; que Sa Majesté avait cru devoir donner cet exemple pour inspirer de la confiance à ceux qui chancelaient encore à lui prêter le serment de fidélité, et que si ces grâces ont déplu à quelques anciens partisans du roi, c'est l'effet d'un égoïsme indiscret qui n'a pas dû retarder le grand ouvrage de la réunion de la nation.

J'ai rapporté à Votre Majesté tout ce qui s'agita dans ma conférence avec le duc de Cadore; je ne parlai point du nombre de troupes françaises employées à la guerre d'Espagne, ni sur la quantité d'argent que la France a fait passer en Espagne, ni sur quelques autres points qu'effleura le ministre, parce que je n'avais pas de renseignements certains sur ces matières, et je ne crus pas même qu'on dût les discuter. Ayez la bonté d'en informer Sa Majesté pour sa gouverne, et m'indiquer ce qui sera conforme à sa royale volonté, soit pour ajouter, soit pour rectifier dans mes défenses, à l'avenir, sur ces mêmes matières. Il ne serait pas étonnant que j'eusse oublié des réflexions propres à prouver la justice, la prudence et les vues sages avec lesquelles Sa Majesté a procédé sur les objets qui ont donné lieu à ces observations qu'on m'a faites par ordre de l'Empereur. Les instructions et les connaissances qu'on me fournira feront mieux connaître mon zèle à l'avenir.

Pendant la conversation que j'eus avec le ministre, j'eus l'occasion de lui lire la lettre que le ministre de la guerre me remit, écrite par l'intendant de Salamanque le 24 mars dernier, où il fait une triste peinture de l'état de cette province et des difficultés qui s'offraient pour réaliser les contributions imposées par le maréchal duc d'Elchingen; et avant de finir, je lui lus celle que le régent du conseil de Navarre écrit au ministre d'État, en date du 30 avril, se plaignant de la conduite qu'avait tenue le gouverneur Du-

four, en pressant le conseil élu par lui-même à faire une représentation incompatible avec la souveraineté du roi sur cela. Sans approuver ni désapprouver la conduite de M. Dufour, il me dit que les gouvernements établis en Navarre et ailleurs étaient des mesures militaires. Je reviendrai à dessein sur cette affaire sitôt que je le pourrai. J'ai l'honneur, etc. »

Au même. 4e lettre. « Le comte de Cessac, ministre directeur de l'administration de la guerre, me fit savoir hier par un billet qu'en exécution des ordres de l'Empereur, il désirait avoir une conférence avec moi. Je passai chez lui dans l'après-midi; et après m'avoir parlé à peu près dans les mêmes termes que le duc de Cadore, sur l'impossibilité où se trouvaient les finances de France d'envoyer en Espagne plus de 2 millions de francs par mois pour les frais de l'armée, sur les sommes considérables qui avaient passé dans ce dernier royaume depuis le commencement de la guerre, sur les ressources de l'Espagne, sur les contributions qu'on pourrait exiger à Jaen, Cordoue et autres villes de l'Andalousie, comme par ordre de l'Empereur on l'avait fait à Toro, Zamora et autres endroits, et sur les confiscations des marchandises anglaises qui devaient se faire à Séville et à Malaga, il me fit voir les lettres que venait d'écrire l'intendant général Dennié au prince de Neufchâtel et à lui-même, en référant simplement les arriérés de la caisse militaire d'Espagne des années 1808, 1809 et le courant, et la grande difficulté de continuer plus longtemps, si on ne lui envoie point des fonds de France, et si le roi ne lui offre que 2 millions de réaux par mois, quand les frais les plus indispensables et régularisés avec la plus grande économie montent à 1,025,000 livres. M. Dennié dit que les retards des années 1808 et 1809 montent à plus de 7 millions de livres, et ceux de cette année à 2,500,000; il envoie la copie d'une représentation qu'il adresse au roi, rend compte de l'audience que lui accorda Sa Majesté, dans laquelle elle lui manifesta l'absolue impossibilité où elle était de pouvoir four-

nir à la caisse militaire plus de 2 millions ; il conclut en demandant que le Trésor de France lui envoie 5 ou 6 millions de francs, comme un prêt fait à l'Espagne, pour pouvoir sortir d'embarras.

En ce qui concerne les ressources de l'Espagne, contributions des provinces et confiscations des marchandises anglaises, j'exposai au comte de Cessac ce que j'avais dit au duc de Cadore ; et sur ce qu'avait annoncé l'intendant général Dennié, je dis que je connaissais les efforts qu'avait faits le roi pour atteindre à la plus grande somme possible, lorsqu'il fixa les 2 millions de réaux par mois ; je lui parlai de la difficulté qu'il avait même pour réunir cette somme, indépendamment des autres sommes considérables qu'exigent les subsistances, les hôpitaux, les transports et autres frais de l'armée, et je lui ajoutai qu'il me paraissait impossible que, malgré la bonne volonté du roi et de ses ministres, on pût donner une plus forte somme.

Le comte me manifesta que l'Empereur, en le chargeant de me communiquer ces pièces, lui avait dit d'une manière résolue qu'on n'envoyât rien autre à la caisse militaire que les 2 millions par mois, et qu'il avait donné le même ordre au département de la guerre, parce qu'il n'était pas possible de soutenir davantage cette dépense; et à l'impossible nul n'est tenu. Il m'assura que ces dernières paroles avaient été celles de l'Empereur.

Que pouvais-je dire à cela ? que je le ferais savoir au roi, quoique je doutasse bien qu'il en résultât quelque effet, parce que je connaissais l'épuisement et la détresse dans laquelle Sa Majesté se trouvait par la faute de fonds, et que, dans diverses occasions, on avait représenté à Sa Majesté Impériale l'impossibilité absolue dans laquelle nous nous trouvions de fournir les sommes qu'on voulait laisser à notre charge. Votre Excellence voudra bien faire part de tout ceci à Sa Majesté, et l'informer aussi que, dans une de ses lettres, M. Dennié disait que si on lui donnait 4 millions de réaux au lieu de 2, alors il pourrait aller, quoique avec peine. Le comte de Cessac insista plusieurs fois pour qu'au moins

on donnât 5 ou 6 millions par mois, parce qu'au moyen de cette somme on payerait non-seulement le courant, mais encore quelque chose de l'arriéré. Je sais bien que de la part de Sa Majesté il y aura les meilleures dispositions pour accéder à ces désirs; ce dont je doute, c'est qu'il trouve le moyen nécessaire. »

Au ministre de la guerre. 3e lettre.

« Avec les lettres du 13 avril et du 15 mai, Votre Excellence m'a remis les copies des représentations adressées par l'intendant de Salamanque, qui expose les difficultés et l'impossibilité d'exiger les contributions extraordinaires imposées par le maréchal duc d'Elchingen, pour que je puisse les présenter à propos. J'en ai déjà fait usage, et j'en rends compte à Sa Majesté par l'intermédiaire du ministre des relations extérieures, et je me servirai de ces renseignements quand l'occasion se présentera.

A Offarill. 6e lettre.

« Mon cher collègue et ami, qui sait où la présente vous trouvera? On dit ici que vous allez partir pour Valence; et avec quelles troupes? Comme il y a dix jours que je ne reçois pas de lettres d'Espagne, non parce qu'il n'arrive pas d'estafettes françaises, mais parce qu'il n'arrive pas de courriers, je dois faire des conjectures aussi aventurées que celles des politiques de Coblentz ou de Cracovie.

Comme on a commencé à me parler, j'ai eu matière pour faire un long rapport au roi. Je pense que vous le verrez, ainsi que mes autres collègues; je m'y réfère. Fournissez-moi des matériaux, et je profiterai des occasions pour en faire usage.

Le ministre duc de Feltre est occupé tous ces jours-ci pour la fête qu'il donne dans son hôtel à Leurs Majestés Impériales. Une fois qu'il sera dégagé de cette occupation, je l'attaquerai nouvellement sur le régiment Joseph-Napoléon, et sur la formation de bataillons dans les dépôts de prisonniers; mais je crains de ne rien obtenir, à cause de la grande prévention qu'on a ici contre les corps espagnols. »

A Joseph. 7e lettre.

« Sire, il m'a paru convenable d'envoyer ouvertes à Votre

Majesté les lettres que j'adresse par un courrier du cabinet au ministre des affaires étrangères, au cas que Votre Majesté veuille en prendre connaissance avant de les envoyer. A la fin on me parle; il me paraît que la mauvaise humeur qu'on nous témoignait diminue tous les jours; je n'ai pas remarqué du tout d'harmonie dans les explications qu'on a eues avec moi. D'après ma manière de penser, les lettres que Votre Majesté écrit à l'Empereur et à l'Impératrice, à l'occasion du mariage, ont produit un bon effet. L'Empereur ne m'a encore rien dit sur les affaires; mais quand j'assiste au lever, il me salue d'une manière agréable. Plusieurs personnes avaient présenté ici les ministres espagnols comme anti-Français; le comte de Cabarrus était celui qui s'était attiré la plus grande haine : je me suis expliqué à ce sujet avec quelques ministres, et avec succès. Quoique le désir d'unir à la France les provinces en deçà de l'Èbre paraisse indispensable, et quoiqu'on prépare tout à cet effet, ce n'est pas encore une chose résolue, d'après l'opinion de quelques personnes, et cela dépendra des événements futurs.

Je pense, Sire, que pour le moment l'Empereur ne veut rien de nous avec autant d'empressement, pourvu que nous ne l'obligions pas à envoyer de l'argent en Espagne; l'état du Trésor public l'oblige à diminuer les dépenses. Je dois rendre à M. Dennié la justice de dire que dans ses lettres il parle avec la plus grande sincérité, sans indiquer même qu'il y ait de notre part peu de désir pour faciliter les secours dont a besoin la caisse militaire.

Votre Majesté pourrait-elle jamais croire que quelques politiques de Paris ont été jusqu'à dire qu'il se préparait en Espagne une nouvelle révolution très-dangereuse pour les Français; que les Espagnols unis à Votre Majesté se soulèveraient contre eux? Votre Majesté considérera s'il peut exister une chimère plus absurde, et combien elle pourrait nous être préjudiciable si elle venait à prendre quelque crédit. J'espère qu'une semblable idée sera rejetée par toutes les personnes sensées, et qu'elle tombera promptement, parce qu'elle manque même de vraisemblance.

J'ai parlé deux fois au prince de Neufchâtel sur la juste plainte de Votre Majesté contre le maréchal Ney. La première, il me dit que l'Empereur ne lui avait pas remis la lettre de Votre Majesté, et signifia qu'on ne pouvait pas approuver la conduite du maréchal Ney; et la deuxième fois, il répondit qu'il ne pouvait rien faire dans cette affaire.

On a soutenu ici pendant quelques jours que les nouveaux mouvements de la Hollande attireraient la réunion de ce pays avec l'empire français; mais à présent on croit que cela n'ira pas à cette extrémité.

J'ai eu la satisfaction d'apprendre que la reine éprouvait quelque soulagement aux eaux de Plombières. Les infantes jouissent d'une bonne santé. J'ai entendu dire que la reine de Hollande est gravement malade à Plombières. »

NOTE D (page 314 du volume VII).

Rapport sur l'affaire de Villagarcia.

Mortier à Soult. Séville, 19 août 1810.

« Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant du général Girard une lettre datée de Llerena le 15 août; celles qu'il m'avait précédemment écrites de Monasterio, de Xerès, de Los Caballeros et de Zafra ne me sont point parvenues.

Le général Girard me mande qu'il poursuivit Ballesteros dans toutes les directions, sur Frejenal, Xerès, Burguillos, Salvatiera, Zafra. Il lui fut impossible de le joindre; il se retira sur Olivenza. Le 8, le général Girard quitta Zafra; il arriva le 9 à Llerena. Le premier bruit de son mouvement fit réunir à Olivenza toutes les troupes qui se trouvaient sur la rive gauche de la Guadiana; la Romana rappela celles qui occupaient Albuquerque et Campo-Mayor, et fit revenir la division O'Donell qui était à Cacerès et à Truxillo. Le général Boutrou, qui observait les environs d'Almaraz avec 300 chevaux, arriva également.

Toutes ces forces réunies donnèrent à la Romana l'espoir

de détruire la 1re division, et lui firent concevoir le projet de marcher sur Séville. Il sortit de Badajos avec la garnison entière et 6 pièces de canon (la place fut occupée par 1,000 Portugais venus d'Elvas); il marcha sur le général Girard à grandes journées, et arriva le 10 au soir à Benvenida. Le même jour, le général Girard avait dirigé sur ce point le 21e régiment de chasseurs à cheval; il rencontra en avant de Villagarcia la cavalerie ennemie, et lui fit quelques prisonniers : leur déclaration ne laissa aucun doute sur la marche de l'armée espagnole. Le 11, à 3 heures du matin, le général Girard quitte Llerena et se porte sur Benvenida par Villagarcia, tandis que l'ennemi marchait par une route parallèle sur Llerena. Un bataillon de voltigeurs qu'il avait détaché sur sa gauche le fait prévenir que les Espagnols débouchaient : il ordonne de suite à la division de faire un changement de direction à gauche par brigade; il arrive. Les voltigeurs du 34e se déploient, et font le feu le plus vif. Alors deux escadrons s'élancent sur eux; ils sont reçus à bout portant et détruits dans un instant: l'ennemi tient cependant. Le 34e marche l'arme au bras et enlève la position. Au même moment le général Brayer, qui devait, pendant l'attaque de droite, observer la ligne ennemie, sort de sa position, franchit le ravin, marche aux Espagnols sous un feu violent, et enlève à la baïonnette un plateau défendu par près de 5 mille hommes. Le bataillon de voltigeurs, commandé par le chef de bataillon Marquet, descend l'escarpement, et prend à revers l'ennemi. Les deux brigades couronnent les hauteurs; la victoire est décidée. Le désordre se met dans les rangs de l'ennemi, la déroute devient complète; la cavalerie fait des efforts pour protéger la fuite de l'infanterie; tous les voltigeurs se réunissent, et chargent la cavalerie à la course; l'élan de ces braves gens était admirable. Notre cavalerie fait quelques charges, et ramène des prisonniers; l'ennemi est poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Monte-Molino; il se jette dans les montagnes de Calera, pour se retirer sur Frejenal et Xerès de Los Caballeros.

Les Espagnols se sont battus, encouragés par leur nom-

bre et leur position; ils ont même montré de l'opiniâtreté: cependant le combat ne fut jamais indécis. Quelques-uns de leurs officiers de cavalerie sont morts avec honneur.

La perte de l'ennemi est énorme; le général Girard l'évalue à plus de 2 mille hommes tués et blessés; leurs prisonniers la portent plus haut. Nos feux ont presque toujours été dirigés sur des masses; 250 chevaux de cavalerie ont été pris; le champ de bataille était couvert d'armes. Nous avons fait 400 prisonniers, dont plusieurs officiers; une pièce de 4 est restée en notre pouvoir; un obusier a dû être abandonné dans les montagnes.

Les Espagnols ont perdu des officiers de marque. Un bataillon du 34ᵉ, qui était placé en arrière pour les soutenir, les rejoint; ces deux bataillons prennent position.

L'ennemi, qui croyait la 1ʳᵉ division partie de Llerena, paraît étonné de la rencontre; il arrête son mouvement et ne songe plus qu'à se défendre; il forme ses lignes à droite de la route, sur la position la plus avantageuse, sa droite appuyée à un escarpement à pic, sa gauche à un bois d'oliviers entouré de murs qui présentaient des retranchements naturels; sur son front régnait un fossé qui rendait les approches extrêmement difficiles. Sa cavalerie se forme par escadrons en arrière du ravin, l'artillerie est au centre; les généraux parcourent les rangs, haranguent les troupes, et la ligne retentit des cris de *Vive Ferdinand!*

La 1ʳᵉ division arrive; les brigades se forment; toutes les démonstrations du général Girard se portent d'abord sur le centre; il le fait canonner par la petite artillerie de montagnes. En même temps le bataillon de voltigeurs marche par sa gauche, et va prendre position de l'autre côté de l'escarpement, en face de la droite de l'ennemi.

Le général espagnol replie alors sa gauche et se concentre. Le général Girard donne sur-le-champ l'ordre au général Chauvel de marcher avec sa brigade entière et la cavalerie, et de manœuvrer à la faveur d'un rideau qui masquait son mouvement, pour déborder la gauche de l'ennemi; mais celui-ci voit son projet. Au moment où le

général Chauvel débouche dans une petite plaine arrosée par le Canta-Gollo, il accourt alors à toutes jambes pour reprendre la position; nos troupes se forment en marchant; 2 bataillons du 34e attaquent en colonne par bataillon la hauteur; un bataillon du 40e soutient le mouvement et l'autre bataillon de ce régiment, le 3e, les régiments d'Insierto Lena, Mérida, et de la Princesse, ont été entièrement dispersés.

L'ennemi avait de 11 à 12 mille hommes d'infanterie et 900 chevaux: Mendizabal commandait l'action, il avait sous ses ordres Ballesteros et la Canera. La Romana était à un quart de lieue du champ de bataille: il fut le premier de son armée à prendre la fuite. Il avait cru marcher à un triomphe certain, il se faisait recevoir dans les communes au son de toutes les cloches.

La division de don Garcia, forte de 3 à 4 mille hommes, n'a point été engagée; elle rétrograda en toute hâte sur Los Santos.

L'armée ennemie avait fui toute la nuit; le matin du 12, elle n'était plus à Calera. Le général Girard marcha sur Los Santos, où la Romana s'était retiré avec la division Garcia: il désirait combattre cette troupe qui n'avait pas été engagée, et l'empêcher de se réunir à la division O'Donell sur Fuente-Cantos, à hauteur de Cazadilla; son avant-garde rencontra une partie de la cavalerie de Boutrou et de la Romana jusqu'à Los Santos, et lui fit des prisonniers; l'ennemi perdit dans cette escarmouche une cinquantaine d'hommes; la Romana et la division s'étaient retirés sur Santa-Maria. Le général Girard fit reconnaître Feria, et rentra le soir à Zafra, où il trouva des magasins immenses de biscuit; les habitants étaient consternés.

Nous avons à regretter de braves gens. Notre perte s'élève à 396 tués ou blessés, dont 5 officiers tués et 12 blessés. Les régiments ont rivalisé de gloire, ils ont soutenu leur belle réputation; il est difficile de montrer plus de calme et d'assurance. C'est par un fait d'armes aussi glorieux qu'ils ont célébré l'approche de la fête de l'Empereur.

MM. les généraux Chauvel et Brayer ont conduit leurs brigades avec autant de vigueur que d'habileté.

MM. le colonel Raymond du 34e, qui a été blessé; Chasseriaux, du 40e; Végent, du 64e, et Monnot, chef de bataillon, commandant le 88e (le colonel Veylande étant malade), se sont fait remarquer à la tête de leurs régiments.

M. Marquet, chef de bataillon commandant les voltigeurs, mérite d'être cité d'une manière particulière.

M. Gritte, capitaine au 34e, commandant le 1er bataillon de ce régiment, a montré autant de sang-froid que de courage.

Le chef d'escadron Hudry, chef de l'état-major de la 1re division, a rendu des services par sa bravoure et son activité. M. Duroc-Mexelop, premier aide de camp du général Girard, s'est montré partout. M. Andouaud, officier du génie, s'est également distingué.

Les généraux Chauvel et Brayer parlent avec distinction de leurs aides de camp Voyrot, Burjevin et Carlier. M. Chauvel, neveu du général, a tué de sa main deux cavaliers, et en a fait deux prisonniers.

Les adjudants-majors Lefebvre, du 88e; Bery, du 40e, et Gris-Pierre, adjudant au 31e de chasseurs à cheval, doivent également être cités avantageusement. La cavalerie a cherché à se multiplier, elle a fait des prodiges.

On doit des éloges au major Gaidon, du 21e de chasseurs à cheval, ainsi qu'à ses chefs d'escadron Muler et Piola. Le capitaine Lévêque, du 10e de hussards, a bravement conduit son détachement.

Le capitaine Martin, des grenadiers du 64e, a encore été blessé. La petite artillerie a bien servi, et le capitaine Chateaubrun est cité honorablement.

La compagnie de l'aigle du 64e a eu 27 hommes hors de combat; le porte-aigle a été blessé. Une partie de la foudre de l'aigle du 88e a été emportée par une balle.

D'après des rapports faits au général Girard, l'ennemi avait quitté Fregenal le 13, pour prendre la direction d'Olivenza; plusieurs déserteurs, dont quelques officiers, étaient venus joindre nos troupes.

L'armée espagnole, dans sa marche, s'est livrée à tous les excès. On a trouvé de leurs blessés partout, à Zafra, Fuente-Cantos, Los Santos, Benvenida, etc.; il y avait dans ce dernier endroit beaucoup de munitions.

Le 64e n'a plus d'officiers, des compagnies sont commandées par des sergents; il est instant de faire le remplacement dans ce régiment.

Voilà, Monsieur le maréchal, le rapport détaillé que m'adresse le général Girard; et j'ajouterai en mon particulier que les bonnes dispositions prises par cet officier, ses talents et son sang-froid, n'ont pas peu contribué au succès de cette brillante affaire (1).

J'ai l'honneur de joindre ici les états des sous-officiers et soldats proposés pour être admis dans la Légion d'honneur. Déjà la même demande a été faite pour eux à Ocana, et je réclame l'intérêt de l'Empereur en faveur de ces militaires. Le combat de Villagarcia augmente leurs titres; la première division n'a pas reçu de décorations depuis la Pologne.

Je joins également ici différents états pour avancement et récompenses : les militaires qui y sont portés réclament par de bons services la bienveillance de l'Empereur, et je vous prie de la solliciter pour eux.

Vous observerez, Monsieur le maréchal, que les divisions de don Garcia et O'Donell, n'ont point donné; elles sont fortes ensemble de 9 à 10 mille hommes, sans compter les guérillas. Ces troupes serviront de point de ralliément aux régiments battus, et il est possible que sous peu le général Girard soit de nouveau attaqué. J'aurai l'honneur de vous communiquer demain quelques observations à ce sujet. »

(1) Voir à la Correspondance la lettre de l'Empereur à Berthier, par laquelle Napoléon témoigne, de la manière la plus flatteuse, sa satisfaction au général Girard.

NOTE E (page 365 du volume VII).

Au palais de Fontainebleau, le 13 novembre 1810.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE Ier.

Art. 1er. Il sera formé, à Burgos, une légion de gendarmerie à cheval, sous le nom de légion de gendarmerie à cheval de l'armée d'Espagne.

Art. 2. Cette légion sera commandée par un colonel; un quartier-maître sera chargé des détails.

Elle sera composée de six escadrons, chaque escadron commandé par un chef d'escadron ou un capitaine, et ayant un maréchal des logis chef et un brigadier chef.

Chaque escadron sera composé de quinze brigades à cheval, de huit hommes chacune.

Ces quinze brigades seront partagées en trois divisions, chacune composée d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un maréchal des logis, d'un trompette et de cinq brigadiers.

Ainsi chaque escadron sera composé de cent trente-deux hommes à cheval, officiers compris; et la légion, de huit cents hommes, l'état-major compris.

Art. 3. Le général de gendarmerie Buquet sera chargé de former cette légion.

Il commencera par désigner les officiers, sous-officiers et trompettes des vingt escadrons de gendarmerie actuels qui devront faire partie de la légion. Il fera en sorte que les quarante-deux officiers nécessaires soient tirés également des vingt escadrons; il portera le même soin pour les maréchaux des logis.

Le général Buquet désignera ensuite dans les 20 esca-

drons les brigadiers à cheval qui doivent former ladite légion, en procédant de manière que chaque brigade soit composée de 4 hommes anciens gendarmes, et de 4 hommes nouvellement entrés dans la gendarmerie.

Art. 4. Notre ministre de la guerre nous proposera un colonel pour commander la légion.

Il pourvoira aux vacances que va laisser dans les 20 escadrons de gendarmerie la formation de la nouvelle légion.

TITRE II.

Art. 5. Les 20 escadrons de gendarmerie actuels seront composés chacun de 5 brigades à cheval, chaque brigade de 8 hommes, et de 14 brigades à pied, de 12 hommes chacune.

Les 5 brigades à cheval seront composées d'un lieutenant, de 2 maréchaux des logis, d'un trompette, et de 40 hommes. Total : 44 hommes à cheval.

Les 14 brigades à pied seront partagées en trois divisions :

La 1re, composée de 5 brigades ;

La 2e, composée de 5 brigades ;

Et la 3e, composée de 4 brigades.

Chaque division sera composée d'un lieutenant ou sous-lieutenant, de 2 maréchaux des logis, d'un tambour et de 60 hommes, ce qui fera, pour la 1re, 64 hommes ; pour la 2e, 64 hommes, et, pour la 3e, 52 hommes ; en tout, 180 hommes à pied et 224 hommes par escadron.

L'état-major de chaque escadron sera composé :

D'un chef d'escadron ou d'un capitaine,

D'un lieutenant chargé du détail,

De deux lieutenants,

De trois sous-lieutenants,

De huit maréchaux des logis,

D'un trompette,

Et de trois tambours.

Art. 6. Sur les 14 brigades à pied qui doivent former le complet de chacun des 20 escadrons, 10 existant, il sera

supplée aux 4 brigades manquant de la manière suivante, savoir : 2 brigades par escadron, ou 40 brigades complétées chacune à 12 hommes, ou 480 hommes seront fournis par le dépôt de Bordeaux.

12 brigades seront fournies par les soins du gouverneur de l'Aragon aux 6 escadrons qui sont dans son gouvernement.

8 brigades seront fournies par les soins du gouverneur de la Navarre aux 4 escadrons qui sont dans la Navarre.

8 brigades seront fournies par les soins du gouverneur du 5e arrondissement aux 4 escadrons qui sont à Burgos.

Et 12 brigades seront fournies par les soins du général Caffarelli aux 6 escadrons qui sont dans la Biscaye et à Santander.

Ces généraux tireront des corps sous leurs ordres des hommes exercés, sages, et propres au service de la gendarmerie.

Ils pourvoiront à leur habillement et première mise.

Art. 7. Au moyen des dispositions du présent décret, les 20 escadrons de gendarmerie formeront 280 brigades à pied, ou 3,360 hommes, et 100 brigades à cheval, ou 800 hommes, ce qui portera leur complet à 380 brigades et 4,160 hommes, lesquels, joints aux 90 brigades ou 800 hommes des 6 escadrons de la légion à cheval, formeront un complet de 470 brigades et de près de 5,000 hommes de gendarmerie dans le nord de l'Espagne.

Art. 8. Notre ministre de la guerre et notre major général sont chargés de l'exécution du présent décret.

NOTE F (page 401 du volume VII).

Rapport du maréchal Beresford à lord Wellington, sur la bataille de l'Albuera.

Albuera, le 18 mai 1811.

Milord,

J'éprouve une satisfaction infinie à annoncer à Votre Seigneurie que l'armée alliée sous mes ordres a obtenu, le 16 courant, après un combat sanglant, une victoire complète sur l'armée ennemie, commandée par le maréchal Soult.

Dans mon dernier rapport, j'informai Votre Seigneurie du départ du maréchal Soult pour Séville, et qu'en conséquence je croyais convenable de lever le siége de Badajos et d'aller à sa rencontre avec toutes mes forces réunies, plutôt que de vouloir entreprendre deux objets et de ne venir à bout d'aucun, ce qui d'ailleurs était conforme aux instructions de Votre Seigneurie.

Il paraît que le maréchal Soult avait fait depuis longtemps les plus grands efforts pour réunir des forces suffisantes pour son objet, de secourir Badajos. A cet effet, il avait tiré une grande quantité de troupes des corps du maréchal Victor et du général Sébastiani, et même, à ce que je crois, de l'armée du centre.

Ayant ainsi terminé ses préparatifs, il se mit en marche de Séville le 10 de ce mois, avec un corps qui se composait de 15 à 16 mille hommes, auquel se réunit, lors de l'entrée en Estramadure, le corps commandé par le général Latour-Maubourg, qu'on supposait de 5 mille hommes.

Dès que le général Blake eut connaissance des mouvements du maréchal Soult, il opéra sa réunion avec le corps sous mes ordres, conformément au plan préparé par Votre Seigneurie; il arriva lui-même le 14 courant à Valverde, où, d'accord avec le général Castanos, il fut déterminé d'aller au-devant de l'ennemi et de lui présenter la bataille.

Dès que je sus que l'intention de l'ennemi était de secou-

rir Badajos, j'avais levé le camp qui était devant cette place, et j'avais porté l'infanterie sur la position qui est en face de Valverde, à l'exception de la division du major général Cole, que je laissai, avec 2 mille hommes de troupes espagnoles, pour protéger l'évacuation de nos provisions.

La cavalerie, qui, d'après les ordres qu'elle avait reçus, s'était retirée à mesure que l'ennemi s'avançait, se réunit, à Santa-Marta, à la cavalerie du général Blake : celle du général Castanos, commandée par le comte de Penne-Vilmur, avait toujours suivi la cavalerie anglaise.

Comme notre position à Valverde, quoique plus forte, laissait libre la communication avec Badajos, je résolus de prendre position, autant que cela serait possible dans un pays entièrement plat, me plaçant presque perpendiculairement entre l'ennemi et Badajos.

L'armée s'y trouvait réunie le 15 du courant. Le corps du général Blake, malgré une marche forcée qu'il fit, ne put arriver avant la nuit : il ne prit position que le 16 au matin. La division du général Cole et la brigade aux ordres de don Carlos Espana rentrèrent aussi, peu de moments avant l'action. Notre cavalerie, forcée de se retirer de Santa-Marta dans la matinée du 15, était aussi venue se réunir. Dans l'après-midi du même jour, l'ennemi se présenta devant nous; le matin suivant, nous prîmes nos dispositions pour le recevoir, formant deux lignes sur le sommet d'une hauteur dont la pente s'étend jusqu'à la rivière, et couvre les chemins de Badajos à Valverde. Votre Seigneurie sait, au reste, que le pays est praticable pour toutes les armes. Le corps du général Blake était à droite sur deux lignes, ayant sa gauche sur le chemin de Valverde, près de la droite de la division du major général Stuart, dont la gauche s'étendait jusqu'au chemin de Badajos, où commençait la droite du major général Hamilton, laquelle terminait la gauche de la ligne. La division du général Cole et une brigade du général Hamilton formaient la seconde ligne de l'armée anglaise et portugaise.

Dans la matinée du 16, l'ennemi ne tarda pas à nous

attaquer. A huit heures, on observa qu'il était en mouvement; et sa cavalerie vint passer le ruisseau de la Albuera, très-près de notre droite. Bientôt après, une grande quantité de cavalerie et deux fortes colonnes d'infanterie sortirent du bois qui était en face de nous, et se dirigèrent sur notre front, comme pour attaquer le pont et le village de la Albuera. Pendant ce temps et sous la protection de sa cavalerie, qui était très-supérieure à la nôtre, le principal corps de son infanterie défilait au delà de notre droite, sur la rivière. Bientôt il parut que son intention était de nous tourner par ce flanc, et couper notre communication par Valverde. En conséquence, la division du général Cole reçut ordre de former à l'arrière-garde de notre droite une ligne oblique, mettant elle-même sa droite à son arrière-garde; et comme l'intention qu'avait l'ennemi d'attaquer notre droite était déjà évidente, je priai le général Blake de former une partie de sa première ligne et toute la seconde sur ce front, ce qui fut exécuté.

L'ennemi commença son attaque à neuf heures, sans cesser en même temps de menacer notre gauche; et, après une longue et vigoureuse résistance de la part des troupes espagnoles, il s'empara des hauteurs sur lesquelles elles étaient formées. Sur ces entrefaites, la division du général Stuart s'était avancée pour soutenir les troupes espagnoles, et celle du général Hamilton s'était portée sur la gauche de la ligne qu'elles formaient. Ces deux divisions étaient en colonne serrée par bataillons, pour manœuvrer dans tous les sens. La brigade portugaise de cavalerie, commandée par le brigadier général Otway, se plaça à quelque distance sur la gauche, pour contenir toute tentative que l'ennemi pourrait faire sur le village.

Comme les hauteurs que l'ennemi avait occupées dominaient entièrement notre position, il était nécessaire de faire tous nos efforts pour les reprendre et nous y maintenir. C'est ce que la division du général Stewart tenta avec courage, ayant cet officier plein de valeur à la tête de ses soldats. Au moment où l'ennemi avait commencé son attaque,

il était survenu une tempête et une grande pluie qui, jointe à la fumée, empêchaient de rien discerner clairement. Cette raison et la nature du terrain avaient extrêmement favorisé l'ennemi pour former ses colonnes et faire son attaque. La brigade de droite du général Stuart, commandée par le lieutenant-colonel Colborne, fut la première qui entra en action : elle se conduisit avec la plus grande valeur. Voyant que son feu ne pouvait rompre la colonne ennemie, elle voulut l'attaquer à la baïonnette; mais, dans la charge qu'elle fit, elle fut enveloppée par un corps de cavalerie de lanciers polonais, que l'atmosphère chargée de vapeurs, et la nature du terrain, leur avaient caché, et qu'ils avaient pris ensuite pour ceux de la brigade de cavalerie espagnole, ne faisant en conséquence pas feu sur eux. Son arrière-garde, se trouvant donc attaquée à l'improviste, fut malheureusement rompue, et souffrit beaucoup. Le 31e régiment, qui formait la gauche de la brigade, fut le seul qui échappa à cette charge, et conserva son poste, sous les ordres du major Lestrange, jusqu'à l'arrivée de la 3e brigade, commandée par le major Haugton. La conduite de cette brigade fut héroïque; celle de la seconde brigade, aux ordres de l'honorable lieutenant-colonel Abercombrie, ne le fut pas moins. Le major général Haugton tomba mort de ses blessures au moment où il excitait sa brigade à charger.

Quoique la principale attaque de l'ennemi fût sur la droite, cependant il fit aussi d'autres tentatives près de notre premier front, vers le pont et le village, qui furent défendus avec le plus grand sang-froid par le major Alton et par la brigade d'infanterie légère de la légion allemande. Elle formait alors notre gauche, où s'était trouvée la division du major général Hamilton, lequel, pendant que le feu continuait sur notre droite, fut chargé de la défense de ce point, soutenu également par un grand nombre de troupes espagnoles.

La cavalerie et l'infanterie de l'ennemi, qui cherchaient à forcer notre droite, avaient essayé de l'envelopper; mais il fut frustré dans son attente par les habiles manœuvres du

major général Guillaume Sumley, qui commandait la cavalerie alliée, quoique celle-ci fût très-inférieure en nombre à la leur. Le major général Cole, au moment de l'attaque de l'ennemi, fit un petit mouvement sur sa gauche, marcha en ligne pour attaquer la gauche de l'ennemi, et arriva on ne peut plus à propos pour contribuer, avec les charges de la brigade de la division du général Stuart, à forcer l'ennemi à abandonner sa position, et à se retirer précipitamment pour se réfugier à sa réserve. La brigade des fusiliers se distingua particulièrement dans cette occasion. L'ennemi fut poursuivi à une distance considérable par les alliés, et jusqu'où la prudence ne parut plus devoir le permettre, attendu l'immense supériorité de la cavalerie ennemie, me contentant de le voir rejeté de l'autre côté de la Albuera. Dans le malheur qui arriva à la brigade commandée par le lieutenant-colonel Colborne, nous perdîmes un obusier, que l'ennemi eut le temps d'emmener, avec 2 à 300 prisonniers de la même brigade, avant l'arrivée de celle du brave général Haugton.

L'ennemi, après avoir été battu dans la principale attaque, en continua une autre aux environs du village, dans laquelle il ne put obtenir aucun avantage ni passer la rivière, quoique j'eusse été obligé d'en retirer un grand nombre de troupes pour soutenir la principale attaque; mais l'ennemi, voyant sa grande entreprise manquée, abandonna aussi d'autres tentatives.

La brigade portugaise du brigadier général Hervey et la division du général Cole eurent occasion de se distinguer, lorsque, marchant en ligne sur le plateau, elles repoussèrent avec la plus profonde vigueur une charge de la cavalerie ennemie. Je n'ai pu désigner les brigades ou les régiments de la division espagnole qui y eurent le plus de part, parce que j'ignore leur nom; mais j'éprouve la plus grande satisfaction à dire que leur conduite fut glorieuse et pleine de valeur; et si la supériorité du nombre des troupes ennemies les força à abandonner leur position, ce ne fut qu'a-

près une valeureuse résistance, et elles se retirèrent en bon ordre, en protégeant leurs alliés.

La division portugaise du major général Hamilton fit preuve de fermeté et de valeur : elle manœuvra aussi bien que la division anglaise.

La bataille commença à neuf heures du matin, et continua sans cesser jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'ennemi ayant alors été rejeté sur l'Albuera, il n'y eut plus dans le reste de la journée que quelques coups de canon et des escarmouches.

NOTE G (page 248 du volume VIII).

Cet auteur dit qu'en 1812 les troupes françaises en Espagne se montaient à plus de 190 mille hommes; que le nombre des troupes anglaises et portugaises ne dépassa pas 75 mille hommes, dont une portion lutta, à diverses époques, avec 130 mille Français, prit deux forteresses, et délivra les provinces du midi. De la comparaison de la force des deux armées, et de l'énumération des succès remportés par les alliés, il tire la conséquence que ceux-ci étaient supérieurs à leurs adversaires par la tactique, les combinaisons, aussi bien que par la valeur. Tout en rendant justice à lord Wellington et à la bravoure de ses troupes, il nous sera sans doute permis de démontrer que son apologiste n'est pas exact dans ses comparaisons et ses assertions, et qu'il est trop présomptueux dans la conséquence qu'il en tire.

La totalité des forces françaises dépassait, en effet, 190 mille hommes, à l'ouverture de la campagne; mais ce nombre diminua progressivement dans le courant de l'année par la rentrée en France de plusieurs régiments, quantité de cadres et beaucoup d'hommes d'élite destinés à entrer dans la garde. Nous admettons que l'armée anglo-portugaise ne dépassa pas 75 mille hommes; mais sir John Jones ne dit pas qu'elle avait pour auxiliaire toute la population armée et non armée d'Espagne et du Portugal, ni que le gouverne-

ment français voulant occuper toutes les provinces, les généraux étaient obligés de disséminer les armées sur toute la surface de l'Espagne, pour contenir une nombreuse population ennemie, lui arracher les moyens d'entretenir et de faire subsister les troupes, poursuivre les corps espagnols organisés, donner la chasse à un nombre infini de guérillas, et protéger les communications avec la France. Quelle inquiétude pouvaient donner à lord Wellington les armées du nord, de Catalogne et d'Aragon, armées d'occupation, dont pas un seul homme n'était disponible? Qu'avait-il à craindre de l'armée du midi, tant qu'elle était retenue devant Cadix et répandue dans les provinces méridionales? Dans quelle occasion a-t-il lutté contre 130 mille hommes?

Il surprit Ciudad-Rodrigo avant que le duc de Raguse eût rassemblé l'armée du Portugal. Il prit Badajos en présence de 24 mille hommes, seule force que pût lui imposer le duc de Dalmatie; et si le duc de Raguse ne marcha pas au secours de cette place, c'est qu'il fut obligé, par ordre supérieur, de changer les dispositions qu'il avait faites. Lorsqu'en juin il se porta sur Salamanque, il n'eut pas à lutter contre 130 mille hommes, mais seulement contre l'armée du Portugal, qui lui était bien inférieure en nombre. Cependant il se mit en retraite quand, après avoir rassemblé ses troupes, le duc de Raguse prit l'offensive. Sans la trop grande précipitation de ce maréchal, il eût été battu aux Arapiles ou obligé de rentrer en Portugal, où il se réfugiait chaque fois que des forces, à peu près égales aux siennes, se présentaient devant lui. Il n'y était en sûreté que parce que cette partie de la Péninsule devenait un désert à l'approche des Français, qui ne pouvaient y pénétrer sans s'exposer à mourir de faim. A la vérité, il obligea ses adversaires, par la victoire des Arapiles, à évacuer des provinces qu'il eût été prudent d'abandonner dès l'ouverture de la campagne; mais quel autre avantage en tira-t-il? Aucun. Il laissa à l'armée battue le temps de se réorganiser; aux autres, de se concentrer; et, après avoir assiégé pendant un mois une misérable bicoque, il fut obligé de battre en re-

traite. L'armée impériale, qui à cette époque s'avança sur la Tormès, était belle, mais on n'y comptait pas au delà de 80 mille combattants : c'était bien le moment de profiter de cette supériorité de tactique, de combinaisons et de valeur dont on se vante, pour lui livrer bataille.

Il est vrai que l'auteur que nous réfutons prétend que les troupes, étant épuisées de fatigue, n'auraient pu profiter du succès; et que lord Wellington préféra aux chances d'une victoire glorieuse, mais stérile, l'avantage de leur donner le repos dont elles avaient besoin. Mais puisqu'il faisait aux Français la grâce de ne pas les battre parce que la victoire eût été stérile, il nous semble qu'il aurait dû se mettre en retraite le 14, quand il apprit qu'ils avaient passé la Tormès; car, en ne se mettant en mouvement que le 15, il se trouva dans la nécessité de défiler pendant toute la journée devant eux, et s'exposa au danger de perdre son armée et tout le fruit de sa campagne. Il n'évita ce malheur que par deux causes qui n'ont pas dû entrer dans les combinaisons : le mauvais temps, et la trop grande circonspection du duc de Dalmatie.

De ce résumé nous tirons, à notre tour, la conséquence que lord Wellington ne lutta jamais dans cette campagne contre des forces supérieures; qu'il obtint des succès et évita des revers, par des causes autres que la supériorité de son génie et celle de la valeur de ses troupes.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIÈME.

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo(19 janvier). — Badajos est assiégée (16 mars) et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise (7 avril.) — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet. — L'Empereur confie le commandement général des armées en Espagne au roi Joseph (28 mars). — Le maréchal Jourdan est nommé chef d'état-major général. — Pointe du général Hill sur Almaraz; il détruit le pont (18 mai). — Instructions envoyées au roi. — Force, emplacement et organisation des armées françaises au 15 avril. — Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chef de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive (mai). — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Singulière conduite du duc de Dalmatie. — Lord Wellington marche sur Salamanque (12 juin), et assiége les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée. — Les forts de Salamanque se rendent à discrétion (28 juin). — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Duero. — Il est suivi par lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. — La division Bonnet évacue les Asturies, et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Duero (13, 14, 15 juillet). — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe la Tormès (19 juillet). — Bataille des Arapiles (22 juillet). — L'armée du centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant

NOTES RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE.

